HISTOIRE DES ALBIGEOIS LES **ALBIGEOIS ET** L'INQUISITION PAR NAPOLEON...







# HISTOIRE

DES

# **ALBIGEOIS**

### LES ALBIGEOIS ET L'INOUISITION

LYA

### NAPOLÉON PEYRAT



Ail Tolosa o Provensa i E la jerra d'Agrosa i Benere e Carcanoyi ; Quo zos vil quo vos voy 1 BERNARD SIGARD, do Marjevols.

TOME PREMIER

#### PARIS

## LIBRAIRIE INTERNATIONALE

A. LECROIX, VERBOECKHOVEN ET C. Éditeurs à Bruxelles, a Lespig et a Livourse

#### 1870

Tone dealls de traduction ut de proceduction réservés



# HISTOIRE

# ALBIGEOIS

IMPRIMENTAL TOTHOR BY C\*, A SAINT-GRANAIN

# HISTOIRE

DES

# **ALBIGEOIS**

## LES ALBIGEOIS BT L'INQUISITION

PAR

### NAPOLÉON PEYRAT

All Tologa e Provensal
E lu terra d'Agensat
Bezers e Carcasseyl
Quu vos vil quo vos vey t
Branano Sigano, do Murjevols,

TOME PREMIER

## PARIS

## LIBRAIRIE INTERNATIONALE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Co Éditeurs à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1870

Tons droits de traduction et du reproduction réservés



#### INTRODUCTION

Les Abligeois sont les derniers Aquitains <sup>1</sup>. Leur histoire renferme une épopée chevalersaque et un martynologe patriotique et religieux. L'épopée c'est le guerre romane, la triple défense du ciel, du sol et de la cité; du territoire contre la monarchie capétienne, de la liberté religieuse et de l'affranchissement de l'esprit humani contre la thécentie romaine. Guerre autrement auguste et sainte que celle qui remusit alors l'Occident; car tandis que l'Europe se précipitait sur l'Asie pour la délivrance de Jérusalem et du sépulere du Christ l'Aquitaine combattait pour le céleste Amour, le Verbe éternel, la cité de Dieu.

Jamais lutte plus grande, plus magnanime, plus éclatante. Par le théétre: elle roule vingt ans comme un orage autour de Toulouse dans ce cirque im-

La Loire, au moyen âge, séparaît la France de l'Aquitaine, et de la terre romane.

mense des Cévennes et des Pyrénées, des Alpes et de l'Océan. - Par l'héroisme : quelques princes de montagne, à la tête de leurs clans populaires et chevaleresques, combattirent contre vinet croisades, abattant avec l'épée ces avalanches d'hommes et de chevaux, les hydres des trahisons et les tonnerres du Vatican. - Par les chefs : c'est Philippe-Auguste et le roi d'Aragon, Ramon VI, comte de Toulouse, et Simon de Montfort, saint Dominique et Guilhabert de Castres, patriarche des Albiceois. et au-dessus d'eux, Innocent III, un César sacerdotal. - Par les victimes : deux millions d'hommes périrent : un roi, des princes, un peuple, sa civilisation, sa langue, son génic, et sa chute recula de trois siècles la Renaissance de l'Occident .- Par le pathétique intérêt : le Midi vainqueur succomba par félonie, et dans une fête, comme le héros grec : il chante son triomphe au bord du tombeau, et son épopée funèbre est le chant libérateur du cygne expirant,

Guilhem de Tudella I, froubadour des contes de Foix, est l'Ibmère de cette lilaide dont ces princes furent les héros: rhapsode bien inégal sans doute, bien incomplet, mais contemporain, chavalereux, papitant, majforé ses défaillances, des émotions patriotiques, et qui donnait à son chant et à as harpe l'accompagnement des batailles. Ses vers halctants sont scandés au galop harmonieux de son palefroi, et se groupent, confus et tumultueux,

Guilhem de Tudella n'est évidemment qu'un pseudonyme. La Causo n'a qu'un autour, selon Fauriel; deux, selon MM. Mari-Lafon, Guibal et Meyer.

comme des escadrons bardés de fer. Ses strophes inségales et montements entrecoupés, les chutes et les relèvements des charges chevalerseques. Sou vaste poème, dont les incohérences n'expriment peut-être que les fluctuations de cœur du Midi, reste brusquement interrompa: soit que le poête ait péri dans un des deniers choes victorieux; soit que la douleur de la ruine inattendue autant qu'irréparable de son pays ait subitement étonifés a voix; soit enfin que le temps, cet insect qui ronge tout, ait, par une supréc félonie, décapité sa Casso, de sa fanfare triomphale.

Je reprends, au point où il le terminait, le récit du grand et infortuné rhapsode aquitain. Je dis le triomphe du Midi, la déroute de la croisade et l'offre de sa conquête perdue au roi de France. L'invasion et la mort de Louis VIII, la guerre continuée par Blanche de Castille, et le comte de Toulouse, tombé dans le piège de Meaux, dépouillé de ses États par le traité de Paris, flagellé par le légat à Notre Dame et retenu captif au Louvre, L'établissement de l'inquisition, auxiliaire de la conquête; la spoliation des princes, l'occupation des forteresses, le démantèlement des villes, l'effroi et la dispersion des peuples dans les bois. Trois camps patriotiques se forment sur trois cimes célèbres : le camp de Penne, le camp de Nore, le camp de Montségur. Une Vendée albigeoise s'organise dans les déserts. Les faidits i assiégent et harcèleut les conqué-

#### 1. Les proscrits.

rants. Les princes relèvent la tête, ils s'unissent aux cités et se liguent secrètement avec les rois d'Aragon et d'Angleterre et l'empereur d'Allemagne. Le catharisme ', expulsé de Toulouse, remonte sur la Thabor, son sanctuaire et son capitole pyrénéen. Mais Rome, pour l'étouffer, enlevant l'inquisition aux évêques, en investit les Dominicains. La terreur et l'horreur couvrent le Midi. Les inquisiteurs sont massacrés à Toulouse, à Vérone, à Saragosse, Les princes s'arment; ils sont vaincus à Carcassonne. à Taillebourg: et le Midi retombe pour toujours sous le joug de la France. Montségur, capitale de l'insurrection, est pris dans les nuées. Deux cents victimes périssent sur le bûcher colossal du Thabor. Le reste de ses défenseurs va mourir dans les basses-fosses de Toulouse et de Carcassonne. Les morts sont expulsés de leurs tombeaux, les vivants scellés dans des sépulcres. Pour construire ces oublicttes, les pierres manquent dans les Pyrénées. Les peuples émigrent en Espagne, en Italie, en Orient. Avec le roi d'Aragon, ils conquièrent Valence et les îles Baléares; avec l'Empereur, ils expulsent les papes de Rome, avec saint Louis, ils vont se perdre dans les déserts d'Afrique et d'Asie. Le catharisme oriental se transforme dans le spiritualisme mitigé de Narbonne. Son apôtre est Joan d'Oliva, son tribun Bernard Délicios, son chef politique, Elio Patris, le grand consul de Carcassonne, Philippe le Bel, bien que sympathique aux Albigeois, étouffe

<sup>1.</sup> Du grec Kalapic, pur; catharisme, religion des Purs, des

ce dernier soulèvement du patriotisme aquitain. Le catharisme se transforme une troisième fois et sous le nom d'Amour ourdit dans l'ombre contre les papes une vaste conjuration gibeline et mystique dans toute l'Europe. Le Paraclet fut donc successivement une église, un ordre, un club immense, et laisse de ses trois formes fugitives, trois monuments immortels : la Conse de Guilhem de Tudella, la Consolation internelle d'un disciple de Joachim de Flore. et la Divine Comédie du Dante qui glorifie son mystique amour dans le ciel sous la figure idéale de Béatrix 1. Le catharisme expirant vit tomber des nuées du ciel la grande théocratie romaine, chassée de Rome, exilée d'Italie, captive dans Avignon ; par un ministre albigeois dans une cité albigeoise. Ses regards en s'éteignant purent entrevoir dans les ombres de l'avenir, à la lueur des bûchers de Huss et de Savonarole, les têtes colossales et vengeresses de Luther et des réformateurs du xvi\* siècle.

Tülle est la matière de cette histoire : elle complète le rédit de Guilhem de Tudella : tous seshéros deviennent mes martyrs. La défensenationale a con poste et son chroniqueur orman : elle a laissévenir jusqu'à nous des cris de victoire, des chants d'allègresse et de triomphe. Mais l'agonie n'a pasdissé de Jérémie qui nous transantet ses lamentations. Les gémissements des procerties se sont perdus dans les bois, les sanglots des captifs se sont éteints dans des fonds de tours, les soupirs des victimes out été décusfés par les flammes des bûchers.

i. Beatrice, Ioda di Dio yera. Inf. II.

Le supplice a détruit jusqu'au tombeau, et le martvre a dévoré jusqu'au martyrologe.

A peine arrive-t-il du fond des temps quelques mâles accents de citovens, quelques indignations vengeresses de troubadours, quelques lambeaux des gémissements des martyrs. Encore les devonsnous aux chroniques des conquérants, aux procédures des inquisiteurs, aux indiscrétions des bourreaux, aux confidences de la torture et de la mort. Rome, en général, a fait partout la nuit, partout le silence, partout le mystère, accumulant sur son forfait l'oubli de six siècles. Mais on n'efface pas entièrement les traces de l'assassinat d'un peuple. Il reste des taches de sang, des débris d'ossements, des vestiges de mort. Quelquefois aussi les assassins sont loguaces: lenrs jactances montent vers la justice de l'avenir. D'ailleurs, si les hommes se taisent, la terre parle, le sépulcre dépose, la mort révèle jusque dans son silence. Nul historien ne s'était encore aventuré dans cette Josaphat albigeoise. Je suis entré pieusement dans le ténébreux labyrinthe des sépulcres aquitains, Je me suis établi avec amour, pendant de longs jours, de longues nuits, dans cette nécropole dévastée du Paraclet. J'ai interrogé ces morts avec un respect ému, avec une tendresse éplorée, comme on consulte des aleux. J'ai ranimé, dans ma pensée, ces guerres, ces supplices, tous ces lugubres drames. J'ai recueilli les témoignages des champs de bataille, la plainte des ruines, le soupir des grottes, l'effroi des sépulcres, et de toutes ces voix du passé, de ces gémissements, de ces affreux silences, est sorti ce long et douloureux martyrologe. Bien des fois, en mehrtetenant avec ces morts, il me semblait entendre des volx qui me dissient comme Pombre d'Anchise au théros Troyen: Te vollà done enfin, ô mon Fils! Ta piété a vainou l'horrible chmin! Nous txons attendu bien longtemps\*,— Oui, me voici, ô mes pères vénérés! Ma tendresse filiale vient consoler vos mémoires saintes! Mais quel amour peut élever un monument égal à votre martyre?

Ja vais done racontar à ma grande patrie franquise l'agonie de ma douce et noble patrie romaquise l'agonie de ma douce et polébéenne de cur siocle. La France nouvelle doit un soupir à ces grands ettoyens, à ces magnanimes tribuns, a ces chavaliers de la justice et de la liberté, à ces paladins de l'esprit, de l'amour et de l'idéal divin. Cest pour nous qu'ils sont morts, et ce livre est leur testament, le testament d'un peuple exhuné, après six cents ana, du sépulcre de l'Aquitaine. l'entre dans mon sujet par le poème de Guilhem de Tudella qui forme à mon humble chronique comme un portique mutilé mais éclatant, et décoré de tronhées patroitiques.

Toulouse avait vaincu : le Midi refoulait enfin les hordes féroces du Nord ; après quinze ans de

1. Encide, vz. 687, Venisti tandem..., nate!

combats et de massacres, la croisade dévastatrice expirait devant Carcassonne, Pendant que le comte de Foix, le héros de la délivrance romane, entrant dans cette cité par la porte orientale, ramenait son ieune pupille. l'héroïque orphelin des Trencabel. dans le palais de ses ancêtres, antique demeure des rois wisigoths. Amaury de Montfort sortait par la porte occidentale, emportant le cadavre de son père exhumé de la basilique de Saint-Nazaire, Il retournait en France avec ce cercueil, ses compagnons abattus, les débris honteux de la croisade. et, symbole borrible qui avait si longtemps épouvanté le Midi, son morne et famélique lien. Le lion avait été vainou par la brebis! Il s'éloignait en silence par la Strade antique, la voie romaine de l'Albigeois et du Rouergue, à travers les malédictions vengeresses et les chants de victoire des populations méridionales : « Montfort est mort, est mort, est mort! Vive Toulouse, cité glorieuse et puissante l Reviennent parage et honneurl Montfort est mort, est mort, est mort ! >

Certes, co fut un beau jour, un jour glorieux et triomphant, que celui où le contre Ramon VII vit son territoire enfin délivré, depuis le sommet des Alpas jusqu'aux landes de Gascogne, voisines de l'Océan. Toulouse, à leur retour, lêta magnifiquement le prince et ses chevaliers viacrieux. Il était entouré de toutes les tribus romanes, chacune sous son pennon et son symbole. Ces figures désignaient la race libre, la vie nomade, l'origine orientale.

<sup>1.</sup> Tradition populaire : la mort du Loup.

Toulouse arborait la brebis et la croix : le Béarn. la vache aux cornes lumineuses 1 : Carcassonne à la houlette pastorale joignait le soleil d'Alby : Comminges et tous scs rameaux pyrénéens, Foix, Conserans , Palhars , Castelbon et même Barcelone . portaient aussi la honlette changée en lance et teinte de sang, sous un ciel éclatant, c'est à-dire. en langage héraldique, d'or à trois ou quatre pais de queules. Les noms des barons étaient goths; les noms des femmes et des familles étaient généralement ibères. La femme donnait son nom à la famille : chaque tribu avait une matrone pour patriarche; on disait : les fils de Nos, d'Oliva, d'Impéria, de Bélissena. En somme, bien que mélée d'éléments grecs, juits, goths, arabes, la race au fond était ibère, l'éducation latine, la langue romane, le génie, comme le sang, infiniment divers, mobile, ingénieux, merveilleux, et se résumait dans ce mot caractéristique, romanesque 2.

La victoire fut nationale, l'œuvre commune des peuples et des barons; mais trois princes dépas-

Clarinées, · Florez remarque que, dans les médailles de la Bétique, le taureau est toujours accompagné d'un croissant. Dans les autres provinces (l'bères) on trouve le taureau, mais non le croissant. · G. de Humboldt.

<sup>2.</sup> Roman Esqua, libéro Latin. Les Dères sont la première nece historique de l'Occident. Les noms d'Angers, des Andelis, de la Saine marquent lour route vers le Nord. Ils passèrent en Anglisterre ou l'on retrouve une de Jeura tribus, les Saiures; et en Flanda qui latt roit ses deux noms antiques, Ibernie, Escotia. La philologie a pleinement confirmé la rétit de Teclia. Agricola XI.

sent tout de la tête: Ranon VII, comte de Toulouse, par sa sucerainelé fécdale; Ramon-Roger, vicomte de Carcassonne, par ses aventures enfantines et guerrières; Roger-Bernard, comte de Foix, par aon génie politique et sa grandeur chevalereaque. Héros de l'épopée romane, ils le seront encore du martyrologe cathare.

Ramon VII, comte de Toulouse, marquis de Provence, duc de Narbonne, était le treizième descendant de Horss, ou Ursio, chef wisigoth, qui, dans le démembrement de l'Empire carlovingien, reconquit la Septimanie, ou la Marche de Gothie dont la capitale était Narbonne. De cet étroit duché. d'abord comprimé entre les Corbières et la Montagne-Noire, ses successeurs avaient, pendant trois cents ans, continuellement accru leur domaine qui maintenant s'étendait entre la Dordogne et les Pvrénées, depuis les Alpes jusqu'à l'Océan, Ges princes avaient fondé leur puissance en refoulant les Francs au Nord, et les Maures au Sud, de sorte qu'au xir siècle leur fortune grandissante pouvait rêver sans trop d'orgueil, entre la Gaule franque et l'Espagne musulmane, la création d'un troisième royaume d'Aquitaine, sous la dynastie nationale des Ramons. Ces princes avaient dû leur fortune sans doute à leur valeur, mais encore plus à leur intelligence, et à leur habileté d'être toujours les représentants de l'idée dominante de leur siècle. Ramon IV ou de Saint-Gélis représente les croisades d'outre-mer : il conduit en Palestine une colonne de cent mille Aquitains, manque la couronne de Jérusalem, et fonde, au pied du Liban, la principauté de Tripoli où

l'héroïque pèlerin avait fixé son tombeau. Alphonse-Jourdain, son fils, né sur les hords du fleuve saint dont il norte le nom, y revient mourir après avoir associé sa gloire à la révolution pacifique des libertés communales de Toulouse et des cités rénublicaines du Midi. Ramon V, son petit-fils, reproduit brillamment l'union de la chevalerie et de la poésie provençale dont son règne fut le siècle de Périclès. Ramon VI, son arrière-petit-fils, personnifie la libre pensée, l'indépendance des religions, et la lutte contre la puissance théocratique. De là , les orages qui enveloppèrent le hercean de Ramon VII. Le dernier des Ramons ne fut qu'un reflet, d'abord de l'héroïsme populaire, ensuite du martyre national. Il s'évanouit dans le triomphe, mais il reste pour son neuple un symbole du supplice de la patrie. De là, le vif amour qu'il inspira de son vivant, et l'intérêt qu'inspire encore cette figure souriante et mélancolique. Arrêtons-nous devant ce front où circule comme un nimbe funèhre et comme une auréole d'ombre.

Ramon VII était fils de Ramon VI, conte de Toulouse, et de Jehanne Plantagenet, sœur de Richard Cœur-de-Lion. Ramon VI, qui, par ses nombreuses capacités, la magmificence de sa cour, avec un mélange de volupté, de scepticisme et de poésie, était un Salomon féodal, confia aux mélieurs maltres son éducation chevaleresque. Maistous les soins de Geoffroi de Poiliers, son précepteur, de Ramon de Recaud, son gonverneur, et d'Arnaud Topina<sup>4</sup>, son écuyer, ne réussirent à for-

1. Topina, le pot.



mer qu'un médiocre prince. La nature manquait, ou fut arrêtée par l'inclémence des temps. Il avait deux ans quand il perdit sa virile mère. douze quand la croisade envahit ses États et bouleversa sa maison , quinze quand la bataille de Muret, où périt le roi d'Aragon, dispersa les princes méridionaux, rejetés derrière les Pyrénées et quelques uns jusque dans les îles Britanniques. Fugitif de Toulouse bientôt occupée par Montfort, le jeune infant dut se retirer à la cour de son oncle, le roi d'Angleterre. Ce roi n'était plus Richard Cœur-de-Lion. La mort de Richard fut an nombre de ses malheurs Richard n'eut jamais permis ni l'invasion de l'Aquitaine, ni les victoires de Montfort, Ramon Sans-Avoir fut recueilli par Jean Sans-Terre, prince errant luimême dans ses lles, à demi dévoré par Philippe-Auguste, et excommunié par Innocent III. C'était le temps où ce pontife, pour réorganiser la catholicité bouleversée par la superbe théogratique, convoqua le quatrième concile universel de Latran, Ramon VII quitte ce Lazare des rois anglo-normands dont il semble trainer le malheur mais non le crime sur lesmers, et. suivi de son fidèle Topina, débarque en Italie. Il retrouve son père Ramon le Vieux, Ramon Roger, comte de Foix, et d'autres seigneurs méridionaux arrivés d'Espagne. Ils vont à Rome revendiquer le urs héritages auprès du plus olympien despapes dispensateur dessceptres et des conronnes, et des quatre cent cinquante patriarches, archevéques, évêques, chefs d'abbaves, qui formaient à ce Jupiter du Vatican comme une conr de dieux. Le comte de Foix fut le magnifique et magnanime orateur de la patrie romane auprès du concile de Latran. Sa harangue est repoussée, la croisade justifiée, et le Midi irrévocablement acquis à Montfort. c'est-à-dire au roi de France. Tel est l'arrêt du Vicaire de Dieu. Les princes dépouillés se rembarquent tristes au port de Gênes, et se dirigent les uns sor Marseille, les autres sur Barcelone, Le comte et l'Infant de Toulouse sont accueillis avec transport par la chevalerie provencale et recus en triomnhe dans la cité d'Avignon. Les deux princes se séparent : l'Infant, sur des nefs couronnées de fleurs, descend le Rhône, investit Beaucaire, et. assiégeant et assiégé, enlève cette Roche, premier degré do la ruine de Montfort, Pendant ce temps, le comte aborde en Catalogne, rallie les conjurés d'Andorre, traverse les Pyrénées, et, voilé d'un brouillard, rentre dans Toulouse, Simon, pris entre les deux camps, rugit comme un lion, mais il est tué à la norte de Montolieu, et la croisade, décapitée de son chef, ne fait plus que se tordre et palpiter convulsivement comme un serpent coupé. Ramon le Vieux ne vit pas l'entière délivrance du Midi, L'Infant, quand il lui succéda, n'avait que vingt-cinq ans (1222), mais les comtes de Foix et les consuls toulousains, dont il est le punille, achèveront la victoire nationale. Il était léger, joyial dans des temps si tristes, et même facétieux dans des circonstances si tragiques. Poëte, il échangeait volontiers avec ses chevaliers des strophes de guerre et d'amour. C'était, avec plus d'honnéteté et de valeur, le neveu de son oncle, un Jean Sans-Terre aquitain, et avec ses honffonneries et ses éclairs d'héroïsme. comme une ébauche malheureuse du Béarnais, et un type attristé de la race gasconne. Il restera jusque dans sa vieillesse enfantine et dans la mémoire sympathique des hommes : Le jeune-comte 1. Deux traits peindront cette jeunesse incorrigible. A vinet ans. il avait épousé Dona Sancha d'Aragon, mariage politique qui, par la mort éventuelle du roi Don Jaicmé, pouvait réunir Toulouse et Saragosse, et former, entre l'Ebre et la Dordogne, un vaste empire solidement échafaudé sur la robuste épine dorsale des Pyrénées. Ce prince licencieux, bientôt dégoûté de l'Infante maladive, résolut de répudier la sœur du martyr de Muret, pour épouser, qui?... une fille de Montfort, le bourreau de sa maison et de la patrie romane. C'était pis qu'une légèreté. c'était un crime domestique et national. Naguère encore, pendant qu'on assiégeait Carcassonne, Ramon VII disparut tout à coup sur le soir. On le chercles vainement toute la unit. L'ennemi avait-il enlevé le prince? Non, il s'était rendu dans la cité : il avait visité son rival dans son camp, et trouvé bon de coucher dans le même lit avec Amaury. dans le château de Carcassonne. Le matin, il redescendit riant de son héroïque étourderie dont sans doute il fut sévèrement tancé par le comte de Foix. Son conraurait dù lui dire on'il ne devait pas plus coucher avec le frère qu'avec la sœur, et que les Saint-Gélis étaient séparés des Montfort par une mer de sang et des montagnes de cadavres 2. Tel

<sup>1.</sup> Lo comes jove. 2. Guilh. de Puyl., ch. xxxxv.

était ce prince léger, frivole, inconséquent, mais chevalereux et deux fois cher à son peuple dont il reproduisit d'abord l'héroïsme et la victoire, puis la défaite et le long martyre.

Bamon VII avait à ses côtés son jenne frère Bortran, et son beau-frère Ugo d'Alfar, suivi lui-même de ses deux fils Joan et Ramon d'Alfaro. Pois s'avançaient les barons de la cité, les Toulouse branche de la maison comtale. les Villeneuve dont les rameaux convenient tout le Midi, les Boaïx, hôtes de Ramon VI à son retour de l'exil d'Espagne, les Maurand illustrés par le martyre encore plus que par la guerre, les Arnanid-Bernard dont une porte de la ville atteste encore la vieille popularité. Puis, les barons des campagnes, citoyens aussi de la métropole; les seigneurs de Vertfeuil qui dans le dernier siècle avaient éconduit saint Bernard et le légat du pape; de Caraman qui, plus tard, recurent dans leur bourg l'évêque bulgare Nicétas; de Lantar, qui prétendaient descendre des ducs d'Aquitaine détrônés par Charlemagne; du Mas-Saint-André Capde-Porc, savants légistes et guerriers impétuenx. Avec ces barons venaient les barons du Capitole, les consuls de Toulouse et des autres villes romanes. commandant leurs milices urbaines, consuls égaux aux chevaliers, chevaliers eux-mêmes, quoique parfois plébéiens. Les ingénieurs Escot de Linars. Jordan du Villar, Bertran de la Baccalaria; les troubadours Pierre Cardinal, Guilhem Figueyras et Guilhem de Tudella, l'Homère des guerres romanes. Enfin le patriarche Guillabert de Castres, avec les évêques et les diacres albigeois, après

vingt ans d'une vie errante, rentrait dans Toulouse, la métropole mundine . Ces évêques sont presque tous des chevaliers, comme ces chevaliers vont presque tous devenir des évêques. Frères de race et compagnons de guerre ils partagent le triomphe entre deux martyres. Princes, évêques, barons, consuls, diacres, troubadours, peuples, serfs même, par l'arc et la flèche, l'épée ou la harpe, la parole on la prière, ou l'hymne, ont tous diversement mais unanimement concouru à la délivrance de la natrie romane. Toulouse fête les phalanges libératrices : les maisons sont pavoisées, les rues jonchées de rameaux, le peuple chante son triomphe : « Voici l'étoile du matin! Maintenant nous avons Jésus-Christ! Parage et honneur sont revenual Vive Toulouse! Toulouse la grande, la puissante, la rose des cités 2 | » Jamais joie plus sainte | Jamais victoire plus légitime et plus glorieuse l Car c'était celle de la justice, de l'humanité, et de l'avenir du monde. La guerre des Albigeois est l'Iliade des pennles

La guerreues angesos est rimate ues penjues pyrénéens: Illade chevalereque, religieuse, philosophique, avec un rayon de l'Orient, un vague refett de l'Inde, Ramon le Vieux en est à la fois l'Agamemnen et le Nestor. Les héros sont les comtes de Foix; Ramon-Roger en fut l'Achille dans les batailles, et l'Ulysse éloquent, l'orateur de la patrie romane au Vatican. Roger-Bernard, son fils, non moins valeureux, non moins éloquent, fut un guerrier plus religieux, plus mystiquement

Munda, Cathare,
 Guilb. de Tudella.

chevaleresque, et l'élève adouci et poétique des Cathares. Deux princesses, entre autres. en furent les héroïnes. Esclarmonde, sœur du premier, fut la théologienne, comme la sibylle des guerres, et fonda Montségur. Ermessinde ', femme du second, fut la diaconesse, l'ange de l'exil, et fortifia Castelbon. Foix ne fut jamais pris sur sa Roche; il se rendit volontairement au légat romain. Mais Montségur ne se soumit jamais, et la délivrance s'élança comme un aigle de Castelbon. On peut donc dire que les comtes, les peuples et les cimes de Foix, furent les libérateurs du Midi. Mais cet héroisme des princes et des princesses, des donjons, des rochers et des bois, se condense et s'épanouit dans un plus haut idéal en Roger-Bernard, le paladin du Paraclet.

Asnar, chef cantabre du Nébousan, ou des sources de la Garone, est le patriarche commun de maisons de Commenges, Carcassonne, Foix, Conserans, Pathars et Casteljon. Carcassonne est une branche de Commenges et Foix un rameau de Carcassonne qu'une femme, Ermengarde, transporta dans la maison d'Alby. Carcassonne et 70x n'en restrent pas moins unis, redoublèrent leurs alliances dynastiques, et Cécilia de Carcassonne, file de Trencabel, épouse de Rogor-Bernard 1°, comte de Foix, fut la mère de Ramon-Roger, le premier héros de la défense romane, d'Esclarmonde, vicomtesse de Gimeer, la théologienne cathare, et de Cécilia, vicontesse de Conserans, la patronne des Vaulois, vicontesse de Nouserans, la patronne des Vaulois,

1

<sup>1.</sup> Ermessende, Ermessen.

Roger-Bernard II, comte de Foix, naquit vers l'an 1180, de Philippa de Montcade, nièce des rois d'Aragon, et de Ramon-Roger, comte de Foix et petitneveu des mêmes rois, par son aïeule Chimène, issue de la maison de Barcelone', Ramon-Roger fut en guerre, en tournois et en poésie un émule de Richard Cour-de-Lion. Il est le plus grand prince féodal de sa race : ennemi des moines, il inclinait à l'Albigisme: mais Philippa sa femme était Cathare. L'Infant Roger-Bernard a la brayoure éclatante de son père, unit la tendresse de sa mère et sa douce piété mystique : il eut pour précepteur chevaleresque Pons Adhemar de Rodelha, son parent, de la maison de Durfort, et pour précepteur religieux, le diacre Ramon Agulher: il fut élevé su château de Durfort, situé dans le Podaguez, entre la Lèze et l'Ariège. En 1202, il épousa Ermessinde de Castelbon, héritière d'une moitié de la vallée catalane de Palhars avec la suzeraineté de la république d'Andorre. Le comte d'Urgel en conçut de l'ombrage, et envabit les terres de son voisin le vicomte de Castelbon, Arnaud appelle à son ascours le comte de Foix. Un combat sanglant est livré sur les bords de la Sègra : les deux princes alliés, malgré leur valeur, sont vaincus par le comte Armengaud, et retenus captifs, cinq ans, dans les tours d'Urgel. Comme Richard Cour-de-Lion, Ramon-Roger consola ses ennuis et les tristesses de son compagnon par les sons de sa harpe et le chant de ses ballades. Il ne sortit de son étroit

Olhagaray. — Xiména, Eiseméns.

donion catalan que pour s'élancer dans les vastes champs de bataille des guerres albigeoises. Comme la croisade fondait sur le Midi, l'Infant de Foix avait environ trente ans (1209). Ses premières armes furent toutes filiales. Il arrache son père et son beau-père des tours d'Urgel, et après avoir défendu son patrimoine dans une étroite conque des Pyrénées, il défendra la patrie romane, dans les vastes plaines méridionales, contre les hordes dévastatrices de France et d'Europe, Toutefois, dans cette lutte gigantesque, il n'est que le second du vieux et héroique comte, et, quoiqu'au premier rang, il ne figure pas en chef aux batailles de Montjoire, des Bordes, de Muret, de Bazièges, non plus qu'aux deux défenses de Toulouse, l'une où fut tué Montfort, l'autre où Louis de France fut vaincu. Dans toute cette période, la première renommée chevaleresque, le rôle éclatant de la guerre appartient incontestablement au vieux comte de Foix : il est le Roland pyrénéen.

Muis, après la mort de Ramon VI, son suzerain, et de Ramon-Hoger, son père, le comite Roger-Bernard, alors dans toute la force de l'âge et de la renommée, reste le tuteur des jeunes comies de Toulouse et de Carcassonne, le vengeur de la patrie romane, et le chef de la guerre. Dernier survivant, il hérite de toute une génération de héros, il achève la victoire, et recueille le triompho. Mais, depuis longtamps dés, il l'est approprié ce rôle de thef de Faidut et de libérateur national. Après

<sup>1.</sup> Bannis, exilés.

la bataille de Muret qui rejeta derrière les Pyrénées les princes vaincus. l'Infant de Foix recueille tous ses grands proscrits dans les conques de Palhars et d'Andorre. Dépossédés par le concile de Latran, les barons méridionaux embrassent le Catharisme, consolateur des exilés. Le patriarche Guilhabert de Castres bénit la conjuration chevaleresque de Castelbon. Ils repassent le port de Salao. Où vont-ils? A la victoire ou à la mort : reconquérir leurs terres ou mourir dans leurs fovers naternels. Une nuée, sillonnée de langues de feu, brille sur les flancs du Vallier. C'est le tourbillon de poudre soulevé par le galop de la chevalerie du Paraclet. Boger-Bernard conduit l'avant garde, à la tête des trois Roger, Roger de Comminges, Roger d'Aspet, Roger de Montaut. Dans les plaines de la Garonne, il culbute Joris, lieutenant de Montfort, et par le gué du Bazacle, introduit dans Toulouse, voilée d'une brume, le comte Ramon le Vieux. Montfort, vaince devant Beaucaire, est tué devant Toulouse; le sol roman pied à pied est reconquis, et, après sept ans de la guerre la plus acharnée et la plus tragique, Amaury est expulsé, le légat est fugitif, et les débris honteux de la croisade refoulés sanglants dans le Nord '. C'est l'œuvre de Roger-Bernard de Foix, le Macchabée, le Thrasybule pyrénéen. Le surnom mérité de Grand lui fut donné par le Midi reconnaissant dans ces fêtes triomphales de Toulouse. Car ce petit prince de montagne, dans l'immense champ clos des Alpes, de la Méditerranée,

1. G. de Tudella.

des Cévennes, des Pyrénées et de l'Océan, pendant quinze ans de guerre, a vaincu Innocent III, le vicaire de Dieu. Philippe-Auguste, un puissant monarque. Simon de Montfort, un aventurier de génie. Dominique de Gusman, un missionnaire d'enthousiasme et de fanatisme exterminé leurs vingt croisades, détruit un million de barbares, et fait triompher de ces avalanches d'hommes, le droit, la patrie. l'humanité. Nous avons dit que Ramon-Roger fut le Roland albigeois. Nous pourrions dire avec plus de justesse encore que Roger-Bernard fut l'Olivier cathare : et ce nom d'un paladin de l'Aquitaine, ennemi de Charlemagne, ce nom de l'arbre favori de la Provence, convient merveilleusement. par son double symbolisme de guerre et de grâce, au héros, belliqueux à la fois et pacifique, de l'épopée romane du Paraclet.

Le comte Roger-Bernard fut l'objet de l'enthousisme et des ovations patriotiques de Toulouse. Ce prince, populaire en tout temps, avait été constamment l'ami des Capitoins. Plusieurs de ses vassaux, les seigneurs de Saint-bars et de Camarada, figuraient même parmi les barons du Capitole¹. Il avait deux fois défendu leurs murailles, leur avait d'abord rendu leur vieux comte exille, et maintenant leur ramenait leur jeune comte trionphant. Il était le père de leur ville, et le sauveur de la patrie romane. Après ess Gies patriotiques, Roger-Bernard regagen ses montagnes: il remonta la rive gauche de la Garonne et de l'Arrège, Il avait

<sup>1.</sup> Du Mège, Hist. de Toulouse,

auprès de lui ses deux frères. Améric, délivré des tours de Carcassonne où il avait été pendant quinze ans l'otage des Montfort, et le jeune Loup, son émule en valeur et en piété cathare: Pons-Adhemar de Rodeilla, son précepteur, avec ses frères de Durfort : le noble Arnauld de Villemur, seigneur de Saverdun, et son frère Amiel de Palbers; et les douze rameaux masculins et féroinins des Fils de Bélissen, comprenant tout le baronnage du comté de Poix. Hauterive. Cincte-Gabelle. Saverdun et Pamiers, furent successivement les haltes de ce triomphe qui devait recevoir son couronnement à Foix. La résidence du prince était encore au Castellar de Pamiers. Le château de Foix était depuis dix ans en dépôt entre les mains de l'Église romaine. Le gardien sacerdotal se troubla devant la victoire populaire et la chute de la croisade. Il rendit ces inexpugnables tours, et le comte rentra dans le palais féodal de ses ancêtres ; le retonr des exilés de Castelbon se terminait après sept ans de guerre par la conquête du donjon de Foix. Le prince y revint avec la comtesse Ermessinde, sa fidèle compagne, leurs deux enfants adolescents, Roger et Esclarmonde; ses jeunes frères, ses vieux compagnons d'exil, ses écuyers, ses troubadours, ses palefrois, toute une cour chevaleresque; et ces tours veuves, ces salles si longtemps désertes, retentirent des fêtes nationales où le bruit des armes se mêlait aux sons des harpes, et la poésie refleurit sur ces créneaux comme ces giroflées jannes frissonnantes aux derniers souffles de l'hiver. (Avril 4223.1

Mais l'ovation la plus touchante fut celle de Carcassonne. Quinze ans auparavant, après le massacre de Béziers (1209), Agnès de Montpellier, vicomtesse de Carcassonne, comme une Andromaque féodale. sortait de son palais et de la cité, après avoir donné son petit Astyanax à baiser à son époux qui s'armait pour combattre et mourir sur les murailles. Fugitive devant la croisade, elle s'éloignait au galop de son cheval, emportant vers les Pyrénées son enfant suspendu à la mamelle, et n'arréta sa course haletante que dans les tours de Foix'. Là, quelques jours après, elle apprend le triste sort de Carcassonne surprise par trahison, de son peuple évadé par les souterrains, et fuyant nu et affamé vers les cimes d'Espagne, et du jeune vicomte Ramon-Roger, son époux, retenu dans les fers, et. par une félonie plus noire encore, mis à mort dans un fond de tonr. La place de cette mère et de cette veuve était auprès de son enfant et des comtes protecteurs de l'orphelia et vengeurs futurs du martyr, Mais la catholique Agnès, femme vulgaire si ce n'est infidèle épouse, se trouva sans doute dépaysée parmi ces nobles comtes et lenrs doctes et courageuses compagnes, princesses théologiennes, poétiques, héroïnes de la patrie romane, comme de la foi cathere on léoniste. Elle abandonna son enfant, et le noble asile des tours de Foix. Un soir elle reparat mendiant aux portes de son palais de Carcassonne, L'indione princesse traitait avec Montfort, abandonnait à l'usurpateur l'héritage ds

<sup>1.</sup> Chronique romane.

son fils, acceptait en compensation de son domaine une pension du meurtrier de son mari, et vécut de ce pain trempé dans le sang du martyr. Ce triple scandale de trahison, de spoliation et de meurtre fut sanctionné par le pontife romain. L'Infant cependant partageait la fortune des comtes, élevé d'abord au donjon de Foix, puis fugitif au château de Montségur, puis exilé aux bercails de Cerdagne et d'Andorre. Le blond Faidit revint de Catalogue avec l'armée libératrice dont il était l'héroïsme enfantin et la grâce innocente et chevaleresque. Des bercails de l'exil, l'orphelin remonta de basard en hasard, de combat en combat, jusque dans les murailles de Carcassonne. Hélas! il ne connaissait pas les demeures de ses aïeux. Quand ou le déroba à la croisade, il était encore si petit enfantelet, une si innocente chose qu'il ne savait ni le bien ni le mal, et qu'il eut mieux aimé un arc, un berceau ou un oiselet qu'une terre de duc et de marquis . Les infortunes de l'enfance, le spectacle de l'orpbelin désbérité et miraculeusement reconduit au toit paternel, ce guerrier de quinze ans vainqueur du lion de Montfort qui n'avait pu le dévorer dans son berceau, et nourri au désert par la colombe du Paraclet, forment un drame merveilleux de pitié, un mystère infini d'attendrissement, irrésistible au cour d'un peuple encore primitif, et d'une époque encore patriarcale et chevaleresque. Aussi, quand l'héritier des Trencabel parut aux Trivalles, au pied des rampes de Carcassonne, il fut sans doute enlevé de son cheval.

1. Guilhem de Tudella, vers 3580.

porté dans les bras, sur les lèvres, et comme sur les baisers des méres pleurantes de bonheur dans le palais désert et dévasté de son aieule Aladais. Hélast sa mère l'avait délaissé! Son père avait été lichement assassié! On ne sait pas même où dorment ses os! Il ne pourra pas pleurer sur son sépulore! Mais la mère de l'orphelin, c'est Carcassonne! Le père de l'Infant, c'est, le sol abligeois. Cet adolescent représente, après tant de douleurs, le retour d'un âgé d'or.

Le ienne vicomte s'appelle Ramon-Roger comme son père: Ramon, du comte de Toulouse dont il est le petit-neveu, Roger, du comte de Foix dont il est l'arrière-petit-cousin. On le nomme aussi Trencabel (qui tranche bellement), surnom que ses ancêtres avaient gagné dans les batailles . Roger-Bernard. son tuteur, installale jeune prince dans son donjon et sur son trône féodal. Dans le palais de Carcassonne, au centre d'une vaste cour entourée de portiques romans, s'élevait un orme antique. Cet orme avait probablement remplacé l'arbre druidique et sacré qui a laissé son appellation au plateau de Carcassonne. la Roche du Chéne . C'est sous cet orme séculaire qu'assis sur leurs trônes de pierre, les rois goths rendaient la justice et que la vicomtesse Aladaïs tenait ses cours d'amour s et présidait aux

M. Mahul traduit Trancabel par Casse-Neisette (Trancaavellana); les noleettes qu'il cassait, c'étaiant les casques d'airain.

<sup>2.</sup> De Quer, Ker, Car, Roche, et de casser, chêne.

Le mot amour, au moysn age, comprenait l'ensemble des vertus, des talents, des élégances dont se composait la perfection, l'idéal chevaleresque.

tournois poétiques et chevaleresques. C'est sur ce sièce indicial que le jeune vicomte se vit entouré des vieux serviteurs de sa dynastie, les chefs vénérables des clans nyrénéens, les fils de Nos, d'Oliba. d'Impéria, de Bélissen, le sévère Bertran, de Saissar, ancien régent de Carcassonne, pendant la miporité du vicomte victime de Montfort: le valeureux Pierre-Roger de Cab-Aret. le vainqueur de Bourchard de Marly: Olivier et Bernard de Termes. Bernard de Castres, Olivier et Bamon d'Hautnoul. Bernard de Boissezon. Ramon de Ménerba, Bernard et Olivier de Penne: leurs femmes ou leurs mères, héroines des cours d'amour, revenues vieillies de l'exil d'Espagne, roses fanées par le temps et la tempête, mais reverdissant aux ravons mystiques du Paraclet: la fameuse Loba de Pechnautier. Brunissenda de Cab-Aret, Ermengarda de Castres. Aladais de Boissezon, Escarona de Rabastens. Gemesquia de Menerba : et avec ces chêtelaines et ces barons, le troubadonr Barnon de Miraval, le chantre survivant de leurs beautés et de leurs exploits, vieilli comme eux dans l'exil aux bords de l'Ébre, et qui rannortait avec sa harne un écho des beaux jours de la patrie romane, et dans sa personne un sonvenir des luttes musicales de ses mélodieux rivaux, le tendre poëte Arnauld de Marveil. Alfonse le Chaste, roi d'Aragon, et même Richard Cœur de lion, lorsque co monarque conduisit à Ramond VI sa sœur Jehanna d'Angleterre, devenue

i. Escar-ona, la colline basque; Gemma-Esquiz, la perle basque.

comtesse de Toulouse, et qu'il visita la cour d'Aladais, la plus poétique des Pyrénées. L'ombre des vieux jours et des félicités éteintes rayonnait un instant encore et répandait son enchantement mélancolique sur ces manoirs assombris et gusanglantés de Carcassonne'.

Le comte de Foix et son jeune pupille Trencabel recurent alors l'hommage de tous les puissants barons de la Montagne-Noire, des Corbières et de Cerdagne, L'antique Aznar, chef cantabre du Nebouzan, était la souche commune de leur race. Carcassonne, branche de Commenges, avait formé le rameau de Foix oui s'était regreffé sur sa tige, entée au tronc des Trencabel d'Alby, par le mariage de Roger-Bernard Ist, comte de Foix, avec Cécile de Carcassonne. Ramon Roger, vicomte de Carcassonne, était donc neveu issu de germain, de Roger-Bernard II , netit-fils de Cécile de Carcassonne, comtesse de Foix. La consanguinité des races et la proximité des branches étaient encore accrues par l'intimité des chefs. Quelques jours avant la croisade, Ramon-Roger Ier, vicomte de Carcassonne, pressentant sa fin tragique, et les infortunes de son unique enfant, nomma tuteur de son fils, son parrain, le grand comte Ramon-Roger de Foix, et, dans le cas de la mort de l'ornhelin, déclara son oncle héritier de tous ses États, Trencabel, rentré dans son palais, renouvela la même donation, dans la prévision où il mourrait sans postérité légitime, en fayeur de son second tuteur, le comte Roger-Bernard,

<sup>1.</sup> Miquel de la Tor. Troubadours.

qui venait de lui reconquérir ses vastes domaines paternels. De plus, reconnaissant des tendres soins dont Roger-Bernard avait entouré son enfance délaissée, il ajouta le don d'autres terres à celles que le comte possédait déià dans le Carcassez, Preixan Pieussan, Alevrac, dot magnifique de son aieule Cécile de Carcassonne. Il y ajoutera bientôt le Cher-Corb. petite chaîne de montagne qui sépare la vallée de l'Aude du cours de l'Ers pyrénéen, et dont la bande de rochers sera le bouclier de la frontière orientale du comté de Foix. Le comte de Toulouse, de son côté, après avoir donné à Roger-Bernard un vaste torritoire dans le Quercy, avec la ville naissante de Montauban, adjoignit à ce fief superbe celui, non moins magnifique, d'une trentaine de villages, relevant de Saint-Félix de Lauragais. C'est ainsi que les deux princes récompensaient les services du vainqueur de la croisade et du vengeur de la patrie romane '. De sorte qu'après l'expulsion des étrangers, le comte de Foix, de son chef ou de celui de son pupille, dominait depuis la Cerdagne jusqu'au Rouergue, et depuis le confluent du Taru et de l'Aveyron jusqu'à la mer de Narbonne et de Maguelonne.

Après les grandes fêtes de la délivrance et le délire de la victoire patriotique, vinrent des soins plus graves, des réflexions plus sérieuses. Au fond cette victoire fut triste; on ne triomphait que sur des ruines : les danses foulaient des tombeaux. Il y eut des larmes de joie et des rires de désspoir.

<sup>1.</sup> Dom Vaissette.

Il fallut relever les fovers paternels; Les manoirs étaient à demi détruits, les terres ravagées, les races décimées par quinze ans de guerre. On compta ses morts; on rassembla ses ossements. Combien nerevinrent jamais de l'exil ni des batailles | Ramon-Roger de Carcassonne avait péri par le poison dans un fond de tour ; Pierre II, roi d'Aragon, dans le tumulte aveugle, la mélée nocturne de Muret. Le vicomte et le roi étaient regardés comme des martyrs, et le monarque invoqué comme un saint de la patrie. Le comte Ramon-Roger de Foix avait trouvé le trépas en arrachant Mirepois aux croisés. Il avait sa tombe à Bolbona, Ramon VI, comte de Toulouse, expira dans sa capitale, mais il n'obtint jamais un tombeau. L'ordre miséricordieux de Saint-Jean de Jérusalem, dans le cloître duquel il tomba, ne put donner à ses os, battus de la pluie et du vent. l'hospitalité du sépulcre. Tous les deux moururent avant l'achèvement de la victoire, mais saluant la délivrance prochaine D'autres, tels qu'Arnauld. vicomte de Castelbon, et Bernard V, comte de Comminges, rendirent le dernier soupir en plein triomphe; ce dernier pourtant sous la menace de l'invasion du roi de France. Toute une première génération avait péri dans l'exil, les combats, les massacres. La seconde, dont Roger-Bernard est le héros, eut le bonheur de voir le triomphe. mais pour assister au martyre. Heureux, mille fois heureux ceux qui moururent alors dans ces trente mois qui séparent la croisade de l'invasion

<sup>1.</sup> Chron, romane.

capétienne, et qui emportèrent dans la tombe l'illusion d'avoir ressuscité la patrie romane !

Beaucoup ne retrouvèrent pas leurs morts. L'orphelin des Trencabel ne découvrit jamais les os de son nère assassiné par Montfort. Les fils d'Impéria cherchèrent vainement les restes infortunés de leur oncle Améric de Laurac, châtelain de Montréal, et les débris des quatre vingts chevaliers pendus avec lui, comme des larrons, aux gibets de Lavaur, ni les cendres des quatre cents Cathares brûlés à côté dans un bûcher colossal, et que ne put arracher à la honte et à la flamme la victoire incomplète des comtes de Foix, à Saint-Martin de las Bordas. Leurs cendres avaient été le jouet des vents, et leurs cadavres suppliciés, la pâture des chiens et des vautours. Mais le puits de Lavaur avait fidèlement conservé les os de sa châtelaine. Giralda de Laurac, sœur d'Améric de Montréal. Elle était jeune encore, mère et même enceinte de nouveau, et matrone pieuse, charitable et chérie de ses vassaux. Jamais homme ne sortit de son manoir sans avoir été repu, dit un troubadour qui sans doute avait plus d'une fois recu cette hospitalité patriarcale . Son supplice donne la mesure de la valeur religieuse et guerrière de l'héroïne de Lavaur. Montfort la fit jeter toute vive et en travers dans un puits. Du fond de son humide tombeau. elle criait, pleurait, se lamentait, l'infortunée! Montfort étouffa ce gémissement sous une avalanche de gravois dont il combla la citerne, ce qui

<sup>1.</sup> Guilh. de Tudella.

produisit, même parmi les vainqueurs, car il n'existait plus de vaincus, un frémissement d'horreur. Douze aus après, les orphelins de Lavaur, s'il en survivait, et les fils d'Impéria durent rouvrir ce puits tragique. Ils en retirèrent le squelette de cette martyre; ses chairs et l'enfant qu'elle portait dans son ventre avaient, hélas! été rongés par les lézards et les reptiles voraces de la piscine verdatre, complices de ces féroces pèlerins. Ainsi périt la noble, la sainte, l'héroïque Géralda de Laurac. D'autres morts ne furent jamais retrouvés : de ce nombre, Philippa de Montcade, comtesse de Foix, et sa belle-sœur Esclarmonde de Foix. la grande vicomtesse de Gimoez, la sibylle des guerres romanes, et qui semble avoir disparu. comme Élie, dont elle eut l'intelligence prophétique, dans un tourbillon de feu. Toutefois, nous pensons que ces deux princesses n'étaient que mortes au monde et vivaient encore, mais uniquement pour Dieu, dans une caverne inconnue des Pyrénées.

Nous décorons le portique de ostte histoire des statues équestres de ces trois princes pyrénéens. Nous sculptons le grand Roger-Bernnert, comte de Foix, FOlivier de la patrier romane, le psiadin du Paraclet, ayant à ses côtés Ramon VII de Toulouse, et Ramon-Roger II de Carcassonne, ses pupilles et es suzerains, tous les trois en heaume et en cotte de mailles srélisses , avec leur longue épée de Ségovie, et ure leurs chevaux de bataille ; groupe

<sup>1.</sup> Lorica trilix.

douloureux, mais triomphal. Il est juste de consoler par ces ovations ces héros infortunés dont la victoire va tourner en ruine et dont les figures chevaleresques sont les cariatides mélancoliques qui supportent le poids de cette tragique histoire. I

# RAMON VII

CONTE DE TOULOUSE

#### LIVRE PREMIER

# BAMON VII

COMTE DE TOULOUSE

J

AMAÇAY DE MONTFORT PARÊYE EN FRANCY LE CERCUEIL DE SON PÉRE, HINON ET LES RÉRRIS DE LA CROISADE.

- Monifort est mort, est mort, est mort l'vire Toulouse, cité glorieuse et puissante! Revieuueut parage et honneur! Montfort est mort, est mort est dédivrance de nos anoêtres. Et cette fois ce n'était pas seulement Montfort qui était abattu, c'était la croisade elle-même; ce n'était pas seulement le lion féodal, c'était encore la louve romaine, la bête théocratique. L'invasion semblait refoulée pour jamais, la conquête perdue saus retour pour les hommes du Nord. Ils emportaieut
- t, Dans la langue romane l'o se prononce ou, ainsi ltoma, Rouma: Ramon, Ramoun.
  - 2. Hist. du Lang., t. V, Add. du Mège.

jusqu'à leurs morts. La terre rejetait la race; la tembre vomissait le eadarve. Ce ereuvell de Simon était le symbole d'un million de croisés dont les on roulaint dans le lit des torrents albigeois. De tant de morts, Amaury ne ramenait en France que son père, sa mère à lix de Montimorency, bientot éteinte dans son veuvage, et son Jeune frère Gui ou Guiot, tué tout récemment au siège de Castellandary; et sans doute quelques chevallers et quelques évêques exhumés des cryptes de Carassonne, compagnons qui dans la mort comme dans la guerre escortaient le grand chef de la croissade.

Par la Strade antique ' ou voie romaine de l'Albigeois, le cadavre fugitif contournait à l'ouest la Montagne Noire. Lavaur, théâtre d'un des plus odieux massacres de Monfort, fut sa première halte nocturne. Il continua par Alby, par Rhodez ses étapes funèbres. Chaque soir, il s'arrêtait sous la nef d'une église, ou sous le cloftre d'une abbave. Simon, bien que sceptique au fond, et contraint à l'hypocrisie par son ambitieuse scelératesse, avait été surtout le guerrier des prêtres et des moines : les moines et les prêtres à leur tour prinient autour de son cercueil. Chaque matin, après un service funéraire aux chants religieux duquel le peuple joignait du dehors son chœur d'imprécations et de huées, le cortége reprenait sa marche taciturne et morne. Plus d'une fois sans doute, les chevaliers

Nous donnerons toujours au voies romaines leur nom antique de strate; via Strate, voie Pavée.

eurent à protéger de leur lance, contre la juste indignation populaire, la cendre du ravageur du Midi; les pierres des chemins continuaient le supplice du grand lapidé. Près du char funèbre marchaient attristés ses palefrois de bataille, le More sur lequel il combattit a Beaucaire, et le Lion sur lequel il fut mortellement atteint devant Toulouse. Amaury conduisait le cortége funéraire et chevaleresque, A sa suite venaient le vieux Gui de Montfort, son oncle paternel, et ses oncles maternels Bourchard de Marly et Lambert de Croissy 1. Puis encore Gui de Lévis, maréchal de la croisade, et les autres guerriers, Amaury et Simon de Poissy, Pierre de Voisins, Jehan de Bruyères, Ils étaient suivis d'une multitude de vieillards. de femmes et d'enfants; plusieurs de ces châtelaines étaient romanes : elles suivaient la fortune de leurs époux dans le Nord, butin vivant, proie éplorée et gémissante. Elles allaient vivre, exilées avec leurs enfants, dans leurs manoirs de France, construits dans la vallée de Chevreuse. sur les coteaux de la Seine, autour de Saint-Germain en Lave, résidence favorite des premiers rois capétiens.

Amaury ramenait aussi en France les chefs religieux de la croisade. Conrad, légat du Saint-Siége, Pavait devancé à Paris; mais il reconduisait l'archevêque de Bourges, espèce de légat royal et gal-

Hist. du Lang., t. V, 623. Avunculo suo Lamberto de Tureyo. Oncle à la mode de Bretagne et fils de cousins germains.

lican, des évêques, des abbés, des moines et de cenombre, sans doute, le fanatique chroniqueur. Pierre de Vaux-Cernay, qui regagnait son abbaye. dont les élégantes ruines décorent aujourd'hui la vallée de l'Ivette, close, comme son nom l'indique. de bois et de rochers. Gui, son oucle, abbé de Vaux-Cernay, ami de Simon de Montfort, qui l'avait appelé à l'évêché de Carcassonne, se mourait de l'agonie de la croisade, et sa mule rapportait son cadavre expirant, et comme son pale fantôme dans sa nécropole monastique de l'Ile-de-France 1. Le vieux Arnauld-Amalric, abbé de Clteaux, légat de la première croisade, devenu archevêque de Narbonne et primat de Septimanie, fatigué de guerre, de massacre, de pillage, d'intrigues, et de la stérilité de tant de crimes, comme de la vanité du monde et de l'inanité de la vie, s'éteignait aussi dans une mélancolie farouche. Fugitif de Narbonne, par la crainte du vicomte et du peuple, il s'était retiré à Montpellier, avec les évêques d'Acde, de Béziers et de Nîmes; et de cette ville catholique, il écrivit au serenissime et très pieux roi Louis. ros des Français, pour lui raconter les dernières convulsions de la croisade, et le supplier de venir en hâte au secours de l'épouse du Christ gémissante dans son royaume 2. Lui, n'attendait pour s'exiler que la mort. Il avait confié à Clieaux le repos de sa cendre et l'honneur de sa mémoire. Aucua de ces dévastateurs du Midi n'osait y laisser sa tombe.

Il mourut ie 21 mars suivant.
 Hest. du Lang., t. V. preuve 113.

Dominique, expulsé par les premiers retours de la victoire romane, était mort depnis trois ans à Bologue (1221), et la ronce croissait sur son tertre négligé qui devait bientôt se changer en autel. Ses monastères de Prouille, de Lescure, de Toulouse, formés par la spoliation, et reudus à l'ours légitimes héritiers, étaient redevenus des manorrs chevaleresques. Ses disciples dispersés suivaient les croisés d'Outre-Dire, avec leur prieur Mathieu de France. Ils cherchaient un refuge à la cour de Paris, oh ils trouveront sur le ture une élève de Saint-Dominique, une reine castillane.

C'est ainsi que les croisés cheminaient lentement d'abbave en abbave, à travers les montagnes du Rouergue, les forêts du Limousin, les landes et les marais de la Sologne, souffrant de la faim, de la pluie, des neiges, et non sans danger, pour cette foule de femmes et de petits enfants, au passage des fleuves enflés par l'hiver 1. Mais à mesure qu'ils pénétraient dans le Nord, la réprobation populaire s'apaisait: la clameur se changeait en acclamation. la huée tournait en cantique. Au- delà de la Loire. Simon de Montfort, l'assassin du Midi, fut le Macchabée de l'Église romaine, le Roland de Philippe-Auguste, ce Charlemagne capétien, un mélange dn paladin et du martyr de la couronne de France. Il obtint dans la mort un restet funébre du triomphe féodal que lui décerna la France lorsque le vainqueur de Toulouse vint recevoir de son roi l'inves-

<sup>1.</sup> Hist. du Lang., 1. V. preuve 112.

titure de sa conquête dont il avait déià obtenu la consécration du concile de Latran 1. Alors le peuple se portait à sa rencontre en chantant : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, Maintenant on venait encore en procession, on le saluait des mêmes cantiques. Comme on baisait ses vêtements, on porte à ses lèvres la housse de son cercueil. La mort, en l'abattant, l'avait grandi; le héros était devenu martyr; ses lauriers s'épanouissaient en palmes. C'est ainsi que de procession en procession, ces lugubres pèlerins atteignirent l'Ile-de-France et leur vallée natale de Chevreuse. Après une absence de quinze ans, ils revoyaient leurs châteaux paternels, Lévis, Voisin, Bruvères, La Ferté, groupes autour du puissant donion de Montfort, Maigres châtellenies pourtant, nids de choucas et d'éperviers, comparés aux magnifiques cités qu'ils avaient perdues, aux superbes forteresses de Mirepois, Chalabre, Limoux, Saissac, Castres, Carcassonne, Alby, et surtout la rose des villes, Toulouse la Grande, plus grande alors, en effet, que Paris.

Une de leurs dernières haltes fut l'abbaye de Port-Royal, récemment fondée par Mathilde de Garlande, femme de Mathieu I'r de Marly, pour obtenir de Dieu l'heureux retour de son mari parti dans la croisade qui fit la conquête de l'empire d'Orient (1204). Mathieu ne revint pas: il périt avec l'empereur Baudoin; mais cinq aas après édata la guerre des Albigeois et l'abbaye fut ache-

Pierre de Vaux-Cernay, chap. 83.

<sup>2.</sup> Sainte-Beuve, Port-Royal,

vée et sans doute enrichie des dépouilles de la Provence et de l'Aquitaine. Ce Port fut probable. ment la nécropole féodale des Montmorency-Marly, et son surnom de Royal prouve qu'il fut mis sons le patronage direct de Philippe-Auguste, et comme un monument commémoratif de la double conquête de l'Orient et du Midi, accomplie par deux lieutenants du monarque capétien. Mathilde, veuve, suivit en Aquitaine l'étonnante fortune de ses fils et de ses neveux : elle conduisit sa fille Marquerite. devenue vicomtesse de Narbonne par son mariage avec le vicomte Améric de Lara, parent de Blanche de Castille. Elle trouva son fils aîné. Burchard de Marly, seigneur du vaste fief de Saissac, c'est-àdire du versant méridional de la Montagne-Noire. et Lambert de Croissy, son second fils, possesseur de la ville de Limoux et de la haute vallée de l'Aude, Enfin Simon de Montfort, son neveu, était en train de se tailler un royaume qui s'étendrait des Alpes jusqu'à l'Océan. Du palais de Carcassonne, où elle reçut l'hospitalité, elle accompagna son terrible neveu au sièce de Ménerba : elle sauva quelques femmes de l'immense bûcher qui dévors cent quarante ou cent quatre-vingts Albigeois. Dans cette hécatombe humaine, où Simon de Montfort et le légat abbé de Citeaux luttèrent de perfidie et de férocité, elle représente la manauétude évangélique. digne descendante d'Étienne de Garlande, magnanime protecteur d'Abailard '. Mathilde revint dans le Nord chargée des dons des vainqueurs : ces dons

1. G. de Tud. - P. de Vaux-Cernay.

furent encore accrus par les offrandes du conquérant, dans son retour triomphal à Paris : elle décora de toutes ces dépouilles la royale abbave de Chevreuse. Port-Royal n'était pas encore terminé quand elle v vit arriver les cercueils de Simon, d'Alix et de Guy de Montfort, les ruines de ses fils et de leurs compagnons, et tout cet immense naufrage de la croisade. Son cloltre, trois siècles plus tard. recueillit d'autres grandes épayes de l'Albigisme; c'est la qu'abordèrent le Béarnais Du Vergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, les Arnauld et les Pascal, deux familles provencales, qui après avoir traversé l'Auvergne et le Calvinisme, et s'être retrempées dans ce double granit, arborèrent le drapeau de l'Évangile sur ce Port qui devint alors véritablement Royal, c'est A-dire chrétien, Port Royal, dont les racines plongent dans la croisade, a sa place dans ce martyrologe, et nous devions ce souvenir à la nieuse Mathilde de Marly, consolatrice de nos ancidros 1

Le château de Montfort-l'Amaury s'élève sur un moiteile que dérobent des octeaux boisés. Vers l'est, au pied de ce mamelon, l'égise gothique dresse sa flèche aigui, et plue bas, dans les replis du terrain, a'âltonge la petite ville féodale en forme de croix. Le château domine un vaste bassin confus de verdure normande. Il n'en reste que quelques ruines informes revêtues de vieux lierres dans les replis de verdure normande.

 Le nom d'Arnauld est méridional et albigeois. On trouve parmi les refugies de Montségur, un Pascal du Clairan, avocat; et parmi les diacres et martyrs cathares, R. du Verger (de Viridario). touffes desquels se cache un monstre grotesque. qui fut jadis un lion. Vrai symbole rabougri et renfrogné du régime féodal, effaré dans notre siècle démocratique. Amaury, rentrant dans le manoir de ses aïeux, put se croire encore au Castellar de Pamiers. Pareil est le monticule conique, mais moins heaux sont les omhrages; il lui manque surtout le tumulte de l'Ariège et l'éclatant horizon de neige des Pyrénées, Les Montfort furent les Guises du xiii\* siècle, alliés par la fameuse Bertrade aux rois capétiens. Aventuriers d'audace et de génie, ils cherchèrent fortune en Aquitaine, en Italie, en Angleterre, en Hongrie, en Grece, en Palestine. Ils combattirent selon les lieux et les tomps, tantôt pour les papes, tantôt pour les princes, tantôt pour les peupl's, toujours pour eux-mêmes, poussant leur cheval de bataille dans toutes les révolutions pour y saisir des empires dont le fantôme leur échappa constamment au Sud comme au Nord, en Orient comme en Occident. Ils n'en retirerent qu'une mort tragique et qu'une renommée sinistre. Simon fut le plus grand des condottieri de sa race de proie : c'est le sicaire superhe de Rome, le paladin terrible de la théocratie. Après une dernière halte dans son donjon natal. Amaury et ses compagnons escortèrent le char funèbre à trois lieues vers le couchant, au moustier des Hautes-Bruyères, nécropole féodale des Montfort. Le chef farouche aux longs cheveux, à la noble et guerrière figure, fut sculpté en pierre sur la tombe . A ses pieds, reposait son

 Le Montfort de la pierre tombale de Carcassonne, ce chevalier au nez aquilin, à la longue chevelure, et semblable

lion, gardant son sommeil éternel. Pour que ce mort crût n'avoir pas changé de sépulcre, on imita sans doute son monument de Carcassonne, et pour consoler ce vaincu, on v sculpta ses conquetes. On v sculpta des siéges, des batailles, des villes crénelées, le massacre de Béziers, les gibets de Lavaur. la mélée nocturne de Muret, le martyre de Toulouse: et probablement anssi le supplice de Baudoin, ce frère félon de Ramon VI, pendu pour sa trahison à Montauban, devenu un martyr de la croisade, et dont le collier sinistre, le lacet strangulaire s'épanouit sur son front en auréole 1. Les vitraux de la chapelle flambovaient de symboles héraldiques. Au lion de Montfort s'unissait la brehis de Saint-Gélia sons la croix de Toulouse La croix blanche resplendissait immaculée sur l'étendard rouge de la croisade. Les mêmes emblèmes décorent encore aujourd'hui l'une des verrières de l'église de Montfort-l'Amaury, et pour qu'aucun doute ne soit possible, c'est la fenêtre du sud, celle qui regarde l'Aquitaine. Au-dessus, saint Éloi ferre le cheval de Simon, et, pour mieux le chausser. le forgeron limousin malignement arrache la cuisse du palefroi. Sons un air de miracle ne serait-ce pas une énigramme, une vengeance tardive de

à un Mérovingien, doit être Guy, frère d'Amaury, vicomte de Bigorre, tué sur les murs de Castelnaudary. Cette figure, tout simplement ontaillée dans In pierre, et sans autre signe distinctif que son lion, est trop jeune pour être celle du chef de la croisade.

Du Mège : Notes de l'Hist. da Lang., t. V. Tombeau de l'évêque Radulfe à Carcassonne.

l'artiste roman qui, sur ce coursier boileux, ramêne la croisade vaincue des Pyrénées, Quoi qu'il en soit de la pensée du peintre, ce conquérant, qui sema tant de morts, eut deux tombes, et se passait un luxe, une superfluité de sépulcres. Le sarcophage et le cénotaphe multipliaient son éloge funère : Simon de Mentfort, comts ét Touleus, marquis de Presence, due de Norbanne, generie en viacible de Dieu, martyr tris-plorieux de Jésus-Christ!, Monsonges de la défaite qui s'aportaine du vanités de la mort et qui n'acoroissaient que le triomphe du néant.

п

ANAURT ME MONTFORT INFLORE L'APPUT DU NOT DE FRANCE QUI SE FAIT ADJUGEL FAE LE PAFE LA CONQUÊTE DE L'ALBICEOIS

Dès qu'Amaury de Montfort eut scellé le cercueil de Simon, son père, dans sa nouvelle tombe (que ce mort devait garder, non plus six ans, comme son sépulcre de Carcassonne, mais près de six cents ans, jusqu'à la Révolution française qui devait l'expulser eucore de cette nécropole), le chef vaireu de la croisade se dirigea vers Saint-Germain en Laye. Par les collines de Villepreux, suivi de

 Guilh, de Tudelle, vers 8680. Pierre de Vaux-Cernay, chap. 86. ses compagnons de la vallée de Chevreuse, et entouré de ses parents les sires de Marly, de Croissy, de Poissy, dont les demeures féodales environnent la résidence capétienne, il venait étaler sa misère aux yeux de son seigneur, le roi de France. Des hauteurs boisées de Marly, Amaury découvrit la forteresse royale, construite cent ans auparavant nar Louis le Gros, probablement sur une maison de chasse de Charlemagne, d'où lui venait son nom primitif de Carlovane, associé à celui de Germain. évêque de Paris, dont l'oratoire avait remplacé le sanctuaire de la laie druidique. Adossée à la forêt de chênes de Lava, assise sur la haute berge de la Seine, aux peutes abruptes de laquelle se suspend en descendant jusqu'aux roseaux du fleuve, un village de pôcheurs entrecoupé de grottes', comme un refuge d'oiseaux aquatiques, sa masse pentagonale occupe puissamment la courbe de ce magnifique fer à cheval de collines dont les extrémités sont couronnées, au nord, par les tours féodales de Montmorency, au sud, par les flèches monastiques du mont Valérien. Vers l'orient, dans l'ouverture de ce cirque revêtu de forêts, on entrevoit dans la brume les hauteurs fortifiées de Paris, et la basilique de Saint-Denis, reconstruite par Suger. et nécropole des rois de France. Saint-Germain était la résidence favorite des premiers Capétions. principalement de Philippe-Auguste qui, tout en chassant le sanglier dans la vaste forêt de Lava, v convoquait son baronnage nour guerrover contre les Anglo-normands.

1. Le Pecq.

Mais Philippe, ce puissant et cauteleux ami de Simon de Montfort, n'était plus ; Philippe, ce grand et habile monarque féodal qui avait mérité le surnom d'Auguste, comme le César de Rome, soit ou on l'entende dans le sens antique de Majesté, comme l'a consacré l'histoire: soit, comme le traduisaient · malignement ses contemporains, dans le sens d'acouéreur et d'accapareur, ce qui fut le caractère distinctif de son règne et de son génie plus politique que chevaleresque !. Il fut le premier des vicoureux constructeurs qui échafaudérent solidement au moyen âge la jeune monarchie de France. Innocent III lui avait offert le commandement de la croisade contre les Albigeois. Le prudent Philippe avait refusé : il avait en tête deux orands tions : le roi d'Angleterre et l'empereur d'Allemagne. Il avait. à rejeter Othon au delà du Rhin, Jean Sans-Terre dans l'Océan 1. Mais il resta le patron secret de l'expédition au commandement de laquelle il eut l'habileté d'élever son vassal direct, un officier de sa cour, un altié même de sa maison. Simon de Montfort. Parmi les chefs auxiliaires figure toniours un prince de sa race pour exercer sa surveillance : d'abord, son parent, le duc de Bourgogne, puis son

## 1. Augustus, de Augeo. Math. Paris.

Del rey francès qu'on ten per dreyturier Veulh pauc parlar, car pauc val, e pauc dons, Ans per toire cuid'aver pretz entier.

Le troubadour Pierne Vidal.

2. Guil, le Breton, Philippide.

frère. l'évêque de Beauvais: enfin, et par deux fois son propre fils. Louis de France, Mais lui se dérobait à demi, se tenait à l'écart et dans l'ombre, et parut affligé et irrité que son fils eût pris la croix : soit ou'il rought de dépouiller ouvertement son cousin germain, soit qu'il fût dans sa nature d'agir moins de sa personne que par ses lieutenants: soit qu'il prévit que l'invasion du Nord, d'abord victorieuse, serait à la fin vaincue par le patriotisme méridional. Et c'est en effet ce qui arriva : le cauteleux instigateur de la croisade l'avait délaissée dans sa ruine qui lui parut tellement irréparable que, non content de l'abandonner, il voulut encore en détacher son successeur. A sa mort, il se contenta de léguer au triste Amaury, des immenses trésors accumulés pendant son long règne, et dont il fit une large part aux églises et aux abbaves, de France, un maigre subside qui n'avait servi qu'à ramener d'outre-Loire les débris malbeureux de la croisade et les cendres de son chef Simon de Montfort . Tel était ce rusé, calculateur et méticuleux monarque, mélange du renard et du lion.

Louis VIII, son faible successeur, n'était pas mieux disposé : c'était un prince physiquement et moralement débile, et conséquemment peu belliqueux, pourtant surnommé le lion par ses courtisans. Bien que vaillant, il n'avait point brillé, par ses exploits de guerre, dans ses deux expéditions coutre le Sud. La première, il est var, n'avait été qu'un hommage des conquérants de l'Albigeois à

<sup>1. 20,000</sup> livres.

l'héritier de Philippe-Auguste; mais la seconde fut presque une défaite, puiscui il fut forcé de lever le sége de Toulouse. D'ailleurs le vieux Philippe, prévoyant que Rome offirait à son fils la conqueté échappée à Montfort, l'avait fortement déconseillé de se charger de cette geurer fûneste qui avait devoré vingt armées de pelérins; il craignait que le roi ne succombât aux faitgnes d'une expédition iolitaine et anaglaute, et que sa mort n'aventurait sur la tôte d'un enfant la lourde et orageuse con-ronne de l'anone. Personnellement donc, Louis VIII était bien éloigné d'antreprendre la restauration d'Amanry, el la plainte du lion vaineu de Montroi vint expirer stérilement aux pieds du puissant mais pacifique lion de l'anone.

D'ailleurs la discorde était parmi les croisés : ces vaincus, selon l'usage, s'accusaient mutuellement de leur désarroi : leurs querelles les avaient suivis iusou'au pied du trône. D'apres dissentiments existaient entre les barons et les évêques, entre le clergé du Nord et le clergé du Midi, où plutôt entre Conrad, le légat de la retraite et de la ruine, et le légat de l'invasion et de la conquête, le vieux Arnauld-Amalric, archevêque de Narbonne, Le fougueux primat de Septimanie, ennemi du puissant Simon, patronnait le faible Amaury, comme le lion qui dévore le tigre protége le chacal, son pourvoyeur. De Montpellier où l'archevêque s'était réfugié avec ses collègues, il écrivit au roi de France une lettre collective dans laquelle il racontait l'agonie de la croisade, et faisait l'apologie de son chef. « Il s'est, disartil , comporté prudemment .

.

habilement, courageusement; de sorte que selon l'opinion humaine la perte de cette terre ne peut nullement lui être imputée. Par sa retraité et l'expulsion des catholiques, les hérétiques se sont partout établis en leur lieu, croyants, fauteurs, défenseurs, recéleurs. Et ce qu'il y a de plus triste et douloureux à dire, les dragons de Pharaon paraissent avoir dévoré le dragon de Moise, parce que l'esprit immonde qui de la province de Narbonne et des parties adjacentes avait été jadis expulsé par le ministère de l'Église romaine, par vos armes et la force de votre règne, prodigieusement et puissamment, revient aujourd'hui avec sent autres esprits plus mauvais, envahit la maison autrefois nettoyée d'ordures et décorée, et y établit son domicile. Nos affaires aujourd'hui sont de beaucoup pires qu'autrefois, peudant que l'arche du Seigneur enlevée d'Allonhet i est retenue honteusement captive non-seulement dans Seth, mais encore foulée sous les pieds mêmes de Dagon, C'est pourquoi, sérénissime prince, nous adjurons votre magnificence, de tout notre pouvoir, au nom de Jésus-Christ, vous suppliant d'une voix pleine de larmes et de sanglots, que vous daigniez vous réveiller selon la puissance que vous tenez de Dieu, avec le secours de celui qui commande aux vents et à la mer, et montrer ostensiblement par l'affection de l'œuvre quelle affliction vous ressentez dans votre cœur de cette grande humiliation de Jésus-Christ. Nous ne désespérons pas que cette terre ne puisse

Aliophet pour Açdot, et Seth pour Geth ou Gath.

être acquise par votre ministère et celui des autres fidèles et ramenée à l'unité de l'Église ( ). Auforparlait l'archevêque de Narbonne, implorant l'intervention royale, pour relever Amaury de Montfort, et conserver à la croisade son caractère féodal, monastione et novulaire.

Mais l'archevoque de Bourges et tout le clorgé du Nord, qui naguère acclamait Simon victorieux. abandonnait maintenant Amaury vainen. Il pensait que l'incapacité de ce chef était l'unique cause de la chute lamentable de la croisade, et que pour relever cette grande ruine, ce ne serait pas trop d'une main royale et de l'épée même de la France. Conrad. légat du Saint-Siège, s'était rendu à Rome. sans doute pour obtenir le consentement du pontife, puis était revenu à Paris pour en faire la propositiou au monarque, Devancant Amaury à Saint-Germain, il avait, au nom du pape et de l'Église. offert à Louis VIII le commandement de la nouvelle croisade, avec l'investiture des conquêtes de Montfort et des dépouilles des Saint-Gélis 4. Ajusi se réalisaient les prévisions de Philippe-Auguste. Louis se rappela-t-il les avis paternels? Il ne repousse ni les offres du légat, ni les supplications d'Amaury. Il ne se prononce pas : il veut consulter son conseil, surtout la reine, oracle intime, mystérieux, dominateur. Il accepte enfin, mais à des conditions nombreuses qui le laisseront maître absolu

Hot. du Long., t. V., preuve 112, page 622. Lettre des Évéques dates de Montpellier, le 10 des calendes de février.
 Les François prononcaient Saint-Gilles.

de l'expédition. Il demande que le roi de France et les barons qui vont marcher contre les Albigeois obtiennent du Saint-Siège les mêmes indulgences que les nélerins qui se croisent contre les infidèles: que le comte de Toulouse soit publiquement excommunié, déchu de son titre, et privé de ses États, lui et ses héritiers à perpétuité; que ses États et les terres de ses partisans soient dévolus à la couronne de France ; que la croisade ne puisse être attaquée par le roi d'Angleterre ni par l'Empereur d'Allemagne; que sous peine d'excommunication et d'interdit, le baronnage de France soit tenu de suivre le roi ; que le pape enfin lui donne pour légat l'archevêque de Bourges. A ces conditions. Louis exécutera la conquete de l'Albigeois. Mais avant tout il exige le renoncement absolu et per- pétuel des Montfort '. Abandonné du légat, du clergé de France, de son oncle Gui, de ses cousins et de ses compagnons de guerre, le malheureux Amaury dut se résigner en gémissant. Il n'y consent ou'avec cette réserve expresse que le pape accepte les offres du monarque; il n'entend céder ses droits qu'à son très haut et très-redouté seigneur, et à ses héritiers les rois de France. Peut-être espère t il encore dans le refus du Saint-Siège, et, dans tous les cas, il se console par la pensée que sa ruine accroîtra et fortifiera la monarchie capétienne. Toutefois, Louis ne se fait pas d'illusion : il ne compte pas sur une facile conquête : il en juge par la dernière guerre

<sup>1.</sup> Hist. du Lang., t. V., preuve 112, page 622. Lettre des Éveques datée de Montpellier, le 10 des calendes de février.

si disputée et si sanglante. Il demande au pape une sauvegarde de dix années, c'est le temps qu'il lui faudra pour subjuguer le Midi. Et en attendant la réponse du pontile, pour éprouver le frémissement des esprits par un éclair précurseur de la tempête, il annonce brusquement son projet aux consuls de Narbonne, et sans doute au vicomte Améric de Lara, dévoué à la France par tradition, par sa femme Marguerite de Marly, et par son origine castillane et sa consanguinité avec la reine Blanche !

Cette menace du roi de France tomba sur la première ivresse des fêtes nationales, des joies domestiques, du retour dans les fovers paternels, des tournois chevaleresques, des cours d'amour, et du chant renaissant des poëtes, comme un coup de tonnerre sur le ramage immense des oiseaux d'une forêt. Ces jeux se turent d'effroi, un nuage passa sur la sérénité du ciel. Après quinze ans de guerra et de massacre, le peuple à bout de forces ne pouvait évidemment pas résister au puissant roi de France. Le comte de Foix, le conseiller des comtes de Toulouse et de Carcassonne était un prince religienz, et conséquemment temporisateur et politique. Il était le héros du Catharisme, le protecteur de l'église du Paraclet. Il n'en résolut pas moins d'entrer en négociation avec l'Église romaine, pour prévenir cette invasion du monarque capétien. Ramon VII écrit au pape une lettre de soumission respectueuse; il envoie une ambassade pour suivre

<sup>1.</sup> Hist, du Lang.

cette négociation au Vatican, et recourt à la médiation de son cousin le roi d'Angleterre, et de son suzerain l'Empereur d'Allemagne, Frédéric II essaie de détourner cet orage sur l'Orient. Les Turcs ont reconquis la Palestine. Il demande que les princes chrétique s'arment, nour la délivrance du Saint-Sépulore. Le vieux pontife se prend au généreux piège de l'ambitieux et rusé César. Il accueille l'ambassade de Toulouse : il répond à Ramon VII qu'il va s'occuper du réglement définitif des affaires de Provence et qu'il en charge expressément Romain. cardinal diacre de Saint-Ange. Il suspend la croisade albigeoise; il veut qu'on accorde Ramon et Amaury, et que le roi de France marche au secoura de la Terre sainte, avec les autres princes d'Occident, Mais le Capétien est plus soucieux de Toulouse que de Jérusalem, et. blessé non moins que honteux d'avoir été joué, rénond au pape qu'il ue s'occupera plus des Albigeois, et que le Saint-Siége ait à s'arranger, comme il l'entendrait, avec Ramon VII. Il réservait ses droits mérovingiens et carlovingiens sur Toulouse ; il semblait prendre sous son patronage le comte, son cousin, dont il sollicitait naguère la déchéance : évidenment il ne voulait pas qu'on lui dévorat sa proie. Toutefois la croisade royale parut alors tellement abandonnée que Lambert de Croissy, le conquérant dépossédé de Limoux, insatiable d'aventures et de guerres, partit pour l'Orient, afin de retrouver au pied du Liban le magnifique fief qu'il venait de perdre au pied des Pyrénées.

Ainsi le nuage menaçant qui se formait dans le

nord se dissipa momentanément: son tonnerre s'éloigna derrière l'horizon. Le midi eut encore deux ans de repos troublé. Il sortait de ses longs combats épuisé de sang : il ne lui restait de force que pour chanter sa victoire; mais cette victoire même était une force morale. Dans son ivresse juvénile, il put croire à la durée de son indépendance, à la stabilité de son avenir. Il en avait un triple augure, un triple garant, dans son cour, sur la terre et dans le ciel. Dans son cœur. son désir, son espoir, la justesse de sa cause, la vitalité de sa race, cette indomptabilité cantabre', trois fois écrasée et trois fois relevée, et victorieuse de Clovis, de Charlemagne et de Philippe-Auguste, Elle forme une grande famille humaine parlant la même langue, possédant le même génie . composant une confédération , une nationatité romane, à qui Dieu a donné en héritage le vaste bassin aquitanique, si nettement délimité entre la Loire, les Alpes, la Méditerrance, les Pyrénées et l'Océan. - Sur la terre, la rivalité des rois de France, d'Angleterre et d'Aragon, rivalité de conquérants, discordes de déprédateurs, d'où peut se dégager le triomphe de la natrie occitanienne, C'est la politique traditionnelle des Ramon qui tâchaient de contrebalancer ces maisons royales dont ils

Indomitus Cantaber: c'e-t le Basque, Gase, Ase, Ese, Tout les nons romans dérivés de crailcal out un seus guerrier ou shuistre. Ainsi: Escach, hasard; Esquer, gauche; Esquio, sauvage; Esquivar, s'enfuir; Escarnir, se moquer; Esquis, ápre; Escarlt, delaissé; Esclandra, tumulte; Escault; détindre; Escanar, écorger; Escalafa, écraser, oit.

épousaient tour à tour les princesses, et celle mieux inspirée de Bertran de Born, qui semait la division et la guerre entre ces princes; Bertran, cet intelligent baron et ce belliqueux troubadour, qui portait dans sa main sa tête éclairée en guise de lampe, magnifique symbole qui est celui d'une race, mais si mal interprété par le chantre de l'Enfer . Les deux derniers Ramon avaient épousé deux infautes d'Aragon, montrant par cetteunion redoublée ou ils comptaient surtout s'appuyer sur don Jaicme et la tendresse de ce ieune conquistador pour la terre romane dont il est le nourrisson béroique, et dont son père fut le glorieux martyr. - Dans le ciel enfin, ce martyr de la bataille de Muret, invoqué déjà comme un patron national, et qui, avec le cantabre Exsupère, les grecs Saturninos, Papoulos, Glycérios, ces évêques ennemis de Rome et des Francs, ont été vus, guerriers célestes, combattant sur des coursiers de feu, et ramenant de l'exil les chevaliers pyrénéens. Ainsi parle un peuple poétiquement et patriotiquement superstitie ux; mais ses chels comptent sur d'autres auxiliaires surnaturels, l'Esprit, le Christ, Dieu 2.

Dieu semblait agir dans cet orage. Il divisait le pape et le roi de France. Il écartait indéfiniment les Montfort. Et pourtant, en quittant Carcassonne, Amaury avait annoncé à ses partisans qu'il revien-

Dante: Inferse, XXVIII. Psaume LXXVIII, 72.
 Pendant les viéges de Toulouse ou exposa les reliques du berce Saint-Saturnin sous la plus haute voûte du clocher de sa basilique, tout illuminé de cierges.

drait dans deux mois. Il avait même, lors de la trêve conclue avec les princes, stipulé que si dans deux mois il n'était pas de retour, les forteresses, conservées par les croisés, seraient remises aux Méridionaux. Amaury ne revint pas au temps convenu, et les comtes prirent pacifiquement possession des dernières places de la croisade. Narbonne, Agde et · la Roca de Valserga, Termes, Ménerbe, Cab-Aret, Hautpoul, Lombers, Penne d'Albigeois, inexpugnables sur leurs rochers, rouvrirent leurs portes à leurs légitimes seigneurs. C'est alors aussi sans doute que le comte de Foix rentra dans son donjon aérien. Ce n'est donc qu'à la fin de mars que le Midi fut entièrement délivré de l'étranger. La disparution de cette queue de la croisade coïncide avec la fin de l'année qui au moyen âge expirait avec l'hiver. C'était un printemps social en même temps qu'un renouveau naturel. Le ciel souriait à la terre, et le soleil à la liberté. La nature, la société, la religion, semblaient sortir ensemble du tombeau. Et cette renaissance générale se symbolisait divinement dans la résurrection du Christ.

### 111

REMMIERS MAINT JOURS DU MIDI. — FLORAISON TARDIVE ET ÉPUDRÈME DE SON CÉMIE SUR RES RUINES, — TROUMADORES, MANAGES, PÉTES CURVA-LERISQUES. — ÉTAT DES PARTIS RELIGIPUS. — MÉCOGNATIONS ENTRE LES PRINCES ET LES PRÉATS, TRAVERSÉES DAS LE ROI DE PRINCE.

Ce printemps orageux, ce repos troublé, entre la croisade monastique et la conquête capétienne. fut comme un de ces étés tardifs qui brilleut furtivement entre les pluies d'automne et les neiges d'hiver. Il v eut, dans cet intervalle de deux ans. une dernière et rapide floraison de liberté, de civilisation et de poésie, sur les ruines et avant la mort. Le génie national si violemment interrompu par la croisade, ce gracieux génie, reprit, tout meurtri, son essor, et les troubadours en furent la voix mélodieuse et plaintive. Quand renaît le doux temps de Pascor 1, quand le buisson bourgeonne et fleurit. et que l'oiseau gazonalle sous la femillée d'avril, fauvettes de ce printemps, les troubadours, revenus de l'hiver de l'exil, apparaissaient après les orages de la guerre. La harpe sur le dos, ils gravissaient la spirale du sentier qui circule autour du cône de granit dont la cime suspend dans les nues le manoir baronial, Ramon de Miraval, le Tibulle vieilli de cette restauration romane, quittait son maigre castel, nerdu dans l'étroit et sombre val de l'Orbiel, et renaraissait aux nortes du poétique et splendide

1. Păques.

palais de Carcassonne. Là, sous l'orme féudal, il célébrait les amours d'Arnauld de Marveil disputant au roi Alphonse d'Aragon le cour de la vicomtesse Aladaïs, et ce pătre mélodieux, vainqueur du puissant monarque, et pourtant exilé à regret et mourant de douleur à la cour de Montpellier. Ces souvenirs mélancoliques parfumaient ces palais attristés comme ces giroflées d'or et de pourpre qui refleurissaient alors sur les brèches des tours '. Le vieux Pierre Vidal nut revoir les tournois de Muret, et rescontrer comme autrefois ce grand et beau chevalier, au palefroi superbe mais nuancé de cent pelages, comme la gorge changeante d'un ramier, le front couronné de fleurs agrestes, la robe bordée de guirlandes sauvages, et les bottines étincelantes de suphirs, qui lui dit : Pierre Vidal, ie suis l'Amour! cette dame qui m'accompagne est Mercy; cette demoiselle, Pudeur, et cet écuyer, Loyauté. Il chantait, et sa ballade était répétée par tous les oiseaux des bocages. - Dans les tours de Foix régnait le grand troubadour des comtes . Guilhem de Tudella. Il chantait l'épopée de la patrie romane. Son long poeme aux strophes inégales et monorimes était cadencée sur une simple et grave mélopée. Il disait le massacre de Béziers, les gibets et la piscine funèbre de Lavaur, le désastre nocturne de Muret, la mort du roi d'Aragon, le retour d'Italie des princes, et la rentrée d'Espagne des exilés, les siéges de Beaucaire et de Toulouse, et la victoire enfin de la brebis albigeoise sur le

<sup>1.</sup> Raynouard, Troubadours,

lion de Montfort et la louve de Rome, toute este te épopée du Paraclet. Cétait dans la paix et dans la paix et dans la paix et la l'allégresse des fêtes patriotiques, comme un dernier retentissement des guerres, et le murent expirant des batalles. On chantait dans les deuils ; expirant des batalles. On chantait dans les deuils ; et de l'autre de ruines; ainsi des oisseux de gaient sous un ciel où siffle encore un dernier souffle de tempéte.

Les princes, les cités, s'unissaient sur ce sol tremblant, cherchaient à se fortifier par des alliances contre les menaces de l'avenir.\*L'horizon était encore sombrement chargé, du côté de Paris et de Rome. Cette année, remplie de tant de négociations et d'inquiétudes, s'ouvre et se ferme par d'illustres mariages chevaleresques. Le comte de Foix accorda sa sœur à son cousin Bernard VI, héritier de Commenges '. Roger espérait évidemment par cette union s'attacher plus étroitement ce faible prince. et relier plus solidement en faisceau toutes les branches de sa maison qui, depuis l'Aude jusqu'à l'Adour, régnerait compacte sur le plus haut et neigeux massif central des Pyrénées. L'Infante s'appelait Sézélia on Cécile, comme sa tante et sa marraine la vicomtesse de Conserans dont elle partageait la foi probablement, et qui était Vaudoise. Le comte donna à Sézélia une dot de 17,000 sols toulousains, bons, doubles et larges, que Bernard assigna sur le territoire de Muret, depuis Noer au Nord jusqu'à la Peyrèra au Sud, entre les deux fleures du Touch et de la Lèza. L'Infante de Foix eut donc.

<sup>1.</sup> Hist. du Lono, Pr. 118.

pour domaine nupital, la fontaine où Vidal avait renontré l'Amour et la plaine teitate du sang du roi d'Aragon, et de la fleur de la chevalerie romane. Quel plus gracieux et héroique fief! Puisset-li leur inspirer, aves l'amour conjugal, la constance patriotique! Quelques mois après, par la mort du belliqueux Bernard V, comte de Commenges, le denier survivant des vieux vainqueurs de la croixade, Bernard VI, et Sécôlia de Foix fassiernet su le siège de granit des princes cantabres, enfants ul suit d'Annar, au pied du picce Nétou et de la Maddetta.

Un autre mariage non moins important fut conclu vers l'automne. Ramon VII, après la guerre, parcourut la vailée du Tarn, recut les serments des consuls. l'hommage des chevaliers, et conclut une union domestique avec l'un des plus puissants barons de l'Albigeois . Bertran, son ieune frère naturel, qui s'était distingué au dernier siège de Toulouse par la défense de la barbacane occidentale de Villeneuve, auprès de son beau-frère Uco d'Alfar, épousa Condors, ou Comtoressa, fille de Manfred de Rabastens, Après quelques échanges territoriaux, entre Ramon et Manfred, qui débrouillaient les domaines du suzerain et du vassal. les deux époux recurent en apapage héréditaire les châteaux de Bruniquel (Bruni-Quer, la brune roche), de Montelar (Mons-Clarus, le mont lumineux), en Quercy, et de Salvagnac (Sylva-Aquarum, la forêt des eaux) situé en effet sur les bords du Tarn, en Albigeois, Leurs armes formaient un

1. Hist. du Lang.

blason pastoral; la brebis tibére ruminant à l'ombre de la croix de Saint-Gélis, sur la rive des eaux de Rabastens (Ripa Stagni!). Ce n'est que sous les Capétiens que Rabastens remplaça son noble rivegs par trois ignobles bétierares, sous la croix abattue et dominée par trois fleurs de lis. Les oignons s'unnient alors aux navets : et ces turneps fleurien en glaicuts de France, comme nos servitudes s'épanouirent en gloire monarbique et capétienne.

Le château de Bruniquel avait des souvenirs sinistres. Ramon VI, comte de Toulouse, l'avait légué par testament à son frère Baudoin. Baudoin trahit la cause nationale et embrassa le parti de Montfort. Surpris par le seigneur de l'Olme, il fut livré par Rattier de Caussade à son oncle Ramon-Roger de Foix, alors à Montauban. Le comte de Toulouse. appelé pour son jugement, condamna son frère à la mort des traftres, et le comte de Foix voulut faire lui-même l'office de bourreau patriotique. Le tragique Ramon-Roger étrangla de ses propres mains le prince coupable, frère de son suzerain, petit-fils de Louis le Gros. Il le pendit à la cime d'un nover séculaire qui, de ce plateau culminant. dominait les plaines environnantes afin d'épouvanter les félons par le spectacle de ce vil cadayre balancé dans les nues et dévoré par les vautours. Il jeta, comme un défi à mort, ce prince étranglé au roi de France et au pape de Rome. La croisade essava de transformer ce traftre en martyr, et de rouler autour de son front le lacet de sa strangula -

<sup>1.</sup> Rabastens Rapistagnum, ut Ripa Stagni.

tion épanouie en auréole. C'est ainsi qu'il fut probablement sculpté sur le tornheau de Montfort à Carcassonne. Baudoin avait épousé une fille de la maison également perfide de Lantreo, et c'est de Montfa, les vaillants capitaines calvinistes du Aur's siècle qui lavèrent dans leur sang la houte de leur aieul. Le vicomité de Bruniquel confisqué sur Baudoin fut donné 3 Bertran, et passa de l'onde infidèle, au neveu fidèle et loyal, pour la défense de la patire romane.

Montauban a, dans ses origines, le noyer funèbre de Baudoin, la harne de Guilhem de Tudella qui commença son poeme dans ses murs, et l'épée des deux comtes de Foix qui en sont les héros éniques, Montauban, cent ans auparavant, n'était encore on'un Moustier avec son barri ou faubourg de l'Ile-Amade (Insula Amata 1). Le comte Alphonse fonda vis-à-vis un bourg indépendant qu'il dota de libertés, Ramon VII en investit le comte de Foix pour contenir la fanatique abbave, faire face à Gahors vendu par un perfide évêque à Philippe-Auguste, et occuper un poste de guerre incomparable au confluent du Tarn, du Tescou, de la Garriga, de l'Avevron et même de la Garonne. Roger-Bernard posa son camp sur le plateau occidental, et la ville de Montauban se grouna autour d'une église qui, chose significative, fut dédiée à saint Jacques, saint Espaanol ennemi des Français. C'est par les saints que

Le moyen age traduit Ils par insula, mais ce nom basque signific ville, la ville aimés.

l'on distingue les partis au moyen âge comme dans l'antiquité païenne on les discerne par les dieux : c'est une lampe qui dirige l'historien dans l'obscur dédale des vieux siècles. Roger Bernard, élargissant les murailles de sa ville florissante par les guerres patriotiques, donna au bastion du sud le nom de Palhars, en souvenir de la Délivrance partie de cette cime catalane. Montauban, ouvert à toutes les églises, se peupla surtout de Vaudois et d'Albigeois; et fut tellement hérétique et patriote, que la croisade et la conquête royale l'enfermèrent dans un cercle de forteresses, la Garde, la Française, la Bastide du Temple et la Commanderie de Ville-Dieu. Le mariage de Bertran et de Comtoresse, par Bruniquel, Montelar et Salvagnac, assurait au comte de Foix, parent des Rabastens, les clefs des vallées du Tarn, du Tescou et de l'Aveyron, dont sa ville occupait le confluent, car c'est ce que signifie le nom ibère de Montauban, le monticule des Raux 1.

Roger-Bernard, chef militaire du Midi, combattant contre le roi de France avec les comies de Toulouse, de Commenges et de Carcassonne, chevauchant le même palefroi de la ligue romane,

1. Mont est libéroomme Alba, Alba est traduit en roman par Rio : ains iñc-Alb, dans le comit de Foix. Alb est lo raissal d'une mutit tude de localités voisines des fleuves. Alby sur le Tarn, Albas sur l'Avreyron, Albenss ur l'Ardebes, Albula est le nom primitif du Tibre (Taro-iberes, Beuve libéro). Albu Longa est au bond d'unine, doux Album étaient sur la plage Ligurienne. Albion ne signifie probablement que la maritime.

paraît être le type de Renaud de Montauban, le héros du roman chevaleresque des quatre fils d'Aimon, guerroyant contre Charlemagne <sup>4</sup>.

Le jeune vicomte de Bruniquel conduisit sa fiancée, la vierge de Rabastens, dans son manoir féodal, suspendu, comme son nom l'indique, sur une falaise brunătre qui surplombe la rive cauche de l'Avevron. Les comtes de Foix, de Toulouse et de Carcassonne, leurs parents, alliés et suzerains, durent assister à ce mariage tout patriotique et cathare. Toutefois, leur contrat ne porte de noms connus que la signature de Ugo d'Alfar, beau-frère d'En Bertran, et celle de Bernard de Penne, oncle probablement de Na Condors 2. Le prince des troubadours de l'Aveyron, le vaillant et gracieux Jordan. vicomte de Saint-Antonin, revenu vieilli de la guerre et de l'exil. dut être aussi présent à ces fûtes. Jordan était cathare : baron, poëte, amant, comment ne l'eut-il pas été? Un prince est toujours de la religion du peuple qu'il gouverne, de la femme qu'il adore et de l'art qu'il cultive. Or, son peuple était albigeois à ce point que son bourg fut donné à Gui de Montfort, frère du chef de la croisade. Ses

<sup>4.</sup> Dans sa première défense de Toulouse (1818), Roger-Bernard de Poit déve contre les croisés une barrière eur laquelle il plante l'enseigne de Mont-Aigon. Evidemment c'est la bannière de Montaubian, son camp du Tarn, Montalgon, été digav Mont, et par contraction Aimon, le pére de Renaud de Montauban, Guilh de Tudella, vers 7788, page 528.

Es, aspiration de Sen, diminutif de Senhor, dérivé du latin Senior et du besque Senarra. —No, diminutif de Dona, contraction de Domina. Es est encore usité dans l'Albireois.

deux amantes mystiques l'étaient : la première, la tendre viocentesse de Penne, sur le bruit de tendre viocentesse de Penne, sur le bruit de conde, Alix de Gourdon, fille de viocente de Conde, Alix de Gourdon, fille de viocente de La reme, était une femme virile et l'énergique compagne du plus redoutable band de la Ordogne 1. Enfin, sa harpe l'était : toute poésie était entires : poésie, chevalerie, amour, trilogie de l'idéal et industries de l'était entires réunion des troubadours, si nombreux dans prévaince des roubadours, si nombreux dans prévaince placée sons le patronage de sainte Gécile, l'Harmonieuse vierge d'Alexandrie, conviés des noces abligoises et venus à la suite des princes dont ils étannel se chantres domestiones.

Les comtes de Toulouse, de Foix et de Caressonne, qui, par la rupture des négociations, se préparaient, dans l'allégresse même de ces fêtes nuprifales, à de nouvelles et sanglantes guerres, durent inspecter ces châteaux de l'Aveyron sortis des croisades blessés et mutilés comme leurs barons : Peyruses, Cabuzac, Sain-Marcel, aux siéges si meurtriers; la Guépie, dont les ruines décorent, de nos jours, leur-avin voiléde-duheet de châtaignier; Najac, encore tout entier sur sa cime battue des vents et des moées; Saint-Antoini, disparu de son piédestal de rocher d'Anglars comme raés par une chenille, a rongé, morallie les muralles déchiquetées comme les servures d'une feuille morte; enfit,

Pierre de Vaux-Cernay (ch. 80, p. 301) appelle Bernard de Casenac, seigneur de Gourdon, un scélérat, et sa femme Alix, une Jésabel.

Bruniquel, Montclar, Salvagnac, dont les manoirs, aujourd'uui détruits, résonnaient alors de chants et de sons de harpes, mais qui vont retentir de bruits de guerre et de cris d'abrunc, et seront tout à l'heure les citadelles sauvages des camps de proserits errants dans les vastes forêts de la Grésigne.

L'Avevron est comme une émeraude liquide qui roule en écumant entre deux montagnes de fer. Sur leurs pitons, des manoirs chevaleresques se dressent, comme des vedettes, dans les nuées; d'innombrables cavernes creusent leurs falaises comme des colombiers sauvages. Les barons habitent les donjons sur les cimes nues; leurs mères leurs sœurs vivent recluses dans les grottes suspendues sur les déclivités boisées, aux abords du torrent. Les cathares, qui détestaient les monastères, pratiquent le monachisme et le cénobitisme des rochers. Là, vivait une population de vierges et de veuves : elles filaient, tissaient, cousaient des vêtements : elles récoltaient des fruits agrestes, distillaient des liqueurs cordiales, exercaient la médecine du corps et de l'âme, lisaient etpréchaient l'Évangile; et le soir, en silence, contemplaient le ciel, ce livre de Dieu! Entre Penne et Bruniquel, sur la rive droite, et vers la cime de la falaise, s'élevait leur métropole, C'est la vaste caverne de la Madeleine toute semblable à une cathédrale '. C'est là probablement que la tendre Aladais, pleurant le vicomte Jordan, se réfugia dans l'amour de Dieu. Les châteaux protégeaient les grot-

<sup>. 1.</sup> M. le pasteur Bouvier, de Saint-Antonin.

tes; les grottes prisient pour les donjons: ces prièces étaient aussi des glaives, de se glaives de feu de fectaient aussi des glaives, de se glaives de feu de le ciel. Les princes visitèrent certainement cette gradieuse théaudie de respire un charme héroite et fundère. Les fètes unpitales s'y mélent maire tenant aux aussérités accéttuques, mais bientid des bruits de clairon entrecouperont sinstrement les chants des poèles, et les oraisons des solitaies et la vallée sainte se transformera en un camp patriotique commandé par le jeune vicomte de Pun niquel et les deux vaillants fils de l'archidiaconesse de l'Averon.

Comme avant la croisade, trois religions se trouvaient en présence dans le Midi : le catholicisme théocratique et romain, le catharisme chevaleresque, le léonisme républicain. Le valdisme avait les cités, l'albigisme les châteaux, le catholicisme les convents. Le catholicisme avait la plèbe monacale, le valdisme la population urbaine, le catharisme, la noblesse féodale. La guerre n'avait pas changé ces rapports : mais le catholicisme, provocateur de la lutte sanglante, était le vaincu ; les deux bérésies restaient victorieuses. Elles représentaient le donble élément national : l'autre appelait l'étranger. Le catharisme surtout était le vainqueur éclatant. Il a sacré l'insurrection romane sur les cimes de Castelbon. Il a ramené sa chevalerie dans Toulouse, et vient de terminer la victoire dans Carcassonne Mais dans cette revanche héroique, le vaudois s'est uni au cathare, comme le consul au baron. Le val-

 Beaucoup de ces grottes ont disparu insensiblement remplies par les stalagmites.

disme bourgeois estl'écuver de l'albigisme chevale. resque. Ils ont vaincu de concert; ils ont mêlé leur sang; mais unis dans le combat, ils sont divisés dans la paix, comme les nobles et les plébéiens. Le valdisme, biblique et républicain, est sans éclat. Honnête et ferme, comme la bourgeoisie, il ne fait rien de grandiose. Il n'est que le second du catharisme comme le consulat n'est que l'auxiliaire de la chevalerie. Il est partout, mais partout il disparait dans le retentissement de la propagande cathare. Son jour n'est pas encore venu : plus sobre et plus solide, il vaincra plus tard; le catharisme finira avec la chevalerie; avec la bourgeoisie et le peuple triomphera le léonisme. Leur aurore se lèvera au xvi\* siècle; leurs prophètes seront Luther et Calvin. Les Vaudois cependant se montrent dans les villes les plus patriotes, Pamiers, Montauban, Carcassonne, Avignon, et certainement aussi Toulouse. Mais Toulouse est surtout la cité Mundina : elle a vu rentrer dans ses murs, après un exil de vingt ans, Guillabert de Castres, le patriarche albigeois. Bernard de Simorra, le vieil évêque cathare, est aussi revenu dans Carcassonne; et l'archidiacre de Fanjaus et de Mirepois, le fameux Vigoros de Bocona, estallé, en compagnie de Pons-Adhémar de Rodelha! le précepteur même et le parent du comte de Foix. réorganiser les églises albigeoises à demi détruites dans la Gascogne et l'Agenais, et certainement reconstituer l'élément national par ordre de ce prince.

Le à devant la lettre l, la mouille. Ainsi Rodelha se prononce Roudelila.

Le parti catholique comprenait les prêtres, les moines, la plèbe, les partisans de la croisade. C'était le parti vainou, mais terrible encore par le nombre, la vengeance, sa cupidité féroce, son fanatisme sombre, ses barbaries inexpiables. Il rugissait sourdement ; vaincu, il appelait des vengeurs ; étranger ou transfuge, il implorait l'étranger, le roi de France, le pape de Rome. Montfort avait jesé aux évêques, aux abbayes, aux chefs croisés, de vastes lambeaux du territoire conquis, pour consolider sa conquête. Les seigneurs romans victorieux ressaisirent leurs terres, leurs châteaux, leurs villes usurpées. De là des luttes encore au sein de la paix et comme un prolongement de la guerre. Les ravisseurs durent se dérober aux représailles des légitimes possesseurs, et se cacher dans les bois et les cavernes. Les évêques de la croisade s'enfuirent devant la victoire comme une nuée d'oiseaux effrayés, L'archevêque de Narbonne et ses suffragants, les évêques d'Agde, de Béziers, de Nimes, de Maguelonne, avec les chefs des monastères, se réfugièrent à Montpellier, oasis catholique, dans le Midi cathare, sous le sceptre du roi d'Aragon. De cette ville, ils écrivirent au roi Louis, le dernier bulletin , de la croisade, en faveur de son chef, Amaury de Montfort 1. Amaury, qu'ils attendaient comme leur messie ne revint pas, au printemps. Ramon VII, à l'expiration de la trêve, reprit Agde, et saisit Loupian et Marseillan, châteaux de l'évêque. Le dimanche des Rameaux (7 avril 4224), les hérauts du

1. Reg., cur., Franc. Hist. da Lang., t. V, p. 622.

71

conte arborèrent sur le donjon d'Agole la brebis et la croix à la place du lion, et rétabilirent sa dinination an criant: Toulouse! Toulouse! to tont le penination an criant: Toulouse! Toulouse! et ot ont le peniner de la croisade, devenn évêque d'Agole, essaya le premier de traiter avec le prince. Il reconnut Ramon VII comme comte de Toulouse, et Ramon-Roger de Carcassonne comme vicome d'Agole. Ac eprix, il rentra dans sa ville, remonta sur sons siége, et reprit ses manoirs épiscopaux. Les autres évêques obtinerent aux mêmes conditions leurs palais et leurs villas, et partout flottait, au souffle d'avril, la bannârie joveuse de Toulouse.

Thédise était l'ami, et, probablement en ceci. l'agent et le prégurseur d'Arnauld-Amalric. Le roi de France, annoncant aux consuls de Narbonne qu'il allait prochainement exécuter pour son compte la conquête du Midi, épouvanta le vieux primat de Septimanie. Le farouche égorgeur de Béziers redoutait la domination directe du Capétien, Amaury perdu, il se retourne agilement vers Ramon VII. Ramon sera comme un Amaury national. L'archevéque se pose en médiateur de la pacification romane. Il sauvera son siège en rendant au comte son titre féodal de duc de Gothie. Le primat exilé s'ouvre aux évêques fugitifs de lours villes et aux abbés expulsés de leurs cloîtres. Il propose la réconciliation de la défaite sacerdotale avec la victoire populaire. la fusion de la cause de la croisade avec le principe de l'indépendance méridionale. Il montre l'autorité

<sup>1.</sup> Hist. du Lang., t. V, p. 323.

du comte de Toulouse, ancien et déhonnaire seigneur préférable à l'apre conquête étrangère, à la redoutable domination du roi de France D'ailleurs qu'importent les princes, pourvu qu'ils soient soumis à l'Église romaine, et qu'ils obéissent au pape? La diplomatie relèvera, consommera la croisade. Les évêques sont un moment séduits, entralnés, Le négociateur fut naturellement Thédise. Les princes acceptent ces offres de paix. La nécessité qui les avait forcés de conclure une trêve avec Amaury de Montfort, les contraint encore de conclure une alliance avec Arnauld-Amatric. Ils veulent relier tous les partis en faisceau : il convient surtout d'écarter le roi de France. Le vieil archevêque convoque un synode provincial. Il s'assemble à Montpellier, le lendemain de la Pentecôte 1. Les comtes de Toulouse et de Foix s'y rendent avec leur jeune cousin Trencabel. Les trois princes, au dire du tabellion sacerdotal, promettent : le de garder la foi catbolique : 2º d'obéir à l'église romaine : 3º d'expulser les hérétiques ; 4º de rendre leurs biens aux églises et aux monastères; enfin de paver, en plusieurs termes, 20,000 marcs d'argent, moitiéen tribut aux évêques, moitié en indemnité au comte de Montfort. Le pape en retour obtiendrait d'Amaury son renoncement aux conquêtes des croisés, et luimême annulerait les décrets du concile de Latran. et conséquemment anéantirait les anathèmes fulminés contre les comtes pyrénéens. Nous verrons tout à l'heure que les princes firent entendre de plus

<sup>1.</sup> Baluze, conc. Narb '60.

généreux accents; mais enfin, ils consentirent, et scellerent leur engagement dont le titre fut immédiatement envoyé par le vieux primat à Rome. Honorius n'accepta ni ne refusa ces préliminaires, et, sans s'expliquer davantage, répondit qu'il attendrait les résultats d'une seconde conférence annoncée pour l'octave de l'Assomption, et l'ambassade qu'on devait envoyer pour la signature de la paix au Vatican. Cette seconde conférence eut lieu le 25 août encore à Montpellier, Les trois comtes renouvelèreut leurs serments. « Comme servir l'église c'est régner, leur fait dire superbement le scribe sacerdotal, nous exécuterons les ordres du saint père, sanf la domination de nos seigneurs, le roi de France et l'Empereur d'Allemagne. » La réconciliation semblait donc conclue et l'ambassade romane, conduite par l'archevêque d'Arles, partit pour en sceller solennellement les actes dans la métropole du monde catholique.4.

Ces négociations remplirent toute cette année entre les deux mariages de Bernard de Commenges et de Bertran de Toulouse. Les princes passaient des fêtes aux conciles, des consuls aux évêques, des maoirs des barons aux grottes des solitaires. Ils tàchaient de réconcilier toutes les forces vives de la nationalité romane. Mais il est des principes, ainsi quo des animaux, qui hurlent d'être attelés au même char. Et comment faire patire ussemble la brebis de Toulouse, la louve de Rome, le lion de France?

<sup>1.</sup> Baluz, Conc. Narb., 59.

## 1 V

LE PAPE NOMPT LES NÉCOCIATIONS, ET BORNE LA CROISADE AU ROI DE PRANCE. — RIANGEE DE CASTILLE ET LE CARDINAL ROMAIS DE CAINY-AUDRE. — CONCILE DE BOURGES. — PARLEMENT DE PARIS. — LOUIS VIII, A LA TÉM DE CENT MILLO CROISÉS, MANCARE SUA LE MINO.

Dans ce double synode de Montpellier, tout le monde rusait, déguisait, jusqu'au notaire qui en a falsifié les actes. Les nobles princes se trompaient eux-mêmes: l'archevêque trompait le pape; le pape trompait le synode. Les deux partis cherchaient à gagner du temps : les comtes pour guérir les blessures du Midi, le pontife pour mieux les frapper et les foudrover. De là ces délais, ces réticences, ces mystères. Le vieux primat qui trahissait fut trahi. Par qui? par ses suffragants regagnés par le pape ; par son propre coadjuteur, le fougueux Pierre-Amiel, probablement vendu au roi de France; peut-être encore par son ennemi le vicomte de Narbonne, parent des Marly, et dévoué aux Capétiens, Cette réconciliation imprévue effraya Louis VIII. Ce monarque résolut de prévenir, auprès d'Honorius, l'ambassade romane par une ambassade francaise formée des plus apres adversaires du primat de Septimanie et du comte de Toulouse.

Les Français et les Provençaux arrivèrent presque à la fois dans Rome, et devant la chaire de saint Pierre, Louis VIII ne voulait plus, disast-il naguère, s'occuper de l'Atbigeois, et voilà qu'il intrigue nour le comte de Montfort; qu'il l'oppose au comte de Toulouse dont tout à l'heure il semblait défeudre les intérêts contre les usurpations du saint-siège. Ce qu'il poursuit au fond , c'est l'abdication d'Amaury, c'est la spoliation de Ramon VII. c'est la reconnaissance des titres carlovingiens et mérovingiens des rois de France, Le chef de l'ambassade était ce même archevêque de Bourges que Louis VIII avait demandé pour légat de l'expédition royale1. C'était, qu'on le remarque bien, le primat de la première province conquise par les rois de France au sud de la Loire: le Volusien de ce nouveau Clovis qui, comme son prédécesseur de Tours, avait livré les clefs du fleuve, pour marcher contre un nouvel Alaric. Il espérait, sans doute, acquérir en Aquitaine de larges bénéfices, et peut-être même comme l'autre, en salaire de sa trahison, et sans passer par le martyre, obtenir la canonisation de Rome, et l'invocation des Méridionaux vaincus, et contraints, en signe de servitude, à l'adoration de leurs bourreaux francs et romains. Le choix du cortége de l'archevêque n'était pas moins significatif: son chef laïque était Gui de Montfort; c'était le frère, le lieutenant, et comme l'ombre du béros et du martyr de la croisade. Gui abandonnait son neveu : il avait transigé avec le roi: avec l'aide du monarque, il espérait reconquérir Castres, Saint-Antoniu.

Rymers, t. I. 274. — Raynald., anno 1226.

ses domaines méridionaux. Par là, il substituait sa branche à la tige de Simon son frère, et leur maison. déchue de la principauté totale, en conserverait une partielle mais imposante encore et glorieuse dans l'Albigeois. Gui de Montfort et l'archevêque de Bourges relevèrent au Vatican la cause du roi de France; ils furent fortement soutenus par les évêques du Nord et du Sud, ceux du Midi surtout, et celui de Toulouse en tête, glapissant comme des vautours déplumés, quand on leur arrachait leurs lambeaux des spoliations de la croisade. Rome instinctivement est pour la force et l'unité : elle abandonna aisément ces petits princes de montagne, affaiblis, divisés, soumis à des républiques, ennemis des monastères, protecteurs des hérétiques, et cent fois excommuniés; elle prit, pour son chevalier et son vengeur, le grand monarque des Gaules. fier sans doute, exigeant même, mais orthodoxe, et défenseur traditionnel de l'Église romaine, depuis Clovis et Charlemagne.

Ces évêques rendirent aux deux synodes de Montpellèr leur caractère détautré par le notaire clérical qui avait posé les princes victorieux dans l'attitude de vaincus et de suppliants. Ils taxèrent d'indulgence les primat de Septimanie, et ses suffragants de connivence avec les comtes. Ils déclarément au pape que les princes qu'on prétendait avoir signé leur soumission au saint-siège et l'erpulsion des hérétiques, en étaient à Gloignés que Ramon VII avait eu l'audace de réclamer la liberté de conscience sans laquelle nulle réconitaion n'était possible avec l'Église romaine. Calomnie atroce,

s'écrie un honnête et docte Bénédictin 1 : mais. selon nous, revendication généreuse, très-vraisemblable, quoiqu'un peu hardie, dans la bouche de Ramon VII, mais toute naturelle lorsqu'on la rend aux lèvres éloquentes et guerrières du comte de Foix, le conseiller des deux autres princes : trèsvraie en ce qu'elle peint exactement l'état religieux de ces petites cours romanes où, bien que le catholicisme restat le culte officiel, toute crovance était admise et même tout scepticisme : très-réelle donc puisqu'elle était nécessaire à la pacification des esprits à moins qu'à la tolérance on ne préférat l'exclusion, la terreur, la paix de la mort. Voilà certainement la pensée de ces nobles princes, et le débat magnanime des synodes de Montpellier où fut revendiquée une dernière fois la liberté de conscience que Rome allait étouffer pour six siècles 1. Rome, un instant indécise, n'hésite plus, Elle cède à sa nature, à ses instincts, à ses principes dominateurs. Elle choisit la guerre, l'extermination, C'est du sein de ces ténéhres, de ce chaos sanglant d'intrigues cléricales, féodales et royales, que surgit tout a coup, dans une lueur sinistre, la mâle et farouche figure de Blanche de Castille. Blanche domine toute cette histoire qu'elle rend si grande et si tragique. Arrêtons-nous un instant pour considérer cette haute et superbe reine, d'origine à la fois espagnole, poitevine, normande, et pourtant éminemment française.

<sup>1.</sup> Dom Vaissette, t. V, liv. 24, ch. L.

<sup>2.</sup> Bertrand, Hest. de Tout,

Dona Blanca, fille d'Alphonse IX, roi de Castille. et de Henriette d'Angleterre, sœur de Richard Cœur-de-Lion, était sortie du sol, de la race, et du mouvement religieux qui produisit saint Dominique. Peut-être même le missionnaire castillan, qui ne dédaignait pas de s'occuper de mariages royaux. et son collègue Arnauld-Amalric, abbé du Poblet en Aragon, avant de l'être de Citeaux en France. ne furent pas étrangers au choix de la jeune Infante pour le fils de Philippe-Auguste. Quoi qu'il en soit. la vieille Éléonore de Poitiers, son aïenle, alla ellemême la chercher à Burgos, et la ramena jusqu'à Bordeaux, d'où l'archevêque de cette ville, remplacant la reine retenue par sou grand age, la conduisit en Normandie où l'attendant Louis de France. Le prince était àgé de treize ans, l'Infante en avait douze ; elle était Blanche, dit un poête, de nom, de cour et de visage . Leur mariage anticipé fut béni à Purnor, près de Vernon (23 mai 1200), et . consommé plus tard à Saint-Germain, au milieu des barons de l'Ile-de-France, chefs futurs de la croisade.

Tant que vécut Philippe-Auguste elle reste inaperque dans l'ombre du grand monaque fédeda. Dans sa retraite de Poissy, an nord de la forét de Saint-Germain, elle ne semble occupée que de ses nombreux enfants. Mére robustes et féconde, elle en donne ozoz è son frèle, délicat et valétudinaire époux. Le vieux roi mort, elle arrive au trôue sous le nom de Louis VIII, et é est elle qui sera la lionne de France. Espagnole,

1. Guill. Ic Breton.

avec un tempérament ibéro arabe, elle mit toutes les ardeurs de son apre péninsule, la fierté, la hauteur, l'obstination, l'indomptabilité, une cupidité féroce, une jalousie sauvage, et, il faut le dire aussi, une galanterie chevaleresque et même sacerdotale, au service de la politique capétienne. Elle s'appuie sur Rome, s'alliera à Grégoire IX, l'ami de Dominique, et prendra sous sa protection l'ordre Dominicain. Blanche et Ugolin, c'est l'esprit de saint Dominique sur le trône de France et sur le siège de Rome. Leur œuvre commune, c'est l'inquisition dominicaine et l'extermination albigeoise Blauche, après Philippe-Auguste, continue la tradition capétienne. La monarchie, née dans l'Ile-de-France, étendue par Louis le Gros jusqu'à la Loire, élargie par Philippe-Auguste jusqu'à la Charente, sera magnifiquement reculée par Blanche de Castille, iusqu'aux Pyrénées. Plusieurs princes se disputent l'Aquitaine ; à l'onest le roi d'Angleterre, à l'est l'Empereur d'Allemagne, au sud le roi d'Aragon. Blanche les combattra, les rejettera, le premier dans l'Océan, le second derrière les Alpes, le troisième derrière les Pyrénées. Elle double le territoire de la monarchie, et fixe, à force d'habileté, de courage et de crime. la frontière méridionale de la France: cet incomparable hémievele des deux mers et des deux grandes montagnes. L'œuvre est superbe, le moyen est horrible ; voilà le crime et la gloire de Blanche de Castille ; c'est la matière de ce martyrologe '.

1. Guil. le Breton, Ph. Mouskes,

Sous le nom d'Honorius, régnait à Rome le cardinal Ugolin, cousin d'Innocent III. Ugolin a deviné Blanche. Blanche a pressenti Ugolin, et la mémoire de Dominique, autant que la conformité du génie, unit la pupille et le compagnon du missionnaire castillan. Rome a rappelé Conrad, le légat vaincu ; elle l'envoie en mission en Angleterre. Déjà son successeur, plus jeune et plus hardi, est en route pour les Gaules. Elle n'a point oublié dans le choix de ce nonce qu'une femme, une Espagnole tient le sceptre de France. Ce proconsul romain arrive à Paris, et, d'accord avec la reine, écarte définitivement le triste Amaury, offre au roi la conquête albigeoise, et l'investit de cette terre hérétique au nom du Christ, Louis, que des craintes et des serunules retiennent encore, accepte enfin sous la triple pression du légat qui parle au nom du ciel, de la reine qui montre la monarchie étendue jusqu'aux Pyrénées, et des barons de France qui brûlent de prendre leur revanche des revers de la croisade. Il ne s'agit plus que d'assembler un parlement et un synode pour donner. à ces arrangements secrets. une consécration publique et solennelle.

Le pape convoque un concile à Bourges, au sud de la Loire, aur la première province romane conquise par la France, et qui va décider de l'asurpation du dernier lambeau de l'Aquitaine. Arnaud-Amalrie, archeveque de Narbonne, devait y assister la tête des évêques de Septimanie. Il devait y soutenir le comte l'amon et défendre la cause méridionale réconsiliée avec l'église romaine. Mais, au moment de partir, il revet une autre convocation, et d'un plus grand Maître. Dieu le priva de cet honneur : aussi bien la houche qui avait ordonné le massacre de Réziers n'était pas digne de sauver les restes de la nationalité romane. La mort valait mieux qu'un tel salut. Une telle gloire voulait des lèvres lovales et chevaleresques. Son retour vers le comte et le neunle martyr ne fut chez lui ni pitié, ni remords. ni généreux patriotisme, mais calcul cupide, orqueil sacerdotal, ambition cénobitique, et borreur de voir la monarchie capétienne monopoliser les profits et les crimes de la croisade. Le farouche vieillard, sentant la mort venir, quitta Narbonne où il était détesté; il se retira dans l'abbave de l'onfrède à laquelle illégua ses livres, son armure et son palefroi de bataille 1. Deux mois, jour pour jour. avant le concile de Bourges qui l'eût réprouvé, ce grand coupable fut appelé au tribunal de Dieu où l'attendait pour l'accuser un million de martyrs (29 sept. 1225). Il craignit de laisser ses os dans le midi, et Fonfrède les rendit à Citeaux d'où le sombre cénobite était sorti comme l'ange exterminateur. Cîteaux lui éleva un mausolée superbe. décoré et ciselé de tous les ravages de la croisade. On v trouve pourtant un épisode béroique : c'est la bataille de Las-Navas où le destructeur de Béziers. accourant au secours des rois espagnols, combattit vaillamment et refoula l'invasion des Almoravides africains. Son fanatisme monastique repoussait à la fois de la catholicité le sensualisme musulman et la spiritualité cathare. Vers la fin, il fut l'ennemi

1. G. de Puii., ch. xxv. - Gallia chr., t. I, p. 383.

de Simon de Montfort, patronna Amauri, et voulutsauver Ramon. Il fur regretté du comte, a victime, et de la Septimanie, sa proie. Mais ces regrets qui n'absolvent pas Arnaultà-Amatrie, accusent soulement Pierre-Amiel, son successeur, et les chefs futurs de la croisade royale, et de l'extermination théocratique.

A ce concile imposantse rendirent quatorze archevêques, cent treize évêques, cent cinquante abhés, tout le clergé du Nord et du Midi des Gaules. (29 nov. 1225.) L'archevêque de Bourges, chef de l'ambassade qui revenait de Rome et légat gallican de la conquête capétienne, présiduit comme primat et patriarche. L'assemblée vérifia d'ahord les pouvoirs du cardinal-diacre Romain de Saint-Ange, représentant du saint-sière, et de suite évoqua la question albigeoise et le différend du comte de Toulouse et du comte de Montfort \*. Ramon VII comparut le premier : il demanda, avec humilité, d'être réconcilié avec l'Eglise romaine : il offrit de se justifier contre ses accusateurs, de pourchasser les hérétiques convaincus, de restituer les revenus ecclésiastiques, de réparer les dommages causés aux églises et aux abbayes: en un mot, d'extirper l'hérésie cathare. Promesses vagues, impossibles, insensées, les mêmes qu'il avait faites au synode de Montpellier. Amauri de Montfort comparut à son tour : il réclamait le comté de Toulouse. Son père Simon l'avait conquis. Sa conquête avait été confirmée par Philippe-Auguste et par Innocent III. Il montra les

1. Math. Paris. — Albéric. — Raynald.

chartes du monarque et du pontife. Et il ajouta que Ramon VI avait été déshérité nour cause d'hérésie par le concile de Latran. - Ramon répondit qu'il était l'héritier naturel, et qu'il était prêt à rendre hommage au pape et au roi. - Voulez-vous, s'écria vivement Amauri, vous en remettre au ingement des douze pairs de France? - C'était encore un piège, une fiction. Amauri invoquait tantôt le droit théocratique, tantôt le droit carlovingien. Ramon était Goth d'origine et non pas Franc. Ses ancêtres n'avaient pas concouru à l'élection de Hugues Capet. Il n'était donc pas pair de France. - J'accepte ce jugement, réplique Ramon; mais, avant tout, que le roi recoive mon hommage : car ils ne voudraient peut-Atre pas me reconnaître pour pair. - Ses juges, effectivement, étaient ses ennemis, ses spoliateurs, les chefs de la croisade, Amauri s'emporta, et les deux comtes allaient tirer leurs épées. Le légat s'interposa, et déroba le débat. Il prétendit que Ramon n'avait pas imploré, en termes convenables, le pardon de l'Église romaine. En conséquence, il ordonna aux archevêques de se réunir isolément, chacun avec le groupe de ses suffragants, de délibérer sur la question albigeoise, et de lui donner en secret leur avis, pour qu'il pût le transmettre, avec le môme mystère, au pape et au roi. Les prélats répondirent que Ramon ne devait pas être relevé de l'anathème, et que le roi serait chargé de la conquête de Toulouse dévolue à la maison de France 1.

1. Math. Paris. - Albéric. - Raynald., chr. Tur.

Le Capétien n'eut pas de peine à se laisser investir par le légat d'une expédition qu'il était allé solliciter à Rome. Mais, à la soleunité du concile il voulut ajouter la majesté du parlement et fortifier le mandat du clergé par le mandat de la nation. Il prenait ses précautions : il se déchargeait prudemment de sa responsabilité future : car. enfin, l'entreprise était hasardeuse, et l'Aquitaine. victorieuse de la croisade, pourrait bien l'être aussi de la royauté. C'est dans cette incertitude que Louis VIII convoqua à Paris un parlement des prélats et barons de France (28 jany, 1225), Le légat s'y trouva avec les archevêques du concile, les pairs du royaume, les anciens chefs de la croisade, Gui et Amauri de Montfort, Bourchard de Marly, Robert de Poissy et leurs compagnons de la vallée de Chevreuse, On y vit figurer un riche et puissant baron d'Aquitaine, Savari de Mauléon!. Savari était Basque : de Béarnais il était devenu Poitevin, de Poitevin Normand, de Normand Français. Sénéchal du Poitou pour le roi d'Angleterre, il l'était encore pour le roi de France. C'est ainsi que cet habile condottière siégeait au parlement. Par ces honneurs accordés à un transfuge, le roi espérait entourager la désertion des barons pyrénéens, Nul. mieux que Savari, ne connaissait les forces et les blessures de sa patrie et ne pouvait les révéler au roi. Louis consulta done ses pairs : les barons répondirent : Nous conseillons à notre très-cher seigneur Louis, illustre roi des Français, de se charger

i. Sava, eau ; aric, montagne. Savari, eau de montagne.

de la conquête albigeoise, et nous le seconderons dans son entreprise jusqu'à son entier achèvement pour l'amour de Jésus-Christ et de la foi chrétienne, et pour l'honneur du monarque et du rovaume de France 1. Alors Romain de Saint-Ange se leva, maiestueux et menacant, et. par un rite analogue à la solennité lugubre où le consul rouvrait les portes de Janus, invoquait la guerre sanglante, déposait et dépossédait les rois ennemis et les dévouait aux dieux infernaux, il s'écria : « Au nom du Dieu tout-puissant, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, par leur autorité et la nôtre. nous excommunions Ramon, fils de Ramon autrefois comte de Toulouse, ses fauteurs, ses complices et tous ceux qui lui donneront des conseils contre l'Église, la foi chrétienne et le roi de France, leur défenseur. Nous excommunions de même tous ceux qui, du dedans ou du dehors, attaqueront ou envahiront le royaume de France. Nous excommunions également ceux qui, dans le royaume, se feront entre eux la guerre. Car, ce que nous entreprenons est une grande chose ( »-« Amen. » répondirentsombrementles évêques, et leur chantlugubre fut accompagné sans doute des acclamations des barons et du frémissement sonore des épées avides de combata

Le légat reprit avec la même solennité: «Nous plaçons le roi, sa famille, son royaume et tous ceux qui l'accompagneront et travailleront à son œuvre, sous la protection de l'Égiise, tout le temps

1. Hist, du Lang., t. V, 123.

qu'ils seront au service de Jésus-Christ, Nous transmettons au roi et à ses héritiers, à toujours, les Etats du comte de Toulouse. Il va les conquérir sur l'hérésie, et sa victoire sera la victoire de l'Église. C'est pourquoi nous accordons au roi le dixième de tous les revenus de l'Église de France pendant cinq ans, ou tout autant que durera la campagne. Sont exemptés de cette dime, les Hospitaliers et les Templiers, les ordres de Citeaux et de Prémontre, et les prélats et les clercs personnellement employés dans l'expédition. Pour que ces choses soient natoires et demeurent inébranlables, nous en délivrerons des lettres scellées de notre sceau. » --- « Amen, » répétèrent sombrement les évêques des Gaules, et les barons de France répondirent à leur chant lugubre par des acclamations guerrières qu'accompagnait le bruit d'airain de leurs armures comme un retentissement anticipé des batailles 1.

Dans ce même parlement, Amauri de Montfort renouvela son resonement aux conquêtes de sen père, et la cession de ses droits au roi et à la maison de France. Le roi lui promit en dédommagement la succession de la charge de connétable alors possédée par son oncie le vieux Mathieu de Montmo-rency. Deux jours après (80) ajuvier 1229). Louis requi la croix des mains du cardinal de Saint-Ango, et tous les barons la prirent à l'exemple du monque. Le légat écrivit à tous les métropolitains de France: Le roix a pris la croix contre les hérétiques

<sup>1</sup> Hest. du Lang., t. V, pr. 121.

Abligeois. Nousavonsexcommunié Ramon, comte de Toulouse. Publiez cette excommunication, préchezla croisade, prenez la croix. Rendez-vous à Bourges, un moisaprès Pâques. Le roi y sera, à la têté de son armée, etnous y serons aves tuis. Les opérations de la campagne furent définitivement arréées dans un ouveau parlement convoqué à Paris le 29 mars, et le roi manda aux barons de France de se trouver à Bourges le quatrieme dimanche après Pâques, pour être à Lyon le jour de l'Ascension !

Le pape lui ouvre les chemins du Midi. Il défend, aux princes intéressés, d'entraver la marche du roi de France, et de secourir le comte de Toulouse. Ramon VII avait droit de compter sur l'Empereur. son suzerain, sur le roi d'Aragon, son neveu, sur le roi d'Angleterre, son cousin, et l'ennemi héréditaire des Capétiens. Le monarque anglais voulut passer la mer, reprendre Poitiers, défendre Toulouse, Mais il fut retenu par les barons anglo-normands. et les menaces du légat de Rome. Le roi d'Aragon. ingrat pupille du Midi, armait une flotte contre les insulaires africains des Baléares. L'Empereur préparait une croisade contre les musulmans d'Asie : il veut aller ceindre la couronne de Jérusalem. Ainsi l'abandon était au dehors, abandon insensé : mais la trahison, trahison encore plus monstrueuse, était au dedans. Les archevêques, les évêques, les chefa des monastères, dispersés et fugitifs devant la viotoire romane, n'étaient remontés sur leurs sièces qu'en vertu de la paix conclue au synode de Mont-

## 1. Math. Paris.

nellier et de l'hommage rendu au comte de Toulouse. Mais, après le concile de Bourges, oublieux de leurs serments, ils conspirent contre le prince. travaillent les barons, ébranlent les consuls. effravent les peuples, et appellent le roi. Le vieux primat de Septimanie, dont l'énergie farouche mais propice au comte, eut pu contenir ses suffragants. était mort récemment. De sorte qu'après le parlement de Paris, et l'anathème lancé contre le comte de Toulouse, leur fureur ne connut plus de frein. A la nouvelle de cette excommunication et de l'invasion prochaine du roi de France, un frisson d'effroi courut sur le Midi : on vit de grandes défaillances de cœur. Pierre-Amiel, successeur d'Arnauld-Amalric, archevêque de Narbonne, fit succomber les seigneurs de Thesan, de Corneillan, d'Olargues de Vintron, de Puyserguier<sup>1</sup>, ainsi que l'héroique Ramon de Rocafeuil, qui (pendant le concile de Latran) avait imploré la pitié du pape, en termes si naifs et si touchants, sur l'infortune du petit orphelin de Carcassonne, qu'il abandonne, hélas, lui-même aujourd'hui (14 et 15 d'avril). Les seigneurs de Cab-Aret, parents du vicomte de Carcassonne, Bernard-Othon, seigneur de Laurac, ses frères, et leur vieux père, seigneur d'Aniort, les deux tribus illustres des fils de Nous et d'Impéria, cédèrent aux séductions des abbés de Caunes, de Montolieu et d'Ardorei. Ces subtils diplomates des monastères, non contents d'envelopper ces hommes simples, ces rudes guerriers, leur faisaient dire mensongèrement au roi,

<sup>1.</sup> Hist. du Lang., t. V, pr. 125.

que la nouvelle de son arrivée prochaine dans le Midi les avait fait exsulter de toutes leurs entrailles, et qu'ils n'aspirajent qu'à vivre sous le régime modéré et l'ombre protectrice des ailès de la France. Les fils d'Oliva, seigneurs de Montalion, qui, à la vérité, avaient à se plaindre des comtes de Foix et du roi d'Aragon, grief babilement envenimé par l'abbé d'Ardorel, écrivirent, par la plume de leur interprète monacal, qu'ils se remettaient eux et leurs châteaux de Cerdagne, à l'illustre rei des Francs. Sous l'impulsion du puissant abbé de la Grasse, Nugnez Sanche, comte de Roussillon, mit à la disposition du roi tous ses domaines des Pyrénées par terre et par mer, pour l'extirpation des hérétiques, pour faire le salut de son dme, et venger les injures du Sauceur. (29 avril.) L'abbé de Saint-Gélis corrompit les seigueurs de Garin et de Méchin, feudataires ecclésiastiques de Saint-Gélis et de Mende, et le puissant Bermond, seigneur de Sauve, d'Anduze, et d'Alais, propre neveu de Ramon VII, et de la célèbre poétesse Clara d'Anduze, et qui abjurait lâchement toute consanguinité comme toute poésie. Enfin Guillaume, prieur de Saint-Antonin, avec Ebrard, chevalier du Temple, embauchèrent la ville de Saint-Antonin, le poétique fief du vicomte Jordan. Jordan l'avait reprise sur Gui de Montfort, mais Gui venait de la céder au roi. Les douze consuls, à la tête desquels Deodat et Savari de Cahuzac, envovèrent le templier Ebrard implorer la protection et la domination du Capétien. Louis répoudit de

<sup>1.</sup> Hist. du Lang., t. V, pr. 125.

Saint-Germain-en-Lave (avril 1226) et remercia de leur affection l'église et la ville de Saint-Antonin. assises dans la noble rallée de l'Avevron. Mais bientôt ces traitres eurent peur de leur trabison. Ils supplièrent le roi de ne divulguer leur félonie que lorsqu'il serait arrivé à Cahors, et d'obtenir du légat la grâce de rétablir le culte catholique dans leurs murs. Alors, sous la protection des soldats, ils jouiraient du double bonheur d'être chrétiens et francais. Ce n'est pas que leur ville ait jamais été infectée de la peste hérétique, mais ils craignent pour leurs moissons, leurs vignes, et leurs troupeaux, les vengeances du comte Ramon, et pour leurs personnes les haines des châtelains d'alentour, tous notoirement cathores. Ainsi ces traitres finissaient en délateurs regardant dans leur effroi les nobles et patriotiques donjons de Penne, de Najac, et de Bruniquel et celui de Saint Antonin même, séjour de toute gloire et de toute poésie chevaleresque (8 mai 1226).

L'émotion fut grande dans le prince et dans le peuple; toutéois les défections furent surprises, passagères, et provoquées par les évêques: ils vou laient donner au roi des airs de libérateur imploré par le Midi. (Vétatile parti de la croisade. On vit aussilesplus nobles adhésions patrictiques. Les villes de Toulouse, Montanban, Moissea, Agen, Cabors, Albi, Avignon se serrèrent autour de Ramon VII. Le Mager (maire) d'Agen, et nous pensons qu'il ful Torgane de toutes les autres cités, fit entendre

<sup>1.</sup> Hist. du Lang., t. V. pr. 126.

le langage le plus magnanime :« Nous jurons, dit-il. au comte, de vous défendre contre la croisade et le roi de France, et de repousser l'absolution du pape1, Castel-Sarrazin poussa probablement aussi son ancien cri tragique : nous mangerions plutôt nos enfants, L'élément léoniste palpite dans ces consuls. Le comte accrut leurs libertés. Il donna à Avignon le comtat Venaissin, les châteaux de Beaucaire et de Malausséna, et une autre terre extra-rhodane. La charte d'Agen est en belle langue romane; celle d'Avignon est en latin, et datée de Viridario, ante cameram nictam , staris episcopalis, ce qui prouve que le Capitole d'Avignons'appelait le rerger, et que l'évêque n'était ni sur son siège, ni dans sa chambre peinte, ni probablement dans la généreuse cité, mais auprès du roi de France 3. (Kal. Junii 1226.) Avignon prouvers tout à l'heure sa fidélité et sa reconnaissance héroïque. C'est alors aussi que pour s'attacher encore plus le comte de Foix, le vainqueur de Montfort, qui seul pouvait triompher du roi Louis, Ramon VII lui fit don, sous l'unique réserve de l'hommage, du vaste fief de Saint-Félix comprenant une quinzaine de châteany et de villages du Lauragais. Roger-Bernard apparaissait comme le futur libérateur. le sauveur une seconde fois de la patrie et l'invincible chevalier et paladin du Paraclet.

Au milieu de ces espérances et de ces terreurs, chef patriotique du Midi, le comte de Foix attendit le roi de France. Louis a tout obtenu du saint siège.

<sup>1.</sup> Hist. du Lang., t. V, preuve 130.

<sup>2.</sup> Pr. 130, pr. 129. Du Verger, devant la chambre peinte du siège épiscopal.

Il est l'unique chef de l'expédition et l'héritier unique des conquêtes de Montfort et des spoliations de la croisade. Pourquoi donc diffère-t-il toujours son départ? Tremble-t-il de dépouiller le comte, son cousin? Frémit-il des sinistres augures paternels? Recule-t-il devant les prédictions d'un astrologue qui déclare que le roi ne reviendra pas vivant de l'Albigeois. On ne sait, mais ce conquérant est plein de fraveurs secrètes. Il exige du légat la promesse formelle qu'en prenant la croix il ne sera pas lié par ce signe, ni contraint de rester dans le Midi qu'autant qu'il lui plaira, ni d'y retourner une seconde fois, après son retonr, sans scrupule de conscience à l'égard de l'église et de Dieu . Le légat lui accorde tout. Poussé par Romain de Saint-Ange et par Blanche de Castille, le roi quitte enfin Paris. Après deux ans de délais et de prénaratifs, il s'ébranle à la tôte du baronnage du Nord. Il est suivi du légat, et des auciens chefs de la croisade qu'il doit rétablir dans leur conquête perdue. Bourges est le rendez-vous de l'ost de France. Il s'y trouve 50,000 chevaliers, et plus de 50,000 fantassins, armée immense pour ce temps. Et pourquoi ce prodigieux armement? Est ce pour dompter l'Afrique, et subjuguer l'Orient? Non, c'est pour usurper la vicomté de Carcassonne: dépouiller un ieune prince innocent et orphelin; écraser un peuple livré au dehors, trahi au dedans : une race brisée. morcelée, épuisée de sang par les victoires de sa liberté. De Bourges l'ost, enfin complété, se remit

f. Pr. 121.

en marche à travers les landes du Berry et les herbages du Nivernais. Il marchait sous son double chef : le monarque capétien et le légat de l'Église romaine; et sous son double symbole : les fleurs de lis de France et les clefs de saint Pierre. enlacées d'un rayon de foudre. Chacun des deux princes avait sa cour : le cardinal, sa cour sacerdotale d'archevêques, d'évêques et d'abbés du Nord : le roi, sa cour féodale de ducs, de comtes, et de barons. Tous portaient la croix rouge sur la noitrine, car c'était une véritable croisade, une croisade royale. Avec eux était Amauri de Montfort: Amauri devait renouveler de ville en ville son abdication et remettre ses droits et ses partisans au roi de France, Ainsi Louis VIII réunit autour de lui toutes les forces et tous les prestiges : le chef de l'ancienne croisade, toute la chevalerie de France, toute l'Église gallicane, le légat du saintsièce, la double majesté du royaume de France et de l'Eglise romaine ; un triple droit : le droit féodal de Montfort, le droit épique de Charlemague, le droit théogratique de saint Pierre. Il réalise cette foudroyante fiction : l'Aquitaine est donnée à Louis VIII, descendant de Charlemagne, par Grépoire IX, successeur de saint Pierre et vicaire de Jésus-Christ. Et pourtant, entouré de tous ces prestiges de la terre et du ciel, ce monarque est troublé : ce conquérant a des terreurs. Qui donc l'épouvante ainsi? Certes ce n'est pas sa conscience. Cela n'émeut guère un roi. Le spectre désolé de la croisade vaincue le poursuit. Les victoires romanes flamboient sinistrement à l'horizon du sud, les

siéges de Toulouse et de Carcassonne, les batailles de Montjoie, de Castelnaudari, de Bazièges; les cimes de Montségur et de Castelbon, d'où s'élança, comme un aigle, la délivrance. Et de Perpignan à Bayonne, des cavaliers de feu bondissent de cime en cime sur les neiges sanglantes des Pyrénées.

## ٦

LE NOI ET LE LÉGAT DESCRIDENT LA VALLEE DU RRONE ET METTENT LE SPÉCE BEVART AVERON, DEFENDU AU DEDAYS, RAG LES PROESTAIR DE LA CITÉ, AU DEBORR PAR LE CONTR DE TOULOUSE.

Ainsi Rome a réorganisé la croisade : elle lui donne aujourd'hui son chef réel, autrefois dérobé sous les Montfort. Au faible Amauri vaince, elle substitue le puissant Louis, le vainqueur de l'Angleterre et de l'Allemagne. Sur le Midi brisé, disjoint, disloqué, bouleversé, presque anéanti, elle déchaîne comme un ouragan de fer, l'ost régulier, la chevauchée féodale et superbe, les forces neuves, compactes, irrésistibles de la France. Le pape et le ro se sont d'avance partagé les États du comte de Toulouse, Le pape prendra du Rhône aux Alpes, le roi du Rhône aux Pyrénées. Mais de Bourges pourquoi ne vont-ils pas directement vers le sud par l'Auvergne ou le Limousin, pays plus vert, plus herbeux, et plus propre surtout à nourrir la cavalerie 17 Pourquoi, renoncant à leur premier projet,

1. Le roi était attendu à Cahors et à Saint-Antonin.

font-ils ce long détour vers l'est, et vont-ils chercher, par l'artic vallée du Rhône, les plaines bercher, par l'artic vallée du Rhône, les plaines hehantes de la Provence, à travers les terres de l'Empereur l'évidemente, c'est pour conquérir d'abord l'apanage du pape, enlever à Frédérie II, ennemi du saint-siège, cette province impériale, sons prétexte d'bérésie, et foraser dans Avignon et dans les hautes vallées des Alye, l'Église des Vandois, les sectateurs de Pierre de Bruevs.

Le roi arrive à Lyon le jour de l'Ascension, II embarque sur le Rhône son immense bagage, et l'armée descend le long du fleuve par la même route qu'avait suivie, dix-sept ans auparavant, la grande colonne des croisés conduite par l'abbé de Citeaux. Elle ondule dans cette longue valiée rhodane comme un ouragan d'hommes, de chevaux de fer et de feu. A mesure que son tonnerre roule vers le Midi, les fluctuations d'esprit redoublent, et les défaillances de cœur. Avignon elle-même, l'énergique et patriotique cité d'Avignon, se trouble : le roi trouve ses députés à Valence, son podestat à Montélimart. Ils lui offrent le passage sur leur pont si célèbre, et lui ouvrent la porte des États du comte du Toulouse. Mobilité du plus héroique sang provencal! Dix ans auparavant, Avignon, la noble république, recucillit l'infant de Saint-Gélis déshérité par le concile de Latran, et sur des nefs couronnées de fleurs, au son des luths et des ballades, le conduisit à la conquête de Beaucaire, premier et glorieux exploit de la délivrance romane. Avignon vient encore de resserrer naguère le nacte qui l'unit au prince. Le trahit-elle maintenant? Non: ce trouble n'est peut-être qu'un piège de guerretenduau Capétien. Elle ouvre la trappe pour y prendre le lion de France et son pourvoyeur, le chacal de Rome.

Ramon Vil montre un ferme cœur : sa débilité se retrempe dans la vigueur de ses bayles et de ses capitaines, les conseils d'Avignon, les capitouls de Toulouse, et surtout le magnanime comte de Foix. Le prince marche hardiment à la rencontre de l'invasion : il fait reculer les peuples, emporter les vivres, brûler les fourrages et labourer les prairies, pour affamer l'ost français. Il fait le vide. il éteud le désert devant le roi capétien. C'est une lutte à mort dans laquelle entre aussi le climat. Avignon venteuse, sans vent vénéneuse et par le vent fastidicuse1, attend, dans son fiévreux Éden, le roi de France et le légat de Rome. Ils arrivèrent le 6 juin au pont de Sorgues. Le cardinal lança derechef l'anathème sur le comte et l'interdit sur ses États, et le lendemain, jour de la Pentecôte le monarque campa devant Avignon.

La ville avait pour podestats Ramon du Rial et Guilhem Ramon, de la maison des visomets d'Avignon. L'un de ces deux consuls avait naguère, à Moutélimart, ofter du roi le libre passage du Rhône pourvoir que le légat levàt la sentence d'excommunication qui, depuis dix ans, pesait sur les Arignonnis. Le ruis Provenqua' voulait, par eotte

Avenio ventosa, sine vento venenosa, cum vento fastidiosa.

concession, se délivrer de l'anathème pontifical et aventurer l'ost français entre le comte de Toulouse. campé en Provence, et le comte de Foix qui l'attendait vers les Pyrénées. Romain y consentit à condition qu'Avignon livrerait des otages, ses portes et ses forteresses au roi. Le podestat ne répondit pas; mais, quand le monarque arriva, il trouva les portes fermées, et un pont de bois construit en amont de la cité, joignant le pont de pierre dans l'île du Rhône, pour le passage des Français. Louis s'irrite : il doit passer par la ville et le pont de pierre : cette défiance est une injure à la majesté royale. Les podestats accordent cette faveur au monarque, au légat et à l'élite des barons. Ils livrent quelques portes, quelques tours, cinquante otages. Mais le peuple s'indigne de la condescendance des consuls: il refuse les vivres vendus, court sus aux croisés, rejette les Français hors de ses murs, et, rompant le pont de bois, coupe en deux l'armée royale dont l'avant-garde est déjà sur la rive droite. avec le comte de Blois. Les Avignonnais avaient éventé le secret dessein du monarque et du cardinal. Le légat alors, du conseil des évêques, anathématise solennellement Avignon comme un receptacle de vaudois, de cathares et de partisans du comte de Toulouse. Il enjoint au roi de purger la cité de la dépravation hérétique, et de venger l'injure faite à l'est du Christ, sauf les droits des églises, des catholiques et de l'Empereur'. Avignon, effectivement, comprise dans le royaume d'Arles, relevait

1. Guil. de Pull. - Gest. Lud., VIII.

de l'Empire germanique. Le roi n'hésita pas à l'assiéger comme une ville rebelle, et pour justifier cette inqualifiable agression, il émirità Arrédérie il. Le l'ègal, les évêques, les barons adressérent aussi au Sérésitaime Emperure des Romains, toujeurs Auguste, une l'ettre explicative scellée de vingt seeaux, paste, une l'ettre explicative scellée de vingt seeaux, paste, une l'ettre explicative scellée de vingt seeaux, paste, tet de Tibiaud, conte de Champagace. Ils n'attaquaient Avignon, assuraient-ils, que comme pélerins, armés pour la caus- de Bieu. L'abbé de Saint-Denis, el les évêques de Beauvais et de Cambrai, envoyées en abassade, seobargèent de transmettre co mensonge au sceptique César, ennemi des papes et rival des Capétiens.

Avignon est assise sur la rive gauche du Rhône, presque au confluent de la Durane, d'où dérive son nom d'Aqueuse 1. Le grand fleuve qui la procège à l'onest inonde son fossé et baigne sos murailles dont l'anceinte orénelée ne s'escarpe qu'an mord pour bérisser de ses tours le montimale des Doms <sup>1</sup> qui supporte le donjon des vicomtes, que remplacoront, aux jours de sa servitude, le palais et la néropole des papes. Le roi de l'rance posa son camp du côté aud, au confluent de la Durrance et du Rhône : il fit avancer ses engins de guerre contre le mur méridional, et crut avoir bienté t dompté les Avignonais. Mais les vaillants podestats repoussèrent vigoureusement les assaute d'un roi perfide et d'un l'égat extermination. Ils

<sup>1.</sup> Ava, cau. 2. De dominis.

firent des sorties impétueuses, et les assaillants furent à leur tour assaillis: l'ost franc dut s'enfermer dans un camp retranché pour résister aux attaques multipliées de Rial et d'Avignon, les belliqueux consuls.

Rientôt la disette commenca : le sol était brouté par plus de cent mille hommes et de cinquante mille chevaux. Le fleuve avare, inconstant, et cette fois patriote, ne charriait qu'irrégulièrement et parcimonieusement des blés, des vins, des fourrages de France. Il fallut que l'ost, pour s'approvisionner, s'étendit dans les campagnes rocailleuses et hostiles. Le comte de Toulouse, avec ses chevaliers et les anciens faidits provençaux, harcelait les maraudeurs, les traquait dans les forêts de pins et d'oliviers et les refoulait dans leur camp blessés et affamée A la tête des faidits de la Durance était sans doute le valeureux Gui de Cavaillon, sur son palefroi d'un brun faure; Gui, le troubadour chevaleresque armé de sa lance et de sa harpe, et dont les chants excitaient ses compagnons aux guerres patriotiques'. Le comte de Toulouse avait donc pour auxiliaires l'apreté du sol, l'insalubrité du climat, les ardeurs consumantes du soleil. Il devint bientôt évident, que si les hommes ne s'abandonnaient pas et ne trahissaient pas ces envoyés de Dieu, le Midi dévorerait cette armée du roi de France.

Malheureusement la défection commença. Le comte de Provence en donna l'exemple. Tout de-

<sup>1.</sup> Segner Coms, saber volria.

vait rendre fidèle Ramon-Bérenger. Il était neveu de Pierre II, roi d'Aragon, cousin du comte de Toulouse, vassal de l'Empereur, étranger aux Capétiens. Il trahit son peuple, son parent opprimé, son oncle martyr, son magnanime suzerain, Il vint lachement au camp d'Avignon se soumettre au roi de France et au légat de Rome. C'est encore un de ces princes par qui finissent les dynasties. Cette trahison fut le germe du mariage de l'infante Marguerite, sa fille, avec le jeune roi Louis IX, et de l'absorption de la Provence par la maisou capétienne. Cette grande défection ébranla les comtes, troubla les consuls. Le légat renvoya les évêques, les ehefs d'abbaye, travailler les princes, les villes, les peuples. A la tête de ces embaucheurs, se distingua le nouvel archevêque de Narbonne, Pierre Amiel, homme violent et scandaleux, et l'irascible et turbulent vieillard, Foulques, évêque de Toulouse, Ils partirent, parcoururent le Midi, et revinrent au camp avec des troupeaux de chevaliers surpris de consuls effrayés, L'abbé de Saint-Gilles séduisit les barons des Cévennes, l'abbé de la Grasse, ceux des Corbières, l'abbé des Feuillants, ceux de Gascogne, l'abbé d'Ardorel, ceux de Cerdagne '. Cette déchéance commencée par le comte de Proyence, se termina par le comte de Commenges. Tont devait aussi le retenir, la mémoire de son père, à peine couché dans sa tombe, et qui dut s'agiter de fureur dans son armure de fer, la fraternité d'armes et de sang de son beau-frère, le comte de Foix, et l'in-

<sup>1.</sup> Hat. du Lang., pr. 125.

fluence de sa femme Cécilia que Roger-Bernard lui avait donnée naguère pour enclahrer ce faible prince à la grande causer romane. Sa làcheté fut plus forte que l'amour conjugal, la fraternité des armes et du sang, et que la voix indignée du sévulcre paternel.

La chute des villes de Béziers, Narbonne, Castres. Albi, fut principalement l'œuvre du primat Pierre-Amiel, Deux partis existaient dans tout le Midi, le parti catholique et français et le parti patriote et albigeois. Le parti de la croisade, écrasé par la victoire patriotique, releva la tête des l'annonce de l'invasion. Les évêques dévoués à l'étrancer poussèrent leurs satellites aux consulats. C'était prénarer la conquête : c'était remettre les clefs des villes à des consuls vendus d'avance au roi de France, Ces consuls paraissent avoir été de la plus basse extraction, si l'on en juge par leurs noms. Le chef de ceux de Béziers s'appelait Améric Bouffat, ou le Goiufre : il promettait de sc conformer à tous les ordres du cardinal-légat et du roi de France. Les consuls de Carcassonne s'appelaient Barba, Faurc. Ferréol. Des barbiers et des forgerons gouvernaient. terrorisaient la noble et chevaleresque cité 1. Les noms des autres s'est dérobé au pilori de l'histoire. C'étaient les sicaires de l'abbé de la Grasse et du primat de Septimanie. Ils promirent à l'archevêque et au cénobite d'obéir à tous les commandements universels et particuliers du légat et du roi de France. et de leur livrer le château, la cité et le bourg de

<sup>1.</sup> Hist, du Lang., pr. 135.

Carcassonne. Le comte de Foix est dans le donion des Trencabel. Il leur promet de défendre ces murailles, cette roche, tombeau naguère de la croisade, et bientôt l'écueil du roi de France, et le salut de la patrie méridionale. Il paraît que cette populace, ameutée par le tribun Ferréol, se rua sur le palais vicomtal. Il expulsa du manoir de ses aïeux l'orphelin, le fils du martyr; et le héros, le libérateur du Midi. Le comte et le jeune vicomte, qui auraient pu sabrercette ignoble et servile tourbe dans les rues de la cité, se retirèrent la mort dans l'ame. par l'escalier couvert et crénelé qui descendait au bord de l'Aude, et remontèrent vers les montagnes, tandis que cette foule insensée de peur demandait à grands cris de passer dès ce moment, et pour toujours, sous la domination immédiate du roi de France, Pour sceller cette déchéance, ils abdiquèrent l'ancien sceau de Carcassonne, représentant sans doute le Rocher (quar), piédestal de leur ville ' antique, emblème de stabilité, et le chêne (casser), emblème de force, double symbole de leur double origine ibéro-celte. Ils reprirent le sceau des Montfort. le signe de leur soumission à la France, il représente d'un côté un champ de fleurs de lis, emblème du Midi dont le sol sanglant germe une moisson de fleurs capétiennes. Et de l'autre, un oiseau portant dans son bec souillé une feuille d'olivier ou peut-être une fleur de lis. C'est le pigeon de l'Arche qui revenait avec cette fleur de lis annoucer la fin du déluge de sang: ou le ramier du Paraclet qui, fatiqué de vivre dans les bois, cueille en signe de soumission cette fleur royale, et consent à devenir, en échange

de sa liberté, un oiseau de basse-cour, un volatile du poulailler capétien '.

Le roi de France redoublait ses assauts contre Avignon: mais la ville se défendait par ses fortes murailles, son château escarpé, son fleuve rapide, et plus encore par le courage de ses magnanimes consuls. Les deux héroiques podestats, non-seulement repoussèrent les assauts du roi, mais encore assaillirent dans son camp le monarque croisé. On vit se renouveler le spectacle du siège de Beaucaire, un sièze dans un sièze, et l'assièceant assiégé lui-même. Seulement les rôles, cette fois, étaient intervertis : l'assiégé, c'était le roi de France, au lieu de l'infant de Toulouse : l'assiégeant, au lieu de Montfort, c'était Ramon VII qui cernait le camp royal. Avignon était un Beaucaire patriote et plus grandiose. Le roi se trouvait pris entre le prince et les podestats dont les sorties et les attaques semaient les abords de leur ville, et les alentours du camp, de cadavres de croisés. On vit une chose plus surprenante encore. Pendant que les villes romanes abandonnaient le comte de Toulouse, les barons français abandonnent le roi Es avaient des relations avec les consuls d'Avignon, et des sympathies pour les comtes de Toulouse et de Foix. Le duc de Bretagne, le comte de Champagne, les barons du Nord sentaient à la fois l'injustice de cette guerre et l'absurdité de leur victoire. Le roi vainqueur par leur épée s'élèverait sur la ruine des grands vassaux. La féodalité était en

<sup>1.</sup> Mahul. cart. de Carcassonne.

lutte contre la royauté. Il s'agissait de savoir si la France se développer dit par l'aristocratie ou la monarchie. L'aristocratie ou la monarchie. L'aristocratie a vaince en Angleterre, la monarchie a triomphé en France. Après leur quarantaine de service ffodal, les barons regagnaient leurs châteaut du Nord. Le plus échatant de curs magnanimes transfüges fut Thihand de Champelgen. Il partit après une violente allercation auprès une violente allercation au poince de l'aristo de la reine Blandhe.'

Le soleil provencal fit surgir de la putréfaction des cadavres d'hommes et de chevaux entassés sur un sol fiévreux, une nouvelle ennemie, une sombre sœur de la famine, la mortalité, Il s'élevait de ces cadavres des nuées de mouches noires oui venaient. avec un lugubre bourdonnement, jusque dans les tentes des princes, infecter les plats, empoisonner les coupes, inoculer aux vivants la peste engendrée par les morts. Deux cents barons et vingt mille croisés périrent sons les flèches acérées des Avignonnais, ou les dards vénimeux des insectes, ou les miasmes impurs de l'air. Le roi, constamment repoussé, résolut de tourner la ville, et de la surprendre du côté du fleuve. Un pont de bois aboutissait du rivage dans l'île du Rhône et s'y bifurquait au pont de pierre de la cité, Les Avignonnais l'avaient coupé, mais le roi le fit rétablir furtivement, et tenta une attaque nocturne contre cette tête de pont, cette porte occidentale de l'île. Les assaillants s'y précipitent ; les madriers, trop fai-

1. Gest. Lud., VIII.

bles ou mal fixée, iféchissent sous l'émorme poide des hommes et des eagins; et eaté masse de combattants et de machines s'entre-choque, s'entrebrise dans sa chute, tourbillonne dans le vide, et s'écroule en hurlant dans le Rhôns, son sépulcre. Ainsi tout combattait contre les croisés: le fleuve, la terre, le solei! '

An milieu de ces scènes lugubres, on annonce au camp la venue du comte de Foix. Le vainqueur des Monfort, le libérateur du Midi, atteint du découragement universel, vient il donc se soumettre aussi? Non, il vient traiter de la paix avec le roi et le légat. Sur quelles bases, on l'ignore, mais les mêmes, sans doute, qu'il avait posées au synode de Montpellier. Suzeraineté du roi de France : suprématie de l'Église romaine : mais liberté religieuse. Louis VIII eût peut-être accepté ces conditions : elles furent repoussées par le cardinal. La tolérance est incompatible avec la papauté. Ces offres étaient nobles et sages; elles conciliaient l'autorité du saint-siège et de la couronne de France avec l'indépendance politique et religieuse des Méridionaux. En dehors d'elles, il ne restait qu'extermination et servitude. Le comte se retira.

L'autonne approchait, il fallait en finir avant Phiver : inexpugnables sont les murs d'Avignon; invincible est le cœur des vaillants consuls. Malheurensement la famine se fait sentir dans la ville assiégée. Le légat, instruit de levur détresse, ouvre des négociations 3. Douze otivers se rendant sous

<sup>1.</sup> Math. Paris, an. 1226.

<sup>2.</sup> Math. Paris, an. 1226.

la tente du cardinal. Vous allez périr, leur dit-il ; ce qui échappera à la faim mourra par l'épée des croisés : un seul moven vous reste de sauver votre vie. vos maisons, vos libertés; rendez votre cité. Nous ne rendrons jamais la ville au roi, répondirent les citovens : nous connaissons trop l'orqueil et la dureté de la France. - Fiez-vous à moi, répliqua l'astucieux Italien : je suis votre naturel médiateur auprès du roi. C'est moi qui ai fait trainer le siège en longueur. On a fait sur votre foi un rapport désavantageux au pape. Laissez-moi donc entrer dans la ville avec les prélats : j'informerai sur le cas d'hérésie, et lèverai l'excommunication, Je ne veux que votre salut. - Le légat redoubla de pieuses tendresses qu'il accompagna des serments les plus solennels. Les consuls y consentent : les portes s'ouvrent devant les évêques; les soldats entrent pêle-mêle avec la garde ecclésiastique, et s'emparent par trahison de l'invincible cité qu'ils livrent au roi. Le légat et le roi abandonnent la ville au pillage, emprisonnent les citovens, détruisent les maisons crénelées, abattent les murailles et les forteresses, mettent à mort leurs défenseurs, ces forteresses vivantes, et probablement aussi leurs béroïques chefs. Rial et Avignon, dont le martyre se confond avec le martyre de leur patrie. Ils ne s'arrêtérent que par crainte de l'empereur Frédéric, qui, déjà fort irrité decette attaque, dut être, en effet, furieux de cette félonie et de ce massacre d'une ville impériale '.

1. Guil. de Puil.

Ainai succomba l'Héroique cité d'Avignon; par la perfidie romaine, et non par les armes françaises. Elle résista trois mois à cent mille hommes. Vinjet mille hommes périrent sous ses murs, par le fer, par l'épidémie, par le fleuve. Quelques jours de plus, et l'ost tout entier était défreit par les eaux. La Durance, enflée par les pluies d'automne, de borda, inonda le camp français, et le Rhôre set roulé, dans son ésume, à la mer, son tombeau, toute la chevalerie de França.

## V

AVIGNON PRIS, LOUIS VILL PASSE ER BHÖYR, SOURET MINES, RÉZIERS, XAR-BORNE, CAECASSONNE, RÉGIGANISE LA CONQUÊTE DANS LE CASTELLAR DE PANIGN, METIGNT ER FRANCE A TRAVERS L'ALDIGEOIS ET LE BOUERGUE, ET MUURT À BONTPENNER EN AUTEBORNE.

Avignon mulet et mutilé dans son consulat, sou peuple et ses murailles, Louis VIII, pour contenir la cité impériale et républicaine, acquit, sur l'autre rive du Rhône, Saint-André, village monastique qui devint un camp français. Le pont d'Avignon, la joie et l'orgueil du Rhône, le lien poétique des deux Provences qui venaient y chanter leurs ballades, ne sera désormais que le joug de pierre du fleuve humilié, et la chafne de granit qui reliera la ville conquisé à la fortresses capétienne. Cette for teresse, qui s'éleva rapidement sur la rive rocail-leuse, est aujourd'hui Villeneuve, dont les ruines

féodales sont habitées par des paysans, et hantées par des bohèmes. Le roi occupa Beaucaire, et posta daus son donion, un sénéchal destiné à surveiller, du haut de sa roche, Avignon, Tarascon et Nimes 1. Il s'appelait Pelerin (ou Pellegrain) Latinier, probablement un croisé, un clerc batailleur, sans nom et sans groir, qui, devenn chef de guerre, se fit un nom de sa prêtrise, et un avoir de la croisade, qui l'éleva au gouvernement du Delta du Rhône 2. De Beaucaire, le roi marcha sur Nimes (Nemze) qui s'était déià soumis par l'intermédiaire d'Arnaud. son évêque. Il mit garnison dans le château des Arènes, donion vicomtal formé d'un cirque romain : la royauté s'installa dans les loges des panthères. Le vicomte dépossédé était un collatéral de la maison de Carcassonne. De Nimes, le roi descendit à Saint-Gélis, berceau de la dynastie de Toulouse, ville tragique, où naquit la croisade du cadavre du légat Pierre de Castelnau; sur la tombe duquel avait été flagellé le comte Ramon VI, et sur laquelle ne manqua sans doute pas de s'agenouiller le dévot roi de France. L'abbé de Saint-Gélis, accouru à Paris ainsi que devant Avignon, pour lui porter la soumission des seigneurs de la Plage et des Cévennes, fut récompensé de son zèle monarchique. De là, longeant les étangs d'Aiguemortes, il se dirigea sur Maguelonne, langue de sables arides bordée de marais insalubres, siège d'un évêque, et, depuis la

<sup>1.</sup> Hist, du Lang., t. V, p. 351.

En 1228, Bianche de Castille, acquérant le château de Termes, y mit pour châtelain Robert Sans-Avoir, p. 659.

croisade, fief du pontife romain. Il passa rapidement devant Montpellier, pour ménager le roi d'Aragon, et ne pas donner d'ombrage aux citovens. restés catholiques mais pourtant patriotes, à tel point que, pendant la tenue d'un concile, ils refusèrent à Simon de Montfort l'entrée de leurs murailles, se méfiant du conquérant ou repoussant le meurtrier du Midi, et qui ne pouvaient se fier davantage à son complice et à l'héritier de ses crimes, le roi de France. Il traversa Béziers où, sur un amas de décombres noircis par le feu et d'ossements blanchis par les hivers, campait un évêque, et pullulait une populace sinistre engendrée du grand massacre, comme des vers dans un sépulcre. Cette plèbe lugubre avait un joyial et facétieux consul. Améric Bouffat (le Mangeur) qui présenta les clefs de la cité tragique au roi de France .

Dos ruines funèbres et héroïques de Réciers, Louis continua an marche vers Narbonne, Narbonne, pacifique amie de la France, et heureuse (si on peut l'être avec une honte et un remords) par son abandon de la cause patriotique. L'externitateur de Béxiers, le vieux primat de Gothie, Arnauld-Amalrio, était mort. (29 sept. 1225.) Pierre-Amiel sou successeur fût un autre Arnauld-Amalric. Mais l'archipertre de Narbonne, moins romain que l'abbé de Citeaux, fui plus français, et plus d'évous aux intérêts capétiens. Jeune, fougueux, farouche, inexorable, le nouveau primat terrorisa les Cortières, la Montages-Moire, effraya

1. Hist. du Lang , pr. 135.

Narbonne, Castres, Albi, effara sur leurs cimes Temes, Cab-Aret, Menerbe, Hautpoul, Rocafeuil, les inexpugnables donjons, en poussa les consuls, les barons, portant les clefs de leurs forteresses, aum d'Arignon, et conduisit Ile légat et le roi dans sa métropole de Gothie. Narbonne, plus mobile que le sable de ses plages et les vaces de ses étangs, fut toujours du parti de tous les vainqueurs, par la versafflité de son vicomte Amérie de Lara, Ce prince d'origine espagnole, compatriote de la reine Blanche, épouse d'une Française, Marguerits de Marly, caméléon politique, fut précipité par sa femme, par l'arobevêque, par l'épouvante, aux pieds du monarque capétien.

Le primat Pierre-Amiel avait eu pour auxiliaire, dans cette camagane d'embauchage, Benoît d'Alignan, abbé de la Grasse, qui s'était rendu au camp d'Avignon, et qui de Narbonne entraîna le roi vers a riche et l'Orissante abbaye puissamment assise aur les bords de l'Orbieu, au pied des Corbières: Benoît ne manqua pas de lui montrer les charles de sa fondation, et la signature même (étrange et monumentale) de Charlemagnes'. Louis prit sous sa protection spéciale, et comme sa propre terre, l'abbaye fondée et dotée par son aucture, le César franc. I confirma la possession de tous les territoires conquis primitivement sur les Arabes; il y ajonta toutes les terres configuées récomment sur les Ca-

<sup>1.</sup> Hist. du Lang., t. V, p. 641.

Cette signature originele se voit sujourd'hui aux archives de la préfecture de Carcassonne.

thares; il lui rendit tous les domaines eslevés per la rapació de Monfort. Il combla de ses gráces royales l'antique abhaye carloringienne. C'était le salaire de Benott d'Alignan dont le zèle avait fait succomber Béziers, la noble Garcassonne, l'inexpugable château de Ternes, l'importante principant de Fenouillèdes, chavee le vicoute Noquez, désarmé et assoup le roi d'Arugon. Louis voulut revêtires, réveurs extraordiauries d'un caractère religieux, et prétendit les concéder pour le reunde de van due, et le suits de un pier, le roi Philippe - Auguste!

Le comte de Toulouse suivait pas à pas l'ost roval depuis le Rhône à la tête des Provençaux, et se réunit au comte de Foix et au jeune vicomte Trencabel, expulsés de Carcassonne, Les trois princes poussaient l'armée de France, la lance dans les reins, la contenant comme un troupeau dans la grande vallée septimanienne, ravageant le sol. massacrant les trainards, enlevant les transfuges qui venaient se rendre au roi de France. Jourdain de Cab-Aret, un parent des Trencabel, surpris dans sa désertion, expia sa lâcheté, par une dure captivité et une mort honteuse dans les cachols de Toulouse, Le comte de Foix et le jeune vicomte avaient voulu défendre Carcassonne; mais ni les supplications du héros, ni les larmes de l'orphelin ne purent toucher les citoyens terrorisés par le parti monacal et la faction des Montfort. Les chefs de cette plèbe fanatique et féroce, un barbier et deux forgerons, affublés de la robe rouge des con-

1. Hist, du Lang., t. V. 644.

suls, reçurent à la porte orientale, le roi Louis VIII. et l'introduisirent dans la noble cité chevaleresque et dans le poétique château vicomtal, sur lequel fut arborée l'oriflor de France, Romain de Saint-Ange chassa de son siége Ramon de Rocafort. l'évêque national, expulsé par la première croisade, et rétabli par la victoire romane et la mort de l'évêque croisé Gui de Vaux-Cernay. Le légat mit à sa place Clarin, un autre moine français, ancien chancelier de Simon de Montfort. Il rétablit alors, sans doute, la messe perpétuelle fondée en l'honneur de ce chef, dans la chapelle de Sainte-Croix, et ralluma sur son cénotaphe restauré la lampe funèbre qui devait y brûler pendant près de six siècles '. Louis laissa dans le château un sénéchal français, Adam de Milly, et après avoir réorganisé l'autorité royale et catholique, il quitta Carcassonne. Deux corps de cavalerie éclairaient la marche du monarque capétien. L'un marchait à l'ouest, refoulant Ramon VII sur Toulouse : l'autre obliquait au sud, et poussait sur Limous le comte de Foix. Limous descendu de son coteau par Montfort, et remonté sur la hauteur par Trencabel, fut redescendu au bord de l'Aude, par le roi Louis, et rendu auxenfants de Lambert de Croissy, tué en Orient. Jehan de Bruyères reprit Chalabre, capitale du Chercorb, et Gui de Lévis, le maréchal, ressaisit Mirepois où il attendit le roi. Louis, dont ces deux colonnes couvraient les flancs et protégeaient les haltes, escorté du légat et des évêques,

1. Hist. du Long., t. V, pr. 135.

s'avanca vers les Pyrénées. Il occupa Montréal, Fanjaus : déposséda les maisons consanguines de Fanjaus et de Prouilie; rendit le château de Propille aux moines de Saint-Dominique, et la ville de Fanjans à l'évêque de Toulouse. De Fanjaus. par des collines arides et battues des vents, il marcha sur Mirenois, où Gui de Lévis le recut dans le manoir reconquis des fils de Belissen, fugitifs vers les monts du Thabor. De Mirepois, à travers la plaine et la forêt de Bolbone et par la colonie guerrière des Allemands, qui gardait l'abbave de Saint-Antonin, il se rendit à Pamiers, où il s'établit dans le Castellar, pendant que l'armée dressa ses tentes. hors des murailles, près d'une église rustique, qui denuis a conservé son surnom du camp des Francais.

L'abbé de Saint-Antonin qui avait ouvert à Louis les portes de la ville et du Castellar, exigea d'abord l'hommage du monarque, comme il l'avait exigé de Simo de Montfort's. Ez mei Morin, abbé de ce leu, à toi Louis, roi des Françuis, je te comfece ce hâteau de Pamiers aves es forteresse, pour qui us sois le fidèle gardien du Castellar, de la ville de Dieu et de saint Antonin, et de ses clercs présents et futurs. El je te concède aussi le jardin et la treille, et la moitid de riud; al treille, et la moitid de riud; al la treille, et la moitid de riud; al caracte de l'Artége. En tout cela tera cédé pour ta vie du-rant seulement. — Et moi, Louis, roi des Françuis, pour ma maison faite dans echtaeu, le promes

<sup>4.</sup> Pierre de Vaux-Cernay, ch. axiv.

à Dieu et à saint Antonin, et à tous les clercs présents et futurs, en service, un demi-muid de froment criblé, un demi-muid de vin pur, une vache grasse et quatre porcs, ou quatre sols pavés annuellement à la fête de saint Antonin, » Louis exigea qu'Amaury de Montfort renoncât à ce pariage conclu avec l'abbé Pierre (1218), comme Simon l'avait contracté avec l'abbé Vidal (1209), et le cardinal de Saint-Ange consentit à ce que le roi leur succédat aux conditions bumblement acceptées par les comtes de Montfort, et hautainement repoussées par les comtes de Foix, Légalement établi dans le Castellar, Louis v convoqua le parlement des évêques, abbés, barons et chevaliers de la croisade. Il v réorganisa la conquête telle que Simon de Montfort l'avait, quinze ans auparavant, organisée dans les mêmes tours ! Le légat fit seulement ajouter aux anciens règlements déjà si sévères quelques articles encore plus rigoureux. Après la troisième monition, l'excommunié était passible d'une amende de neuf livres et un denier, et de la confiscation totale de ses bien's, après un an de contumace. Enfin, le roi confirma aux évêques et aux abbés la possession de toutes les terres précédemment confisquées sur les hérétiques, et recut les serments des prélats et des barons qui devaient rester les gardiens de la conquête méridionale. Cette conquête s'était faite surtout au bénéfice de l'Église romaine : aussi les évêques nourrirent-ils l'ost de France qui traversait

<sup>1.</sup> Hist. du Lang., t. V. Addit. au liv. XXII. Assises de Pamiers.

leurs territoires et l'évêque de Tonlouse (à qui le roi venait d'octroyer trois villes et trente villages) se distingua par ses largesses, pendant le séjour du monarque dans le Castellar de Pamiers.

Louis se trouvait au pied même des Pyrénées. dont anoun Capétien, hormis son aïeul, n'avait encore apercu les cimes neigeuses. Il n'eut point l'idée d'attaquer Foix, qui n'était qu'à une longueur de lance, ni de marcher sur Toulouse : il se hàta de reprendre la route de France : qui le pressait ainsi ? L'hiver qui descendait des montagnes, la fièvre qui suivait l'ost depuis Avignon, et probablement encore une autre maladie qui l'attendait dans les délicieux vignobles de Carcassonne et de Pamiers. Il prit la voie la plus courte, et se dirigea vers l'Albigeois pour v rétablir les chefs croisés et récevoir l'hommage des barons méridionaux. De Pamiers. il se rendit à Bolbone, monastère patriote, quoique cistercien, et sépulture des comtes de Foix. Il put voir sculpté sur son tombeau le grand comte Ramon-Roger, le compagnon en Orient de Richard Cœur-de-Lion, le vainqueur de Simon de Montfort, et l'orateur de la cause romane au Vatican, Remontant la rive de l'Ers, le roi vint à Belpech, bourg des Maurand, et fit halte dans leur château, sur le coteau septentrional. Là, il rencontra Sanche-Nuñez, comte de Roussillon et de Cerdagne '. Ce prince était fils de don Sanche, troisième fils de Ramon-Bérenger, comte de Barcelone, et de Pétronilla d'Aragon. Conséquemment, il était cousin

1. Gest. Com. Barc., p. 47. - Zurita, Liv. II. ch. Lixi.

germain de Pierre II, roi d'Aragon, et grand-oncle de Ramon - Bérenger, comte de Provence, et du ienne don Jaigmé, le Conquistador. Le lâche Nuñez avait abandonné la cause du Midi, et son cousin par alliance, Ramon VI, comte de Toulouse, Il devint l'ami de Montfort, qui l'investit de la vicomté de Fenouillèdes, confisquée sur Pierre de Saissac. fils d'Ava, héritière de cette principauté pyrénéenne. Nuñez, bientôt après, fut dénossédé de Fenouillèdes, par la victoire romane, Louis VIII. pour s'attacher le prince catalan, lui dépêcha l'abhé de la Grasse, au moment de se mettre en marche vers le Midi. Nuñez répondit au roi, par le même cénobite, qu'il se réjouissait de sa croisade, entreprise pour la défense de la foi et l'exaltation de l'Église, et il s'engageait à le servir sur terro et sur mer. Louis lui promit la restitution de Fenouillèdes dont il expulsa Pierre de Saissac. l'héritier légitime et le prince national. Le Catalan vint recevoir du Capétien l'investiture de leur commun larcin à Belpech, en Lauragais. Ce traître habile, influent dans les deux cours de Barcelone et de Marseille, entraîna vers la France, ses neveux le roi d'Aragon et le comte de Provence '.

De Belpech, à travers le Lauragais, le roi gagna Gastelnaudari; il espérait y recevoir l'hommage de Bernard-Othon, le puissant seigneur de Laurac, et de ses frères les chevaliers d'Aniort. Il ne les y trouva pas, nous en avons pour garant le silence des chroniques et l'acharnement de Blanche de

<sup>1.</sup> Hist. du Lang., t. V, p. 348.

Castille à punir cette défection, vengeauce qui ne s'arrêtera qu'ayec la ruine totale de l'antique maison d'Impéria. A Puilaurens, il ne rencontra sans doute pas davantage Sicard, seigneur de cette cité : pourtant Sicard avait écrit au roi : « Donc, illustre seigneur, nous implorons votre Nécessité !, arrosant les pieds de Votre Majesté de nos larmes et de nos prières larmoyantes, jusqu'à ce que Votre Miséricor de daigne nous recevoir sous l'ombre de ses ailes. » Le prompt Sicard, si bassement tombé, s'était relevé agilement; et son parent et coseigneur, Isarn de Saint-Paul sur l'Agout, abattu comme lui. mais soutenu par son peuple, s'était également dérobé à la nécessité du roi de France. Au surplus, les moines qui les effrayaient, les débauchaient, et leur servaient de secrétaires, prétaient à ces vaillants hommes ces abjections d'attitude et de langage, et le rédacteur de cette supplique larmoyante était évidemment l'abbé de Saint-Benoît de Castres 1. La réaction commencait : le peuple revenait de son effroi. Le roi entra en pariage avec l'abbé de Castres et l'évêque d'Albi, et réorganisa la conquête de l'Albigeois. Il rétablit Gui de Monfort à Castres, confisqué sur les Guillabert, et les enfants de Lambert de Croissy à Lombers confisqué sur les Boissezon. Ces enfants étaient en bas âge, sous

<sup>1. «</sup>Recssitudinem exhoranue»: Il cal probable que la laugue a tourné au pauvre chevaller, dans le trouble de son esprit, et qu'il a voulu dire: Ceistudenem, t. V, p. 612. Sicard assistait comme témoin à la donation que Ramon VII fit de Saint-Félix au comte de Foix.

<sup>2</sup> Hist. du Lang., t. V, p. 642.

la tutelle de leur mère, et dans l'intérêt de la conquete, Gui de Monfort, veuf d'Elvige d'Ibelin, une bretonne, née en Palestine, épousa la provençale Brianda de Monteil-Adhemar, veuve de Lambert de Croissy, tué naguère en Orient, Ainsi le frère du chef de la croisade eut son grand fief au conr même de l'Albigeois, et occupa toute la vallée de l'Agout et les collines latérales jusqu'au Tarn et iusqu'à la Montagne-Noire. Le roi ne traversa pas ces vastes et dangereuses forêts où fut construit plus tard Réalmont. Mais de Saint-Paul, il se porta sur Layaur, illustré par tant de tragiques souvenirs; et de Lavaur, il marcha rapidement vers Albi. L'évêque qui lui avait porté la soumission des habitants, et qui l'accompagnait depuis Avignon, lui ouvrit les portes de l'illustre cité. L'archevêque de Narbonne mena au roi Agnès de Montpellier. vicomtesse de Carcassonne '. Cette princesse mendiante avait accepté de Simon de Montfort, l'assassin de son mari, une rente de trois cents sols melgoriens, et maintenant elle obtenait du roi, spoliateur de son fils, un subside de quarante livres. Épouse indigne, non moins qu'indigne mère, cette femme, qui tenait à vivre, même dans l'abjection. put manger du pain, trempé dans le sang du martyr et les larmes de l'orphelin de Carcassonne foet 1226).

Louis laisse un sénéchal dans le Castel-vieil des vicomtes, pour contenir, de concert avec l'évêque, la cité qui avait donné son nom au catharisme

1. Hist. du Lang., t. V, pr. 140.

aquitain. Il ae dirige vers Rodez, sans inquiéter les garnisons romanes campées dans les fortes roches de Penne, de Cordoue et de Peyrusse, sur les deux rives de l'Aveyron. Il se borne à ressaisir les Etats du vicomte de Carcassonne et la terre du maréchal arrachée au vicomte de Foix. Son avantgarde s'était avancée jusqu'à Bazièges, mais il n'avait pas attaqué Toulouse où Ramon VII et Roger-Bernard reforment, dans ce temps-là même, une nonvelle ligue nationale. Il remit à l'année suivante de soumettre la grande cité méridionale. Il laisse à Carcassonne Humbert de Beaujeu, avec un corps de croisés, pour garder les tronçons de cette conquête inachevée et pour contenir les peuples déjà frémissants, et il ae hâte de regagner la France '. Au siège d'Avignon près, son expédition n'a été qu'une promenade de monarque féodal, une chevauchée triomphale, préparée par les évéques. Toutefois, il a fait plus en une course victorieuse que quinze ans de croisade. Il a presque réalisé le rêve de Philippe Auguste. La France touche aux Pyrénées.

Mais pourquoi se retire-t-il si précipitamment! La conquête n'est qu'ébanchée, et sa retruite a l'air d'une débade. Trois ennemis menacent son retour: devant lui, Thiver; derrière lui, non insurrection qui va le harceler de ses lances; avec lui une épidémie qui suit l'ott dépuis le Rhône et le transpèrce de ses aiguillons. Cette armée malade f'avance à travers des peuples hostiles et effrayés, vivant de

1 G. de Puil. - Gesta Lud., Vill.

déprédations, ravageant les vignobles, et les fruits verts joignent leur vengeance aux pluies d'automne. Le roi s'éloigne effaré, à travers le montagneux Rouergue, par la strade antique et fatale où roulait naguère le char funèbre de Simon de Montfort. Ce peuple est épuisé de sang et défailli de cœur; mais le ciel et la terre semblent lui venir en aide, dans sa querre sainte. La terre si saine infeste ses eaux. le ciel si pur empoisonne ses rayons, et les croisés échappés aux traits de l'homme expirent sous les flèches irrésistibles du soleil. L'ost sème sa route de débris : les chefs aussi sont frappés : l'archevêque de Reims, le comte de Namur, Bourchard de Marly, succombent. Le roi lui-même, atteint par l'invisible et funèbre archer, languit dans son armure fleurdelisée, et tombe de son palefroi de bataille. Il meurt à l'àge de trente-six ans, à Montnensier en Auvergne, réalisant les prévisions paternelles et les prédictions populaires. L'armée en deuil ne ramena dans Paris que son cadavre enveloppé dans une peau de bœuf'. C'est ainsi que revenaient en France, sur leur char funéraire, les triomphateurs de l'Albigeois.

Alt pourquoi ce peuple, naguère victorieux, s'est-il ainsi montré défaillant et abattu? Pourquoi Nîmes, Narboune, Carcassonne, n'ont-elles pas suivi l'hérolque exemple d'Avignou? Il est maintenant manifeste que la grande vallée qui se creuse entre la Montagne-Noire et les Corbières eût été le tombeau du lion de France.

<sup>1</sup> C'est dans ce sac de cuir qu'en 1793, il fut retrouvé dans les caveaux de Saint-Denis.

## VII

APRÈS LA MORT DU ROI, LE CARDINAL RAMEVE L'ABRÉS EN PARICE, —
BLACCHO DE CASTILLE CONTINUE LA CUBBRO CONTRE LE BIOL. — LES
PRINCES BOBLATO SE LUGGEST DANS TODLOGES. — LES CERTALIBES, LUE
ROCREGOS ET LE PEDUE ES BOULÉVEY CONTRE LES PRANÇAIS, —
VECESTUDES DE CUETT DERBIER LUTTE LESSARBILE.

Cependant les comtes de Toulouse et de Foix et leur jeune cousin le vicomte de Carcassonne s'étaient jetés dans Toulouse pour la défendré contre le roi de France. Pendant que Louis VIII, dans le Castellar de Pamiers, organisait sa conquête du Midi, les trois princes, les chevaliers et les consuls. réunis dans le Capitole de Toulouse, se liguaient de nouveau pour arracher leur patrie au monarque capétien. Cette ligue patriotique, au milieu de l'abbattement et de l'effarement universels, n'est pas sans grandeur, et rappelle l'héroïque conjuration des princes exilés, sur une cime de Catalogne, d'où partit la délivrance romane. Ramon VII et Roger-Bernard s'unissent par un traité particulier, Trencabel n'étant pas majeur, et les largesses du comte de Toulouse montrent combien il tenait à s'attacher le héros pyrénéen '. Les deux princes jurent d'oublier tous leurs griefs futurs, et de ne conclure ni paix ni trève avec le roi de France et ses alliés. saus leur consentement mutuel. Ramon cède à

Marca. Bear., 8, 21.

Roger Bernard et à ses descendants, tous ses droits sur les châteaux de Palbers, Pereilhe, Alsen, Rabat, Castelverdun et Quier, dans le comté de Foix, Ramon confirme la donation qu'il a faite à Roger-Bernard, après la victoire romane, du château de Saint-Félix et d'une vingtaine de villages du Lauragais. Enfin Ramon reconnalt la validité du testament du jeune Trencabel en faveur de son tuteur le comte de Foix, et lui promet l'investiture de tous les domaines du vicomte mort sans postérité, dans les vicomtés de Carcassonne, Béziers, Agde, Lodève, Albi et Rouergue. Les vingt-quatre consuls de Toblouse se rendirent garants de ce traité que le comte Ramon consentit à Roger-Bernard, en présence de ses barons pyrénéens : Pierre-Roger. chef des Bélissen, expulsé de Mirepois, Pierre de Fenouillet, dépossédé de sa vicomté de Fenouillèdes, Arnauld de Villemur, seigneur de Saverdun, Ramon d'Aniort, seigneur de Belvèse, Pierre de Durban. Bernard de Durfort, et son frère Pons-Adhémar | de Roudeille, Pons de Villeneuve, Sicard de Montault, et Othon de Terridas ou de l'Ile, fils d'Esclarmonde de Foix. A ces témoins, il faut évidemment ajouter les seigneurs des terres concédées, Ramon de Pereilla, Amiel de Palhers. Ramon-Sanche de Rabat, Othon-Arnauld de Castelverdun et les nombreux chevaliers, de Saint-Félix et du Lauragais qui passaient sous la domination directe du comte de Foix; et enfin, reflet affaibli de son grand frère, le pieux et chevaleresque Loup de Foix, le Bayard du xiii' siècle.

Les trois princes et les magnanimes conjurés atten-

daient l'attaque du roi de France. Mais il passa rapidement vers le Nord, sans regarder Tonlouse. Alors, ils sortent de leurs murailles, etreconduisent l'ost royal, harcelant ses derrières, voltigeant sur ses flancs, enlevant ses trainards, jusqu'aux confins extrêmes du Rouergue. A mesure que l'armée francause se retirait. la population se soulevait sur ses traces : et le soulévement des paysans entraînait les défections patriotiques des barons. Nous avons déià vu l'un des seigneurs d'Aniort sièger parmi les conjurés de Toulouse, ainsi que l'un des chevaliers de l'Ile-Jourdain, Les barons de Termes, de Cab Aret. de Menerbe, tous ceux des Corbières et de la Montagne-Noire, surpris et fascinés par les évêques. revinrent à la cause nationale. Le roi de France ne conserva que les villes occupées par ses sénéchaux. et par les chefs croisés gardiens de la conquête. Ainsi l'insurrection patriotique, qui déjà rugissait sur les traces de sa retraite, redoubla d'intensité quand on apprit sa maladie, et enfin sa mort en Auvergne. La mort de Louis comme celle de Simon parut un miracle, l'œuvre des puissances célestes 1. Les saints grees avaient vaincu les saints francs et romains. Exsupère, le doux pâtre cantabre, avait de sa houlette shattu le lion de France et la bête romaine. Ainsi parlait, ainsi chantait nn peuple naïvement et poétiquement superstitieux. Mais les Cathares n'y vovaient que la victoire de l'Esprit de Dieu, le céleste Archer, et les Vaudois le triomphe du Christ et de Jéhova

 Les Français et même les Aquitains accusérent Rome et le légat de la mort du roi. — Figueyras, Roma, strophes.

La mort de Louis VIII jetait la monarchie dans des troubles profonds et d'incalculables hasards. La couronne tombait à un prince de douze ans : la régence était donnée à sa mère, Blanche de Castille : mais les grands vassaux s'indignaient d'obéir à cette étrangère : à leur tête se trouvait Pierre, duc de Bretague, le perspicace politique féodal, surnommé Mauclerc par les Français à cause de sa baine contre les Capétiens. Ainsi révolte au Nord. croisade au Midi, et tout autour rivalité de l'Aragon, hostilité de l'Angleterre, inimitié de l'Allemagne, et sur ce trône entouré de tant d'orages, un enfant. Sur la foi de Bome, on a donc aventuré le royaume et perdu le roi. Ainsi s'est tristement réalisée l'anxiété prophétique de Philippe-Auguste mourant: mais pour sauver la France, après l'avoir ietée aux écueils, deux personnages sont au gouvernail. Blanche de Castille et Romain de Saint-Ange.

Co nouveau lógat du saint-siége est un jeune cardinal-disors, beau, gradeux, insimuant, un diplomate italien, doublé d'un proconsul théocratique. Rome l'avaite envoyé pour relever la croisadé expirante, raviver l'extermination du Sud, en investir le roi de France, et dominer co monarque par la reine. O'étail 'nage tentateur entrevu par le vieux et sagace roi Philippe-Auguste. Blanche fut l'Éve de la monarchie capétienne. Le Serpent séduisit l'ambitieuse Espagnole qui déjà régnait sous le nom de

i. Agreable à Dieu comme aux hommes. Guilh. de Puilaurens; et Gestes glorieux des Français.

Louis VIII, et fit briller à ses yeux la conquête romane, comme le fruit de l'arbre de vie pour la maison de France, merveilleuse pomme d'or dont l'arrachement tragique ferait d'elle une déesse et de ses descendants une dynastie de dieux. Dès lors, l'impulsion gouvernementale, on le sent, part du légat. A la politique lente, prudente, sagement et fortement calculée de Philippe-Auguste, succède une politique aventureuse, violente, passionnée, inhumaine et d'un mélange à la fois féminin et sacerdotal. L'esprit français est farouchement déformé par la fusion du caractère italien et du tempérament espagnol. C'est Romain qui, d'accord avec Blanche, exige impérieusement l'abdication d'Amauri et la substitution de Louis VIII, pousse à son corps défendant le roi sur le Midi, lui fournit le subside impie des décimes ecclésiastiques; et lui-même, tel qu'un autre Arnauld-Amalric, dictateur sacerdotal, marche à la tête de la croisade, à côté du prince qu'il dirige et qu'il tient, en quelque sorte, à la solde du pontife souverain. Après la mort du monarque, c'est Romain qui ramène à Paris son cercueil, patronne la régente étrangère, fait sacrer l'orphelin délaissé, menace une noblesse agressive, et protége le trône de cet enfant, des foudres pontificales. Romain de Saint-Ange fut le tuteur sacerdotal du jeune Louis IX, ce futur saint de la réaction catholique triomphante, cet héritier mnocent et candide des crimes de la croisade, né dans l'année même du concile de Latran qui donnait à la France le Midi vaincu (1215).

Romain fut plus encore : mais comment dirons-

nous? L'histoire peut-elle recueillir les rameurs nonulaires, les indiscrétions des moines et des poëtes contemporains, les graves et graveleux chuchotements des vieux siècles? Oui, sans doute, quand ces murmures expliquent l'inexplicable mystère du martyre des peuples et du scandaleux triomphe des rois. Louis VIII, prince délicat, mais pacifique, et de tempérament aphrodisiaque, se mourait en Auvergne. Les médecins déclarèrent qu'il succombait à sa trop longue privation des tendresses de la reine. Archambaud de Bourbon s'imagina qu'nne sucelle d'élite pouvait dans cette extrémité remplacer salutairement Blanche de Castille. L'officieux comte fit chercher une ieune fille vierge et noble de ces montagnes, et, pendant son sommeil. l'introduisit furtivement dans la chambre à coucher du roi. Louis à son réveil vit, avec étonnement, la belle vassale venue, dit-elle, non par aiguillon de volupté, mais par dévouement féodal et, selon l'avis des médecins, pour soulager et sauver le roi. «Damoiselle, répondit le prince, il n'en sera point ainsi : je ne pecherai mortellement; » et il mourut victime de sa chasteté. Nous reconnaissons à cette pureté le père de saint Louis; mais sa veuve n'eut pas, assure-t-on, les mêmes scrupules religieux. Le même peuple qui a roulé autour du pâle front de Louis VIII, ce nimbe de pudeur, a jeté des ombres sur la vertu de Blanche; et c'est sur un nuage fuyant de galanterie chevaleresque et sacerdotale que nous apparaît, dans les profondeurs

<sup>1.</sup> Chron. de G. de Puilaurens, ch. 36.

du Moyen âge, la mâle et farouche figure de la plus grande des reines de France. Rome n'a pas osé la disculper. Rome, pour qui elle avait tant fait, et qui, maleré ses désordres domestiques, a canonisé Charlemagne, n'a pas osé glorifier Blanche de Castille. C'est sur son fils, qui héritera candidement du fruit sanglant de son crime et de son génie, que les papes reporteront l'auréole de sainteté catholique. Blanche eut donc pour amant Romain de Saint-Ange, et cette connivence divulguée par le neuple, confirmée par les résultats politiques, l'est encore par la tradition des reines de France, qui. deux fois, sur cet exemple, dans des circonstances analogues, introduisirent un prince de l'Église romaine dans le lit souillé des Capétiens. Et certes. cet amant sacerdotal, bien mieux que le léger, indiscret et inconséquent Thibaud, comte de Champagne, convenait à la maturité ardente et superstitieusement spéculatrice de la superbe Espagnole. Par lui la régente s'assurait de la protection du Saint-Siège contre les ennemis de la France, et le légat disposait des forces de la France contre les ennemis du Saint-Sière. Ainsi, c'est de cet adultère roval et théogratique, que devait sortir l'affermissement du pieux et chaste règne de saint Louis, et la ruine de l'église tendre et mystique des Purs et des Amis de Dies. Cetto croisade méticuleusement soutenue par Philippe-Auguste, reprise à regret et péniblement ébauchée par Louis VIII, va, malgré les tumultes d'une minorité royale, être vigoureu-

## 1. Expression des écoliers de Paris.

sement et victorieusement consommée par Blanche de Castille. La régente et le ligat confirment le partage du Midi : le Rhône divisera leurs spoliations, Rome gardera les Alpes, la Prance prendra Les Pyrénées. Blanche abandonne à Romain l'église cathare; Romain sacrifie à Blanche la maison de Saint-Gélis. Le lègat repoussera toujours la réconciliation du comte de Toulonse, ou ne l'acceptera que comme une grâce et qu'à la condition que ses États tomberont directement ou indirectement dans la maison de France. Tel est leur pacte secret: une église et une race sont condamnées à mort; ils se liverront ces deux sadavres

Grégoire IX, car le faible Honorius III était mort six mois après le pâle Louis VIII (mars 1227), Grégoire IX, cousin d'Innocent III, ami de saint Dominique, patron de Blanche de Castille, et une âme du même bronze, monte au siége pontifical, et ordonne à Blanche de recommencer la guerre. La guerre n'avait point cessé dans le Midi, Elle s'était ravivée de la mort du roi ; l'insurrection redoubla pendant l'automne, et les princes reprennent l'offensive en plein hiver, avant que le printemps ramenat les Français. Les trophadours chantent la guerre sainte. Pierre Cardinal entonne le chant des batailles de Ramon VI. - Comte Ramon, duc de Narbonne, marquis de Proyence, votre valeur est si grande qu'elle enhardit tout le monde, car de la mer de Bayonne jusqu'à Valence la nation fausse et traftresse au ra châtiment et repentir. Ces ivrognes de Français, vous les tenez pour vils, et vous les craignez moins encore que l'épervier ne redoute la

perdiris '!—Jamais, s'écriolo valoureux Bernard de Monteuc, je no su venir un si gontil printemps I II vient entouré de jois et de charsons, de tumulte et de guerre, d'émotion et d'éfroit, d'hommes de pind et d'hommes de cheval. Tel qui ne savait que deviere et dormir va tirer l'épée et brandir la lance!

Il m'est doux de voir bouviers et bergers fuir épouvantés; et doux de voir les riches barons mettre au vent leurs trésers et leurs bannières, Mainteannt el quin a'vait point de cœur charières, et tel bourgoois qui vivait honteus-moent montendeivard. Cest une grande guerre. Il n'y a point de joie pour le seigneur qui ne peut affranchir ses sujets !

Dans auom homme, onne trouve, selon mon idde, tant d'amour et tant de foi que dans les siens. En nulle chose, ils ne vous tromperout, si vous ne les trompez pas. A seigneur qui opprime et tyrannise, on ne peut garder ni foi ni hommage. Mais uni esigneur qui gouverne bien son peuple peut avec lui conserver et conquérir!

Sachaz que le monde n'a trésors ni richesses que je ne tienne pour vils, s'ils sont honteux. Bientôt vient la mort; mais les l'àcbes ne le comprennent pas comme les braves. Je prise une richesse honteuse moins que l'honneur, et une vie sans gloire

Canso de Peyre cardinal.

moins que la mort. Celui-là est fou qui se fait méprisor, mais eclui qui se fait aimer et honorer, celui-là est sage!

Je supplie le preux conte de Toulouse, mon seigneur, de se souvenir des fidèles et des félous, Qu'envers ses défeneurs il soit reconnaissant, et qu'il soit libéral euvers ses généroux serviteurs. Car le sage dit: coli qui vout lere aimé solidement, doit aussi aimer saus feinte; et qui veut abaisser ou anèuntir ses ennemis, doit choisir ses amis !

A ces chants des troubadours, aux sons lugubres de la corne de vache, leur tromne pastorale, reientissant sinistrement de cime en cime, d'un bout à l'antre des Pyrénées, toutes les tribus romanes accourent se ranger autour de leur chef, chacune sous son pennon et son symbole. La brebis de Toulouse, le taureau de Béarn, l'aigle d'Agen, le soleil d'Albi et des Cévenues, les houlettes ibères trausformées en lauces, de Carcassonne, Commenges, Foix, Palhars Castelbon, sont arbores par les chofs des clans pyrénéens, ces pasteurs des combats et de la mort. Ramon VII voit accourir à ses côtés les Toulouse, les d'Alfar, les Villeneuve, les Roaix, les Maurand, les Arnauld Bernard, barons puissants de la cité; puis les barons des eampagnes. les seigneurs de Vertfeuil, de Lantar, de Caraman, de Marquefabe, de l'Ile-Jourdain. Avec ces chevaliers marchent, leurs égaux et même leurs sup(-

1. Rainouard, Bern. Arnauld de Monteuc.

rieurs, les consuls de Toulouse, chefs des milicaurbaines. Parrin ces vingf-quarte consuls on re marque Arnauld-Ramon de Baragnon, Vidal du Mas, des Saint-André-Cap-de-Pore du Lauragais, Bernard de Roqueville, seigneur de Cassers, de tragique souvenir; Pierre Johannis, de ces marchands qui, au retour des sutilés, introdusirient Ramon VI dans Toulouse; et Ramon de Carassonne, oncle du jeuen vicomt, qui s'était soumis à Monifort, mais qui s'était relevé de cette chute par le patriroisme et la guerre ;

Ramon Roger, vicomto de Garcassonne, àgé de vinçt ans, voit se presser autour de lui les seigneurs de la Gerdagne, des Corhières et de la Montagnet de la Gerdagne, des Corhières et de la Montagnet Polore, les seigneurs de l'Albigoois, et à leur de la Concelle, le preux, le song, l'accant et l'adreit Pelloy de Calabastens, et ses trois frères Pons, Manfred et Rabastens, et ses trois frères Pons, Manfred et Rabastens, et ses trois frères Pons, Manfred et Rabiemer, et avec ecuix du querey, un baron, bos envers ses auis, unis euers ses eurosis, dur et polynous, Rattier de Gaussade, Pelfort et Rattier étaient consins du comte de Poix, ayant épousé, le premier, Excusus (la basque), et le second, Obiesa (la Biscaina), filles de Jourdain de l'Ille et de la grande Esclarmonde de Poix.

Le comte de Toulouse et le vicomte de Carcassonne forment comme les ailes de l'armée chevaleresque, dont le centre est commandé par Roger-Bernard, comte de Foix; le héros libérateur du Midi, l'Olivier des guerres romanes. Roger-Bernard

<sup>1.</sup> Hist. du Lang., pr. 65, p. 583.

a le revard doux. la lèvre souriante et la parole suave et éloquente, mais comme tous les princes de sa maison, il porte la tôte haute et superbe 1. Ses barons l'appellent le grand; ses poètes, le sage et le savaut; ses ministres, le bon, le pieux, le très religieux, et le prince mérite tous ces élores de l'admiration de son siècle. Avec lui, son frère et son émule, l'héroique Loup de Foix : leur précenteur chevaleresque, Adhemar de Roudeille : Pierre de Durban, le poële et le porte-bannière de Foix : Arnauld de Villamur, de Saverdun, qui réunit la force à l'audace, la richesse à la sagesse. Bernard-Amiel. frère d'Arnauld, accouru l'uu des premiers de son château de Palhers. Les fils de Belissen, et le chef des quatre rameaux masculins, le fougueux Pierre-Roger de Mirepois, châtelain d'Aura; le sage Arnauld-Roger, seigneur de Percille, le puissant Isarn de Fanjaus, et les nombreux Batailla. Les huit rameany féminins qui comprennent les Rabat, les Lordat, les Arvigna, les Astanava, les Castelverdun, et presque tout le baronnage de Foix. Le sage et pieux Ramou de Pereille, seigueur de Montségur, voit se grouper autour de lui la chevalerie de l'Olmès, ses parents de Lavelanet, du Peyrat de Belestar, de Massabrac, de Montferrier, de Roquefissade et de Saint-Paul de Jarratz, qui sont des Lantar, des fils de Conffer et de Lampagie.

L'ingénieur du comte de Toulouse est Ugo de la Baccalaria, de Cap de Nac, l'ancien Uxellodunum de Cèsar; celui du vicomte de Carcassonne, Jordan

1. Pierre de Vieux-Cernay.

de Villar, du Rasez, et celui de comte de Foix, Escot de Liuars, du Lauragais', Et chacun de ces chefs et de ces osts a ses troubabours. Les capitouls de Toulouse, Guillem Figueyras; le comte Ramon, Pierre Cardinal: le vicomte de Carcassonne. Ramon de Miraval : le comte de Foix, Guilhem de Tudelle, l'Homère des guerres romanes, An plus grand des chevaliers, le plus grand des troubadours. Roger-Bernard était le vrai chef de l'expédition : il dominait les deux jeunes comtes par l'age, la sagesse, le génie, la renommée; ses suzerains n'étajent que ses pupilles et ses lieutenants. Il résolut de dégager ses États de Foix, et d'attaoner les Français simultanément. à l'ouest, à Hauterive, sur l'Ariège, par le comte et les consuls de Toulouse; à l'est, à Limous sur l'Aude, par le vicomte de Carcassonne : tandis qu'au nord il s'élancerait sur Pamiers. Mirceois et Chalabre. qu'il arracherait aux croisés.

Le comte, en effet, descendu de son donjon de Foix, s'élance, common naigle, sur Pamiers, sur os fameux Castellar où la croisade monastique et royale avait deux fois (1211 et 1228) organisé la conquête; et les moines de Saint-Antionin, qui deux fois avaient appelé Tivassion, durent sans doute, pour se dérober à leur juste châtiment, ser éfugier à l'ombre des lances françaises. Maître de l'amiers, il dégages Saverdun, ettendit la main au comte et aux consuls de Toulouse qui vensient assiéger Hauterire! C'exte no bourg assissur la droite de l'Artiégo,

Guil. de Tudella, vers 8157, et 8338.
 G. de Puil. c. 37.

aux confins du comté de Foix; la berge du fleuve est basse, et le château ne mérite son nom que par la hanteur et l'escarpement de ses murs. Le seigneur d'Hauterive était cathare, et sa fille Aicelina, diaconesse illustre, évangélisait ce canton du Lauraonis. Son albigisme avait attiré l'avant-garde royale qui, depuis le départ de l'ost, continuait d'occuper ce poste important, et d'inquiéter les deux rives de l'Ariège. Ramon VII et ses capitouls vinrent l'investir pendant l'hiver : l'illustre Arnauld de Villemur, seigneur de Saverdun, Isarn de Cinctegabelle, Sicard de Durfort, et son frère Pons-Adhemar de Roudeilla, et Mancip de Gailfac-Toulza. descendirent de leurs manoirs. Le bourg escaladé capitula : les croisés n'eurent que la vie sauve : Ramon v perdit, d'un coup de flèche, un vaillant chevalier de l'Agenais, Estève de Ferréol, Maître d'Hauterive, le comte marcha sur Baziéges, Aviguonnet, la Bessède et Castelnaudari, refoulant devant lui les Français. Nous pensons que les deux vaillants consuls qui opéraient dans le Lauragais étaient Bernard de Roqueville et Ramon de Carcassonne, oncle du comte Trencabel '.

De son côté, le jeune vicomte, à la tête des chevaliers de Chercorb et des Corbières, investit Limous. Limous était un fief vicomtal. A la vue de leur seigneur, les habitauts s'insurgent, chassent les Français, ouvrent leurs portes à l'orphelin de Carcassonne. Par la prise de Limous et d'Haute-

Trencabel était vicomte d'Albi, et comte de Carcassonne.

rive, les chefs croisés intermédiaires se trouvèrent tournés, et durent craindre de voir le cercle fatal se refermer derrière eux, au Nord, Gui de Lévis et Jehan de Bruyères abandonnèrent leurs châteaux usurnés, et se retirèrent en hâte, en traversant la Malenevre, sous Carcassonne. Le comte de Foix reprend Mirepois, l'Olmès, le Rasez, et rejoint dans Limous son pupille Trencabel, Le jeune vicomte reconnaissant donne à Roger-Bernard le Chercorb. qui est la montagne de Chalabre, et dont la chaine arroudie forme comme un bouclier de granit sur la frontière orientale du comté de Foix. En même temps il lui remet en garde Limous et lout le Rasez, tant que les Français occuperont ses domaines, et six ans après qu'ils auront évacué Béziers et Carcassonne. Ce langage prouve quel était l'espoir des princes méridionaux (17 juin 1227) 1.

Le sénécial Humbert de Beaujou, et les chefs frauçais expulsés de leurs forteresses, s'élaient enfermés dans Carcassonne, la grande place d'armes de la conquête. Els s'y trouvaient comme assiégés par le soulèvement des campagnes, et par les villes insurgées Limous. Castlenaudeir, Fortes, Menerba, Cab-Aret, revenues aux princes pyrénéens. Humbert appelle à grands cris les secours de la reine Blanche. Mais la reine set olle-même aux prises svee les grands vassaux révoltés du nord et de l'ouest, de sorte que le séchechal n'eut d'abord d'autres auxiliaires que les évêques méridionaux.

Hist. du Lang., V. pr. 152.

Narhonne. Le concile confirme les statuts de Pamiers et de Latran. Il s'occupe de trois choses, des clercs, des Juifs, des Albigeois. Il exempte les clercs de tout impôt, mais il condamne les Juifs à payer, par famille, le jour de Paques, une contribution aunuelle de six deniers melgoriens. Il leur défend d'exiger des usures excessives, de prendre des domestiques chrétiens, d'exercer des offices publics, et les contraint de porter sur leur poitrine le signe distinctif d'un cercle de drap jaune, réservant la croix rouge aux Cathares, Quant aux Albigeois, le concile adjoint aux évêques d'instituer dans toutes les paroisses des témoins synodaux, inquisiteurs de l'hérésie, spécialement chargés d'assister aux testaments, pour s'assurer de la foi et des legs des moribonds. Il somme les barons, les consuls et les podestats d'abandonner les hérétiques. Il anathématise enfin les trois princes : « Nous statuons et ordonnons très strictement, disent les évêques, de déclarer excommuniés, les dimanches et les fêtes, au son des cloches et à cierges éteints. Ramon, comte de Toulouse, Roger-Bernard, comte de Foix, et Trencabel, appelé vicomte de Béziers, les Toulousains hérétiques, mais surtout ceux de Limous, traîtres au roi de France et à l'Église romaine. » Puis, les prélats vont rejoindre Humbert dans Carcassonne, répondant par cet anathème solennel au cri de guerre et au chant de délivrance des populations romanes. (Mars 4227.) 1

Blanche de Castille cependant se débattait contre

<sup>1.</sup> Conc., t. H. p. 3%.

la lique des grands vassaux, les comtes de la Marche, de Champagne, de Boulogne et leur hardi et nolitique chef Pierre, duc de Bretagne, Blanche détacha, par des concessions. Philippe Hurenel, comte de Boulogne, frère de Philippe-Auguste, et par son amour et ses menaces. Thihaud, comte de Champagne. Thibaud était cousin de Blanche de Castille et du comte de Toulouse, Prince féodal, il devait être pour Ramon; poëte et amant, il se déclara pour la reine. Au lieu de rejoindre le camp des princes à Thouars, Thihaud vint trouver à Tours la reine et le jeune roi. Par cette défection du comte et l'affection du peuple de Paris. Blanche triompha des grands vassaux, et résolut cette question immense encore indécise alors, si la France se développerait par la noblesse ou par la revanté : Blanche décida que ce serait par la monarchie. - Mais aux magnanimes luttes des grands barons de son royaume viennent par la plus odieuse ingratitude se joindre les mesquines tracasseries des grands harons de l'Église gallicane. Les évêques s'avisent de trouver mauvais que Blanche employat à dompter la conjuration des princes, les décimes ecclésiastiques votés contre les Albiceois. Les chapitres de Reims, Sens, Tours, Rouen refusent l'impôt sacré. Le légat les condamne et hardiment fait saisir leurs biens par les officiers royaux (17 mai). Les évêques en appellent au pape qui, pour tout concilier, censure le légat, mais accorde les décimes à la reine, à condition que Blanche recommence la croisade. Eh! pour qui Blanche comhattait-elle dans le Midi? Pour qui venait-elle de perdre une armée et le roit N'étai-lee pas pour l'Égiées auss ibien que pour la royanté? Les deux causes étaient connexes, identiques, et tout en mégageant les évêques, Grégoire au fond soutient la reine (31 avv.) qui n'avalt pas attendu l'orire pontificat pour envoyer des renforts au sénéchal de Carasssome. Dans cette double lutte Blanche et Romain déployèrent une sagacité merveilleuse et une vigeuer superé.

Fort de ce double secours, Humbert sort de Carcassonne. Il assiège Gab-Aret, trois châteaux sur des cônes de granit, formant le passage de la Montagne-Noire. Longcant cette chaîne à l'ouest, il reprend Saissac, un bourg enveloppé d'un torrent, et marche sur la Bessède, ainsi nommée de sa forêt de bouleaux. Pagan de la Bessède défendait ce bourg avec Pons de Villeneuve et Olivier de Termes. Les assiégés, du haut des murailles, virent arriver Humbert, accompagné de l'archevêque de Narbonne et de l'évêque de Toulouse. Ils saluèrent l'odieux Foulques par de longues huées, Ohé, ohé! s'écrièrent-ils, évêque des diables! - Entendezvous, monseigneur? lui dirent naronoisement les chevaliers français. - Certes, ils disent vrai, répondit le jovial et sinistre prélat, car ils sont des diables, et je suis leur évêque 1. La Bessède fortement battue par les calabres, fut prise d'assaut, ses défenseurs passés au fil de l'épée, ou écrasés sous des nierres, ou mis au gibet; Gérald de la Motte.

Thr. des ch. Alb., n. 7.
 Guil. de Puil., ch. 37.

le diacre cathare, et ses acolytes furent brûlés vifs. Mais le seigneur du lieu, Pagan de la Bessède, avec un certain nombre d'archers et de chevaliers, parvint à gagner la montagne à la faveur de la nuit et de la forêt. La Bessède était un des châteaux du Lauragais, cédés par Ramon VII au comte de Foix. · Humbert, tout sanglant de ce massacre, se jette sur l'Albigeois, y forme une ligue catholique sous la présidence de l'évêque d'Albi, envoie des seconrs aux bourgeois de Saint-Antonin, châtiés de leur félonie par les chevaliers de l'Aveyron, emporte d'assaut la Grave sur le Tarn, mais il est repoussé de Cordoue, colonie cathare récemment fondée sur un cône de granit et dont ce succès fut le glorieux baptême et la victoire virginale. Le sénécbal ravagea le pays, reculant furieux devant le comte Ramon, le vicomte de Bruniquel, son frère, les puissants seigneurs de Rabastens, à la tôte des chevaliers de l'Albigeois, du Quercy et du Rouerque. Ces combats remplissent toute la fin de cet été... se prolongent en automne et jusque dans l'hiver. Le vieux Gui de Montfort, frère du chef de la croisade, reprit ou du moins tenta de reprendre Mirepois, Saverdun Pamiers, et fit, entre ces villes, une trouée hardie, jusqu'au pied des montagnes, mais il v trouva la mort. Secondé par le maréchal. Gui de Lévis, le sénéchal de Pamiers et l'abbé de Saint-Antonin, il vient assiéger Varilles, l'ancienne Villa-Petrosa des Romains, assise, en effet, sur la rive droite de l'Ariége, dans un amphithéatre de rochers. Varilles forme avec Saint-Jean des Verges. et le Pas de la Barre, les trois Barres ou Barbacanos septentrionales de Foix. Le comte Roger-Bernard accourt de son doinjon aéries; il avairut tomber Simon, sous les murs de Toulouse, d'une pierre dans le front; il vit dix ans après, sous les unurs de Varilles, dui renversé d'une fiéche à la tête. Guiavait, sans doute, perdu son heaume dans réscalade: un archer lui traversa la tempe et la cervelle (13 janv. 1228). Il périt dans ces mêmes champs co Préconius, licutemant de Sylla, fute par Adcentua, chef des Sotiates, alliés de Sertorius.

Le printemps ravive la guerre : les comtes de Foix et de Toulouse assiégent Castel - Sarrazin. (Avril 1228.) Cette garnison française gênait et irritait Mantanhan, forteresse du courte de Foix, Les denx princes forcent Castel-Sarrazin, se fortifient dans la cité, et cernent le château, refuge des croisés. Humbert accourt de Carcassonne an secoure des Français. L'archevêque de Narbonne et l'évéque de Toulouse le rejoignent avec leurs milices : les trois chefs de guerre sont repoussés par les deux comtes. L'évêque Foulques écharpé se retire à Villedieu, commanderie des Templiers. Le bourg refuse d'héberger ses troupes et de fournir des vivres à un allié des Français. Des conjurés veulent même livrer au comte Ramou son implacable enpemi, le prélat traltre à la patrie romane. Gui de Bruciac, commandeur de Villedieu, sauva de la faim et de la corde l'évêque des diables. Le château de Castel-Sarrazin fut escaladé, et la garnison fran-

<sup>1.</sup> M. Adolphe Garrigou.

çaise, relàchée par les princes vainqueurs, ce jour là magnauimes.

Ce succès fut bientôt suivi d'une victoire plus éclatante, mais plus tragique, Humbert, ne pouvant délivrer Castel-Sarrazin, se retourna contre Montech', qu'il prit d'assaut. Dans cette position. il attendit un renfort de croisés que Blanche et le légat envoyaient du Nord. Fortifié de ces nouveaux pèlerius. l'entreprenant sénéchal résolut d'arracher aux comtes Castel-Sarrazin. Les comtes de Toulouse et de Foix s'embusquent dans la forêt de Montech. et après un rapide et tumultueux combat. Humbert vainculaisse entre leurs mains quinze cents chevaliers, deux mille archers, et une multitude de morts. C'était une vinctième croisade que le Nord vomissait sur le Midi. Les princes exaspérés résolurent d'épouvanter, par une effrovable exécution, les hordes fanatiques qui dans l'avenir seraient encore tentées de s'abattre, comme des nuées de sauterelles, sur les plaines romanes. Ils traitérent en prisonniers de guerre les chevaliers francais auxquels ils enlevèrent leurs armes et leurs palefrois. Mais quant à ces tourbes de vagabonds pillards amoutés par les moines, ils les mutilérent horriblement, et Montech vit dans sa forêt sanglante des spectres nus, sans veux, sans oreilles, et parfois sans mains, chercher en hurlant leur route et trébuchant sur des cadavres. Les comtes vainqueurs reprennent Montech 2, déposent les

i. Maison de la montagne : roman-basque; Moniech était défendu par Othon de Terridas et Othon de Linièras, 2. La preuve, c'est qu'Othon de Terridas, défenseur de

ebevaliers captifs et leur immense butin dans Montauban, et remontent la vallée du Tarn pour couvrir l'Albigeois des incursions d'Humbert qui reparaît vers Lavaur. Humbert recule, et renoncant au siéce de Saint-Paul-sur-l'Agout, rétrograde hardiment sur Toulouse.Qui lui donne cette audace ? L'arrivée d'une nouvelle croisade. Il s'arrête à Pech-Almari. à l'est de la grande eité, où il opère sa jonction avec les archevêques d'Auch et de Bordeaux, et les évêques de l'ouest conduisant un nouvel ost recruté dans la Gascogne et sur les bords de l'Océan. Les chofe do la croivade tiennent conseil à Poch Almari La victoire de Montech les a exaspérés à la fois et terrifiés. Ils résolurent, à ce qu'il paralt, d'éviter les combats et de substituer la dévastation à la guerre. Ils réduiront Toulouse par famine, ne le pouvant par bataille. Ils forment le bloeus et organisent régulièrement et systèmatiquement le ravage et l'incendie autour de la grande eité romane. Tous les matins les archevêques célèbrent la messe ; puis les bataillons, armés non plus seulement d'épées mais de pioches et de haches, se rendeut jusques aux glacis, conduits parl'évêque de Toulouse '. Puis, rétrogradant vers le camp, ils exécutent le dégat; ils coupent les blés, arrachent les vignes, ravagent les vergers, brûlent les gabanes, abattent les tours et les châteaux. De Peeh-Almari Humbert transféra son camp à Montaudrau, et après la ré-

Montech et prisonnier des Français, se retrouve, le 6 juillet, à Rabastens, à la suite des comtes de Toulouse et de Folx. 1. Guil. de Puil.

gion orientale, il dévasta la région occidentale. Les Toulousains, de leurs remparts, voyaient la poussière et la fumée de leurs campagnes incendiées monter en tourbillons vers le ciel. Du haut des clochers, ils épiaient, ils imploraient le retour des princes libérateurs. Ramon et Roger Beruard, retardés dans l'Albigeois à recevoir l'hommage de quelques châtelains rebeiles ramenés par la victoire de Moutech, accoururent au secours de la métropole. Par trois fois, ils foudirent sur les ravageurs, dispersèrent ces hordes et firent des prisonniers et des morts. Toutefois, leurs généreux efforts ne purent empêcher la dévastation qui se prolongea jusqu'en automne, Les archevêques, aorès avoir puui le comte de Toulouse, voulurent étendre le châtiment sur le comté de Foix. Humbort remonta la vallée de l'Ariége, et mit tout à feuet à sang jusqu'au pas de la Barre, c'est-à-dire jusqu'aux portes mêmes de Foix, De là, il alla hiyerner à Carcassonne. La plaine de Toulouse, une des plus fertiles du monde, naguere un jardin délicieux, n'est plus qu'un désert, un sol nu, brûlé, ravagé, bouleversé, comme par un ouragan ou une nuée de Tartares. Tel est le sort réservé au Midi tout entier, l'œuvre suprême de la croisade, Depuis vingt ans, un million d'Aquitains ont péril Deux générations out succombé | Maintenant, on ne s'attaque plus seulement aux hommes; on guerroie contre les troupeaux, on bataille contre les arbres, on dévore la terre. Rome ajoute à la croisade un horrible auxiliaire, la famine qui dévorera les vivants, en attendant l'inquisition qui dévorera les vivants et

les morts. Ainsi las et brisé, haletant, blessé au cœur, épuisé de force et de sang, le Midi combattait encore, triomphait même, mais succombait eafin, comme un chevuller fruppé dans la défense de ses foyers, et acceblé par des brigands dans une forêt, expire sur un tronçon de lance et sous son coursier abattu, et sent vaguement dans l'ombre le souffie de la bête féroce et le vol de l'oiseau de proie.

## VIII

PROPOSITIONS DE PAIX. — L'ABBÉ DE CRATORILIE MÉCOUR AVEC BAINET RE —IL CANTE CONSTLTE LES CONDELS ET SES ALLÉS. — LE CÉVORITE DE BERO ALPRÉS DE LA BRINZ. — MÉDIATION DE TOIRAUD, CONTE DE CHAN-PACAC. — PRÉLIMINAIDES DU TRAITÉ. — BEPART DU CONTE MARCA POUR PAUSE.

Copendaut Itomain do Saint-Ange touchait au terme de sa l'égation. Rome l'avait envoyé pour exterminer l'Albigisme. Il avait laucé la croisade royale sur le Midi. Quels sout les résultate obtenus? La mort du roi; le trèpas de ses lieutenauts, Gui de Montfort, Bouohard de Marly; l'ost décimé par l'épée al l'épidémie; une conquête contastée, das soucès douteux, des ravages dans le Sud, des troubles dans le Nord. Gregoire IX, sans doute mécontent, voulut rappeler le cardinal. Mais Blanche réclams sou légat; Romain lui semblait seul capable d'actever la guerre des Albigeois.

Raynald, 1228.

Sur ces entrefaites arrive à Paris l'abbé de Grandselve. Il vient du camp des croisés; il vient rendre compte des combats et des ravages du Midi, Chose singulière, les victoires des comtes avaient ébranlé Blanche, le légat, le pape ; les ravages d'Humbert ont découragé les chefs méridionaux. Des deux oôtés, à l'insu les uns des autres, on éprouve une lassitude, le besoin du repos. Le pape, selon le désir de la reine, proroge la nonciature de Romain; mais il ordonne au légat de conclure la paix avec le comte de Toulouse. Eh quoi! Rome qui depuis vingt ans nousse à l'extermination, Grégoire qui tout récemment encore ravivait la guerre, désirent maintenant la paix! Vont-ils transiger avec les Albigeois? Non: mais où la violence a échoué va s'exercer la diplomatie: à la stratégie va succéder le stratagème. Blanche renvoie l'abbé de Grandselve avec des propositions de paix pour Ramon VII.

Depuis les dévastations de la plaine de Toulouse et de la vallée de l'Ariége, le prince se voyait abandonné de ses meilleurs chevaliers. La plus chia tante de oes défections fut celle des deux illustres frères Olivier et Bernard de Termes \*1. Ils se rondierné à Narbonne (21 nov.) et la, en présence du sénéchal Humbert, et de plusieurs autres ches croisés et des abbés de la Grasse et de Fontfréde, remirent leur château de Termes au maréchal Gui de Lévis, représentant du roi de Pranos, et à Pierre-Amiel, arcbevêque de Narbonne et à Clari, évêque de Carcassonne, représentant de l'Éggier combe.

<sup>1,</sup> Hist. du Lang. V, pr. 114.

Un aventurier français nommé Robert Sans-Aroir fut nommé chatelain de la célèbre forteresse dominatrice des Corbières, de cette branche de montagne qui se détache de la grande chaîne à Quériqui et va tomber à Leucate dans la mer, enfermant dans sa bifurcation la petite Espagne du Roussillon, Termes que les Romains, fondateurs de ce castrum antique, appelaient Fines, gardera la cordillère du Bugarach, qui sera pendant quatre siècles la limite de la France jusqu'au jour où Richelieu, par la conquête de Perpignan, la reculera jusqu'au Canigou, et à la frontière définitive de l'Espagne 1. Quelques jours après, le comte de Toulouse était à Bazièges, sol illustré par une bataille. C'est dans ces plaines qu'entouré du vienx comte Ramon-Roger, et de ses deux fils, Bernard et Loup de Foix, le jeune Ramon VII, pareil à un léopard et à un lion. 2 déchira et dispersa, comme un trouneau, un ost considérable de croisés. Eli bien, ce champ de victoire glorieux va devenir le terrain smistre d'un piége diplomatique et de l'irréparable défaite. Ramon voit arriver dans son camp l'abbé de Grandselve. Ce vienx cénobite venait de Paris; il venait de la part de la reine Blanche, du légat Romain de Saint-Ange, de Foulques, évêque de Toulouse ; la reine, le légat, l'évêque désirent la paix. Ce prélat troubadour que les Albigeois appelaient l'Évéque des diables, l'inventeur des ravages du Midi, suivait de son regard d'épervier les

Hist. du Lang., t. V, pr. 144
 Guilh. de Tudella.

dernières convulsions. l'agonie suprême de la nationalité romane. Banni de sa métropole, il errait à la suite de la croisade, et se reposait de ses chevauchées dans l'abbave de Grandselve. cloître célèbre de l'ordre de Citeaux, au confluent de la Garonne et de la Save. Après les derniers ravaces du sénéchal, l'évêque avait député l'abbé Hélie Guarin vers la reiue et le légat pour leur annoncer que l'agonie approchait. l'heure suprême du Midi. Hélie revint, au grand étonnement de Foulques, avec l'ordre, non d'exterminer, comme il l'attendait, mais de négocier, et de conclure nonseulement la paix mais encore une alliance matrimoniale entre la maison de Franco et la maison do Saint-Gélis. Quelle surprise pour le cruel et turbulent vieillard l Le cénobite se rend aussitôt vers le comte; il ne le trouve pas à Toulouse; il le suit à six lieues de là vers le levant, au château qui tire de ses bois le nom ibère de Bazièges ', fief patriotique des Baragnon, grande famille consulaire et chevaleresque. Ramon VII aurait dû se défier de ce négociateur juattendu qui, sous sa cagoule blanche et les suavités de son langage monastique, cachait, innocemment peut-être, les implacables calculs du légat italien et de la reine Castillane, Mais, vingt, aus d'une guerre exterminatrice ont consterné le conte, désolé le peuple, bouleversé le pays. Anies et terres n'offraient plus que des ruines, et le plus grand de ces débris, c'était le prince lui-même.

Ramon VII, neveu de Richard Cour-de-Lion et

1. Bazoa etch, la maison de la forêt.

petit-neveu de Philippe-Auguste, avait alors treniedeux ans. Ce jenne Comte, salué comme l'étoile du matin, s'était éclipsé dans le triomphe éclatant du Midi. Enfant errant de mer en mer, il avait été un martyr, Adolescent, volant de combat en combat. il avait été un héros. Homme, porté sur le pavois de la victoire nationale, il était à peine un prince. C'est un de ces princes par qui finissent les dynasties, mais qui, symboles du génie ou du malheur de leur peuple, lassent un regret immortel. Il n'était qu'une étoile du soir. Son orbe opaque ravivera dans le crépuscule son doux éclat; astre aux lueurs sympathiques, il brillera sur les ruines de son pays; il répandra ses clartés mélancoliques sur le vaste sépulcre de la patrie romane; il sera le soleil nocturne des proscrits; l'espoir et l'amour des déshérités. Le pauvre peuple n'oubliera jamais sou jeune Comte, son petit Ramonet, l'Augustule de Toulouse.

Ramon VII diait peut-être venu à Bazièges pour y conférer avec le vicomte de Garcassonne, consoler son cousin de la défection d'Olivier de Termes, et se réconforter lui-même de la défection de Centulle d'Astarac, l'illustre défenseur de Marmande, le héros de los Gosogne. Ainsi la trahison était au levant et au couchaut, et purtout le déespoir. Le comte accueille les insidieuses propositions d'abbé de Grandeslev l. Accompagné du vieillard, il rentre dans Toulouse. Il y convoque les capitouls, les principaux barons du Midi, et notamment le

Guil. de Puit., ch. 39.

jeune vicomte de Carcassonne, et le sage et magnanime comte de Foix. Roger-Bernard était comme le tuteur des deux princes, et l'oracle des seigneurs du Capitole. Ce capitulum toulousain, composé des vingt-quatre consuls de la cité, des châtelains de l'Albigeois, et des grands chefs de la Montagne. formait dans cette circonstance une espèce de sénat occitanien, et comme un conseil des amphictyons de toutes les provinces romanes. Princes, barons et consuls furent d'avis d'accenter la médiation de l'abbé de Grandselve. Ces négociations suspendraient la guerre, et laisseraient respirer les penples. L'abbé recut des pleins pouvoirs ainsi concus : « Nous Ramon, par la grace de Dieu, duc de Narbonne, comte de Toulouse, marquis de Proyence, désignet de tout notre conc rentrer dans l'unité de l'Eglise, notre sainte mère, et demeurer dans le domaine, fidélité et service de notre sérénissime seigneur le roi de France, et de l'illustre dame sa mère, notre cousine, leur envoyons, ainsi qu'au très-religieux Père, le seigneur Romain cardinaldiacre de Saint-Ange, légat du siège apostolique, le vénérable et bien-aimé père Hélie, abbé de Grandselve, porteur de la présente, pour traiter avec eux de la paix à laquelle il a lui-même longtemps travaillé. Nous le constituons notre procureur et promettons, du conseil de nos barons, et spécialement des consuls de Toulouse, de ratifier tout ce qui sera fait par lui et avec lui, en présence et du consentement de notre très-cher cousin Thibaud, comte de Champagne. Nous le jurons solennellement sur les

saints Évangiles. Toulouse, le 4 des ides de décembre 1228. » (10 dec.)

L'abbé de Grandselve, sur sa mule agile, s'achemine à grandes journées vers les pays d'outre-Loire. Le comte de Toulouse, le comte de Champagne et la reine Blauche de Castille descendaient tous les trois d'Eléouore de Poitiers, épouse d'abord de Louis VII, roi de France, et ensuite de Henri II, roi d'Angleterre, Blanche et Bamon étaient issus, la première d'Éléonore, et le second de Jelianue Plantageuet, sœurs de Richard Cœur de Lion. Thibaud était le petit fils de Marie de France, sœur de Philippe-Auguste et conséquemment neveu à la mode de Bretagne de Blanche de Castille et de Ramon de Toulouse. Le jeune comte Thibaud VI, né en 1201, de Thibaud V. mort en Palestine, et de dona Sancha, héritière de Navarre, était l'arrière-petitfils de Thibaud III qui recueillit les infortunes d'Abelard et d'Héloïse dans l'asile du Paraclet<sup>2</sup> . Il résumait en lui toutes ces origines champenoises et poitevines, ces traditions philosophiques, romanesques, poétiques : c'était un libre penseur, un brillant et gracieux chanteur; un émule ingénieux des troubadours aquitains, un homme du Sud égaré dans le Nord, et qui même devait être un jour, du chef de sa mère, roi de Navarre. Grand vassal de la couronne, il avait dù suivre le roi de France dans cette funeste expédition où Louis VIII

<sup>1.</sup> Hist. du Lang., pr. 145.

<sup>2.</sup> Réformateurs de la France et de l'Italie au x11° eiècle.

alla prendre possession du legs sacrilége des Montfort. Descendant la rive gauche du Rhône, il avait vu de ses propres yeux les dévastations de la Provence, cette terre de son génie et de son amour. Cette grande iniquité révolta son cœur de prince, navra son cour de trouvère. Aussi, après ses quarante jours de service féodal, abandonna-t-il le monarque au milieu du siége d'Avignon. On prêtend qu'il revint en France par amour pour la reine Blanche : c'est possible, car le cœur de l'homme est infiniment complexe; nous croyons pourtant que, dans cette circonstance, le poëte, si léger qu'il fût, obéit à de plus dignes sentiments de baron et de chrétieu. Rentré dans son château de Provins. et déposant son épée, il saisit sa harpe, non point cette fois pour célébrer les danses, les festins et les roses, objets habituels de ses ballades, mais pour en tirer une satire vengeresse et la jeter toute stridente à la face des moines, des évêques et du pontife romain.

« Les eleres, «'écrie le noble chanteur indigoé, ont laissé les sermons pour guerroyer et tuer les gons'. De tels hommes ne crurent jamais en Dieu. Notre chef (le Pape) fait souffiri tous les membrest Les Papelards font chanoeler le siècle. Ils out détrutifoie, paix et consolation. Aussi en porteront-ils durement la peine dans l'enfer. 's L'allusion est flagrante, car le mot soles est le nom même de l'église du Para-clet. Ainsi la harpe française venait en aide à la harpe tomane, et le Champenois Thibaut s'inspire harpe tomane, et le Champenois Thibaut s'inspire

## 1. Trouvères français, M. Lénlent.

des odieres patriotiques, de Figuiéras et de Pierre Gardinal, ces deux Tyrtées du Midi. Il fait ontendre la voix de la justice, le cri de la conscience et de Plumanité contre ces dars sophistes théceratiques. Ces moines masseureus, il les dédare athées, il plonge dans l'enfer ces sanglants vicaires de Dieu. le existait done dans le nord, et jusque dans la cour de France, un parti favorable aux Ablègeois, hostile à la domination cléricale et romaine. Voilà pourquoi le prûce des troubadours romans choisissait pour médiateur son parent et sympathique allié, le prince des troubadours romans choisissait pour médiateur son parent et sympathique allié, le prince des troubadours romans choisissait

Mais un autre sentiment encore, que celui de la consanguinité et de la similitude du génie, avait sans doute inspiré ce choix. C'est que légende populaire, reproduite par la Chronique de Saint-Denis et confirmée par les poètes contemporains, que le comte Thibaud était l'amant de la reine Blanche. Ramon VII probablement crut pénétrer plus directement jusqu'au cœur de la régente par ce tendre ' et mélodieux négociateur. Le malheur est crédule et ce siècle était romanesque. Il y avait dans Blanche, comme dans Ramon et dans Thibaud, du tempérament de leur aseule Éléonore d'Aquitaine. Mais cette galanterie poitevine s'unissait dans Blanche au sombre fanatisme castilian. L'Espagnole était fenime sans doute, mais encore moins one reine. Princesse impérieuse, elle dominait iusqu'à ses amauts; ses passions servaient sa politique, et ses faiblesses fortifiaient la monarchie. C'est ainsi que d'un signe elle avait détaché Thibaud de la ligue des princes du Nord, D'ailleurs, au léger

comte de Champagne, déconsidéré par ses inconséquences, avait succédé, dans l'affection de Blanche, le gravieux et tout puissant légat Romain de Saint-Ange. Ce proconsul sacerdotal, l'Ange de la monarchie, convenait bien mieux à sa décence de veuve, comme à sa politique de reine, que le jeune indiscret et volage trouvère. Le cœur de Blanche brûlait donc du même feu que les foudres du Vatican. Beine de France, amante théocratique. et par là maîtresso de la justice romaine 1, elle avait oublié sa race, la patrie méridionale, la vieille narenté de Toulouse et de Castille\*, aussi bien que la consanguinité récente des Ramons et des Canets. La médiation de Thibaud qu'elle accepta ne pouvait être qu'un jouet pour Blanche, et un leurre pour le comte de Toulouse. L'abbé de Grandselve arrive à Paris, trouve le comte de Champagne, et négocie la paix avec la régente et le légat. Les bases en étaient déià fixées nar Blanche. Romain et Grégoire IX. Le grand pivot était le mariage d'un fils de Blanche avec la fille unique de Ramon, pour que tous les États de la maison de Toulouse vinssent tomber dans la maison de France. Hélie renfourcha sa rapide et stérile haquenée, et retraversant au plus fort de l'hiver les plaines de la Beauce, les landes de la Sologne, les forêts du Limousin et les rochers du Quercy, dans un tourbillon de vent de brume et de neige, rapporte le traité sinistre à

<sup>1.</sup> Le Roux de Liney.

Ramon IV, le héros de la premiere croisade, avatt epousé Etvire de Castille.

Toulouse. Vers la fin de janvier, le comte Ramon le communiquait aux capitouls, et son héraut le publiait de rue en rue à son de trompe, selon l'usage des cités républicaines du Midi.

« Sache votre commune (universitas) que la paix traitée par l'abbé de Grandselve, notre procureur. est telle : - Tout Pévêché de Toulouse uous est laissé, hormis la terre du Maréchal, qui reste à notre seigneur le roi de France, - Nous livrerons notre fille au roi pour être mariée à l'un de ses frères; l'Église accordera les dispenses, et nous serons absous par le légat à Pâques prochaine. -Après notre mort, que nous ayons ou que nous n'ayons pas d'autres enfants, notre fille héritera de tout l'évêché de Toulouse. - Si notre fille meurt. avant nous, ses fils et ses filles auront tout le territoire, aprês notre mort. - Si notre fille meurt, et que nous n'ayons pas d'autres enfants légitimes. Toulouse et tout son territoire retourneront au roi ou à son frère, s'il le permet, après notre mort,-Si nous mourions sans fils légitimes, toute la terre restera à notre fille Joana; mais si elle meurt avant nous et sans enfants, et que nous en ayons de légitimes, c'est à eux que l'évêché de Toulouse sera dévolu, de sorte que, dans tous les cas susdits. comme vrai seigneur, nous ayons plein droit et libre autorité d'user, de jouir et, à notre mort, de faire de pieuses aumônes selon les coutumes des autres barons de France.

\* Le roi nous cède les évêchés d'Agen et de Rodez; et de celui d'Albi, la partie en deçà du Tarn. — Albi et la partie au delà de ce fleuye, et ce qui touche à Carcassonne, restent au roi\*. - Il nous cède l'évêché de Cahors, excepté la ville et les fiefs du roi Philippe-Auguste, de sorte pourtant que là-dessus, le roi et nous, nous resterons selon que décideront le légat et les comtes de Cham pagne et de La Marche; ou, en cas de désaccord. l'un deux seulement avec le légat. - Quant à la ville de Saint-Antonin, le roi engagera de bonne foi ses habitants à revenir sous notre domination; dans le cas contraire, nous accepterons la décision du légat et des deux comtes. - En ce qui touche les donations des terres et des droits d'antroi, il en sera traité dans un prochain colloque entre le légat, le comte de Champagne, les messagers du roi et nons. Sur toutes ces choses, le roi ne réserve que les droits des églises et l'hommage-lige que nous lui rendrore selon la conturne des barons de France. - Pour toute la terre en decà du Rhône, dans le royaume de France, nous la cédons entièrement au roi à perpétuité. - La terre située au delà de ce fleuve, et dépendante de l'empire, nous la cédons à perpétuité au légat, au nom de l'Église romaine.

a Tous les natifs de cette terre, bannis pour la cause de l'Église, du roi de France, ou des comtes de Montfort, ou volontairement exilés de leur pays, scront rétablis dans leurs héritages, sur les domaines qui nous resteront, à moins qu'ils ne

Le texte porte: «ultra fluvium de Tarao... et citra illud fluvium versus Carcassonnam; » ce qui prouve, outre le style et la date, que le traité a été rédigé à Paris.

spient hérétiques. - Si cependant quelques-uns des susdits, demenrant dans les domaines qui sont laissés, ne voulaient pas reveuir au commandement de l'Éclise et du roi nous leur ferions une vive guerre, et nulle paix avec eux sans le consentement de l'Église et du roi. - Nous donnerons à l'Église et au roi toute sécurité pour la conservation do la paix: et d'abord nous observerons toutes les clauses ci-dessus, de honne foi, sans frande ni mal engin, et nous les ferons riggureusement observer par nos serviteurs et nos vassaux. - Nous ferons inver à tous les citovens de Toulouse at à tous les autres hommes de notre terre qu'ils nous préterent un concours efficace pour que nous tanions nos engagements : de sorte que s'il noue arrivait d'enfreindre cette paix, ils soient par le fait même déliés de toute fidélité et hommage et de toute antre obligation dont ils sont tenus envers nous: ils adhéreront à l'Église et au roi contre nous. à moins que, dans les quaraute jours où nous aurons été avertis, nous ne nous amendions et ne prétions serment à l'Eglise et au roi et cette terro tombera sous la main du roi, et nous retomberone dans l'état où nous sommes maintenant, quant à l'exeommunication, et toutes les autres peines prononcées contre nous et notre père au concile de Latran. - Les serments seront renouvelés de cinq ans en cinq ans, au commandement du roi, et pour la sécurité du roi et de l'Église, nous donnerons los donions de Castelnaudari, de Lavaur, de Monteuc. de Roche-Peyrusse, de Cordoue, de Verdun, de Villempr. et des deux Pennes d'Albigeois et d'Agennais. Le roi les tiendra pour dix ans, de manière que pour les cinq premières années, nous payerons annuellement pour leur garde quinze cents livres de Tours, et dans les cinq secondes années le roi les cardera à ses dépens. Mais les revenus seront à nous.

» Les murs des villes suivantes seront démolis, et leurs fossés seront comblés: savoir, Faujaus, Castelnaudari, la Bessède, Avignonnet, Puilaurens, Saint-Paul (sur l'Agout), Lavaur, Rabastens, Gaillac, Montagut, Puicelsi, Verdun, Castel-Sarrazin, Moissac, Montauban, Montcuc, Agen, Condom, Saverdun, Hauterive, Casseneuil, Puiol, Hautvillar, Ville Pevrusse, Laurac, et cinq autres à la volonté du légat. - Leurs murailles ne pourront être reconstruites, ni de nouvelles forteresses ne pourront être élevées, sans la volonté du roi, mais seulement, des villes non fortifiées, si nous le désirons, sur notre terre. Si ces villes refusaient de laisser démolir leurs remparts, nous leurs ferions une vive guerre, et nulle paix, nulle trêve sans le consentement de l'Église et du roi, que leurs murs ne soient abattus et leurs fossés comblés, Si l'Église ne nous pardonne, et si le légat ne nous absout, le roi ne sera pas tenu d'observer cette paix, et si le roi ne l'observe pas, nous n'y serons pas non plus obligés. »

Fait à Paris en janvier 12201.

Tels sont les préliminaires de la paix de Paris, ébauchés eutre la reine Blanche de Castille, Ro-

1. Hist. du Lang., p. 145.

main de Saint-Ange, légat du Saint-Siége, Thibaud, comte de Champagne, et Hélie, abbé de Grandselve. Les États de la maison de Saint-Gélis qui s'étendaient depuis la cime des Alpes jusqu'aux landes de Gascogne qui bordent l'Océan, étaient réduits à Toulouse et à son diocèse, avec les deux appendices du Quercy et de l'Agenais. Encore, pour ce territoire ainsi restreint, Ramon VII devaitil faire hommage au roi, selon la contume des harons de France, c'est-à dire se reconnaître directement et irrévocablement le vassal de Louis IX, en attendant que, par le mariage de l'infante Joana, ce double débris de sa race et de sa terre allât se perdre prochainement et sans retour dans la maison capétienne. De plus, les partisans de l'Église romaine, du roi de France et des Montfort, c'està dire les moines, les traîtres, les assassins, fugitifs depuis la victoire nationale, rentreront dans leurs héritages, c'est-à-dire, dans les confiscations dont la crossade avait salarié leur félonie, et les citovens proscrits à leur tour comme bérétiques, leur abandonneront de nouveau leurs foyers paternels et prendront leurs places dans les antres des forêts. Enfin. comme gages de la soumission, dix forteresses recevalent garnison française, et trente villes étaient démantelées de leurs murailles, de sorte que le pays mutilé, désarmé, gisait abattu, sous la pointe des lances capétiennes et sous l'éclair des foudres pontificales. Dans le nombre on aura remarqué Montcuc, près Montauban. C'est le manoir de Bernard-Arnaud, le valeureux troubadour, et la saisie de son donion est le salaire de son hymne patriotique. C'était sous le nom de paix une conquête. et sous le titre de suzeraineté, la domination, le despotisme royal corroboré de la consécration théocratique. Le comte de Champagne plaida, sans doute, généreusement la cause de Ramon VII; mais prince léger, amoureux de la reine, compromis dans la révolte des barons du Nord, il ne put adoucir la riqueur des conditions dont on accablait les seigneurs et les cités du Midi. Quant à Blanche de Castille, investie des spoliations de la croisade, elle traitait comme un coupable et un rebelle, un parent, un prince infortuné dont la cause était juste, la défense légitime et sainte, et qui ne succombait dans son triomphe qu'avec le droit, la patrie, la civilisation romane écrasés par le nombre. par la force brutale, par l'ambition capétienne a u service du fanatisme monastique de Rome, A cette lugubre proclamation, quelle consternation dans Toulonsel Quel frémissement dans ces dix forteresses naguère victoriouses, et bientôt captives sans combat, et ces trente villes, cités consulaires et chevaleresques, que l'on déshonore en leur enlevant leurs murailles, comme des guerriers à qui l'on arrache leurs armures avant de faire tomber leurs têtes | Et cette menace mystérieuse et d'autant plus terrible, suspendue sur cinq villes inconnues, ne fondra-t elle pas comme un orage sur Toulouse l Et la grande cité méridionale qu'on n'ose pas désigner d'avance, de peur d'en soulever les citoyens, perdra-t elle aussi le palais de ses comtes, et ses antiques remparts victorieux de la croisade et des Montfortl

Le sort du Midi allait se décider au Capduelh ou Capitole de Toulouse. Le comte y convoqua les capitouls de sa métropole et les consuls des villes secondaires, et les barons pyrénéens, à la tête desquels le comte de Foix. Ce guerrier illustre, toujours écouté, comme un oracle, se dit sans brêche et saus escalade 1, comparant son cœur à son donion de Foix, inaccessible à la peur dans le eiel; et pourtant il opina pour la paix, voyant le sol rayagé, un neuple à demi dévoré, et dout la guerre, la famine et l'inquisition allaient achever de ronger le squelette: il fut d'avis qu'on acceptat les préliminaires de l'abbé de Graudselve, et que le comte Ramon se rendit à Paris pour obtenir de meilleures conditions de son parent le roi de France. Peut être eût il mieux valu que le persuasif et politique prince fût allé plaider lui-même la cause romane, comme son père l'avait défendue avec tant d'éclat et d'éloquence au concile de Lalran (1215). Mais il pensa que Ramon. si faible qu'il fût, secondé des consuis de la cité et des principaux barons romans, non-seulement auffirait à cette négociation, mais obtiendrait neutêtre de plus larges et de plus équitables concessions quand la reine et le légat verraient que le vainqueur de la croisade, le libérateur du Midi, était encore à cheval, prêt à pousser son cri de guerre, et à sonner de son cor de bataille qui pouvait réveiller le roi d'Aragon sur les bords de l'Ebre, et même le roi d'Angleterre dans ses îles de l'Océan.

1. Perrin

L'abbé de Grandselve porte à Paris l'adhésion du comte de Toulouse. Pour mieux abuser ce prince, la reine et le cardinal arrêtent une conférence à Meaux, ville du comte de Champagne, médiateur de la paix : c'était un indice d'indulgence!. Augure non moins propice, l'époque en fut fixée à la fin de mars : la paix aliait regermer avec le renouveau et s'épanouir vers Paques, ce printemps moral du monde. Toute injustice et toute violence devaientexpirer au pied de la croix du Christ, L'abbé de Grandselve repartit avec les lettres de convocation pour les évêques et les seigneurs méridionaux invités à l'assemblée de Meaux. Le légat, en attendant, s'empressa de consulter les évêques du Nord sur l'affaire d'Albigeois, qui ne les regardait pas ; il tint coup sur coup deux synodes, l'un à Sens, le jour de la Nativité, et l'autre à Senlis, le jour de la Purification (i a janvier); ces deux synodes furent évidemment deux conciliabules préparatoires du concile de Meaux. Au programme de la royauté, conditionnellement accepté par le comte de Toulouse, il fallait ajouter le programme de l'Église ; et c'est ce programme qui fut secretement élaboré dans ces deux conventicules de Sens et de Senlis. Le légat se proposait de le décocher comme un coup de foudre sur le comte qui ne pourrait que courber la tête en silence, une fois captif entre les mains du roi. Il projetait encore de renouveler sur ce prince la flagellation célèbre de Saint-Gélis (1209), que son père infortuné subit sur la

1. Albéric, chron, Guil, de Puil.

41

tombe du légat Pierre de Castelnau, au berceau même de la dynastie de Toulouse. Ramon VII ne se méfiait pas, et si quelque doute s'élevait dans son cœur, il avait pour se rassurer la négociation même, la parole de l'abbé de Grandselve, la médiation du comte Thibaud, et sa double consanquinité avec la régente et le roi. Le comte de Foix. le plus sage, mais aussi le plus loyal et le plus relicieux des hommes, ne put croire à la félonie, ou refoulait chevaleresquement ses soupcons. Il vint à Toulouse donner à son suzerain ses derniers conseils: il lui précisa de nouveau les bases sur lesquelles devait uniquement se fonder la paix romane : il lui recommanda surtout de ne pas disjoindre la cause de Toulouse de la cause générale du Midi, et lui fit tendrement ses adieux. Un troubadour exprime les vagues anxiétés des esprits, dans cette ballade d'une inquiétude prophétique.

La verdure ni les fleurs, le printemps ni l'hiver, n'éveillent ma voix ni ma harpe. Je chante quand j'entends le peuple se réjouir des biens que promet la paix. Oh, quel heureux événement que la paix conclue par le due comte et marquis, avec l'Église et la France l

Paix, si elle est bonne, ferme, et certaine! Paix d'amitié agréable aux deux partis! Paix faite par des hommes sages et loyaux! Paix qui permette de s'aimer sans rancune! Bonne paix me platt quand elle dure; mais paix forcée ne me plaît pas; et mauvaise paix produit plus de maux que de biens!

En cour de roi on doit trouver droiture, et dans l'Église sagesse et merci, et pardon sincère de mortelle arreur, selon les paroles de l'Écriture Sainte. Et roi doit garder modération, car qui ne la garde est mauvais prince, et mérite qu'il lui arrive malheur.

Roi doit aimer et honorer sa couronne. Au plus grand prince il doit plus d'honneur et de dignité. Il doit\_garder sa cour de tout excès. Et roi qui a souci de bon renom doit en croire les courtois, les génèreux, les plus dignes et les plus sages.

Ainsi chantait Bernard de la Barthe, un clevralier du Nébouzan, dont le manoir se distingue eucore sur une cime boisée voisine de Luchon. Le comte de Foix remonta vers ses montagues, tandis que Ramon partait enfin, escorté de ses barrons et de ses capitouls, entouré d'un peuple attendri et adressant des voux au ciel, pour que son prince et ses consuls revinssent avec la paix, de cette Prance orageuse qui ne lui euvoyait que des tempétes. Ils lui rapporteront la paix... la paix de la mort!

## 1 X

LE CONTE ET LES CAPITOUS DE TOUCOUSE SE RENDENT EN FRANCE. —
ASSERBLÉE DE BEAUX. — DEPLICTION FRAUDULELSE ET DÉFINITIVE DU
TRAITÉ. — RETOUR À PARIS.

Le comte de Toulouse se rendait en France, avec un long cortége superbe mi-partie chevaleresque et sacerdotal. Dans le groupe laïque on comptait une vingtaine de notables toulousains : et d'abord les capitouls chargés de défendre les droits de leur métropole, puis des chevaliers issus des races capitalaires, tels que le noble Pierre de Toulouse, son parent : et son beau-frère et son neveu Ugo et Joan d'Alfar, deux héros des guerres romanes. Dans le nombre, on distinguait le puissant comte de Commenges, Bernard VI, beau-frère du comte de Foix, qui sans doute l'avait directement chargé de soutenir les intérêts des barons pyrénéens, et de surveiller les défaillances du vacillant et méticuleux Ramon VII. A la tête du groupe sacerdotal s'avançait le primat de Septimanie, le fougueux Pierre-Amiel, qui dispute insolemment au comte son titre de duc de Narbonne, usurpé par son prédécesseur Arnauld-Amalric, A ses côtés, marchait Foulques, évêque de Toulouse, turbulent vieillard qui depuis vingt ans désolait le comte et les capitouls. Puis les évêques de Carcassonne, de Maguelonne, et de tout le midi : puis encore les chefs des abbaves

romanes, l'abbé de Grandselve, entremetteur de la paix, les abbés de la Grasse, de Fontfrède, de Belleperche, de Psalmodi et leurs collègues qui venaient réclamer des indemnités pour les dommages éprouvés par leurs monastères dans une guerre dont ils avaient allumé et surexcité l'incendie. Puis enfin, à leur suite et comme leur garde prétorienne, les conquérants de l'Albigeois, le puissant Philippe de Montfort, seigneur de Castres, et ses compagnons les sires de Saissac, de Limous, de Chalabre et de Mirepois qui venzient recevoir à Paris l'investiture définitive de leurs possessions méridionales. Ces chefs de la croisade conduisaient sa victime au roi de France, sa proje à Blanche de Castille, Quant à Ramon, léger comme nous le connaissons, il marchait triste dans son cœur, mais gai, jovial, facétieux peut-être, à la ruine et au martyre '.

L'historion cependants e pose les mêmes questions que s'adressait le comte pendant ces longues marches silencieuses, à travers les rochers du Quercy et les landes maréageuses du Limousin. Certainment Blanche, Romain, Grégoire, voulaient l'écras-ement du Midi, l'anéantissement de la maison de Toulouse. Pourquoi done, quand îl ne s'agissait que de frapper le dernier coup, ont-lis eu la fantaise de substituer à une guerre implacable, une non moins implacable paix l'Orignaient-lis le deseau dedans la ligue des grands vassanx 1 au dehors rellaince des rois d'Aragon, d'Angleterre et d'Alle-

1. Guil. de Puil. - Raynald, an 1228. 26.

magne? Dans cette spoliation immense voulaient is ed ömner des airs de modération et de magnaminité? Est-ce stratagème de meine, ou caprise de forme, ou mélange de tout clea daus Blanche et Romain? Ils pouvaient sans doute écraser Toulouse, dévorer le Midi; ils n'avaient qu'à laisser Humbert poursuivre son couvre de Tartare? Ils ont pourtant recoilé, non devant la justie en id devant la pitié, mais peut-être dovant la réprobation du siècle, lis ont voule mystifier la conscience de l'avenir. A la force ils ont substitué la ruse, mais dans sette substitution l'astuce falleione l'a certainement emporté arr la vigueur français et la fierté castillane. Le filet oû ces pervers prirent le comte de Toulouse fut évidemment tissu par Romain de Saint-Auge.

Il fallait alors près d'un mois pour qu'ils se rendissent de Toulouse à Paris, au pas de leurs chevaux, Montauban, Cahors, Brives, Uzerche, Turenne. Limoges furent les haltes de leur voyage à travers d'interminables forêts. Tant qu'ils marchérent sur la terre romane, les populations du même sang et de même langue se montrérent sympathiques au puissant et valeureux prince qui pendant vingt ans avait tenu tête aux injustes agressions du roi de France et des hordes dévastatrices de l'Europe ameutées par les pontifes romains. Ramon était le dernier défeuseur de l'indépendance romane: avec lui leur race, leur langue, leur génie descendraient au tombeau : aussi les Aquitains fêteront-ils à son passage ce prince doux, aimable, et illustre, bien que si inégal à sa renommée qui rempussant tout l'univers. Ils durent bien des fois se demander d'où pouvaient provenir contre un prince inoffensif la haine implacable, l'inexorable, l'inexpiable acharnement de Rome et de la France. La cause était une et pourtant diverse pour Blanche et pour le pape.

Et d'abord, quant au pontife, Ramon ne lui contestait pas son mythe théocratique, son vicariat de Christ, et sa succession de saint Pierre. Il ne demandait pas mieux que d'être réconcilié avec l'Eglise romaine, Mais il lui défendait de se mêler de deux choses : sa terre et son âme. Sur son âme et sur sa terre, il entendait régner par la grace de Dieu. Catholique extérieurement, il était intérieurement cathare on libre croyant, et il voulait que la même liberté fût l'apanage de ses vassaux. Ramon VII n'est donc pas un martyr de l'Albigisme, mais mieux que cela, de la liberté de conscience, cet Albigisme universel, et voilà ce qui rend ce pauvre prince grand et sympathique dans les siècles. Et voilà aussi ce qui rendait furibond le Saturne du Vatican, lorsque vaticinant dans sa chaire, il vovait, par cette large porte ouverte par les Ramons, entrer Luther, Descartes, Voltaire même, tous les géants de l'avenir, conduisant les peuples à l'assaut de leur capitole théocratique. Voltaire est de tous les temps : le Voltaire, ou plutôt le Juyénal du xiii siècle, s'appelait Pierre Cardinal, vicillard presque centenaire. Les deux Ramons étaient les élèves de ce tragique railleur. et le jeune comte, plus jovial que son père et non moins sarcastique, s'était sans doute aussi permis cette imprudente et cruelle plaisanterie. L'abbé de Citeaux a des brebis (des ouailles) qui s'accouplent entre elles sans produire jamais d'agneaux; allusion à d'effroyables mœurs monastiques. Ils disaient encore : le Dieu de Moise est le Dieu des routiers, c'est-à-dire des croisés, des Romieux: entendant par là, avec un très grand sens critique et historique, que l'Église romaine était comme une synagogue, un christianisme judajque, tout terrestre, et uniquement occupé des choses du monde, tandis qu'eux étaient pour le christianisme hellénique, l'église de l'esprit, uniquement attentive aux choses du ciel. Innocent III et Grégoire IX lavèrent ces sarcasmes dans le sang d'un million d'hommes, et vouèrent à la mort la dynastie des Ramons, et la nationalité des Aquitains !.

Blanche de Castille fut l'exécutrice de cet arrêt du Vatien. Quant à la reine, d'ôn pouvait venir son acharnement! D'un mélange d'ambition et de fanatisme cutholique seuvescité par Romain de Saint-Ange. L'empereur partait pour l'Orient, le roi d'Aragon allait conquérir les Baléares, le roi d'Angletere étair retenu dans ses lles Britanniques. L'occasion étaitsuperbe, maisiffallaits eblêter, les chances pouvaient tourner contre la France. Ramon VII était l'époux de dons Saucha, sœur du roi — martyr de Muret, mort pour la cause de Toclouse. L'Infante par là se trouvait héritière présomptive de l'Aragon dont le jeune monarque s'embarquait à Barcelone, sur la mer d'Afrique.

1. Pierre de Vaux-Cernay, 4.

Un coup de vent, une flèche maure, abattant ou submergeant l'aventureux conquistador, eût porté Ramon sur le trône de Saragosse, et fondé de l'Ébre à la Dordogne un vaste empire pyrénéen. Le comte de Foix, son maréchal, eût nu même, à travers le Limousin frémissant et le Poitou soulevé (car Savari de Mauléon, ce Basque versatile, avait déià abandonné les Capétiens), conduire le nouveau roi d'Aquitaine jusqu'à la Loire, impétueusement bordée de cinquante mille lances aragonaises, catalanes et provencales. Roger-Bernard. le libérateur du Midi, achevant l'œuvre nationale, eût reconstruit l'ancienne confédération ibéroromane, et rejeté pour toujours au delà du fleuve la monarchie capétienne qui se fût organisée dans ses limites naturelles du Rhin, de la Manche et de la mer du Nord. C'était le rêve de Bertran de Born, le grand troubadour patriote du siècle passé, et cette éventualité menaçante troublait peut-être le sommeil de Blanche, et probablement précipita la catastrophe '.

Ramon YII passa près de la tombe où repossit, depuis trente ans, le Tyrtée chevaleresque du Limousin, sous les dalles de l'abbaye de Grammont. All' pourquoi son spectre tragique, se levant de son ocrociel, neft-il pas reculer le cheval du prince effaré, ou marohant devant lui, ne lui montra-tall pas, aux lucure de sa lampe fumbère, le piège qu'on lui tendaté à Meaux, et le supplice qu'on lui repéarait à Paris I Mais non, son illusion ne fut troublée

<sup>1.</sup> Troubadoure, Bertran de Born.

par aucun fantôme. Les troubadours de la Corrèze et de la Vezère, ces poétiques fleuves, vinrent, sur son passage, donner un salut affectueux, un souhait de félicité, au prince ennemi des clercs latiniers. au patron des chantres populaires, su héros de l'épopée romane. Les cloches de Limoges, s'ébranlant dans leurs clochers massifs dont les vastes tours carrées dressent à chaque angle un syelle clocheton sonore, lui chantèrent les adieux mélancoliques de l'Aquitaine. Car au delà de Limoges, les eaux coulent au Nord ; la langue romane expire à Châteauroux. La France commence avec le triste Berry. Naguère le concile de Bourges condamnait Ramon. Sombre présage du sort qui l'attend au delà de la Loire. Là, le prince trouvait un sol étranger, une race hostile, fanatique, un neuple irrité de ses défaites romanes, excité par ses victoires contre l'Angleterre, enorgueilli du renom toujours grandissant du jeune royaume de France. A Paris, devant la sombre et hautaine figure de Blanche de Castille, et le masque gracieusement sinistre de Romain de Saint-Ange, et la surveillance soupconneuse dont il était l'objet, il dut se voir avec effroi tombé dans une embûche royale, et comme prisonnier dans cette cour capétienne. A Meaux enfin, it put, en entrant dans cette assemblée, se convaincre entièrement qu'il se trouvait, non devant des nérociateurs, mais devant des juges et des maîtres, et cité comme hérétique et rebelle au tribunal inexorable des barons de France, des évênues de Gaule, et des légats de Rome. Ce pariement se tint, selon l'usage, dans la cathédrale de Meaux, anjourd'hui d'une si élégante architecture gothique. Le primat de Sens la présidait de droit, et il avait pour acolytes les primats de Bourges et de Narbonne. L'église gallicane était représentée par une multitude d'archevêques, d'évêques, et d'abbés du Nord et du Midi. Le cardinal de Saint-Ange, légat des Gaules, assisté du légat d'Angleterre et du légat de Pologne, dominait et dirigeait les esprits, comme nonce du Saint-Siège, tuteur du roi, ami de la reine. Les délégués de la couronne étaient, avec l'archevêque de Bourges, le comte Thibaud, médiateur de la paix. le vieux connétable Mathieu de Montmorency, et son cousin Mathieu de Marly. Amauri de Montfort s'v trouvait avec les conquérants de l'Albigeois et d'autres seigneurs du baronnage de France.

Le comte de Toulouse, les capitouls et les chevaliers pyrédiene comptaient sans doute engager le débat sur les préliminaires convenus \*: ils espéraient, selou le coaseil de sage Roger-Bernard, en discuter la teneur, dans un esprit d'équité, pour obtenir des réductions dans cet impérieux programme de la mine. Mais ce programme spoliateur fut déclaré définitif, quoique incomplet, et bien in d'être amoindrit, devait être complété et développé dans le sons de la croisade. Ainsi, pour n'eu citer qu'un excuple, le roi demandait, dans le projet, le démantélement de trente villes albigeoises. Mais on ne touchait pas à métropole: pour ne pas l'alarmer et la soulever, on laissait la

1. V. les Prilaminaires: Cartul, de Champagne, fol. 160.



généreuse cité sous un silence menaçant. Maintenant le silence s'explique : le nuage se dissipe ; on exige que cinq cents toises de ses murailles romaines victorieuses de Montfort et du fils de Philippe-Auguste soient abattues, et que sa forteresse féodale soit livrée au roi de France. Naguère on se contentait de démembrer l'État, maintenant on le blesse au cœur, on le frappe à la tête, on le décapite, en prenant le castel narbonnais, organe et symbole de son indépendance. La confiscation du manoir comtal, et la mutilation des murailles populaires fut, tout l'indique, une suggestion de l'évêque de Toulouse. Ce prélat turbulent, toujours en lutte avec le comte, la ville et le peuple, voulut non-seulement humilier l'héroïque cité, mais encore compter, dans les discordes futures, sur le secours des chefs croisés de l'Albigeois, et l'appui du sénéchal français campé dans le donjon des Saint-Gélis. Et c'est le même évêque (car un autre n'eût peutêtre pas eu la même rancone vindicative et ne se fût pas si hardiment placé au-dessus de tout sentiment chevaleresque) qui, sans doute, suggéra que les consuls et les barons méridionaux, venus comme négociateurs, fussent, au mépris du droit des gens, retenus comme otages et gardés captifs dans les tours du Louvre. C'est ainsi que le lion de France traitait avec la brebis de Toulouse et la vache des Pyrénées.

Mais le lion dut faire sa part à son pourvoyeur : au programme, déjà si exorbitant de la royauté, vint s'ajouter, après coup et par surprise, le programme plus exorbitant encore de la papauté. Rome revendiquait la part des spoliations de la croisade que lui avait arrachées la victoire romane. Ces spoliations avaient été immenses : l'archevéque de Narbonne avait usurpé le duché de Gothie, L'évêque de Toulouse s'était adjugé trois villes et une trentaine de villages. Les deux Montfort et Louis VIII avaient jeté de vastes lambeaux de la conquête aux ordres cénobitiques. Il fallait restituer ces acquisitions ancienues, ajouter de nouvelles concessions, et compenser les pertes infligées par la délivrance patriotique. Les abbaves insatiables réclamaient des indemnités pour les dommages que leurs cloîtres avaient subis pendant une guerre dont ils avaient déchaîné l'ouragan. Aux moines de Citeaux et de Clairvaux, aux prédicateurs de la croisade, on devait le salaire de leurs travaux passés : mais on devait encore la rémunération de leurs travaux futurs aux ordres nouvellement créés pour la conversion ou la combustion des Albigeois. C'étaient les Dominicains. les Franciscains, les Augustins et les Carmes, les quatre animaux mystiques attelés au nouveau char de Jéhova, et ce char, c'était l'inquisition,

Les préliminaires, on l'a vu, ne touchaient qu'en pasant à la question religieuse: un seul mot était jété négligemment à propos du retour des exilés. Ces proserits devaient être rétablis dans leurs biens à moiss qu'ils ne passent héréupes. Cette réticence furtive sera comme la porte dérobée d'ob sorirat toute une législation d'anconienne. d'où s'élancerale epectre horrible de l'inquisition, évoqué des tombeaux d'Hérode et de Tüber. Le comte sera contraint de

faire des chasses aux Albigeois, des battues aux hérétiques. Et ces hérétiques ne sont pas seulement des catbares, mais les citovens, les patriotes. les défenseurs de sa dynastie, les héros de l'indépendance romane. Enfin le légat voulut inaugurer sur l'heure ce supplice de la nation par le martyre d'ignominie du prince. Ce supplice probablement fut encore suggéré par l'évèque de Toulouse, implacable ennemi du comte, dont la baine inextinguible aiguillonnait l'orgueil du cardinal et la superbe de Rome. Foulques avait vu, vingt ans auparavant, au synode de Saint-Gilles, le comte Ramon VI. flagellé sur la tombe de Pierre de Castelnau, et cette gloire du légat Milon embrasa le cour du légat Romain de Saint-Ange, Ramon VII n'était pourtant accusé d'aucun assassinat, mais comme rebelle à l'Église romaine et au roi de France, il devait être publiquement et solennellement fustigé devant le grand autel de Notre Dame de Paris. De cette manière, la croisade albigeoise s'ouvrirait et se clôturerait par le supplice de la dynastie de Toulouse passée deux fois par les verges théocratiques.

Télies furent les décisions du synode de Meaux, et l'assemblée, se levaut, se mit en marche pour soumettre le traité de paix à la signature de Louis IX et de Blanche de Castille, C'est ainsi que le comte, les consuls de Toulouse, et les barons des Pyrénées, se trouvérent inopiament tombés dans un piége royal, daus un guet-apens sacerdotal, Comment se dérober à cet outrage, se soustraire à cette fâtrissure, à ces supplies théocrati-

que'lls étaient captifs, gardés à vue par les archers du roi, entourés d'un peuple frémissant et fanatique, et d'ailleurs à deux cents lienes de leur patrie. Le comte trouva peut-être une sorte de grandeur d'âme indifférente à la honte et supérieure aux revers dans la débilité de sa nature et l'immensité de son désespoir. Il dédaigna d'en anneler à la justice du roi, au jugement féodal de l'énée, aux consolations cathares du trépas. Les barons souffrirent stoiquement pour lui, pour eux, pour leurs cités, pour la patrie romane, pour l'Eglise du Paraclet. Des larmes d'héroïsme indigné et de pudeur chevaleresque coulèrent sans doute on eilence sur leurs faces mornes. Car ils sout les béros de l'épopée romane. Ils ont vainen la croisade, tué Simon de Montfort, vu fuir Amauri avec son cadavre, et reculer trois fois le roi de France, et vingt fois Rome débellée en doctrine comme en bataille. Et maintenaut les voilà pris en trahisou. ingés par leurs vaincus, flétris par des moines, et dépouillés par des évêques, et dévorés par celui qui s'intitule le Vicaire du Christ. Les voilà comme des lions tombés au désert dans les trappes des chas seurs dont ils étaient l'effroi. Le temps a étoussé leurs rugissements, et jeté son manteau de plomb sur leurs magnanimes sanglots. Mais l'histoire les entend. Au surplus, personne, que l'on sache, n'a rougi de cette trahison, ni ressenti le moindre remords de cette énorme iniquité. Le jeune Louis IX ne s'en est peut-être jamais douté, dans la sérénité candide de sa foi, et la tranquille illusion de son droit royal. La reine Blanche, politique de trop grande race pour se repentir d'une conquête, se justifiait dans son cour par l'agrandissement du trône et la complicité du Vatican, Le légat se trouvait sans donte an-dessus de la nature et de l'humanité comme mandataire d'un vice-Dieu. Un seul homme léger mais sincère a dû s'en troubler dans sa conscience, c'est Thibaud, comte de Champagne. Sa médiation officieuse aboutissait à la trahison d'un ami, à la spoliation d'un parent, à la ruine du plus puissant prince des Gaules. Il est à croire que dans le trajet de Meaux à Paris où le comte de Toulouse allait subir sa flétrissure suprême, le grand trouvère chevaleresque du Nord, qui l'accompagnait, indigué, dévora plus d'une fois entre ses dents son vers immortel dont il flagellait à son tour la théocratie romaine :

« Papelards fout le siècle chanceler 1! »

Le 12 avril 1229 (c'était le jeudi saint, le jour de l'agonie du Christ) fat un jour d'allègresse et de triomphe pour le peuple de Paris. Des deux rives de la Scine, la Goule se pressait vers les ponts de la Cité, l'antique berceau de la métropole, et comme le cœur de la monarchie française. Cette lle du fleuve, allongée en forme de navire, montrait à sa pointe orientale, la grande basilique gallicane à peine achevée, et à sa pointe occidentale le vieux et sombre palais des rois Capétiens. Sur le dosjon royal ondulait, aux premiers sou files du printemps,

1. Poésies de Thibuud, comte do Champague.

la bannière blanche aux fleurs de lis d'or. A l'opposite, sur la place du Parvis, s'élevait une superbe estrade demi-circulaire, semblable à un trône à la fois et à un échafand. Entre la cathédrale et le nalais, les maisons étaient pavoisées, les rues se jonchaient de verdure, et la rumeur populaire se répercutait dans le tumulte incessant des cloches qui, des cent flèches de la ville, de la cité et de l'IIniversité, répondaient comme en chœur, par leurs bruvants carillons, aux fanfares triomphales de Notre-Dame. Or, que proclamaient ces hommes dans les rues, et ces bronzes dans les nuées? Un incroyable, un prodigieux événement. Le roi de France et l'Église romaine, après vingt ans de guerre, signent enfin la paix avec le comte de Toulouse. Trois cardinaux sont arrivés dans Paris, une foule d'évêques, une multitude de barons du Nord et du Midi. Le prince hérétique et rebelle, déjà iugé par l'assemblée de Meaux, doit être solennellement dépouillé de ses États par le roi, son cousin, et publiquement battu de verges par le légat du Saint-Père à Notre-Dame, Tel est l'étonnant spectacle que la papauté et la royauté, dans leur sa-· gesse et leur clémence, vont donner, afin qu'il s'en souvienne, au catholique peuple de Paris, le iour où fut vendu le Christ.

### х

EIGNATURE DU TRAITÉ DE PAREL — FLAGULLATION DE COUTE DE TOULOUSE A NOTRE-BANE. — CAPTIVITÉ DU PRINCE ET DES EARONS MÉDIZIONAUX, AU LOUVRE.

Voilà ce qui faisait bondir le cœur des bourgeois et des cloches de Paris. L'heure attendue sonna au beffroi royal, et du sombre palais des rois capétiens. sortit à cheval, le jeune monarque adolescent, aux veux bleus, aux cheveux blonds, au long visage gracieux, et rayonnant d'une candeur mystique. Près de lui, et dans la même pompe souveraine. s'avançait, sur sa haquenée superbe, la majestueuse et triomphante Blanche de Castille, régente de France, A leur suite, le cardinal, Romain de Saint-Ange, légat des Gaules, le cardinal Conrad, évêque de Porto, légat d'Angleterre, le cardinal Othon, légat de Pologne, les archevêques de Sens, de Bourges, de Narbonne, les évêques de Paris, Toulouse, Arles, Nimes, Maguelonne et une multitude de chefs d'abhaye. Puis les grands officiers de la couronne, le vieux Mathieu de Montmorency. connétable de France; Thibaud, comte de Chamnagne, médiateur de la paix; Amauri de Montfort, qui doit renouveler son abdication de l'Albigeois. et parmi une foule de barons du Nord et du Sud. le triste Ramon, héros et martyr de cette pompe d'inimité. Saluée par les nocls du peuple qu'entrecoupaient les hardis quolibets des écoliers contre la reine

et le légat alors en guerre avec l'Université, la superbe cavalcade, serpentant dans les étroites et tortueuses rues de la Cité, déboucha sur le parvis Notre-Dame, splendidement pavoisé pour la cérémonie royalo.

Blanche de Castille et son fils s'assirent sur leurs trôues : à leur droite se placèrent les prélats, à leur gauche se rangèrent les harons ; assemblée mi-partie de concile et de champ de mai ; parlement mixte des divers ordres de la nation. La magnifique estrade, dont ses membres occupaient les gradins selon leur rang hiérarchique, adossée au couchant, se recourbait en croissant vers la basilique, récemment terminée par Philippe-Auguste. Ce monument aujourd'hui noirci par le temps, alors dans sa neuve et massive maiesté, s'élevait comme le symbole architectural de l'indissoluble union de la monarchie française et de l'Église gallicane. Les rois des Francs, dont les statues décoraient la facade, depuis Clovis jusqu'à Philippe-Auguste tenant dans sa main la pomme impériale dérobée à Charlemagne, et les évêques des Gaules, dont les figures ornaient les voussures des portails, assistaient, dans leur pompe gothique, mornes témoins de pierre, mais pas plus durs que les vivants, à cette grande scène de spoliation. On eût dit que le légat de Rome et le roi de France, pour justifier leur immense déprédation, s'étaient entourés des anciens chefs sicambres, des vainqueurs d'Alaric et de Goaiffer, des dévastateurs de l'Aquitaine de tous les siècles. Le comte de Toulouse fut appelé: il parut dans son attitude de vaincu, suivi de ses ba-



rons et de ses capitouls humiliés, nobles et tristes représentants de la patrie romane abattue, et de l'indépendance et de la civilisation méridionales écrasées sous la force barbare et théocratique.

Sur un signe de la reine, le tabellion de la monachie, se levant et déroulant un parchemin, lut à haute voix la charte suivante où l'orgeul a l'insolence d'indiger au droit vianou et à l'héroisme accablé un ton de suppliant. Il n'a pourtant pas cosén mettre, selon l'unage de ce temps, son documen spoliateur sous l'invocation de la très-sainte et indiciable Trinité!

« Ramon, par la grâce de Dieu, comte de Toulouse, à tous ceux à qui ces présentes parviendront, salut dans le Seigneur<sup>1</sup>!

« Que tout l'univers sache qu'ayant soutenu la guerre pendant longtemps contre la sainte Église romaine et notre très-cher seigneur Louis, roi des Français, et que désirant de tout notre cour étre réconcilié à l'unité de la sainte Église romaine, et de demeurer dans la fiédité et le service du seigneur roi de France, nous avons fait tous nos efforts soit par nous-même, soit pur des personnes interposées, pour parvenir à la paix; que, moyennant la grâce divine, elle a été condue entre l'Église romaine et le roi des Français d'une part, et nous de l'autre, ainsi qu'il suit. »

Tel est le préambule de ce traité fameux : il étincelle de fraude et de mauvaise foi. Le comte de Toulouse a soutenu la guerre vingt ans contre

<sup>1.</sup> Trés, des Chart, du Roi, Toulouse.

l'Église romaine et deux ans sealement contre lo roi de France directement. Mais il n'est pas dit que l'agression est venue de l'Église et du roi, qu'elle a commencé par le massacre de Béziers, et se termine per le massacre général du Midi, non plus uniquement des peuples, mais des troupeaux, des arbres, des berbes et même des pierres. Ce n'est pas le courte Ramon qui a deunandé la paix, oc sont ses agresseurs par la médiation de l'abbé de Grandselve. Remarquons enfin que le comte traite uniquement avec le l'égat qui se pose audacieusement comme le tuteur sacerdotal du roi de France.

« En conséquence, continue le tabellion royal ou clérical, nous promettons au seigneur Romain, cardinal-diacre de Saint-Ange, légat du saint-siège apostolique, d'être fidèle à l'Église et au roi et à ses héritiers iusqu'à la mort : nous combattrons les hérétiques, leurs crovants, fauteurs et receleurs; nous n'épargnerons ni nos voisins, ni nos vassaux, ni nos amis, ni nos parents même : nous purgerons notre terre de la souillure de l'hérésie, et nous aiderons à en purger les terres du roi. - Nous ferons une exacte et prompte justice des hérétiques, nous les rechercherons puissamment et les ferons rechercher vigoureusement par nos bayles, selon les ordres du seigneur légat. - Pour faciliter et accélérer cette recherche, nous payerons pendant deux ans deux marcs d'argent, et dans la suite un marc aux délateurs, pour chaque hérétique condamné par l'évêque ou son délégué, et quant aux fauteurs et receleurs nous les tiendrons à la

disposition du seigneur légat. - Nous garderons la paix et la ferons garder sur nos terres, sur celles de nos vassaux, et sur celles du roi, nous en chasserons les routiers et les receleurs des faidits des hois. - Nous défendrons et ferons défendre les églises et les ecclésiastiques, et ferons conserver fermement leurs droits, libertés et immunités : et pour que les clefs de l'Église romaine soient respestées, nous observerons les sentences d'excommunication, nous éviterons les excommuniés. comme il est ordonné dans les canons, et nous contraindrons au bout d'un an les contumaces à rentrer dans le sein de l'Église, leur mère, par la confiscation de leurs biens que nous retiendrons jusqu'à ce qu'ils aient satisfait entièrement. - Nous ferons jurer, le jour de leur élection, ces statuts à nos bayles, et s'ils sont trouvés négligents ou infidèles, nous les punirons, selon leur délit, jusqu'à la perte totale de leurs biens : nous n'en nommerons que de catholiques, et nous exclurons les juifs et tout individu soupconné d'hérésie. - Nous promettons que les églises et les ecclésiastiques seront intégralement rétablis dans leurs biens et dans lours droits, tels qu'ils les possédaient avant la croisade, et quant aux autres il en sera référé aux évêques ou aux délégués du saint-siège. - Nous payerons les dimes et nous les ferons payer exactement par nos vassaux et nous empêcherons qu'elles soient prélevées par les chevaliers et les antres laïques. - Quant aux dommages causés aux églises et aux ecclésiastiques, nous payerons 10.000 marcs d'argent pour être proportionnellement répartis au gré du légat!. De plus pour le salut de notre âme, et réparation de dommages, nous naverons à l'abbave de Citeaux 2.000 marcs d'argent, à Grandselve, 4,000, à Belleperche, 300, à Candeil, 200, pour reconstruire ces monastères. --Plus 6,000 marcs pour la garde et les fortifications du Castel-Narbonnais (de Toulouse) et autres châteaux que le roi, pour sa sureté et celle de l'Église, retiendra pendant dix ans. - Plus 4,000 marcs nour entretenir pendant dix ans quatre mattres en théologie, deux en droit canon, six maîtres èsarts et deux régents de grammaire, qui professeront à Toulouse. - De pins, après notre absolution, nous prendrons pour notre pénitence, la croix des mains du légat, et nous irons outre-mer servir cing ans contre les Sarrazins. - Nous traiterons en amis les partisans de l'Église romaine, du roi de France et des comtes de Montfort. »

Cette première motité du traité forme le programme sacroidal subreptionemt ajouté au programme royal, ou plutôt mis en tête, comme l'objet principal et dont l'autre n'est que la conséquence et le comptément; cette seconde partie déjà connue offre pourtant des modifications qui ne laissent pas que d'être considérables, telles que l'artiele relaif à la mutilation des murailles de Toulouse et l'occupation du Gastél-Narbonnais. Une des plus curieuses insolences est le rapt de l'infante Joans présenté maintenant comme un hon-

<sup>1.</sup> Plus de 2,660,000 fr.

<sup>2.</sup> Plus d'un million.

neur conditionnel; et, comme une grâce inouïe, l'union d'un prince capétien avec l'héritière de la maison de Saint-Gélis, comme si les rois de France n'épousaient pas les princesses provençales et ne jetaient pas leurs filles dans le lit des comtes pyrénéens.

« Espérant, continue le document officiel, que nous persévérerons dans notre dévouement à l'Église, et notre fidélité pour sa personne, le roi nous fait la grâce de recevoir notre fille que nous lui livrerons nour la donner en mariage à l'un de ses frères, et de nous laisser Toulonse et son diocèse. sauf la terre du Maréchal que le maréchal tiendra du roi : de manière qu'après notre mort, la ville et le comté reviendront à notre gendre, et. à leur défaut, au roi. - Le roi nous laissera l'Agenais, le Rouergue, l'Albigeois en decà du Tarn, et le Quercy excepté Cahors et les autres fiefs du roi Philippe. Tous ces pays, si nous mourons sans enfants, reviendront à notre fille, énouse de l'un des frères du roi. - Nous cédons Vertfeuil, Las Bordas et leurs dépendances à l'évêque de Toulouse et aux fils d'Odon de Lyliers, conformément au don qui leur en fut fait par le roi Louis et le comte de Montfort. - Nous ferons hommage-lige au roi, pour tous les pays qui nous sont laissés selon la coutume des barous de France. Nous cédons au roi et à ses héritiers tous nos autres pays en deçà du Rhône, dans le royaume de France. - Quant aux pays situés au delà de ce fleuve dans l'Empire, nous les avons cédés à perpétuité à l'Église romaine. -Tous les habitants expulsés par le roi ou par les comtes de Montfort, ou volontairement expatriés. seront rétablis dans leurs domaines à mojus qu'ils ne soient hérétiques. - Que si quelques-uns. notamment le comte de Foix, refusaient de se soumettre, nous leur ferons une vive guerre et ne conclurons avec eux ni paix, ni trêve, sans le consentement de l'Église et du roi. - Nous ferons détruire entièrement les murs et combler les fossés de Toulouse selon les ordres du légat. - Nous en ferons de même de trente villes ou châteaux, savoir : Fanjaus, etc. Leurs murailles ne pourront être rétablies sans la permission du roi et nous ne pourrons élever de nouvelles forteresses. - Nous jurons au légat et au roi d'observer de bonne foi toutes ces choses et de les faire observer par nos vassaux, et notamment par les citovens de Toulouse : en sorte que, si nous contrevenions à quelqu'un de ces articles, ils seront déliés envers nous du serment de fidélité, et qu'ils adhéreront à l'Église et au roi et que nous retomberons sous l'excommunication et l'interdit lancés contre nous et notre père par le concile de Latran. - Nos vassaux ajouteront à leurs serments qu'ils aideront contre les hérétiques et leur feront la guerre jusqu'à ce qu'ils soient soumis à l'Évlise et au roi. - Ces serments seront renouvelés de cinq en cinq ans au commandement du roi. - Pour l'exécution du présent traité, et pour la sécurité du roi et de l'Église, nous mettrons en gage entre les mains du roi le Castel-Narbonnais (de Toulouse) et aussi les châteaux de Castelnaudari, de Lavaur, de Monteuc, de Penne d'Albigeois, de Penne d'Agenais, de Cordoue, de Roche-Peyrusse, de Verdun et de Villemur, qu'il gardera pendant dix ans et pour le garde desquels nous payerons 4,500 livres tournois, indépendament des 6,000 mares d'argent. L'Église et le roi peuvent, selon leur bon plaisir, faire démolit quatre de ces châteaux et exiger la livraison de Penne d'Albigeois pour la donner aux Templiers on aux Hospitaliers. — Le roi décharge les habitants de Toulouse et tous les peuples du pays de tous les engagements contractés soit ouvers lais, soit envers con prédécesseur, soit envers les comtes de Montfort. 

19

Tel est ce fameux traité de spoultion, concu par Romain de Saint-Ange, proposé par l'abbé de Grandselve, concorté à Paris entre ce moine, le légal et la régente, présenté frauduleuxement et comme une amorre au counte de Toulouse, et, quand ce prince est tombé dans le piège, complétement transformé au synode de Meaux, et enfin déployé fout entier et dans sa rigueur accablante et inexcrable à l'assemblée de Notre-Dame. C'est ainsi que le serpent devinit un lion. Ce traité parut deorme même aux contemporains, et ses clauses excessives, même aux intéressés. « Chacuno d'elle», cus du le roi est util en guise de rançon, dans le cas où le roi est pris et vaincu le comte en bataille ».

L'iniquité n'en est dépassée que par le cynisme. Le prodige de l'insolence, c'est le vaince qui im-

Hist. du Lang., t. V, p. 656, pr. 446.
 Guil. de Pullaureus, xL.

pose des conditions au vainquenr; le spoliateur qui se donne encore des airs de faire grâce au spolié; le juste est dans Tattitude du criminel, et le droit a le langage du suppliant. Par ces audacces, ils ont espéré tromper la conscience de l'avenir.

Le comte de Toulouse, après cette lecture, s'avanca vers le pupitre où le livre des Évangiles était ouvert vis-à-vis du roi. Posant la main sur le gothique volume aux caractères d'or et d'azur, et aux armes de France, le comte dit d'une voix émue : « En présence de Dieu, et de vous, monseigneur » Louis, roi des Français, et de vous, monseigneur » Romain, légat du saint-siège apostolique, et de » vous tous, messeigneurs prélats et barons, je jure » d'observer le présent traité, » - Le jeune monarque et l'infortuné comte apposèrent au bas leurs signatures, et leurs chanceliers scellèrent ce parchemin du sceau de France aux trois fleurs de lis, et du sceau de Toulouse à la brebis et à la croix. Ainsi la monarchie capétienne, hornée d'abord à l'Ile de France, son berceau, péniblement élargie jusqu'à la Loire par le vaillant roi Louis le Gros. se trouva tout d'un coup et d'un trait de plume immensément étendue vers le sud jusqu'aux Pyrénées, Et de quel droit le jeune Louis IX exécutaitil cette vaste spoliation? Du droit des Montfort, du droit de Charlemagne, du droit de Clovis, du droit de Rome impériale, et, chose non moins chimérique et non moins monstrueuse, du droit de Rome théocratique! Le légat contre-scella sans doute les sceaux de Toulouse et de France des clefs de saint.

Pierre, ces clefs terribles, qui, dans l'opinion du siècle, ouvraient le ciel et l'enfer.

Ramon VII, par un acte complémentaire, déclara donner au roi, comme otages, vingt barons ou notables toulousains. Ces chevaliers et ces citovens jurérent de rester captifs au Louvre jusqu'à la démolition convenue des cinq cents toises des murailles de la grande cité. Après leur serment ils durent accompagner leur maltre à son dernier martyre, La spoliation royale fut immédiatement suivie du stigmate sacerdotal. Le comte se dépouilla de son manteau, descendit de l'estrade et fut introduit par le grand portail, dans l'église de Notre-Dame. Le légat de France, avant pour acolytes ses deux collègues d'Angleterre et de Pologne, des verges à la main, introduisit l'illustre pénitent, la corde au cou, dans la basilique. « C'était pitié, dit Guilhem de Puilaurens, chapelain du comte, et témoin sans doute du supplice de son maître, c'était pitié de voir un si grand prince qui pendant si longtemps avait résisté à tant et de si puissantes nations, conduit pieds nus, en chemise et en brayes, jusqu'à l'autel 1. » Au pied du grand autel Ramon tomba à genoux ; le cardinal le franca, sur le dos, de ses verges sacerdotales. « Comte de Toulouse, s'écria le légat, au nom de Jésus-Christ, notre Seigneur, et de notre saint-père, Grégoire IX, son vicaire, nous t'absolvons de l'excommunication prononcée contre toi ! --Amen, chantèrent en triomphe les évêques | Amen,»

<sup>1.</sup> Guil. de Puylaurens, ch. xt..

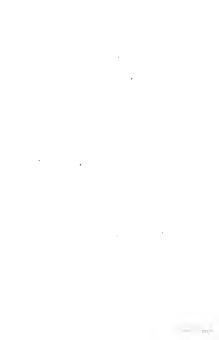
soupira, dit-on, dans son trouble, l'infortuné, qui, riant de tout, selon son habitude, étouffa sans doute ses sanglots dans un éclat de rire tragique et désespéré qui s'évanouit dans l'hymne triomphal. Le comte, en effet, ne se releva jamais de cet

abaissement. Son esprit resta faible et troublé; son cour de prince était mort en lui. Celui qui, adolescent, avait été un héros, homme mûr, ne fut plus qu'un vieillard, flottant dans une espèce d'imbécillité sénile, d'où il ne sortit que par éclairs, et se hâtant, comme honteux de se survivre, vers le tomheau. Rome impériale était moins cruelle envers les vaincus. Elle étranglait les rois, mais elle ne les fusticeait pas. Tous les monarques ont été flagellés dans Ramon VII. et ceux qui n'ont pas rompu avec le Vatican, portent empreint sur le dos l'indélébile stigmate de la papauté. Blanche de Castille ressentit peut-être une joie féroce d'avoir fait dégrader, par son amant sacerdotal, un prince, un narent infortuné. Elle outrageait la nature, elle avilissait la royauté et jetait un double crime dans les fondements de la monarchie capétienne. Mais Rome, sa complice, la dispensait de tout remords. et c'était assez pour l'avide et superbe Espagnole et pour son fils, ce monarque adolescent, ce futur saint monastique, qui siéga toujours avec une immuable tranquillité candide sur cet amas d'iniquités reconvertes des clefs du Vatican et des fleurs de lis de France. Mais qui sait jusqu'où s'étend l'inexorable loi de la réversibilité et de l'expiation? Qui peut dire si les tribulations de Pie IX ne sont pas faites avec les hauteurs toppantes d'Innoeent III; stai dans les forêts de la justice éternelle, des vergees de Ramon VII n'a pas germé l'échafaud de Louis XVII L'historien rèveur ne peut qu'natiquer ceseffrayants mystères ét passer né rissonnant. Mais dans et odieux drame, Romain de Saint-Ange, le cardinal flagellateur, prit le rôlede Gaiphe, ci, crime aconce plus noir, imposa au simple et pieux Louis IX un semblant de la duplicité d'Horde. Cétait, avons-nous dit, le joudi saint, le jour des angoisses mortelles du Christ, que Ramon VIII, et son peuple incarné dans son prince et ses consuls, suèrent leur agonie sanglante, et le parvis de Notre-Dame fut leur àpro éthesémani.

11

# ROGER-BERNARD II

COMTE DE FOIX



#### LIVRE DEUXIÈME

## BOGER-BERNARD II

CONTRIBE FOIX

ASSOLUTION DO COMPE RAMON VII. — CONFISCATION DE SES ÉTATS. —
PARTAGE DE SES DÉPOUILLES ENTRE LE HOI DE FRANCE ET L'ÉGILLE
RQUAINE.

La flagellation du comte de Toulouse est le frontispic de martyrologo des Albigeois. C'est aussi le préambule de l'inquisition qui sera la flagellation et la spoliation séculaire du peuple roman. Nous n'avons désormais qu'à suivre ce peuple infortandan un siècle et demi, montant, courbé sous sac et est son douloureut Calvaire.

Le légat, le soir même de l'absolution du comte, en fit dresser un acte authentique, pour annoncer à tout l'univers catholique le triomphe de l'Église romaine et du roi de France: « Nous Romain, par la miséricorde divine, cardinal-diacre de Saint-Ange, légat da siége apostolique, à tous ceux qui les présentes vercont, salut dans le Soigneur (Comme le

noble homme Ramon, fils de Ramon, autrefois comte de Toulouse, qui longtemps fut rebelle et contumace à l'Église et à l'illustre roi de France, au commaudement de l'Église, du roi et de nous, est venu humblement et dévotement demander son absolution implorant non le jugemeut, mais la grâce et la misérieorde, sur toutes les choses pour lesquelles il avait été excommunié; comme il a juré solennellement, en notre présence, le jour de la Cène du Seigneur, devant les portes de l'église de Paris. d'obéir strictement aux commandements de l'Éclise et aux nôtres, comptant sur son humilité et sa dévotion, nous lui avons accordé le bénéfice de l'absolution, suivant la forme de l'Église. Nous l'avons aussitôt après déclaré excommunié de son consentement, s'il contrevient à quelqu'un des articles qu'il a promis d'observer et contenus dans le traité de paix : nous le réduisous en ce cas au même état qu'il était avant son absolution, quant à l'excommunication et aux autres peines décernées contre lui et contre son père, soit dans le concile général, soit depuis. En témoignage de quoi nous avons fait dresser ces présentes scellées de notre sceau. Donné à Paris le 12 des ides d'avril de l'an du Seigneur 1228 '.» (1229.)

Avons-nous besoin de releverencore l'imposture du langage offietel de la chancellerie romaine? Le comte n'était ni réletle ni bérétique; il n'avait pas imploré miséricorde. Sa faiblesse avait été surprise tout énerdue dans un guet-apens de pervers audacleux.

1. Hist, du Lang., t. V, pr. 147.

Coupable, il fallait confisquer tout son domaine. Innocent, on devait lui rendre tout son héritage. Au leu de cela, prenant un moyeu terme, on lui laisse sa capitale avec sa baulieu comme s'il n'est été ui absous ni condamné. Mais par un mélange de conquête, de confacation et de mariage, on s'assura que tout son patrimoine tomberait directement ou indirectement à l'Église romaine et dans la maison de France. Le comte, une fois dépouillé de tout, se trouva fidèle et orthodoxe; et maintant, pour justifier son iniquié et as superhe, le fégat cherche à tromper la conscience du genre humain, mesure la prétendue culpabilité du prince à l'énormité de l'expation dans Notre-Dame, et met sa flagellation sous les yeux de tout l'univers.

Romain de Saint-Ange et Blanche de Castille se haterent d'envoyer deux commissaires se saisir au nom du pape et du roi des immenses confiscations opérées sur la maison de Saint-Gélis. Le comte, dont les ancêtres prétendaient ne relever que de Dieu, dut faire hommage pour le domaine excessivement restreint que lui concédait, comme une grace, la munificence de la régente et du légat. Ce domaine consistait dans la cité de Toulouse et son territoire compris entre les diocèses d'Auch et de Carcassonne, le Tarn au nord et les Pyrénées au midi. C'est le noyau primitif de l'ancien comté, l'héritage de Ursio, patriarche goth de sa dynas tie, étendu de siècle en siècle par ses descendants depuis les cimes des Alpes jusqu'aux landes voisines de l'Océan dont les pins imitent les marmures orageux. Ramon VII. après ce dénouillement, ne

fut plus duc ni marquis; il n'était plus que comte, et du premier rang il était descendu au quatrième dans la hiérachie des grands vassaux de la couronne, pour parier le langage des historiographes de France. Voici le catalogue des Etats qui lui farent enlevés: le duché de Narbonne, le marquisat de Provence, les comtés particullers de Narbonne, Béziers, Maguelonne, Nimes, Uzès et Viviers; les comtés de Velai, Gévandan et Lodève; les deux tiers du comté d'Albigeois; les vicemtés de Carassonne, Rodez, Albi, Razès, Grezès ou Gévandan, enfin la terre du Marééhal ou de Mirepois. Noublions pas l'Agenais, dot magnifique de sa mère Jehanue d'Angleterre.

Ramon VII fut retenu capiti dans les tours du Louvre jusqu'à ce que les commissaires euroyés par la régente et le légat eussent reçu livraison des territoires confisqués et de l'infante destinée à Alphones, comis de Potiers, frère du jeune roi! Les barons toulousatus, compagnond u comte, et signatures du tratfé de Paris, furent, au mépris du droit des gens, gardés comme, otages et mis sous les verrous du donjon royal. Ils étaient capitouls ou du moins issus des antiques races consulaires. A leur tête, nous distinguons le noble Pierres de Toulouse, rameau éloigné de la maison comtale, et d'ui devait s'illustre encore par ses luttes magnanimes contre les premiers inquisiteurs, l'ugo d'Alfar, d'origine aragonaise, époux de Guitlelma,

<sup>1.</sup> Le roi feignait que la captivité du comte était volontaire : remussir in prisione ad pristionem suam. Duchesne, t. V, p. 814.

sœur du comte, et l'un des héros des guerres nationales. Il avait défendu contre Montfort Penne d'Agenais, dont il ne reste plus sur son monticule conique qu'une ruine informe surmontée d'une croix. Au siège de Toulouse, il combattit dans la tour du Pont-Neuf, illustré par tant d'exploits. Il partageait la captivité du comte avec son fils Joan d'Alfar, Ramon Maurand, fils du fameux et infortuné Pierre Maurand qui, cinquante ans auparavant, fut publiquement flagellé dans l'église de Saint-Saturnin, voisine de son palais dont on voit encore une tourelle. Le légat, non content de cette flétrissure, l'avait condamné au pèlerinage d'outremer. Mais, à son retour d'Orient, le comte lui rendit ses biens confisqués, et le peuple l'éleva au capitoulat. Pierre était le chef larque des cathares toulousains : on prétendait qu'il avait en lui l'ame de saint Jean l'Évangéliste, tant il reproduisait l'image idéale du vieillard de Pathmos, Gui de Cavaillon qui recut les comtes, à leur retour de Rome, sur la plage de Marseille, et conduisit le ieune infaut, à la tête des faidits provencaux, causant de querres et d'amours, au siège de Beaucaire où se releva la fortune de Toulouse. Hugo de Roaix qui eut l'honneur d'héberger dans son palais le comte Ramon VI, revenu de l'exil d'Espagne, avec les proscrits pyrénéens, jusqu'à ce qu'il eût expulsé l'étranger de la demeure de ses ajeux. Bernard de Villeneuve, d'une race chevaleresque, aux nombreux rameaux et la plus puissante après les princes souverains. Arnauld de Barravi, d'une maison féconde en grands citovens, Ramon de Castelnau,

Bertran et Pierre des Monts, Arnauld d'Escalquens, Bernard de Miramont, Bertrand de Garrigues, Ramon et Ugolin du Pont, Pierre de Cocana, Ispan Gari, Ramon Isran, et Pons Ortolan, ces trois deruiers mandtaires plébéiens de la cité. Ces ving chevaliers et citoyens d'urent rester cupits dans la tour du Louvre jusqu'après la démolitions des cinq cents toises des remparts de Toulouse. L'histoire doit entourer d'un amour respectueux. L'histoire doit entourer d'un amour respectueux les nons de ces guerrières et de cess magistrats qui eureut l'honneur de partager le martyre du comte et de la natire romane.

Telle fut la part du roi de France, véritable part du lion. Le pape se fit aussi la sienne : il s'était adjugé déjà le comté de Maguelonne, confisqué sous la première croisade. Par le traité de Paris, il acquérait le comtat Venaisish, et le marquisat de Provence, qui s'étend du Rhône aux Alnes, entre l'Isère et la Durance. Ces deux provinces qui relevaient de l'Emnire, et que Grégoire IX enlevait à sou rival Frédéric II, pour les donner à Saint-Pierre, comprenaient soixante-seize châteaux ou cités. Adhémar de Poitiers, comte de Valentinois, prit l'engagement de mettre cent chevaliers et quatre cents fautassins au service de l'Église romaiue. Adhémar, frère du précepteur de Ramon VII, était encore un transfuge, et le Savari de Mauléon du Rhône. Adhémar descendait de cette comtesse de Die, la Sapho mystique des Alpes, si fameuse par le doux chant élégiaque, qu'elle soupira sur l'infidélité du troubadour Ramhand, vicomte d'Orange 4. Le fils de

<sup>1.</sup> Rainouard, Traubadours.

Ramband, pendant la croisade, abandonna la cause provengale. Les Avignonnais, qui le prirent dans un comhat, punirent cruellement le trattre. Ils l'écordairent vif, et pendirent ses membres aux quatre coins de leur cité. Bientôt après ils accuellaient dans leurs murs le comte et l'infant de Toulouse, et conduisiaent le jeune prince à la conquité de Beaucaire. Plus récemment encore, ils s'illustrivent par leur réstance héroique au roi de France qui venait s'emparer du Midi lògue, déjà démantelée par ce roi, fut, à la paix de Paris, vendu au saint-siège, pour devenir, un siècle plus tard, la Rôme grotes-que des papes guscons et auborrinis !

Ramon VII avait fait le serment de rétabilir PE, glise dans la situation do ille se trouvait avant la oroisade, de rendre tous les biens ecclésisatiques saisis pendant la gourre, et de payer en dédommagement au pape la somme de dix mille marcs d'argent. De plus, à l'abbaye de Cileaux, deux mille marcs; à Grandselve mille, à Clairraux, ciuq conta; à Belleperche, cinq cents, et trois cents à Gaudeil. Cileaux et Clairvaux, à cent cinquante liseus du théâtre de la guerre, n'avalent nullement souffert de ser ravages; mais c'êtait le salaire des prédicateurs des diverses croisades qui, d'ailleurs, étaicut largement rétrubués eux-mêmes dans le pillage du Midi, Nous n'en citerons que deux: le premier et le plus grand de tous, le fameux Arnaald-Amalrie,

1. Lupi rapaci... Caorsini e Guaschi... Dante, Parad., caut. 27.

abbé de Citeaux, s'était fait archevêque de Narbonne, primat de Septimanie. Et Foulques, évêque de Toulouse son turbulent et implacable suffracant, obtenuit les châteaux de Verlfenil et de Las Bordas, comprenant une vingtaine de villages disséminés, fiefs déjà cédés par le roi Louis VIII, et plus anciennement encore par Montfort. Il rendait au comte Faniaus, mais démantelé de ses murailles. démembré de son territoire, dévoré presque tout entier par le monastère de Propille, bergeau de l'ordre dominicain, Enfin, Ramon VII pavait quatre mille marcs pour entretenir, pendant dix ans. quatre maltres en théologie, deux maîtres en droit canon, six maltres ès-arts et deux régents de grammaire dans Toulouse. Ce n'est point là, comme on l'a cru, la fondation, mais plutôt la transformation de l'université de Toulouse qui, de romane et de populaire, devenait catholique, royale et française, Ces dominicains étaient chargés par le pape d'enseigner à l'Athènes des troubadours les doctrines romaines, dans un latin barbare et un français qui n'était encore qu'un aigre jargon picard, en échange de sa foi cathare et de sa langue mélodieuse, également, proscrite comme hérétique. Le chevaleresque et poétique idfome du gai-savoir est condamné dans l'avenir à n'être que le grossier langage de la tristesse et de l'ignorance, le langage des vainous, des proscrits, des patarins, des patits (souffrants), des patauds (vagabonds), et comme disaient les Normands avec dédain, le patois 1. Et

 Patouès est un mot normand adopté par les méridionaux qui le prononcent epcore à la française. Les Franpourtant, il proteste encore, ce noble langage, contre l'iniquité de Rome qui le prire de la gloire d'être un des plus éclatants organes de l'esprit humain, il persiste torjours, après six cents ans, à prouver par sa longévité vivace, non moins que par sa grâce étincelante et sonore, les droits qu'avsient à former une nationalité puissante les dix millions d'hommes qui le parlent encore depuis le Limousin jusqu'à l'Andalousie et l'archipol des Baléares i.

Télle est la part régulière que le traité de Paris accordait à l'Église romaine. Mais qui peut, qui pourra jamais dire la part irrégulière que son sanglant caprice se fit sans repos, sans relabete, sans pudeur, chaque jour, à chaque houre, à chaque instant, pendant deux longs siècles, par les confiscations, les amendes, les offrandes arrachées par la torture, par l'épouvante, aux prosertis, aux prisonniers, aux pointients, aux suspects, contributions des vivants, dons des mourauts, legs des morts, en faveur des églises, des monastères, dont on cherchait l'embre profonde pour dérober aux lyux de l'inquisition sa vieillesse tremblante sous le cloltre, et môue ses cendres éperdues dans la tombe?

çais disaient de même li coms de Fonés au lieu de lo coms dé Foués.

Les Provençanx et les Caislans viennent de fraterniser naguère dans une fête poétique à Aviguon,

## 11

COMPRESSION FATE ET DU ROI DAYS LE MIDI, — CONJOCATION DEN CHI-VALIERE ET DES CITOTERS A APIENON, NARRONNE, CARCASSONNE, TOU-LOUSE. — LETTRE DU COMIE NARON AU COMIE DE POIX QUI INFELSE LA PAIX.

Les commissaires du pape et du roi, un clerc et un laique, s'acheminèrent cependant vers le Midi. Le clerc se nommait Pierre de Colmieu, chapelain du souverain Pontife, et son vice légat dans les Gaules: il devançait le cardinal de Saint-Ange 1. Le laique était Mathieu de Marly, cousin de Mathieu de Montmorency, connétable de France, et d'Alix. femme de Simon de Montfort; il portait le titre de lieutenant du roi dans les parties de l'Albiquois, Le célèbre chef de la croisade avait entraîné dans son expédition ses parents de Marly, Bourchard de Marly recut du conquérant le château de Saissac. et Lambert de Croissy, son frère, la ville de Limous. Marguerite, leur sœur, était devenue l'épouse d'Améric, vicomte de Narbonne, pour rattacher à la France ce puissant et versatile baron pyréuéen. C'est ainsi que, pour servir la politique de Philippe-Auguste, les seigneurs de Marly avaient quitté leur manoir du nord, si digne de son nom de Mirable-Lieu 3 car de son monticule de forêts, il

<sup>1.</sup> Petrus de Collomedio.

<sup>2.</sup> Mirus-Locus, Mirabilis-Locus, Marly,

découvre les hauteurs de Paris, les sépultures royales de Saint-Deuis, le monastère d'Argenteuil illustré par Hélosse, le château de Saint-Germain, résidence favorite des premiers Capétiens, et la Scine qui plie et replie son cours indécis, comme ne pouvant s'éloigner de cet incomparable beroeau de la monarchie française.

De Lyon, les deux commissaires descendirent le Rhône jusqu'à Valence où ils investireut Adhémar, comte de Valentinois, du marquisat de Provence, concédé à l'Église romaine, Les Vaudois avaient leur berceau sur ce sommet des Alpes. Pierre du Brueys avait, cent aus auparavant, prêché leurs doctrines dans les vallées de la Drôme et de la Durance 1. Le Pétrobruséisme tenait du caractère de son chef, des flots du Rhône et du vent des Alpes, un génie impétueux et indompté. Bien plus que le mystique et tendre catharisme, le léonisme biblique et républicain régnait dans les villes des bords du Rhône, et c'est à lui surtout que revieut la gloire de l'héroïque défeuse d'Avignon contre le roi de France. Probablement, c'est pour éteindre le valdisme dans son foyer alpestre que le pape s'était fait concéder la province septentrionale et le comtat Venaissin, Pierre de Colmieu, au nom du saintsiège, prit possession du poétique Comtat et de la noble cité d'Avignon. Un légat pontifical s'établit dans le château des vicomtes, sur la roche où l'on voit aujourd'hui le palais et la nécropole des papes. Mais de la montagne des Doms quel triste spectacle

Réformateurs de la France et de l'Italie, t. I, p. 9.

s'offrit à ses veux! Les ordres du cardinal de Saint-Ance n'avaient été que trop exécutés, Trois cents maisons étaient abattues, les remparts démotis, les tours rasées. La noble cité pleurait mutilée au bord du fleuve. Ses héroiques podestats étaient sans doute morts ou proscrits. Trente de ses principaux chevaliers étaient exilés en Terre sainte. Les engins de guerre qui l'avaient défendue avaient été ravis par le vainqueur. Le reste du peuple, errant comme un troupeau sur ces décombres, avait été pressuré, écrasé, par une amende de sept mille mares d'argent : mille pour l'Église catholique qui refleurissait dans ce denil universel, et six mille pour le roi de France qui les employait à construire, sur l'autre rive du Bhône, le fort de Villeueuve, destiné à comprimer les frémissements convulsifs de l'héroique cité mourante. Ces murailles féodales, construites sur le terrain de l'abbaye de Saint-André, et croulantes sur les ruines du monastère disparu, ne protégent même plus de leurs débris un bourg rustique hanté par des patres et des bolièmes.

Les deux commissaires descendirent le fleuve jusqu'à Boaucaire. Un sénéchal du roi occupait tranquillement ce château naguère si tumutitueux, où l'infant de Toulouse, assiégeant à la fois et assiégé, repossa Monifort rugissant, et lui arracha ce donjon défendu par Lambert de Croissy qui faillit en décorre les créneaux de son cadavre. On voit encore, sur son rocher, la tour en ruine d'où contra de la comme de la

1. Près de deux millions d'anjourd'hui,

le chef croisé, errant sur la plate-forme dans son désespoir, agitait, en signe de faim, une carafe vide, et une nappe déroulée, comme un linseul de mort et un drapeau funèbre. Cette tour, qui devait être son gibte tou son ocreulé, n'entend plus, de tant de bruit, que le ori de l'oiseau de proie, le murmure du fleuve et le veut éploré des Alpes

De Beaucaire, le vice-légat et le chevalier francais se dirigèrent vers Nîmes, Montnellier, Narbonne. A l'est comme à l'ouest du Rhône, la terre. ravagée et piétinée par vingt ans de combats. n'offrait aux regards des deux voyageurs que des oliviers coupés, des vignobles arrachés, des hameaux brûlés et dépeuplés. Au milieu de ce désert semé d'ossements, Béziers s'élevait, cité tragique deux fois égorgée en soixante ans, comme un énorme amas de décombres et de cadavres calcinés par la foudre. Dans la désolation générale du Midi, le vicomte de Narbonne avait su, par ses versatilités, se dérober en partie aux maux de la guerre. Ce lâche prince s'était hâté de se rendre en ami sur le passage d'Arnauld, abbé de Citeaux, chef cénobitique de la première croisade, tout fumant encore de l'incendie et du massacre de Béziers. Ce légat farouche devint archevêque de Narbonne, primat de la Septimanie, et disputa le titre de duc de Gothie à Montfort, prétention qui suscita de longues querelles entre ces deux princes de la spoliation. Les hauteurs turbulentes d'Arnauld-Amalric. et de son successeur Pierre-Amiel, fatiguèrent le vicomte qui, cédant aux instincts de race, se rapprocha du comte de Toulouse, son seigneur, et des

barons du Midi, victorieux. Mais après le traité de Paris, le vicomte dut se résigner à implorer la paix et le nardon du roi. Grace à l'intervention de sa femme Marguerite, et de son beau-frère Mathieu de Marly. il obtint de conserver son titre et sa terre et de les transmettre, après sa mort, à ses fils, les infants de Narbonne-Lara. Les deux commissaires convoquèrent les neuples dans la cour du palais vicomtal (17 mai 1229), en présence de l'archevêque Pierre-Amiel. Ils recurent tour à tour le serment du vicomte Améric, des consuls de la cité, des chevaliers descendus de leurs manoirs, entre lesquels nous distinguons Olivier de Termes qui venait de vendre son château au roi de France, et Ramon de Villerouge son parent, le futur tribun de Narboune 1.

De Narbonne, le lieutenant du roi, et le vice-légat du pape, se dirigèrent vers Garcassonne, la grande fortèresse de la domination capétienne. Sous l'orme autique du châteu où la vicontesse Aladia, sur le siège judicial des rois gotta, tenait ses cours d'amour, dans ces mars d'où la croisade avait expulsé les harpes des troubadours et les jeux chevalersaques, qu'habitairent maintenant, au lieu de Taimable et populaire race des Trencabel, un sombre sénéchal français et de farouches hommes d'armes du Nord, les commissaires du pape et du roi regurent l'hommage des consuls, et des chevaliers du Carrassex, du Rasse et de l'Alligeois, déscendus

Archives du vicomte et du chapitre de Saint-l'aul de Nurbonne.

à leur appel depuis les simes couvertes de forèts des Montagnes-Noires, jusqu'aux somments agieux des Pyrénées. Là se rendirent aussi les conquérants établis par Montfort, rétablis par Louis VIII, et définitivement affermis dans leur conquéte par le traité de Paris. Mathieu de Marty trouva dans leur mombre deux de ses neveux, les fils de Lambert de Croissy, plus heureux que leur père mort on Orient, et que le chet de la croisade qui, de tant du territoires odicusement usurpés, n'avant pas même conservés son sépulore de Carcassonne.

Le heutenant royal et le vice-légat pontifical, accompagnés de Pierre-Amiel, archevêque de Narbonne, de Clarin, évêque de Carcassonne, et des conquérants de l'Albigeois, se rendirent ensuite à Toulouse, veuve de son prince, et découronnée de ses magnanimes citoyens. Ils prirent possession, au nom du roi de France, de Castel-Narbonnais. le palais féodal de la maison de Saint-Gélis. Ils en expulsèrent dona Eleonora d'Aragon, veuve de Ramon VI, et sa sœur dona Sancha, épouse de Ramon VII, princesse maladive, à ce qu'il semble. négligée de son mari, et comme veuve d'un vivant. Ils enlevèrent à la comtesse sa fille unique. Na Joana, âgée de huit ans, qu'ils remirent au sénéchal de Carcassonne, pour être envoyée en France, et mariée à Alphonse, comte de Poitiers, frère du roi-Après cela, ils recurent les serments des consuls, des chevaliers et du peuple. Les barons du Toulousain, du Quercy, du Commenges et de la Gascogne vinrent prêter le double hommage-lige. Nous distinguons, parmi ces derniers, le vicomte Centulle d'Astarac, considérable par sa race antique, sa renommée guerrière et ses alliances domestiques. Centulle se donnait une origine mérovingienne démentie par son nom cantabre d'Astarac. Par son mariage avec l'une des filles de Bernard V. comte de Commenges, et de Marie de Montpellier, il était devenu beau frère du jeune roi d'Aragon. et conséquemment cousin du vicomte de Carcassonne. C'est lui qui avait si héroiquement défendu Marmande contre Louis, fils de Philippe-Auguste 1, mais sa fidélité n'égalait pas sa valeur: il s'était hâté de faire sa paix même avant la conclusion du traité de Paris. Le roi promit, pour sa défection, un fief de mille livres de revenu à conquérir sur l'Agenais; l'aventurier s'engageait à dépouiller son seigneur, le comte de Toulouse, et se mettait avec neuf chevaliers au service de la France. Anrès la spoliation il recut en effet le châtean de Sompuy, en Gascogne, et ceux de Saint-Orens et de Fimarcou, en Agenais. Mais le roi ayant rétrocédé l'Agenais au comte Ramon, une rente aunuelle de cent marcs d'argent lui fut assignée en compensation sur la sénéchaussée de Carcassonne. et Centulle eut deux chevaliers de plus au service de son très cher seigneur Louis, illustre roi des Français. Le monarque capétien jetait au transfuge un lambeau des dépouilles de son parent infortuné, de l'orphelin des Trencabel 2.

<sup>4.</sup> Guiih. de Tudella.

La charte est datée de Vincennes, avril 1220. Hist. du Lang., preuve 140.

Le comte de Commenges, beau-frère de Centulle, venait d'accompagner Ramon VII à Paris, et avait prêté l'hommage dans la tour du Louvre. Il ne restait done plus d'insoumis qu'un seul des grands vassaux, le comte de Foix, Roger-Bernard était l'unique et la dernière colonne encore debout de la nationalité romane. Nous avons vu qu'au départ de Ramon VII, il avait posé à ce prince les conditions sur lesquelles il devait négocier à Paris la cause générale du Midi. Mais circonvenu par Romain de Saint-Ange, par Blanche de Castille et Thibaud de Champagne, le comte de Toulouse abandonna ce grand et patriotique intérêt avec une telle débilité que le légat put se vanter insolemment que le prince s'en était uniquement remis à la miséricorde du pape et du roi. L'infortuné Ramon VII, aux suggestions de la reine et du légat, et pour justifier sa propre chute par celle de son magnanime vassal, lui avait écrit de sa prison du Louvre la lettre suivante où respire tant de résignation et de tristesse:

« Ramon, par la grâce de Dieu, comte de Toulouse, à noble homme Roger-Bernard, comte de Foix: Jouissons des biens temporels de sorte que nous ne perdions pas les biens éternels. Vous saurez qu'étant venu en France pour conférer avec notre vénérable et cher père Homain, cardinaldiacre de Saint-Ange, légat du siège apposibilque, et notre cher seigneur l'Illustre roi de France, nous nous sommes écartés, par le conseil du comte de Champagne et de uos autres smis, de la forme du tratif de piat que nous vous avions montré, et que

nous nous sommes soumis absolument aux volontés du roi et du cardinal. Et certes, nous avons obtenu. par la grâce de Dieu, une paix bien meilleure que nous ne l'aurions eue autrement. Pour ce qui vous concerne, nous en avons parlé diligemment avec eux, et nous y avons fortement travaillé, comme le sait bien notre cher comte de Commenges, votre beau-frère, mais nous n'avons pu réussir complétement. Cependant à nos prières, le seigneur cardinal envoie principalement à votre intention, et avec un plein pouvoir, notre vénérable et cher père et maltre Pierre de Colmieu dont nous avons éprouvé, dans notre affaire, par des preuves nombreuses et signalées, l'industrie, la sollicitude, la diligence, la bénignité et la miséricorde, C'est pourquoi nous conseillons à votre prudence, nous vous avertissons et vous supplions instamment de faire tous vos efforts pour le voir, et d'obtempérer à ses conseils et à ses ordres. Soyez certain que si, comme nous l'avons entendu, vous y consentez sans difficulté, votre affaire arrivera, avec le secours de Dieu et le nôtre, à une très-bonne fin. Donné à Paris, la fête de saint Marc l'Évangéliste 1. » (25 août 1229.)

Bernard VI, comte de Commenges, époux de Sezélia ou Cécile de Foix, remit probablement luimême, à son retour de Paris, cotte lettre à Roger-Bernard, et joiguit ses instances à celles du comte de Toulouse. Roger-Bernard fut désolé à la fois et indigné de la pusillanimité déplorable de Ramon VII,

<sup>1.</sup> Hist. du Lang., pr. 155.

et de cette prostration générale des barons méridionanx, au milieu desquels il restait seul, haut et ferme et inexpugnable comme son rocher de Foix couronné de son donion crénelé. Son àme chevaleresque fut non moins révoltée des promesses que des menaces. « Je n'abandonnerai, s'écria-t-il, ni ma foi ni mon parti. On croirait que je cède à la crainte plus qu'à la raison. Il faut que je sois vaincu non par la séduction ni par les armes, mais par la vérité. Je verrai venir ce monde de nèlerins de la croix dont on me menace. Je les en ferai repentir : ils connaîtront la justice de ma cause. J'espère en mon Dieu1, » Le comte Roger-Bernard ne se rendit point à Toulouse où l'attendaient le lieutenant du roi et le vice-légat du pape, entourés de tous les barons do Midi.

Alors les deux commissaires, accompagnés de l'archevèque de Narbonne, des évêques de Carcasonne et de Toulouse, de plusieurs chefs cónobitiques, du maréchal d'Albigeois et des autres conquérants, marchérent vers le comt de l'oix. Laissant Muret sur leur droite, dont le haut et rouge colcere circulaire à diéche aigué indiquait dans le lointein, comme une colonne sanglante, le funeste champ de batallle, lis traversèrent la Garonne et gagnèrent la vallée de l'Ariége. Ils aperqurent, sur leur gauche et sur ce fleuve, deux villes cathares, Hauterive et plus haut Cinete-Gabelle, au confluent gracieux de l'Ers. Sur leur droite, se cachait le monastère de claers² dans son tiède vallon bordé

Perrin, p. 138, Albéric, p. 588.
 A Calore.

a W Cultor

de bois; et tout à côté sur la hauteur se montrait le château de Rodeilla, séjour du fameux Pons-Adhémar, précepteur et cousin du comte de Foix Plus Join, ils traversèrent Saverdun, manoir d'Arnault de Villamur. l'un des chevaliers les plus accomplis de ce siècle. Il n'existe plus une scule pierre de son château l. dont le montique est transformé en calvaire, où s'élève aujourd'hui dans un groupe de cyprès un Christ colossal, monument de la victoire catholique sur le catharisme qui niait, hélas! bien à tort, la crucifixion du Verbe éternel 3. Arrivés à Pamiers, ville qui relevait du roi de France, les deux commissaires envoyèrent une nouvelle députation, probablement les abbés de Saint-Volusien et de Bolbonne, au comte de Foix, Roger-Bernard demeura inébranlable dans son courage inexpugnable et son inaccessible donion, Epouvantés d'une nouvelle croisade, ses barons, ses consuls, ses serviteurs, vinrent se jeter à ses pieds. Le prince se laissa fléchir à leurs larmes et consentit enfin à l'entrevue qu'on lui offrait à Saint-Jean-des-Verges (San Joan de las Vergas), à une lieue au nord de Foix. La conférence devait avoir lieu dans l'église rustique, construite, ainsi que son bourg, sur un ancien camp romain, et dont le nom tristement symbolique convenait à cette scène où l'hérésie johannite allait de

C'est au château de Saverdun que furent célèbrées les noces du comte Ramon-Roger, et de Philippa de Montcade, mère de Roger-Bernard (1178). Olhagaray.

Mais à côté s'élève un village d'origine évidemment cathure, Sainte-Colombe.

nouveau nasser par les verges de Rome et de la France. Cette chapelle romane. grave et sombre. s'élève encore, bien qu'à demi croulante, paisible dans la verdure des arbres, entre les bruits de la route et le tumulte des flots de l'Arière. L'agreste oratoire, où ne prisient d'habitude que des patres. vit arriver de Pamiers, dans lenr nomne guerrière et sacerdotale. Mathieu de Marly, lieutenant du roi de France, Pierre de Colmieu, vice-légat du pane, Pierre-Amiel, archevêque de Narbonne, les évêques de Toulouse, de Carcassonne et de Conserans, les abbés de Foix, de Bulbonne, de Combalongue et de La Grasse, les conquérants de l'Albigeois, le maréchal Gui de Lévis, Lambert de Croissy (ou de Turey). Pierre de Voisins et d'autres chevaliers et prélats du Nord et du Midi.

## Ш

CONTÉRENCE DE SAINT-IGAN-DER-VERGES. — DÉGATS ENTRE LE CONTE DE FOIX ET LES CONNESSAIRES DU ROI 17 DU PAPE. — LE CONTE, ENFIN, SIGNE LA PAIX.

Le comte Roger-Bernard était parti de Foix (16 juillet 1229), uivi de ses deux frères, Améric, qui était resté quince ans en otage entre les mains des Montfort, et Loup, le hêres adolescent de la délivrance romane; avec eux venait encore Othon-Arnauld de Castelverdun, un des plus illustres barons de Sabritze. Le comte avait entvion cinquante ans. Fils de Ramon - Roger, le Roland pyrénéen, et de Philippa de Montcade, parfaite cathare, élevé par les évêques johannites, il fut le héros le plus pur et le plus fidèle du Paraclet, Pendant la première génération de guerriers, et tant que son illustre père vécut, il reste comme dans la nénombre de sa ploire. Mais quand les revers arrivent, sa figure se dessine, il prend la tête. et s'élance à l'avant-garde de la lutte patriotique. Après la funeste bataille de Muret, il avait requeilli les exilés dans sa vicomté de Castelbon en Catalogne, repassé les Pyrénées à la tête des faidits. ramené dans Toulouse le comte Ramon VI. repoussé le fils du roi de Prance, expulsé les Montfort et la croisade, et terminé une guerre de quinze ans en rétablissant dans le palais de Carcassonne son pupille l'orphelin des Trencabel. Sur cinquante champs de bataille il avait, vainqueur ou vaincu. conquis le nom de Grand |. Il était pourtant moins éclatant que son père parce qu'il avait en des scènes de guerre et des théâtres d'éloquence moins solennels. Mais sa magnanimité resplendissante de candeur morale répondait mieux à l'idéal chevaleresque. Il était, par son platonisme religieux et guerrier, le modèle épuré du héros cathare, le paladin du Paraclet. Comme tous les princes de la maison de Foix, il avait le verbe haut, et portait sa tête à l'espagnole, Mais le catharisme avait incliné son front et adouci sa voix; et cetta suavité de langage, dont parle un troubadour, était

Olhagaray.

comme le parfum de sa piété mystique. Maintenant sa mansuétude grondait sourdement, et sa douleur indignée roulait toutes les colères et toutes les tribulations du Midi,

Descendant la rive droite de l'Ariège, le comte arriva an Pas de la Barre, ainsi nommé de la clôture qui fermait l'entrée des montagnes d'où s'échappe le torrent fougueux, L'étroit vallon, bordé de rochers, qui s'ouvre au nord, est consacré par une victoire et par une défaite des ancêtres. C'est là que le tribun romain Préconius fut vaincu par les Sotiates, alliés de Sertorius, et que vingt ans plus tard, Adcantua, leur chef, et le Vercingétorix cantabre, fut défait à son tour par le jeune Crassus, lieutenant de César. Les Romains mirent cette porte pyrénéenne sous la garde de leur dieu Janus 1. C'était le vieux génie latin, armé de verges et de clefs, et surtout doué de plusieurs fronts, d'une multitude de faces, et d'innombrables veux ouverts sur tout l'univers. Devenu chrétien, ce portier de l'Olympe et du Capitole devint, sans changer d'attributs, le sombre concierge du Vatican et du

4. Janus occupali probablement avvat les Romains estles porté des Pyrénées. C'est un dieu cantabre, et su généa-logio ne s'explique qu'un iangue basqua. Janus (in Soleil) et de des la compartire de la compartire de la Salus (Sha, 500, torrent). Salus est le patriarche des Salus (Sha, 500, torrent). Salus est le patriarche des Salus et au Seisire dupomé de Fou, et des Salus et Roma et de toutes les tribus estellipses d'Italie; Salum et Salurtais et dissistent Aris, Gest-dure l'Interes. J.-J. Amattris y et dissistent Aris, Gest-dure l'Interes. J.-J. Salus et de l'este de l'este



Paradis, Mais grãos à ses noms divers et à ses nombreux visages, il put, mobile et immebile à la fois, s'appeler à Rome, Saint-Pierre, et Saint-Jean aux Pyrénées. Sinistre génie de l'inquisition, il devint le géolier des races romanes et fit passer leurs héros par les verges et les baches théocratiques. Et maintenant il alisi flageller et charger de fers le vainquour de ses légions, l'Adcantau du moyen âge, le Vereingétorix pyrénéen du xm\* siècle t.

Le comte de Foix mit pied à terre devant l'église de Saint-Jean entourée d'armes et de chevaux. Il en trouva l'étroite et sombre nef encombrée de prélats et de barons français. Après les saluts d'usage, graves et brefs, la discussion commenca vive, impatiente, orageuse, Le vice-légat, Pierre de Colmieu. invita le comte à consentir à la paix et à fléchir le courroux du pape, Le pape, répliqua Roger-Bernard, en quoi l'ai-je offensé? Est-ce par la guerre? Mais nous avons été attaqués. Je n'ai combattu que pour mon indépendance. Est-ce par ma religion? Il n'a pas le droit de s'en mêler. Chacun la doit avoir libre, - « Mon père, ajouta le vieux chevalier, avec un accent dont la piété filiale donnait une consécration touchante à la nolitique religieuse des comtes de Foix, mon père m'a recommandé toujours cette liberté, afin qu'étant en cette posture quand le ciel croulerait, je le pusse regarder d'un œil ferme et assuré, estimant qu'il ne me pourrait faire du mal. Ce n'est pas la crainte qui me fait

<sup>1.</sup> M. Adolphe Garrigou, les Satistes.

branler au gré de vos passions, et qui me contraint de trainer ma volonté par terre, pour en faire comme fumier et litière, selon votre appétit : mais poussé de cette crainte bénigne et généreuse de la misère de mes suiets, et de la ruine de tout mon pays, désirant de n'être censé le mutin, l'écervelé, et le boute-feu de l'Aquitaine, je me plie à cette extrémité, autrement je serais une muraille sans brèche et hors d'escalade contre les audaces de mes ennemis 1, » Magnanime langage où palpite le cœur de ces vieux Gaulois, de ces antiques Ibères, non avilis par Rome, et qui voulaient porter le ciel au bout de leurs lances. Un ciel croulait, en effet, le ciel cathare, et l'héroïque prince qui seul en soutenait le poids, entouré de prostrations et de ruines, restait debout, noble et fier.

Le comte cependant se calma; on entra en négociation, et l'on conclut un traité dont nous ne résumons que la substance, et où le tabellion sacerdotal trouve encore moyen, après cette magnanime harangue, de lui faire demander grâce au pape et au roi de France. «Nous voulons bien déférer, lui fairou dire, aux consells du comte de Toulouse, mon seigneur, et aux vôtres, mattre Pierre de Colmiou. Conséquemment, en œ qui touche l'hérésie, les libertés de l'Eglie, la restitution des dines ecolésiastiques, les excommunications, le mainten de la paix, l'expulsion des routiers, le rétablissement

 Perrin, 138, Albéric II, 538. Perrin a traduit, en français du xvie siècle, ce magnanime discours, en conservant l'accent ibère, et dont le début suriout respire une certaine emphase espagnole.



des faidits, la possession des églises que mon père et moi nons avons saisies depuis le commencement de la croisade, sauf le fait de Pamiers, nous nons en remettons à la volonté du vénérable père et seigneur cardinal-diacre Romain de Saint-Ange, légat du siège apostolique. Nous nous en référons également à sa miséricorde pour notre pénitence; et pour toutes les autres choses, tant celles qui regardent l'Église que celles qui concernent le roi et notre terre, nous nous en référons à la grace du seigneur cardinal et de l'illustre roi de France. Nous le jurous sur les saints Evangiles, et nous donnons pour gages de nos serments à vous, maître Pierre de Colmieu et monseigneur Mathieu de Mariy, deux de nos châteaux, savoir Lordat et Montgrenier. Nous ferons jurer à nos hommes de garder la paix, et nous en donnons pour garants avec nous, nos frères Améric et Loup de Foix, et notre vassal Othon-Arnauld de Castelverd un 1. »

Le noble comte dut frémir d'indignation en entendant la lecture de es traité qu'il signa pourtant, mais qu'il n'observa qu'à demi. Jamais on ne hui reparla de as pénience; jamais il ne fit la chasse aux routiers, o'est-à-dire aux proscrits; et toujours, au contraire, sa garde et sa cour furent peuplées de faldits des bois. Il consentit au fait de Pamiers, c'est-à-dire que le Castellar, réclamb par l'Abbé de Saint-Antonin, fut désormais cédé au roi : Pamiers devint à l'avenir un des camps avancés de la France. Roger-Bernad était le tuteur de son oussin le vi-

1. Hist. du Lang., t. V, p. 659, pr. 155.

comte de Carcassonne. Il était trop généreux pour pas réclamer en faveur de son jeune et héroïque pupille si odicusement dépouillé par la croisade. Mais sans doute on se hath de lui fermer la bouche. Il ne fut rien stipulé pour lui, dans le traitif de Paris, non plus qu'au concile de Latran. Monifort vait tué son père; les croisès rédaient partagé son héritage; Carcassonne était occupée par le rois France. Il y avait d'un oblé trop de crines et de l'autre trop de malheurs. Cette infortune immense parut sans doute irréparable. On étouffa de part et d'autre le souvenir de cet orphelin, cousin pour-tant des rois de France et d'Arugon, et on le scella dans son exil comme dans un tombeau.

## . IA

LE CONTE HE FOIT SE REND MY FRANCE. — ARRIVER A LA COUR DE LA FRENCE IDAGA, IMPARTE DE TOULOUSE. — RETOUR DU CONTE RANON VII. — MORT M'RENEMINGE, CONTERSE DE FOIX.

An mois de heptembre suivant, le comte de Foix se rendit en France. Les barons méridionaux dont les commissaires avaient requ le serment allerent en personne confirmer leur hommage entre les mains du rol. Besormais ces seigneurs, qui jusquelà ne s'étaient transportés qu'à Toulouse, siége de leur suzerain, s'enfoncèrent à travers l'océan de forêts du Limousin, sur leurs coursiers haletants, pour visiter, dans as lointaine métropole, le grand onnarque capétien. De ce nombre furant Centul d'AstarnectOthon-Arrandl de Castelverdun, le fidèle compagnon du combede Foix. Mais nous avonacoiblé une jeune exilée qui les devança dans le Nord: c'est la putite infanta de Toulouse enlevée à as mère et à sa terre natiel, holoné faidite que Mathieu de Marly envoyait captive, sous la pompe d'une exorde heavelerseune à la cour de France.

L'infante était née en 1220 au milien des chants de victoire du Midi, et comme la colombe qui annoncait la fin du déluge de sang. Aussi son père et son aieul, rétablis dans leur métropole, lui avaientils donné le doux nom de Joana, grace de Dieu. C'était le nom béni de l'Église du Paraclet, qui triomphait avec la cause romane, et celui de son aïcule paternelle. Jeanne Plantacenet, la vaillante sœur de Richard Cour-de-Lion, Présages tromneurs! Espérances cruellement décues! Cette enfant. objet de tant de tendresse, fut, hélas l pour sa maison et son pays, un instrument de douleur, de snoliation et de ruine, Arrachée à sa mère, dona Sancha d'Aragon, et remise au sénéchal de Carcassonne pour être envoyée en France, la jeune princesse éplorée traversa les montagnes du Rouerque et de l'Auvergne, descendit les rives de la Loire, et par les landes du Catinais, s'avançait lentement vers Paris. La cour capétienne vint jusqu'à Fontainebleau à la rencontre de l'héritière de la maison. de Saint-Gélis. Blanche de Castille, le jeune roi et ses frères, et le comte de Toulouse, tiré de sa prison du Louvre, s'avancèrent, pour la recevoir, jusqu'au

village de Moret. Là, sans doute, redoublèrent les larmes du père et de l'enfant qui se retrouvait dans l'exil et la captivité plus ambre au milleu de ces fêtes royales. Ces joise captiennes étaien pétries de tant de deuils et de martyres! L'orpheline ne devait plus revoir sa mère. Elle fut remartire. On l'elleva pour être la fomme d'un prince captien, dans l'oubli de sa race abattue et l'horreur de sa patre révalée et hérèines.

L'infante Joana, que nous appellerons, à la francaise, la comtesse Jehanne, était du même àge qu'Alphonse, son futur époux, Ils avaient alors huit ans; ils étaient cousins au quatrième degré, et descendus de Louis le Gros, leur commun ancétre. Le légat, toujours docile aux désirs de la régente, s'empressa de lever l'empêchement canonique qui s'opposait à leur union, pour que le mariage se conclût en temps opportun?. Ainsi le comte de Toulouse se vit arracher ses terres, son peuple, sa fille, sa postérité. Il ne devait pas avoir d'autre enfant, et c'était dans les calculs de Blanche de Castille aussi bien que dans les décrets de Rome. Rome, on le verra, ne permit à sa race de se perpétuor qu'en se perdant avec le reste de son domaine dans la maison royale de France. Dès co jour, Ramon VII sortit de la tour du Louvre, Le ieune Louis IX assaisonna de quelque courtoisie et de quelque largesse cette mise en liberté. Il le

<sup>1.</sup> Guil, de Puil, ch. xl., 2. Thrès, des chart. Toulouse, 9.

créa chevalier, soit que l'excommunication et d'éposible le comte de l'ordre do la chevalerie comme de tout le reste, soit que la chevalerie comme de tout le reste, soit que la chevalerie romane, populaire de sa nature, pardt aux homes de la chevalerie remane, populaire de sa nature, pardt aux homes de la chevalerie féodale de la jouissance viagère du riche Agenais et de l'indigent et montageux Rouergue. Enfin, après es faveurs amères, il fut permis à ce triste prince, démembré de ses Stats, mutilé dans son cepur, trouble dans son cepur, d'épris plaintif et désolé, dans sa capitale. Il revint avec ses capitules ou parties de la chevalerie de désolé, dans sa capitale. Il revint avec ses capitules ou pagençais de son autvive.

C'est alors qu'arriva le comte de Foix. Ces deux princes ne s'étaient pas revus depuis leurs adieux de Toulouse. Ils se retrouvaient vaincus et captifs, soit dans les bois du Limousin, soit à la cour de France, Ouel changement dans leur fortune et les destinées du Midi! Leur douleur dut étouffer son rugissement. Mais quels longs et tristes regards! Quels éloquents et mornes silence | car tout les épiait dans ces sinistres palais capétiens. C'est au château de Melun que la reine et le légat recurent le comte de Foix. Il ratifia le traité de Saint-Jeandes-Verges. Mais ce n'était point assez : Blanche ménageait une surprise au chevaleresque prince; elle prit Roger-Bernard au même piége que Ramon VII: et comme elle avait ravi à l'un son Castel-Narbonnais, elle voulut enlever à l'autre son château de Foix. Dès que le comte fut entre ses mains, l'altière régente exigea que le château de Foix lui fût remis pour cinq ans, au lieu de celui de Lordat : après quoi, en échange de Foix, elle reprendrait Lordat pour rendre, cinq ans après, au comte, Lordat et Montgrenier. Le comte dut céder l'inexpugnable donjon de ses ancêtres 1. Dès que l'avide reine l'eut obtenu, elle en usa avec le comte de Foix comme avec le comte de Toulouse, elle se donna des airs de largesse et des semblants de courtoisie chevaleresque et de magnanimité royale. Elle gratifia Roger-Bernard d'un revenu de mille livres de Tours : mais ce revenu était prélevé sur les terres d'Arsens, de Preixan, d'Alairac et d'autres éparses dans le Carcassez: et ces terres étaient l'héritage de son aïeule Cécile de Carcassonne confisqué par la croisade. De sorte que les libéralités du roi de France se bornaient à rendre des miettes. et comme la poussière des vastes domaines injustement ravis aux comtes de Foix. Cette Espagnole en remontrait aux Gascons; cependant elle ne poussa pas l'injure, comme pour le comte de Toulonse, jusqu'à créer chevalier le vainqueur de Montfort et le libérateur infortuné du Midi. Roger-Bernard, un genou en terre, et la main dans les mains du jeune roi, fit pour la première fois bommage-lige à la France, Othon-Arnaud de Castelverdun qui l'accompagnait fit aussi le serment de vasselage, et recut une rente annuelle de cinquante livres tournois, Centulle d'Astarac, venu à Lorris. en recut une de cent marcs ; c'est ainsi que l'habile régente, qui savait prendre et donner, ajoutait au ...

Thr. des ch. Foix. Mss Colbert, 2009.

lien féodal de l'hommage la chaîne métallique de la eupidité pour mieux rattacher au trône l'héroïque indigence et le patriotisme frémissant des chevahers pyrénéens <sup>1</sup>.

Roger-Bernard repartit pour le Midi, comme Ramon VII et ses capitouls rentraieut dans Toulouse. Quel triste retour pour le pauvre prince et ses nobles consuls dans leur métropole captive, et au milieu de leur peuple asservi et humilié! Le jeune Comte avait toujours été chéri de ses sujets ; sa popularité s'accrut encore de ses malheurs; ses miortunes étaient celles de la patrie; il revenait comme le martyr de la race romane. Avec quelle triste et tendre émotion la cité dut revoir son prince! La ville muette lui offrit sans doute le seul hommage que lui permit son infortune, un triomphe de sanglots et de larmes. L'attendrissement fut à son comble quand on vit que le comte ne descendait pas dans l'antique demeure de ses ancêtres. Au Castel-Narhonnais d'où l'on venait d'expulser sa femme, d'enlever son enfant, campait le sénéchal du roi, et sur son donjon flottait l'auriflor sinistre de France. Hugo de Roaïx, qui avait eu l'honneur de partager la captivité de son maître, requeillit probablement Ramon VII. à son retour de sa prison de France, dans le même palais où son père avait recu Ramon VI. à son retour de l'exil d'Espagne. Ainsi de ces deux princes infortunés, étrangers

<sup>1.</sup> Reg. cur. Franc.

C'est ainsi que les méridionaux appelaient i'oriflamme, à cause de ses fleurs de its d'or.

dans la capitale de leurs ancêtres, le fils n'avait point de manoir, le père n'avait point de tombenn l

Le retour du comte de Foix, quelques jours après. ne fut pas moins lugubre. Il flut livrer au roi le herceau de sa race, la demeure féodale de ses aïeux. la noble forteresse qui, fièrement assise au confluent de l'Ariège et de l'Arget, défendit cette porte centrale des Pyrénées contre Gésar, Charlemagne et Philippe-Auguste. Ce fut une douleur immense quand le manoir comtal, dont un trapèze de rocher, taillé comme un piédestal gigantesque. supporte, à cent cinquante pieds dans les airs, son invincible donion crénelé, vit nour la première fois flotter, sur sa plus haute tour, la bannière fleurdelisée de France, L'angoisse fut plus poignante encore quand le magnanime prince descendit les rampes du château, au milieu d'un peuple éploré. emmenant la comtesse malade, ses enfants adolescents, ses frères, ses serviteurs et ses palefrois étonnés de cet exil. Pour isoler la garnison étrangère, le sénéchal fit abattre les maisons du hourg qui grimpaient familièrement jusqu'au pied du rocher, et s'abritaient, comme un troupeau, sous l'embre paternelle de la forteresse. Volusien l'emporte donc, cet évêque felon, ce saint Sicambre qui livra l'Aquitaine à Clovis, et récemment appela Montfort contre Toulouse II Et c'est donc en vain qu'après la victoire du Midi, le pieux comte fit élever, sur la cime qui domiue les tours et garde

1. Sant-Boulzia. Ignoble nom, ignoble action

le défilé septentrional, un oratoire au saint Sanveur i comme nn bouclier pour repousser les Francs! Le Christ libérateur de la patrie romane est vaincu par le traître évêque, le patron perfide de la croisade! Ainsi gémissait le peuple accompaguant éploré le magnanime comte qui remontait en silence la rive droite de l'Ariège. Quel manoir pyrénéen eut l'honneur de recueillir l'héroïque faidit! Il ne put sans doute aller bien loin à cause de la maladie de la comtesse. Ermessinde est vouln probablement se retirer dans son château paternel de Castelbon, sur le versant méridional des Pyrénées, pour s'y ranimer aux tièdes rayons de son soleil d'Espagne. Mais les neiges lui fermaient les ports d'Andorre. Le comte dépassa seulement Monterenier, ainsi nommé de la fertilité de son terroir, et appelé aussi Montgaillard de l'escarpement de son site illustré par une apre lutte contre Montfort. Sa masse crenelle un monticule isolé à la ionction des gorges de Tarascon et de Saint-Paul de Jarrats C'est le second des deux châteaux remis au roi et déià sur son donion flottait l'auriflor de France. Remontant toujours vers le sud le prince se hâta de gagner Tarascon, résidence comtale, au confluent de l'Ariège et du torrent de Sos. C'est dans ce manoir qu'au commencement du siècle, la jeune infante de Castelbon descendit de

Sanl-Salvadour. Toutes les églises consecrées sous ce vocable sont d'origine plus ou moins albigeoise et hostile à Rome. On peut voir à Saint-Sauveur de Caen quelles enricatures grolesques le sculpieur fait des moines.

ses cimes natales et vint épouser l'infant Roger-Bernard de Foix. C'est là que la comtesse, après une existence agitée de toutes les tribulations de la patrie romane, revenait rendre à son Dieu son àme pieuse et héroïque.

Ermessinde était fille unique d'Arnanld, vicomte de Castelhon, Castelhon était un rameau de Paillars. Paillars une branche de Couserans. Couserans un rejeton de Commenges, Commenges le tronc commun de Foix et de Carcassonne; et cette foret de races pyrénéennes avait pour souche antique le Cantabre Asnar, chef du Nébonzan an xº siècle, Les maisons de Foix et de Castelhon étaient consanguines comme leurs territoires étaient contigus. Aussi le grand comte Ramon-Roger s'empressa-t-il de demander pour son fils Roger-Bernard, infaut de Foix, la main d'Ermessinde, héritière de Castelbon. Par ce mariage, conclu en 1202, le vicomte Arnauld fut irrévocablement rattaché à la fortune des comtes de Foix. Il partagea leurs victoires et leurs défaites et, après la débacle de Muret, requeillit sur ses terres les seignenrs méridionanx refoulés derrière les Pyrénées. C'est de Castelbon que partit le relèvement, la délivrance, le triomphe du Midi. Une femme est toujours au fond de toutes les grandes et saintes conjurations. Esclarmonde fut l'âme de l'arche saccidotale de Montségur. Ermessinde fut le cœur du camp chevaleresque de Castelbon. Rome vensit de déshériter les Albigeois au concile de Latran. Les princes résolurent de reconquérir leur pays, d'abjurer le catholicisme spoliateur, et d'embrasser la religion du Paraclet,

le consolateur des exilés. Guillabert de Castres, le natriarche cathare, vint de Montséour, et recut l'abjuration d'Ermessinde, du vicomte Arnauld et de la plupart des barons faidits. Les troubadours entonnent l'hymne du retour dans la patrie et traversent les Pyrénées 1. Le comte de Toulouse, à la tête des proscrits, repasse le port de Salao, Roger-Bernard conduit l'avant-carde libératrice. A ses · côtés marche la douce, la tendre, l'héroïque Ermessinde. La colombe du Paraclet vole devant env et de la cime du Valier se pose en soupirant de clocher en clocher, jusqu'à ce qu'elle s'arrête enfin sur le falte de Saint-Cernin et du Canitole de Tonlouse. Après sept ans de combats acharnés, ils reviennent suspendre leurs armes victorieuses dans les tours de Foix. Le vicomte Arnauld mourut dans les joies du triomphe du Midi. Ermessinde devait être témoin et victime du martyre de son pays. L'invasion du roi Louis VIII, le traité de Paris, son expulsion de Foix, la blessèrent mortellement au cœur. Elle expirait de l'agonie de son peuple. Arrivée à Tarascon, elle se prépara chrétiennement à la mort, « Détenue, dit-elle tristement, d'une grave maladie, mais, graces à Dieu, saine d'esprit, de mémoire et de parole, je fais mon testament. » Elle nomme, nour exécuteurs de ses dernières volontés. trois chevaliers albigeois, Bernard de Aragal, Dalmace de Sant-Marti et Ramon de Caraman. Elle donne son âme à Dieu, son corps (avec sa garde-robe) à l'hônital de Jérusalem de Costoga (Costouge), au

1. Gui de Cavalhon : « Senher coms, saber volria, etc.

comte Roger-Bernard, son mari, l'usufruit de sa vicomté de Castelbon, à Roger, son fils, le domaine de cette principauté catalane, et à sa fille Esclarmonde dix mille sols morlans i, sur ses revenus d'Andorre. Elle fait divers legs à une femme d'une illustre maison cathare, Guillelma de Montreal, attachée à son père, et parente d'Améric de Laurac et de Giralda de Lavaur, martyrs de la patrie romane. Elle recommande au comte Roger-Bernard de gratifier de l'ordre de chevalerie quelques-uns de ses serviteurs, défenseurs de l'indépendance méridionale, faisant de leur noblesse et de leur liberté patriotique la décoration de son tombeau. Le testament d'Ermessinde n'est daté d'aucun lieu. comme si elle était errante et se regardait comme proscrite dans ses États occupés par les Français. Mais il a dú être écrit à Tarascon où Guillabert de Castres vint sans doute, des cavernes de Bédaillac et de Lombrives, ses cellules sauvages, la consoler dans son agonie, et c'est dans ce château que la comtesse s'éteignit pendant l'hiver (1230). Le rocher de Tarascon, où il ne reste que quelques ruines informes, est parfumé du souvenir mélancolique de la double pompe nuptiale et funéraire d'Ermessinde 2.

De Morlas en Béarn : ces monnales portaient l'effigie de la vache ibère aux cornes solaires.

Chât, de Foix, cars, 45.

## .

LE CARTINAL ROMAIN DE BAINT-ANCE ADRITE ATEC UNE TROUPE DE DÉCRE-TIOTES LT DES ARVAE DE CROMÉS. — TROCELES RES ÉCOLES DE PARIS. DESPERSON DES MAINES, — QUATORES SUIVENV LE LÍGAT A TOU-LOUSS. — DESPERSANTOS DE COUTE DANNY BANN SA CAPITALE.

Au milieu de ces douleurs et de ces effrois, on attendait le cardinal qui devait y mettre le comble. Il suivit de près sa victime, le comte Ramon, Romain de Saint-Ange avait enfin pris congé de la reine Blanche et de la cour de Francs. Sa mission se trouvait achevée par l'écrasement des Albigeois. Il retournait à Rome par le Midi, pour triompher dans sa conquête, et consommer leur ruine par l'établissement de l'inquisition et de l'université. Le proconsul descendait à travers les forêts du Limousin. à la tôte d'une nouvelle armée de croisés. comme un nuage menacant. Il amenait avec lui l'abbé de Grandselve et une phalange de théologiens, de décrétistes et de maîtres de grammaire. recrutés dans les tumultes de l'Université de Paris. Ces troubles provenaient du légat et du saintsiège. Rome s'alarmait d'Aristote comme de l'esprit humain. Grégoire IX avait interdit les livres du stagyrite sur la Nature. De là des mécontentements sourds auxquels une rixe de cabaret mit le fen.

La veille du Mardi Gras, des écoliers picards se prirent de querelle avec un tavernier, et par suite

maltraitèrent quelques habitants du bourg Saint-Marcel, Le prieur du Moustier, seigneur de ce bourg, se plaignit au légat et à l'évêque qui réclamèrent auprès de la régente. Blanche, que l'emportement irréfléchi des femmes, ordonna au prévôt de Paris de châtier l'insolence des Picards. La colérique nation fut daguée dans les rues, et des cadavres restèrent sur les pavés et dans les ruisseaux tachés de sang et de vin du bourg Saint-Marcel. Le recteur, irrité déjà de l'interdiction d'Aristote, et maintenant indigné de la violation de ses droits et du meurtre de ses clercs, demande hautement justice à la reine, au légat et à l'évêque. Sur le déni royal et sacerdotal, ce chef, plus furieux encore, s'exile de Paris, entraluant maîtres et écoliers qui s'éloignent et se dispersent, maudissant le légat romain. la superbe reine, et leur honteuse connivence. Paris, parcette exode scolastique, cessa d'être la nourrice de philosophie et de sapience, la fontaine des jardins, le puits dont les ondes vives arrosaient la face de l'univers 1. Les maîtres les plus renommés se retirèrent avec leurs disciples, les uns à Reims, d'autres à Orléans, la plupart à Angers, qui devint la métropole de toute doctrine. Quelques-uns a'exilèrent jusqu'en Angleterre, en Italie et en Espagne. C'est ainsi qu'une émeute d'écoliers, mais qui se rattachait à la lutte générale de l'esprit humain contre la papauté, agita l'Europe. Un mouvement de Paris ébranlait déià le monde.

Grégoire IX s'en émut sur aon trône théocratique.

1. Math. Paris. Jacques de Vitry.



Le grand et habile pontife prit le parti de l'Université, blama l'évêque, et tança le roi. Il dit au jeune Louis IX : « Le royaume de France se distingue depuis longtemps par les trois vertus qu'on attribue par appropriation aux trois personnes de la sainte Trinité: savoir la Puissance, la Sacesse et la Bonté. ll est puissant par la valeur de sa noblesse, sage par la science du clergé, bon par la clémence des princes. » Et il invitait le monarque à ne pas retrancher de cette Trinité la vertu du milieu, la sagesse sans laquelle les deux autres ne peuvent subsister '. Mais lui-même tuait la troisième rertu, l'amour, et excitait le jeune roi à tordre perfidement le conà la colombe du Paraclet. Rome transige avec la science, mais extermine les religions rivales : elle natronne les philosophes scolastiques, et fait brûler les évêques cathares. C'est pendant ce tumulte des écoles que se conclut la paix de Paris. Le pontife ordonna probablement au légat de retenir les professeurs fugitifs, et d'en embaucher pour la réorganisation de l'université catholique de Toulouse. Le légat Romain et l'évêque Foulques, trop impopulaires, chargèrent de cette négociation, leur diplomate habituel. l'abbé de Grandselve. L'habile cénobite réussit à recruter quatorze maîtres, des seconds pour la renommée, mais des premiers par la suffisance et l'emphase pédantesque, et probablement originaires du Midi, on ils consentirent à suivre le cardinal. Le légat s'avançait, comme un sombre orage, au milieu de cette nuée de pèlerins auxquels il avait pro-

1. Math. Paris. - Bulcaus, Hist. univ. - Lettre du pape.

mis de grandes indulgences, et de cette légion de professeurs auxquels il avait accordé et de larges indulgences et de solides bénéfices. Ils venaient enseigner aux Toulousains le droit théocratique, la dure théologie romaine, et l'aigre patois picard et beauceron que l'on parlait alors à Paris. En voici un échantillon d'une singularité non moins curieuse sous le rapport historique que philologique. Le roi Louis 1X accueillit humblement l'admonestation du pape et son apologue de la Trinité royale, cléricale et chevaleresque de France. Mais il en nationalisa ingénieusement le dogme dans le symbole non moins concluant de la fleur de lys!. « Li roys Loys fit tant que li bourgois amendèrent aux clers ce qu'ils leur avoient méfait. Et pour ce spécialement le fit ly roys : car ce si précieux joyaus comme est de sapience, et l'estude des lettres et de philosophie qui vint premièrement de Grèce à Roume et de Roume en France, avec le tiltre de chevalerie, en sivant saint Denis qui prescha la foy en France (estant tolluis) la bannière le roi de France et les armes qui sont peintes de la fleur de lvs. par trois fuelles, fussent merveilleusement enlaidies. Quar puisque nostre sires Jhésus-Crist vout espéciallement sur tous les autres royaumes enluminer le royaume de France de fou, de sogesse et dechevglerie, li roys de France accoustumèrent en tout armes à porter la fleur de lis peinte par trois fuellies, aussi comme si ils deissent à tout le monde, Fous, sapience et chevalerie sont par la provision et par

<sup>1.</sup> Bulcaus, Hist, universit,

la grace de Dieu, plus abundamment en nostre rovaume qu'en ces autres. Les deux fuellies de la fleur de lis sont o èles (comme ses ailes) segnefient sens et chevalerie qui gardent et défendent la tierce fuellie qui est au milieu de elles, plus longue et plus haute, par laquelle foys est entendue et senéfiée. Quar elle est et doit être gouvernée par sapience et défendue par chevalerie. Tant comme ces trois graces seront fermement et ordonément jointes ensemble au royaume de France, il royaume sera fors et fermes. Et se il avient que eles en soient ostées ou desseurées, il royaume cherra en désolation et en destruiement. » C'est ainsi que Louis IX retourna, non sans une certaine naïveté gauloise, son apologue ternaire au pape. Les maîtres, après un exil de deux ans, rentrèrent dans Paris, et ces troubles furent terminés par une nouvelle bulle de Grégoire IX, qui confirmait les priviléges de l'université, et faisait le plus magnifique éloge de la capitale de la France, « Paris, disait le pontife, la mère des sciences, est une autre Cariath-Sépher. la ville des lettres : c'est le laboratoire où la sagesse met en œuvre les métaux tirés de ses mines d'or et d'argent, dont elle compose les ornements de l'Église, et le fer dont elle forge ses armes i. » Les armes terribles que la papauté venait de forger à Paris, et que le légat transportait à Toulouse, sont l'inquisition et l'université : deux tranchants d'une même bache.

C'est avec ce cortége soldatesque et scolastique,

1. Bulcous, Hist. universit., t. III, p. 134.

que le belliqueux légat, précédé par l'épouvante, fit son entrée dans Toulouse en triomphateur sacerdotal. Il suivit de près sa victime, le comte Ramon. qu'il avait fait relàcher du Louvre, et marchait devant lui pour orner son triomphe méridional. Déià Pierre de Colmieu, son vice-légat, avait naguère solennellement réconcilié la grande ville éperdue à l'Église romaine. Le cardinal voulut inaugurer son retour, et consacrer son départ suprême, par une pompe d'humiliation plus hautaine encore en renouvelant, devant la cathédrale de Saint-Estèbe de Toulouse, le prodigieux scandale de spoliation et de flagellation déployé devant Notre Dame de Paris. Il fallait que le comte fût dégradé, avili, devant son propre peuple, et dans sa propre capitale, dans le siège antique de la gloire de ses ancêtres, et que la métropole du catharisme fût témoin du triomphe de la théocratie romaine. En conséquence, devant la basilique de Saint-Étienne, commencée par Ramon IV, mais tronquée par la croisade, comme la destinée de ce prince, et à l'élégant chevet de laquelle les vainqueurs ont attaché depuis une ignoble maconnerie, comme ils ajoutaient aux libertés consulaires du Midi, la féodalité et la barbarie du Nord, on dressa un immense échafaudage où prirent place, dans leur pompe sacerdotale et guerrière, le légat, le vice-légat, le lieutenant du roi, les évêques du Midi, les conquérants de l'Albigeois, les consuls des villes, et les barons pyrénéens, hormis sans doute le comte de Foix qui cachait noblement sa douleur dans ses

rochers de Tarascon i. Ramon VII, en présence des chevaliers, des citovens et du peuple toulousain. comparut à ce tribunal : le cardinal récapitula tous les articles du traité: le comte en jura de nouveau l'exécution, et prêta l'hommage aux commissaires de l'Église romaine et de la dynastie capétienne. De la scène de Notre-Dame, on ne lui éparena que les verges, dont il n'eût peut-être pas été facile de lui infliger la honte devant un peuple frémissant et éploré 2. Car sa popularité redoublait dans le malheur: on le regardait avec raison comme le martyr de sa race : et tous ses opprobres se tournaient à son front en auréole. Alors Romain de Saint-Ange. Pierre de Colmieu et Mathieu de Marly, au nom du pape et du roi, remirent officiellement Ramon VII en possession de son comté restreint par le traité de Paris

## V I

DÉVONDREMENT DES TILLES COMDANNESS. — LIVRAISON DES DIX FONTE-RESSES REMISES AU DOI. — RÉMITANCE DE QUELQUES MOYEGS ET DE QUELQUES CHAITRAIX. — CAPTURE DU PAPE DES ALBIGIDIS. — RORT R'ARADRI DE BONTFORT.

Après cette cérémonie préliminaire, le légat, à la tôte des croisés récemment arrivés du Nord, et des

<sup>1.</sup> Guil, de Poil., ch. xL. 2. Albéric, - Catel.

<sup>, /</sup>Goos

confécies catholiques de Toulouse, entralm le contre à la démoltion des places fortes. Ces hordes étrangères et fanatiques se ruirent contre ces murrententelles, vistorieux des Maures et des croisades, contruces dermière asiles de l'indépendance romane. Trente villes durent être démantelées dans le cours de cet hiver (1230), et leurs décombres roulièrent pêle-mêle sur les rampes des montagnes dont leurs enceintes crénéles couronnaient la cime comme des corbeilles de civilisation chevaleresque, de liberté consulaire, et de foi flossite et cathare. Faisons le décombrement de ces cités héroiques, car elles aussi firent des martures!

Agen a prouvé son patriotisme par la déclaration de son conseil communal jurant de ne pactiser jamais ni avec le roi de France ni avec le pape de Rome. Avignonet est comme la métropole de l'Albigisme du Lauragais qui s'illustrera bientôt par le massacre des inquisiteurs.La Bessède est le bourg du chevalier Pagan qui bientôt sera martyr, après son peuple massacré par l'évêque des Diables, Cassagnol fut assiégé et saccagé deux fois par Montfort. Castelnaudari eut aussi plusieurs sièges et vit les batailles de Montjoire et de Saint-Martin-des-Bordes. Castelsarrazin a contre lui, outre la valeur de ses habitants, leur cri de fidélité tragique : Nous mangerons, s'il le faut, nos enfants ! Condom est la capitale de l'Albigisme appelé en Gascogne l'hérésie condomane, Fanjaus, longtemps le séjour de Guilhabert de Castres, est l'ennemi de l'ordre dominicain

1. Guil, de Puil., ch. xL.



de Prouille. Gaillac et Rabastens, au cœur de l'Albigeois, sont alliés par la foi et le sang au comte de Toulouse, Hauterive, brûlé par Montfort, repris par Ramon, a sa prophétesse Aicelina. Hautvillar, sur la Garonne, a partagé toutes les luttes de l'Agenais et du Condomois. Laurac est l'illustre berceau d'Améric et de Geralda, les martyrs de Lavaur. Puicelsi, assiégé plusieurs fois, est revenu au comte Ramon. Puilaurens et Saint-Paul d'Agoût appartiennent au prompt Sicard, et à Isarn, mal soumis à la nécessité du roi de France. Saverdun menace le sénéchal français de Pamiers et le pousse sous les lances de Foix. Montauban est la colonie florissante du comte de Foix, et Moissac, Monteuc, Montaigut, Mas-de-Verdun, sont les avant-postes de sa capitale du Quercy. Montcuc était le fief fidèle de l'infidèle Baudouin, infant de Toulouse. Monteue refusa nu morceau de pain au traître vicomte pris en revenant du siège de Moissac, où ce prince épicurien avait mangé mainte oie et maint chapon réti entre les massacres, et conduisit au gibet de Montauban cet allié de la croisade et de la France<sup>4</sup>. Quant aux cinq villes innommées dont on se réservait de détruire ou de conserver les murailles, c'étaient probablement Auch, Muret, Castres, Rhodez, et, nous le savons déià. Toulouse.

Voilà les titres patriotiques de ces trente villes romanes condamnées à perdre leur armure et leur couronne de créneaux. Une senle défendit ses remparts : l'histoire ne nous a nas transmis son non

<sup>1.</sup> Guilh. de Tudella.

héroique, mais nous pensons que c'est Laurac. chef lieu chevaleresque du Lauragais. Si notre conjecture est fondée, nous adhérons volontiers au titre un peu emphatique que ce hourg, aujourd'hui rustique, alors guerrier, prend toujours de Laurac le Grand, pour se distinguer de Lauraguel et de Laurabue. Ce jour-là, il fut grand et magnanime de cour et digne de la race illustre dont le manoir antique couronne la cime de son monticule sur les abruntes déclivités duquel ses maisons sont jetées en chapelets et en cascades. Le jeune seigneur de Laurac était Bernard-Othon d'Aniort, héritier, par sa mère Esclarmonde, d'Améric de Montréal, et possesseur, comme son oncle, des deux grandes châtellenies de Laurac et de Montréal. Le houillant Othon, un héros imberbe de la délivrance romane. défendit sans doute son glorieux donjon, à l'exemple de ses frères, les chevaliers d'Anjort, et de leur voisin Guilhem de Peyrepertuse qui, sommés de descendre de leurs rochers, s'enfermèrent fièrement dans leurs castels de Cerdagne, C'est aussi probablement à Laurac, refuge assuré et favori des hérétiques, que les croisés firent nne capture importante, celle d'un évêque nommé Guilhem!, Ils crurent que c'était le pape des Albigeois, et son rang présumé fut cause qu'au lieu de le tuer sur place on l'envoya probablement à Toulouse pour que son supplice inaugurat l'établissement de l'inquisition. L'homme espère avidement ce qu'il désire, et les croisés crurent tenir dans cet évêque le patriarche

<sup>1.</sup> Albéric.

du catharisme occidental. Mais nous savons que les Albigeois no reconanissient de pape que le Paraclet, de sorte que leur pontife céleste, audressus des tortures de Rome comme des souilures du monde, allait recueillir dans sa gloire ce martyr page de Albigeois devait ouvrir la procession funcibre des victimes dont Romain de Saint-Ange et Blauche de Castille imposèrent l'bolocaust à l'inferturé comte de Toulouse qui ne fera plus que tremper ses mains en gémissant dans le sang de ses sujtes et de ces défenseurs.

Ramon VII. dans le même temps, livra ses dix forteresses; et d'abord le Castel-Narhonnais de Toulouse, manoir héréditaire des comtes. Pais Castelnaudari , Lavaur, Monteuc, Verdun, Villemur, Peyrusse, Cordone et Penne d'Agenais, cédèrent sans combat aux croisés leurs tours et leurs roches. Mais quand le comte, le cardinal et le sénéchal se présentèrent devant Penne d'Albigeois, le fier donion ferma ses portes, abaissa ses herses, se bérissa d'arbalètes et de balistes, et se campa immobile en attitude de bataille. Nous ne savons si le cardinal et le sénéchal furieux ne voulurent pas l'assièger sur sa roche de fer; mais le comte, heureux dans son cour de cette magnanime et patriotique révolte, s'interposa sans donte, et plus tard, en dédommagement, abandonna au roi la ville de Saint-Antonin, secrétement d'accord avec Blauche de Castille<sup>4</sup>. Le noble vicomte Jordan, trahi

1. Arch. de Saint-Salvi, d'Albi,

par ses làches bourgeois, quitta pour toujours son poétique manoir et se retirs ana doute au donjon de Penne. Ses tours recueillirent les solitaires des grottes et les fialdits des forêts. Il es forma et ette cime un camp de proserits, dont Bertrand de Toujouse, vicomite de Bruniquel, et les deux vaillants férres Olivier et Bernard de Penne ferent les chefs guerriers, et dont Jordan de Saint-Antonin fut le troubadour et le barpe. Par Saint-Antonin, Peyrusse et Cordoue, la France domina les deux rives et gradetuses et si pittoresques de l'Aveyron, et pour mieux courber au joug le fleuve indompté, construirs bientit deux nouvelles forteresses, la Françoise vers son confluent, et vers sa source Ville françois de Senerou.

Par le démembrement du comié de Toulouse, Occupation des dix fortresses, le démantilement des trente villes, l'hommage des barons et des consuls, et la soumission des bourgeois et du peuple des campagnes, le mandat des deux commissaires exécuteurs du traité de Paris se trouva commissaires mieu retournèrent donc en Fance pour rendre compte de leur mission à Blauche de Castille. Le marchal Humbert de Benqieu revint également en France \. Son expédition avait durs quatre ans : la conquête était terminée; la victoire était entière. Paris étte sans doute le conquérant de l'Albigeois. Humbert ne fut point le váinqueur, mais le ravageur du Midt. Les vainqueurs du conte de Tou-

<sup>1.</sup> Gull. de Puil., ch. xt.

louse ne furent ni les deux Montfort, ni Louis VIII, ni Humbert de Beaujeu, mais Blanche de Castille et Romain de Saint-Ange, et leur victoire e'est le guet-apens de Meaux. Pourtant leur conquête trèsaffectiva est restée à la France.

Mathieu de Marly, que Blanche devait bientôt renvoyer dans le Midi, laissa auprès de Ramon VII un sénéchal français, André de Chauvet, charce de surveiller la conduite de ce prince, des chevaliers et des consuls de Toulouse, et d'administrer en même temps les lambeaux de territoire arrachés à la maison de Saint-Gélis. André de Chauvet était un des lieutenants d'Humbert de Beauieu. aussi bien que Robert Sans Avoir. Les deux croisé : signèrent à Narbonne l'acte d'acquisition du château de Termes (1228), Robert, comme chatelain de Termes, André, comme sénéchal de Toulouse, Ces titres anticipés prouvent que Blanche de Castille avait pourvu d'avance aux différents offices de la conquete qui ne fut terminée que l'année suivante. et c'est seulement dans cet automne que Chauvet s'installa comme sénécbal au Castel-Narbonnais de Toulouse (1229) 1.

Un autre compagnon d'Humbert et de Monitoret une plus haute fortune. Les vastes domaines réunis à la couronne furent d'ivisée en deux grandes aénéchaussées. Les vicomtés de Nimes, de Viriers, de Velai, de Gévaudan, et toute la partie orientale relevèrent du sénéchalat de Beaucaire solidement installé sur ce rocher, promier éoutil de la fortune

<sup>1.</sup> Thrès, des chart, Languedoc, 6.

de Montfort. Ce sénéchal s'appelait Pellegrain ou Pelerin-Latinier, un aventurier du Nord, un homme, à ce qu'il semble, sans nom, mais qui s'en fabriqua un, de sa profession de clerc et de son enrôlement dans la croisade, où sans doute il devint fameux par sa brayoure, ses pillages et son habitude de parler latin. Romieu docte et batailleur, il fut élevé par Louis VIII, après la prise d'Avignon, au rang de cheftaine ou capitaine de Beaucaire, et par Blanche de Castille, après le traité de Paris, à la dignité de sénéchal ou gouverneur du territoire compris entre les sources de la Loire. les Bouches-du-Rhône et les étangs de Maguelonne. Adam de Milly, sénéchal de Carcassonne et du Carcassez, vit son sénécbalat s'accroître des vicomtés de Rasez, de Béziers, d'Albigeois, et son gouvernement s'étendre du cours de l'Avevron aux cimes des Corbières et des Pyrénées, Carcassonne, inexpugnable à cette époque sur son plateau escarpé dont la forme oblongue semblait le moule du bouclier ovale des Trencabel. Carcassonne revêtue de fortifications féodales, bérissée de tours wisigothes, sarrasines et romanes, devint la place d'armes de la conquête capétienne, et la citadelle de la France sur cette frontière encore disputée de l'Espagne 1.

Le roi Louis VIII avait jeté sur ses flancs, comme des camps fortifiés, les fiefs des barons français, les colonies féodales des croisés restés dans le Midi. Les compagnons de Simon de Montfort,

<sup>1.</sup> Preuv. de l'Hist. du Lang.

expulsés de leurs conquêtes par les seigneurs légitimes, rétablis par le monarque, chassés de nouveau par les princes romans, furent irrévocablement restaurés par le traité de Paris. Mais les descendants directs du chef de la croisade ne conservèrent point de part dans la spoliation suprême, Amauri, fils de Simon, avait cédé ses droits au roi. Blanche exigea qu'il renouvelat son abdication, une dernière et solennelle fois. au parlement de Paris, devant Notre-Dame, en présence du légat de Rome, des évêques et des barons de France. Après cette abdication irrévocable. Amanri ne conserva, des vastes conquêtes de son père, que la fumée de la lampe qui brûlait nuit et four sur son sépulcre vide, image de sa gloire funèbre. A la mort de Mathieu de Montmorency son oncle, il obtint en compensation la dignité de connétable de France (1230), car les défaites et les renoncements de ce vaincu avaient étendu la monarchie jusqu'aux Pyrénées, Mais la soupconneuse Blanche, jalouse d'éloigner du Midi ses divers compétiteurs, Ramon VII aussi bien qu'Amauri, suggéra doucement au connétable le désir de combattre les infidèles. Amauri passa en Egynte, fut vaincu, comme toujours, dans une bataille, fait prisonnier par les Turcs, et conduit au Caire qu'on appelait alors Babylone. Le calife fatimite relàcha sur rancon le malheureux connétable : il se rembarqua pour l'Europe : mais, dernière malignité de la fortune, il mourut en découvrant le port d'Otrante et les rives hospitalières de la Calabre (1241). Son corps fut transféré à Rome

et inhumé dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, sépulture digne d'un chef des croisades, Son cœur seul revint en France, et fut porté au monastère des Hautes-Bruyères, nécropole des Montfort. Amauri lui-même v avait, seize ans aunaravant, conduit le cercueil de Simon, son nère, sur la tombe duquel il avait fait sculpter sa statue de pierre. On dressa sa propre figure contre un pilier en face, on en creusa l'épaule, par derrière, et dans l'entaille. on glissa furtivement, et comme se dérobant au regard paternel, le cour d'Amauri, du faible connétable de France, du vaince de Carcassonne et du Caire. Ainsi finit ce sanglant aventurier, et dans le cloître en ruine des Hautes-Bruvères. les bêtes sauvages ont dévoré les restes des chefs féroces de la croisade qui dévorèrent le Midi,

### VII

ODMANISATION MILITAIRE DE LA CONQUÊTE. — CUEYS FRANÇAIS DE CASTRES, LOMBERS, PAISNAC, LIMOUS, CHALADRE, MIREPOIS. — VILLES DÉMANTE-LECS. — NURABLLES DE TOULOURE,

Mais Gui de Montfort, frère de Simon, mort naguère devant Varilles, Gui de Montfort, le vaillant et tenace aventurier, tué par Roger-Bernard sur ce sol héroique où Préconius était tombé sous l'épée d'Adcantua, laissait deux fils. L'un, né en France, portait le nom du monarque alors régnant, de l'illustre aïeul de saint Louis : l'autre, né dans le Midi, avait eu pour parrain son fameux oncle ou plutôt son sangiant fantôme. Philippe, fils d'Elvige d'Ibelin, que Gui avait épousée en Orient, recut en apanage le grand fief de Castres ou de l'Albigeois au sud de Tarn pour lequel il prit l'engagement de servir le roi avec dix chevaliers. Luimême venait d'en prêter l'hommage, la main dans les mains du jeune monarque, dans le fameux porlement du parvis de Notre-Dame de Paris. Une vieille tour, entière mais toute lézardée, subsiste encore de son château construit, comme son nom l'indique, sur un ancien camp romain, et confisqué aur Bernard, héritier de l'antique maison romane des Guillabert de Castres. Il chassa de sa ville tons les habitants suspects d'Albigisme, c'est-à-dire d'hostilité à la France et à l'Église romaine. C'étaient en général des ouvriers tisseurs de laine; ils passèrent l'Agoût et allèrent fonder au delà de ce fleuve, dont leurs teintures souillent encore les eaux, un faubourg qui recut le nom de Villa-Godo ou Ville des Goths, car c'est ainsi que les Francs désignaient très-justement les Cathares, en haine des Wisigoths, leurs ancêtres. Philippe construisit en amont de l'Agoût, qui descend du chaos du Sidobre. comme un fort détaché vers l'orient, le château de Roquecourbe, ainsi nommé de son rocher dont la masse cambrée simule la figure d'un lion, maiestueusement accroupi sous sa crinière flottante de lierre. C'était comme un colosse naturel du lion de Montfort, ou plutôt du lion de France, chargé de tours, symbole de la royauté féodale, tenant

palpitante dans ses griffes sa triste conquête albi geoise 4.

Simon, le plus ieune fils de Gui de Montfort et de Béatrix ou Brianda de Monteil-Adhemar, veuve de Lambert de Croissy ou de Turey, eut avec sa mère le châtean et le territoire de Lombers, au nord de Castres, Lombers, ancien antel du Dieu Il-Omber, sous le nom duquel les lhères adoraient le soleil, était une métropole du Paraclet, et là comme à Lombrivo, à Lavelanet, à Fanjaus, le culte de l'esprit s'était rallumé des cendres d'une religion héliaque. On voit encore, sur son rocher escarpé, les ruines de son château illustré par les poctes, les cours d'amour, et surtout par le synode où, quelque temps avant la croisade, le catbarisme et le catholicisme se mesurèrent en présence de l'éyéque d'Albi, du légat pontifical et des princes méridionaux, juges et tenants du tournoi théologique. L'hérésie, comme de raison, fut vaincue, et la condamnation fut bientôt suivie de la conquête du poétique et chevaleresque manoir sur Bernard de Boissezon, Simon comme Bernard le tint en fief du roi d'Aragon. Don Pedro 11 remplit ces forêts de ses chasses et de ses amours avant d'aller héroïquement périr à Muret. Ce vaillant prince s'indignait sans doute de subir, comme baron de Lombers, la suzeraineté sacerdotale de l'évêque d'Albi. La guerre cathare l'avait délivré de l'humiliant hommage qu'il lui faisait tons les ans, le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, d'un épervier

1. M. le pasteur Mialhe, du Carla-le-Comte

chasseur, coiffé et éperonné, hommage d'ailleurs bieu digne de ces évêques qui, nous le verrons, furent, pendant tout ce siècle, des hommes de guerre et de proie '.

Enfin ces prélats batailleurs formaient l'extrémité sententrionale des campements de la croisade. Les deux Montfort s'étendaient de l'Agoût au Tarn. et l'évêque, du Tarn à l'Aveyron. Le palais épiscopal, construit sur la haute berge du Tarn ou descendent aujourd'hui les rampes de ses jardins, était alors flanqué de tours, et séparé par un large fossé (la voie publique actuelle) qui la séparait de la cité et du quartier de Saint-Estève. C'était une véritable forteresse féodale, et leur cathédrale de Sainte Cécile dont la façade massive garde encore des airs de citadelle, était évalement revêtue de tours et de créneaux. Les vestiges de ces fortifications épiscopales existent encore et révélent la lutte à mort des évêques et de la généreuse cité. Le roi, dont le sénéchal occupait le Castel-Vieil des vicomtes dépossédés, soutenait le prélat contre l'indépendance religieuse et patriotique. Cette nationalité vivace saigna et palpita plus de cent ans encore, mais enfin elle succomba sous les coups simultanés de la crosse et du sceptre. Quand la lémure romaine eut sucé tout le sang, le monarque prit le cadavre. L'évêque et le sénéchal d'Albi ietaient en vedettes vers le nord le capitaine français campé sur le cône de rocher de Cordoue, et celui de Saint-Antonin en attendant que, par la

1. Compayré, Albi, Lombers.

fondation de Villefranche de Rouergue, la France occupât plus solidement encore le cours montueux et sauvage de l'Aveyron.

Lambert de Croissy, dépossédé de Limous par la victoire méridionale, aventurier affamé de guerre, était allé chercher comme un intermède de batailles en Orient, et avait trouvé dans la Palestine la mort qu'il aurait dû recevoir dans l'Albigeois. Béatrix. sa veuve, bientôt remariée à Gui de Montfort qui périt à Varilles, avait, nous venons de le voir, obtenu, pour son fils du second lit, le noétique apanage de Lombers. Mais Lambert avait en de cette femme romane deux fils, que sa mort et le second mariage de leur mère laissaient orphelins. Le roi de France se charges de ces deux chefs croisés adolescents, et les établit non plus à Limous. fief vicomtal rattaché à la couronne, mais à Saissac. dépouille de Bertrand de Saissac, tuteur de l'infortuné vicomte empoisonné par Simon de Montfort. Les deux jeunes barons qui portajent, l'ainé le nom de son père et le second celui du chef de la croisade, succédèrent dans ce vaste fief à leur oncle Bourchard de Marly, mort en Auvergne à son retour de la conquête de l'Albigeois, de l'épidémie dont moururent le roi Louis VIII et beaucoup de chevaliers français. Lambert et Simon de Turev. comme ils s'appelaient, vinrent donc camper au château de Saissac construit, comme son nom l'indique, sur des rochers (saxa) entourés d'un ravin profond où mugit la Bernassonna i, un torrent de

<sup>1.</sup> Berna, aulne, sona, torrent, le torrent des aulnes.

la Montagne-Noire. Leur territoire, jeté sur le versant méridional de la chaîne albigeoise, et moins accidenté que le Cabardez contigu. était bocager et pastoral. Plus tard (1234), le roi adjoignit à ce magnifique fief les villages de Cucufat (Saint-Couati, Villelongue, Tournabouis, Barbianes, Antignac, Montgaillard, Lauraquel, Villemarti, Fraissingt, Monestier, Carlingg, Pech-Aric, Belfort, Argent, Bisan, Asillan-le-Grand, Pardaillan et Lespinian, épars dans le Carcassais. Pour cette vingtaine de villages confisqués sur les faidits, et évalués à six mille cinq cents livres, Lambert et Simon de Turey durent au roi le service de six chevaliers avec leurs cheans de bataille 1. Ils enrent à soutenir une rude guerre si nous en juggons par leur sceau féodal, où Lambert est représenté à cheval et vêtu d'une armure parsemée d'aigles aux ailes déployées. Le harnais de son palefroi est décoré des mêmes symboles, qui rappellent les alérions des Montmorency, et révèlent leurs origines de l'Ile-de France 1.

Le Rasez, leur premier domaine, fut inféodé à Pierre de Voisins, l'un des lieutenants de Montfort, venu également de Saint-Germain en Laye. Voisins-le-Bretonneux, non loin de Port-Royal,

<sup>1.</sup> Cum equis cooperils. Hist. & Lang., 1. V. pr. 171.
2. Mahol, Gar. & Carons, 1. Ill, escui de Lambert de Turey. Les Montmorency ont depuis coupé les têtes des siglée, et mis sous ess siérions la devise gracque escaer, immobile. Des oiseaux de proie sans tête over des alles qui no vollent pas figurent admirablement ces harons, faucous de basse cour de la monarchie.

était le berceau de ce chef croisé. Il quitta ce chétif hameau nour le vaste alleu vicomtal que le roi lui assigna sur les deux rives de l'Aude jusqu'au pied des Pyrénées. Son territoire comprenait la ville de Limous, déià renommée par ses vignobles, Rennes. aux sources thermales, Caderona, Bugarach, le Villar de Rasez, Casser (le chêne) de Mallet, Montferrand, Constantic, Sogravia, Belcastel, la Croux, Albefeva, Arcos, Confolens, Puis encore le Pech, près Saint-Hilaire, Dente, Laurens, Escalchens; puis des droits d'albergue sur Effet, de leude sur Allet et sur le pont d'Avignon, Pierre de Voisins, pour toutes ces terres, dut au roi une rente de mille livres et le service de cinq chevaliers. Bientôt après, il sut encore accaparer à son profit une partie des déponilles du vaillant Olivier de Termes. L'assignat de Pierre de Voisins comprenait d'abord deux cent quarante-trois maisons qui s'accrurent de cent vingt-trois feux acquis dans le Termenez. ce qui lui donnait environ deux mille vassaux. Dans ce nombre évidemment n'est pas comprise la ville de Limous, Cette ville, considérable et redoutée par son patriotisme, que Simon de Montfort avait, pendant la croisade, fait descendre démantelée sur les bords de l'Aude, reportée sur la hauteur par la victoire méridionale, rejetée par le roi Louis VIII dans la vallée, fut une troisième fois remontée par Pierre de Voisins sur la colline et revêtue de murailles et de tours .

Jehan de Bruvères, compaguon et probablement

<sup>1.</sup> Hat. da Lang., i. VI, pr. 116.

parent du chef de la croisade (car il porte le nom de la nécropole de Montfort), recut le château de Chalabre dont on voit encore les vieilles tours ou sa postérité vient de s'étendre et de se fondre dans la maison romane de Mauléon. Son territoire s'étendait sur le Chercorb', confisqué sur le comte de Foix qui venait de l'acquérir d'Isarn de Fanjans, sous la mouvance de Carcassonne (1227). C'était un débris du vaste domaine des fils de Bélissen, que le vicomte Trencabel cédait à Roger-Bernard, en même temps que Limous et le Rasez, comme pour les dérober à la France qui les ressaisit aussitôt. Le Chercorb, outre le bourg de Chalabre, comprenait Balaguer, Campbels, Cuculenna, Montgardin, Sainte-Colomba, Val d'Aniort, Eisoïce, Abiels, Pendels, Calmetta, Saltas, Villefort, Fontfrèda et Auriac, une quinzaine de villages. C'est un pays, comme son nom l'indique, apre, montueux, battu des vents ; il forme l'arête qui separe la vallée de l'Aude du cours supérieur de l'Ers pyrénéen ; de sorte que Jean de Bruvères tendait la main vers l'est à Pierre de Voisins, et vers l'ouest à Gui de Lévis, campé à Mirapéis, que les Français écrivaient et prononcaient incorrectement Mirepois.

Le maréchal de la croisade, également venu de la vallée de Chevreuse, avait dépossédé de ce château et de son territoire les douze rameaux de la maison ibéro-gothe de Bélissen, vieille comme les

Quer-corb. Rupes curva, roche courbe, Hist. du Lang.,
 V, pr. 142, p. 647.

<sup>2.</sup> Hut. du Lang., t. IV, pr. 218, p. 519.

rochers des Pyrénées. La terre du Maréchai, comme on l'appelait, était un morceau coupé par l'épée de la conquête, dans la lisière orientale du comté de Foix, sur les deux rives de l'Ers pyrénéen. Elle s'étendait depuis les confins de la ville de Pamiers et de l'abhaye de Boulhonne à l'ouest, jusqu'aux sources de ce gave qui descend des gouffres fatidiones du Thabor. Ce vaste domaine comprenait, sur une étendue de quinze lieues, les châteaux de Mirenois, Dun. Léran, Mazerolles, la Roque, Lavelanet. Montferrier, Bélestar, d'innombrables villages. des pâturages immenses, et la forêt de Bélestar qui touche à la Cerdagne. Mais le chef croisé n'avait pu soumettre encore le château de Montségur. donjon aérien du pays d'Olmés, défendu par le chevalier Ramon de Péreille, son légitime seigneur. par les faidits réfugiés sur cette cime sauvage, et par la protection tacite, mais effective et redoutée. du comte de Foix.

Ces fiefs de la croisade qui relevaient directement du roi, formaient un vaste demi-cercle de camps fortifiés. Ils s'étendaient sur les fiancs de Carassonne, métropole de la conquete, comme deux grandes ailes ; au nord, Saissuc, Castres et Lombers; au sud, Limous, Chalahre et Mirepols, et se terminaient à Pamiers et à Albi, où résidaient deux sénéchaux frauçais, ou plutôt aux châteaux deux sénéchaux frauçais, ou plutôt aux châteaux de Cordous et de Saint-Antonin vers l'Aveyron, et de Foix et de Montgaillard aux les Pyrénées. Jolés tout au travers du pays cathars, ils le coupsient en troupons; ils tenaient en respect les comtes de roulouse et de Foix, les prosectis serante en armes

et par bandes dans les forêts, et les populations toujours frémissantes qui regrettaient les seigneurs indigènes et les ministres albigeois, représentants de la nationalité romane. Et pour que les chefs de la conquête ne s'affaiblissent jamais par le partage de leurs fiefs, entre leurs descendants, selon les contumes du Midi, ils furent, ainsi que les autres tenanciers français, strictement soumis au droit féodal du Nord. Ils adhéraient entre eux comme l'écaille à l'écaille sur la croupe du dragon; ils s'unirent par des mariages, parents d'ailleurs par leurs origines, alliés aux maisons de Montfort et de Montmorency, issus tous de l'Ile-de-France, des environs de Saint-Germain en Laye, et même officiers de la cour féodale du monarque capétien. La fière régente n'avait remis qu'à ses barons les plus affidés la garde de sa belle conquête pyrénéenne.

Le légat et les sénéchaux terminèrent au printemps la démoition des murailles des villes condamées. Fanjaus, Laurae, Saverdun, Hauterive, Le Bessède, Avignonet, Castelmadery, Pullaurens, Lavaur, Sáint-Paul-d'Agodt, Rabastons, Gaillea, Montagut, Puicelli Verdend, Castelasrarsin, Molissac, Montauban, Montuce, Peyrusse, Agen, Casseneuit, Condom, Pujol, Hautvillar et inquatres, ent tout trente villes ou châteaux, furent démantelés de leurs murailles, comme les chevalters dépouillés de leurs murailles, comme les chevaltoris déposités de leur armure. C'étaient les forteresses du catharisme polítique et réligieux, du patriotisme méridional. Toutefois les cinq cents tolses des remparts de Toulouse ne furent point abattues; le roi préféra comprimer par la terreur le pouple frémis sant, et conserver ses vieux murs flanqués de distance en distance d'énormes tours. Il craignit d'ouvrir cette grande métropole à l'invasion du roi d'Aragon qui, dans ce tampes hi même, protatuit contre cette conquête, et réclamait d'anciens droits mai définis sur les comtés de Toulouse, de Carcassonne et de FOX. Cost ainsi que furent suuvées ces antiques nurrailles romaines, chantées par Ausone; qui, tombées de nos jours, ont montré les blessures glorieuses qu'elles avaient reçues de Montfort, et dont les massifs de brique rouge semblaient encore saignants et comme imbibés de fleuves de sang héroïque versé dans les guerres catheres !

Du Mège, Hist. de Toul.

## ш

# RAMON-ROGER 11

VIGONTE DE CARGASSONNE

#### LIVRE TROISIÈME

# RAMON-BOGER II

VICONTE DE CARCASSONNE

CONCILE DE TOULOSSE. — ÉCASUISSANENT DE L'INQUISITION ÉPISCOPALE ET DE L'ONTRESSITÉ CATROLIQUE. — MARIFESTE DE L'INQUISITON, — PAO-GRAMEE DE L'ONTRESSITÉ! — LEUR INACCURATION PAR LE ECCUPA DO PAPO DES ALMOGOUS.

Pendant l'organisation matérielle de la conquête, le légat proédait simultanément à l'organisation ecclésiastique et scolastique, qui en était le complément accessaire, la houble fondation congénére de l'inquisition et de l'université catholique de Toulonse. Cette œuvre triple et homogène, conque ans lemême cerverau, avait été fondue d'un sell jet dans le même moule d'airain. L'inquisition évidemmentéait une des premières pensées de Blanche de Castille, élève de saint Dominique, et amie de Grégoire IX. Des la traité de Paris déjà, le jeune roi Louis avait rendu, sur ce sujet, une ordonnance adressée à tous les bayons et vassaux d'un Midi.

Le monarque disait : Voulant faire rendre à Dieu

l'honneur et le cuite qui lui sont dus, nous ordonnons:

Les églises et les ecclésiastiques de ce pays jouront des mêmes libertés et immunités que l'Éclise gallicane. Tous ceux qui s'écartent de la foi catholique, après leur condamnation par l'évêque, seront punis. Ceux qui conserveront des rapports avec les hérétiques ne seront plus recus en témoignage, ni promus aux dignités, ni admis aux successions, mais leurs biens seront confisqués jusque dans leurs descendants. - Les barons, bayles et sujets rechercheront, dénonceront et livreront les hérétiques aux évêques pour qu'il en soit fait promptement justice. Pour accélérer cette perquisition, les bayles paieront aux délateurs deux marcs d'argent 1, puis un marc pour chaque tête d'hérétique. Nous recommandons que l'on expulse les routiers (les proscrits). que l'onévite les excommuniés, que l'on contraigne, par la confiscation, la soumission des suspects et que l'on restitue les dimes aux églises et non plus aux laiques.

Le roi de France termine en enjoignant aux barons et aux vassaux de prêter à ces statuts le serment qu'il exigera, dit-il, même de son frère Alfonse, le futur comte de Toulouse. Cette ordonnance fut promulguée à Paris après le jour de Pâques dont la fête ouvrait l'année au moyen âge, et qui

 Deux marcs, environ 480 francs qui, sextuplés pour obtenir fa valeur réelle de l'argent, à celte époque, élèvent usqu'à près de 630 francs la prime des delateurs, prime qui s'augmentait encore d'une mottié par chaque tête de Cathare. Liber. tombait alors le 15 avril : de sorte que la première fleur de ce printemps dont le pape de Rome et le roi de France gratifiaient le Midi, fut l'inquisition <sup>4</sup>.

L'inquistion dont ce décret était le préambule royal, ne fut pourtant inaugurée que l'automne suivant par le concile de Toulouse (novembre 1223). Les archevéques d'Auch, de Brodeaux, de Narberone, une multitude de prélataet chefe d'abbayes, le comte Ramon VII, des barons, des chevaliers, le sénéchal de Gurassenne, se deux capitouls de Toulouse, l'aut de la cité, l'autre du bourg, composaiente concile, assemblée mixte, à la fois l'auque et déricale, mais dont le génie était sucerdotal. Seul, le comte de foix, le héros du Midi, n'y vint pas : s'enveloppant de sa douleur patriotique, il ne daigna pas descendre de son doujon pyrémés.

Le majentueux Romain de Saint-Ango, légat de Saint-Siège, présidait : Il fit tour à tour juet les articles de la paix. Les capitouls, les premiers, prétèrent serment sur l'éme de la commane de Toucue, réminiscence cathare, ou tout au moins platonicienne. Les commes suivirent, puis virerent les évêques, leschefs monassiques, et enfin le sénéchal de Carcassonne. Alors le cardinal de Saint-Ango se levant:

- « Bien que divers légats du Saint-Siège aient » dressé plusieurs statuts contre les hérétiques, » maintenant que ces provinces sont pacifiées » comme par miracle, nous avons jugé à propos
  - 1. Catel, p. 340. Recueil des ord, de L.

d'ordonner, du conseil des archevêques, prélats,
 barons et chevaliers, ce que nous avons cru né cessaire pour purger du venin de l'hérésie un .

» pays qui est comme néophyte 1. »

Las évêques, en conséquence, députeront daus chaque paroisse un prêtre et deux ou trois laiques pour rechercher les hérétiques, et leurs fauteurs, et fouiller les maisons depais le galetas jusqu'à la cave et dans les souterrains. Il est permis à toutes les personnes de procéder à cette investigation et ne requérir main-forte de la part des bayles. Les hérétiques revius, volontairement convertis, seront transférés loin des lieux suspects, exclus des charges publiques, incapables des effets civils, marqués sur la poittine de deux croix, et flétris du nom da croité peut hérété.

Les hérétiques convertis par crainte du supplice seront entretanus dans leurs prisons par les détenteurs de leurs biens, et à leur défaut par les évêques. Les hommes nu-dessus de quatorzenns et les femmes au-dessus de douve renonceront par serment à toutes sortes d'erreurs, jureront de garder la foi catholique et de dénonce les hérétiques, et de renouvel, tous les deux ans, leur serment. Tous ceux qui ne se confesseront pas ou ne communieront pas trois fois dans l'année seront déclarés susponts d'hérésie. Il est défendu aux laïques de posséder les livres de l'Andein oudui Nouveau Testament, sauffe psautier, on permet le brisièrie et les heures, mais en latin. Cest la première fois que l'Églis proserit la lible Cest la première fois que l'Églis proserit la lible.

i. Conc., t. XI. - Mas de l'inq. de Carcas.

et la langue vulgaire, elle emprisonne le Verbe chrétien dans le cadavre putréfié de la langue latine, son sépulcre.

Le concilé, outre les canons religieux, en rendit d'autres purement civilis : défense de relever les murailles abattues, de construire de nouvelles forteresses, de faire ligues ni conjurations; ordre de maintenir les immunités deséglisses des monastères, de s'unir contre les entemis de la foi, et notamment s'et juinze poirs après l'expiration de la trêve accordée, ces châtelains récalcitrants ne se sou mettalentpas) de marcher contre Guilhem de Pierre-Pertuse, et les fils de Gérald d'Aniort. Ceux-ci s'échient renfermés dans leurs manoirs pyrénéens de la Cerdagne, et l'autre dans son donjon construit sur des rochers tailfés à pie, et d'ont l'unique accès est une grotte sauvage semblable à une tanière de lion!

C'est donc au concile de Toulouse qu'il faut attribuer l'établissement fixe et permanent de l'inquisition. Elle était, on le voit, à sa naissance, ce qu'elle demeura toujours, d'une nature hybride, à la fois sacerdotale et royale, un monstre à deux têtes.

L'université catholique, fille de la même mère, avait la même nature bicéphale. Après le manifeste foudroyant de l'inquisition, l'université lança coup sur coup son programme moins terrible, mais non moins retentissant, urbi et orbi 1.

<sup>1.</sup> Mahul, Cart. de Carcas., Pierrepertuse.

<sup>2.</sup> A la ville et au monde.

### LES MAITRES DE TOULOUSE

A to utes les écoles qui fleurissent en d'autres pays.

- A tous les fidèles du Christ, et principalement aux maîtres et aux écoliers étudiant por toute la terre, qui verront cette présente lettre, l'université des maîtres et des écoliers qui ciablissent les études à Toulouse sur une nouvelle base, persérérance dans la bonne vie, accc une fiu heureuse I
- « Il n'y a point de solide fondement pour une couvre qui n'est pas fermement assies sur le Christ, fondement de notre sainte mère l'Eglise. Faisant donn attention à cela, nous nous sommes efforcés de toutes nos forces à donner le Christ pour fondement durable des études philosophiques à Toulouse, et à construire sur ce fondement un délifice, auquel travaillent avec nous tous ceux dont la bonne volonté sera éclairée, pour cela, des rayons lumineux de l'Esprit-Saint. Car le bionheureux Augustin dit : Dieu prépare la bonne volonté qui doit être aidée, et il nide celle qui est préparée. Lui-môme, il prévient celui qui ne veut pas, pour le faire vouloir, et il suit celui qui veut, pour qu'il ne veuille nes en vain. »
- » C'est pourquoi, nos très-chers, veuillez tous, vous unissant à nous, préparer au Seigneur une bonne volonté, afia que la trouvant préparée, il la conduise à l'accomplissement des œuvres saintes, et que dans ces lieux où naguère les glaives vous

ont fait un chemin, vous combatties avec l'aiguillon de la langue; o les ravages de la guerre ont étade leurs horreurs, vous soyez les soldats de la doctrine qui pacifie; o la la dopraration hérétique a étendu les épines de sa fort, vous fassiez monter jusqu'aux astres le cèdre de la foi catobique. El pour que vous ne soyez pas effrayés des difficultés d'un si grand travail, nous vous avons ouvert la vole, nous avons supporté les premiers ennuis, nous avons déployé devant vous l'étendard de la sécurité; nous, comme vos écuyers vous précédant, nous avons fait que vous, chevaliers de la philosophie, vous puissiec combattre plus s'armemn eve l'art de Mercure, les traits de Phébus et la lance de Minerve.

» Do même pour que vous ayez confiance dans la stabilité de l'établissement que nous venous de fonder, nous n'avons accepté le fardeau qui nous était imposé qu'avec l'autorisation de l'Égits. Car nous avi ons notre Moise dans le seigneur cardinallégat en France, notre guide, notre protecteur, et l'auteur, après Dieu et le seigneur pape, de cette entreprise si difficille, qui a décrété que tous les étudiants à Toulouse, maîtres et écoliers, auront l'indulgence ploifière de tous leurs péchés.

» Par ces motifs, ci Acause de la continuité des leçons et des disensions que les maîtres font avec plus de soin et plus d'exactitude qu'à Paris, une grande mulitude d'écoliers afflue à Toulouse, voyant que déjà les fleurs ont appara en notre terre et que le temps de la taille est arrivé. C'est pourquoi qu'aucune Délândmie ne retienne notre

#### LES ALBIGEOIS ET L'INOUISITION

nouvel Achille, soldat de la philosophie, et ne l'empêche d'aller à une autre Troie, dont Stace, le poëte de Toulouse, pourrait dire encore:

La est tout l'honneur : là combattent les grand noms! A peine les mères timides et les troupes de jeunes filles [s'abstiennent-elles!]

Celui-là est condamné à une longue vie stérile, Et hai de Dieu, qui reste indoient en présence de cotte gloire [nouvelle.]

Et en laisse passer l'occasion,

968

Que tout homme bien pensant devienne done un courageux Achille, de peur que quelque làche Thersite n'usurpe le laurier promis au magnanime Ajax. Qu'il vienne au moins, à présent que la guerre est finie, admirer l'ardeur 'des nouveaux soldats, l'ardeur des soldats de la philosophie.

» Et pour que les hommes studieux soient plus engagés à vouri voir la gloire de Toulouse et son ardeur pour l'étade, qu'ils sacheut que c'est une autre terre promise où coulent le lait et le miel, où verdoient de riches prairies, où les arbres fruitiers et étalent leur fœullage, oh Racobus règne dans les vignes, où Gérès commande dans les champs, où Tair est si bien tempfér, que les ancièns philosophes préféraient ce séjour à tous les lieux de la terre les nules estimates.

» Oht combien sont incompréhensibles les grandeurs de Dieu tout-puissant!

Ici est la paix; allleurs dans tout l'univers, Mars exorce [ses fureurs.] Mais ces lieux connaissaient aussi naguères Mars et la mort.

Googi

» En outre, pour que vous n'apportiez pas vos hoveny vers des champs stériles et incultes les mattres qui lisent à Toulouse ont arraché les chardons de la rusticité plébéienne et les épines de la sauegge stérilité (hyló), et ils ont éloigné tous les autres obstacles. Ici. en. effet, les théologiens instruisent leurs disciples dans les chaires et le neuple sur les places nubliques; les logiciens initient aux arts libéraux les apprentis aristotéliciens, les grammairiens exercent à parler suivant les réales ceux qui ne savent encore que balhutier : les chanteurs flattent les oreilles du neunle par l'instrument de leur gosier emmiellé: les décrétistes font voir Justinien, et les médecins enseignent Galien. Ceux qui veulent étudier jusque dans la moelle le sein de la nature peuvent entendre lire ici les Livres sur la Nature, interdits à Paris.

» Que vous manquent-i-il donc I La liberté sholastique Nulement; parce que, n'étant retenus par les rênes de personne, vous jouirez de votre propre liberté. Craindirez-vous la méchanecté d'un peuple en fareur ou la tyrannie d'un prime injuste? No craignez rien, parce que la lébraitiet du contro de Toulouse nous a donné des garanties suffisantes pour noire salière et pour la sécurité de tous les nôtres, soit qu'ils viennent à Toulouse, soit qu'ils s'on retournent. S'ils souffrent quelque dommage de la part des volcurs, sur les domaines du comte, il mettra les forces du Capitole de Toulouse à la poursuite des malfatteurs, et on exigera la même satisfaction que pour les citoyens. » A ce que nous avons dit nous ajoutos, comme nous l'espérons, que le seigneur légat appellera coorre d'autres théologiens et d'autres décrétistes pour donner plus d'étendue aux études, et qu'il fixera la temps que les écoliers devront séjourner à Toutonse pour gagner l'indulgence (à moins que leur séjour ne soit empéche, ce qu'à Dieu ne plaise, par le Prévaricateur, ennemi du genre humain, par le Prévaricateur, ennemi du genre humain, de sorte que cette terret exte nation sont conquises aux Romains combattant par le mystère triomphal de la crixi qui sauve le monde.

» Quant au prix des choses qu'on a besoin d'acheter, il n'est pas cher : vous pouvez en être sâr, par ce que nous avons dit plus haut. Vous sen rapporter aussi à la renommée, comme à notre témoignage, et encore à ces vers :

Pour peu l'on a le vin; pour peu l'on a le pain; Pour peu l'on a la chair, et pour peu le poisson.

» Il ne faut pas oublier de parler des curions populaires. Car ici la puissance curiale paratt avoir fait alliance avec la milice et le clergé.

» Si vois voulez done admirer plus de biens que nous ne vous en avons dit, abandonnez vos foyers paternels, en attaolant vos manteaux à votre cou, et adoptant cette maxime morale de Sénèque : «de verrai toutes les terres, comme si elles m'appartenait à tout le monde; je vivrai comme si je savais que tout me connaissent; car ce qui est digne de l'homme, c'est d'essayer de grandes choses et d'en concevoir de plus grandes 1. »

Tel est le programme superbe par lequel les colarques de Toulouse aunonquient à tout l'univers qu'ils moutent dans leurs chaires. D'abord nous reconnaissons ces matres Afaceut: et certes, quoi qu'on ait dit, en e sont pas des Toulousains. Ac el luce d'hyperboles, à ces gongorises d'éloquence, on devine des Espagnols. Des Gatalans en ni ces Aragonsin's n'auraient probablement pas en in cette forfanterie de langage ni cette abjection de caractère. Ces rodomouts esolutiques étaient, on n'en peut douter, des Castillans, des compatitois de la reime Blanche, des élèves de sont toutes de la longique, et, à tous ces titres, des acolytes de l'inquisition.

Apris cela, dans cette curieuse circulaire, ce qui frappe le plus, c'est le paganisme du langage et les réminiscences mythologiques. Ils attestent fréquemment les dieux paions, rarement le Christis citent les poètes, les philosophes, les Pères mêmes, jamais l'Écriture. Pour le dire en passant, leur érudition pédantesque se fourvoie quelque peu. Ils appellent Stace le poète de Toulouse. Ils cooffondent à dessein peut-chre avez son homonyme, un rhéteur gascon, Statius Ursulus. Évidemment, ils veulent flatter Toulouse, et c'est pour aduler Toulouse et s'encensor eux-mêmes qu'ils

 Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, Série v, t. 1, traduction de M. Gatien-Arnould, doyen de la Faculté des lettres. assurent que l'on y professe mieux qu'à Paris. On sent les ménagements qu'ils croient devoir garder euvers l'intelligente et frémissante cité. Ils parlent de son amour de la science et de son ardeur pour la liberté de la peasée. Les jeunes gens sont les paladins de la philosophie, et les timides femmes ont pein à c'abstenir de n'en d'tre pas les amazones. Elles se taisent pourtant, mais naguère ces vierges belliqueuses rompaient des lances comme Esclarmonde aux conférences de Pamiers, et comme plus tard ces héroines qui manièrent les balistes et les catapultes dans la défense de Toulouse.

La tableau de l'activité intellectuelle, mais de la réaction catholique, sous la compression de la France, est frappant. On y lit partout : non-seule-ment dans les chaires, mais encore sur les places publiques. Théologiens, philosophes, décrétistes, maitres de logique, de physique, de musique, profèssant en plein vent. On y montre Justinien, Gallen, Aristote, oui, ses livres sur la sature, interdits à Paris. Dans Paris naturaliste, remarquez bien, le pape interdit le Stagyrite. Il le permet dans la spritualiste et mystique Toulouse. Eh, quels professeurs ofèbbres! Naguère Acourse y brillatt, bientit y respiendira Thomas d'Aquin.

Cette couvre de la France et de Romest encadrés dans un croquis de l'âge d'or. La guerre rugit dans tout l'univers, lei sourit la paix; un ciel toujours serein; un sol reverlij des flouves de lait, de vin et de miel. Les feurs out regerané: ce sont les fleurs souveraines: les lis de France. Voici le temps de la taille des esprits, de l'amputation des âmes. Quant à eux, ils ont déjà arraché les chardons de rasticité pidébéenne, la poésie populaire; et extirpé les ronces de la stérilité sauvage, la hylé cathare. Sur la forêt hérétique incendiée, il faut maintenant faire monter jusqu'aux astres le cèdre de la foi théocratique.

Le reste n'est pas moins menteur: « Que vous manque-i-li done? La liborté scolastique? Yous l'aurez. La protection du prince? Yous l'aurez. La protection du prince? Voyre les sécu-ricus, l'attaque des voluers, c'est-à-dire des faidits els bois? Le come mettra à leurs trousses les forces du Capitole. La puissance curiale persit d'accord avec la milie est le clergé. Tout à l'heur en va voir comment : enfin le seigneur légat est leur Moise, leur sauveur, après le pape et Dieu. Il aissout d'avance de tous leurs péchés les écoliers et les écolières de l'oulouse.

Cette harangue, tissue de mensonge, d'hyperbole, de rikeforque barbare, de templei scolastique et castillane, renferme pourtant une vérité qu'elle darde des a queue, comme son aiguillon la gruelle o'c'est que le légat entend que cette terre et cette nation soient cosquiser sus Rousius per le mysière triemphol de a croix. En conséquence, cet dige d'or de l'université touloussine, cet Eden de l'inquisition méridionale va délicieusement s'ouvrir par un bécher. On avait capturé deux cathares, un diacre et un évêque, qu'on appelait le pape des Ablégois, se montra digne de ce titre inagionaire que la idonnait emphatiquement le crédule et vindicatif orgueil de ses bourreaux. Il voulut confesser dans les flammes le Paradet, et fut, en conséquence, brûlé vif sur la place du Peyrou, près de la basilique où un taureau sauvage traina le corps sanglant de saint Saturnin.

11

CULTURE DEL SOLES. — DÉLATIONS ET PROCEDURES DE L'EXQUESTICON. —
DÉPART DU L'ESAT POUR BORE. — LES SEIGNEURS DE LAURAC ET
D'ANORT. — RECETTE DE SÉRÉCULA ANDRÉ DE CALVETT.

L'autre se nommait Guilhem del Soler (du Grenier), issu d'une des trois tribus verrières établies dans les forêts de Gabre, vers les sources de l'Aries et de la Lêve, où, pour contenir leur patriotisme eathare, on a construit depuis la Bastide ou forteresse de Serou !, La tribude Groiner, car elle a francisé son nom au xvi siècle où delle a embrassé le calvinisme, lui a donné et lui donne encore un grand nombre de pasteurs, de soldats et de martyrs. Mais une apostasie est le prámbule de son histoire héroz'que; Guilhem del Soler état considérrable parari les parfaits abligecis. Il avait converti

4. La noblesse verrière, dont on ignore l'origine, doit remonter jusqu'au moyen âge, peut-être jusqu'à Charlemagne. Ce n'est que dans un temps barbare qu'on a a voir la naiveté d'anoblir des hommes qui enflaient au hout d'un tubu des bulles de verre liquid. Pierre de Gardouch, chevalier de la maison de Villeneuve, blessé au siège de Toulouse, A Gardouch, dans le Lauragais, où il préchait habituellement, il loggait aussi dans le manoir d'En Castilbo. Il était le compagnon du fameux Gérald de la Motha. brilé après la prise du château de la Bessède ! Enouvanté du supplice de son maître et séduit par t'évêque de Toulouse, il abjura. L'évêque le présenta au concile, et le légat, qui faisait dresser le bucher du pape cathare, fit réhabiliter solennellement Guilliem del Soler. Cet honneur le conduisait à l'office de délateur de l'inquisition. C'est ainsi que, réconcilié par les évêques, Guilhem passa du rang des victimes au rang d'accusateur et d'anvillaire des hourreaux. C'est à ce titre désormais qu'il siège dans l'histoire et qu'il y siègera éternellement

Le malheureux dénonça ses anciens frères, ceux qu'i Yavaint défondu de leur épée, ceux dont il avait mangé le pain, ceux qu'i lui avaient donné leur sang. Et maintenat, pour saitier d'un dévouement religieux, l'apostat les jetait dans le malheur, dans l'indigence; il les précipitait en foule à l'exil, au ca-chot, à la mort. Foulques, évêque de Toulouse, dirigeait l'instruction judicalaire : Il aurait donc le droit d'être devé dans l'histoire à l'honneur de premier inquisiteur général des Albigeois. Les ciutoyns, les châtelains furent cités devant le redoutable tribunal. Les seigneurs d'Aniort eux-mêmes, après bien des hésitations, descendirent de leurs manoirs pyré-

1. Regist. de l'inquisition de Toulouse.

16

néens. Les évêques fallacieusement procédèrent par decrés: ils interrogèrent d'abord des catholiques: puis il appelèrent les suspects; puis enfin les vrais coupables. Ceux-ci d'abord se concertèrent pour ne faire aucune révélation. Mais comme il arrive toujours, les peureux tremblèrent; ils firent des aveux, et demandèrent leur grâce au légat. Le cardinal se montra d'autant plus indulgent avec les timides qu'il se proposait d'être inflexible envers les obstinés, Quelques-uns, mais peu nombreux, vonlurent se défendre juridiquement: ils demandèrent qu'on les confrontat avec les délateurs. Romain de Saint-Ange refusa et partit nour la Proverice (déc. 4229). Mais ces châtelains, l'obsédant de leurs réclamations, le suivirent jusqu'à Montrellier, Le légat, pour se débarrasser des accusés sans compromettre les accusateurs, leur déroula la liste des témoins. Ils s'en retournérent enfin, de guerre lasse, ne connaissant avec certitude d'autre traftre que Guilhem del Soler . Romain de Saint-Ange. nassant le Rhône, vint tenir àOrangeun concile qui probablement ne fut qu'une répétition de celui de Toulouse, Puis étant à Mornas, ce château assis sur des rochers escarpés, non loin de Montélimart, il remit à Foulques qui l'accompagnait par honneur. les décrets de pénitence rendus contre les suspects, et dit adieu à son vieil et cruel ami qu'il ne devait plus revoir. Rappelé par Grégoire IX, il repassa les Alpes, emportant à Rome les autres informations dont la révélation fortuite eut provoqué dans tout

<sup>1.</sup> Gal. Christ., t. I. - Thres. des Chartes.

le Midi les plus sanglantes représailles. Par là prit fin la nonciature de ce futal légat, qui après avoir, par le traité de Paris, seellé l'asservissement des cités romanes, les livra, enchaîntes et nourantes, All'inquisition. A ce fiéau, li faut en ajouter un seson. Al La croisade qu'il avait amende du Nord avait détruit jusqu'aux semences de la terre; il en résulta, l'année suivante, une famine : ce fut le dernier adieu de cardinal Romain de Saint-Ange i.

Le légat, se détournant de la route d'Italie, avait remonté le Rhône, pour tenir le concile d'Orange, Deux choses le retinrent quelques instants au nied des Alpes. Il acbeva la réorganisation du marquisat de Provence, détaché de Toulouse, et rattacha définitivement au Saint-Siège cette épave magnifique de la croisade. A cette question territoriale se joiquait une question ecclésiastique et religiouse. La Provence était le berecau des Vaudois, C'est du Val-Gyr que, cent ans auparavant, était sorti l'impétueux Pierre de Bruevs. Ses disciples existent encore dans les vallées de la Drôme et de la Durance. Leurs églises également se retrouvent éparses dans tout le Midi. L'inquisition les signale à Pamiers, Albi, Montauban, dans les plaines de Toulouse et de Carcassonne. Ils sont partout mélés aux Albigeois. Seulement les Albigeois chevaleresques sont dans les châteaux, les Vaudois républicains dans les cités. Ils se partagent les ateliers et les cabanes. Cathares et léonistes, divisés sur la doctrine, s'accordent sur la politique et s'unissent dans

1. Guil. de Puil., ch. xL.

les consulats romans. Le fier légat, après l'écrasement des Albigeois, voulut probablement balaver les Vaudois moins odieux, et dut charger Aymar de Poitiers, lieutenant du Saint-Siège, de mettre le nied sur cette ruche importune plutôt que redoutée d'abeilles bibliques des Alpes. Puis il continua sa route par la plage ligurienne, et rentra dans Rome comme le pacificateur des Gaules. Grégoire IX l'accueillit comme le vainqueur de l'insurrection ja plus vivace, la plus tragique et qui avait usé dix larats, vingt croisades et un million d'hommes armés. L'heureux et superbe proconsul y triompha de l'Orient et de l'Occident, du catharisme dont l'extermination, sans loyauté comme sans merci, accusera sa mémoire jusqu'à la fin des siècles, et du léouisme, qui, renaissant dans le calvinisme plus vigoureux, et survivant à six cents ans de martyre, s'assied tranquillement aujourd'hui en face du Vatican, et regarde avec pitié, du haut du Capitole. la honteuse, la tardive, mais incomparable ruine de la théocratie romaine.

Foulques, évêçue de Toulouse, de retour dans sa métropole, convoqua les condamnés, dans la dapelle de Saint-Jacques. C'était un oratoire construit dans le cloître Saint-Étienne avec les débrisd'un temple romain. Des colonnes de marbre noir antique en supportaient la voûte romane sur des chapiteaux sculpités de feuilles d'olivier, symbolesd'une paix funchre!. L'évêque, du haut de la

Cette chapelle a été démolis en 1812. Du Mège, Hist. des inst. de Toulouse, t. I, ch. 1v.

chaire, lut les sentences du légat. Elles produisirent un tumulie immense d'exaspération mètie d'horreur et d'érfoi. Les prévisions du cardinal se réalisèrent, les trattres furent soupçonnés; la délation arma le meutre. Guilhen de Sloet aut se cacher dans les antres de l'inquisition; mais plusieurs de ses complices tombérent sous le poignard; la plus illustre de ces victimes fot André de Chauvet, sénéchal de Toulouse, ennemi acharné de la puissante maison d'Andrét'.

Aniort est situé dans les Pyrénées, vers la source de l'Aude, sur les confins de la Cerdagne. Vers l'an 1000, Pierre, fils d'Impéria, rendit hommage nour ce châtean à Bernard, comte de Carcassonne. Deux siècles plus tard Gérald, son descendant, était seigneur d'Anjort, de Castelnort, de Roguefeuil, de Rocan, de Dorna et d'autres terres éparses dans le Rasez et le Lauravais, Gérald d'Anjort épousa Esclarmonda de Laurac, sœur d'Améric, châtelain de Montréal, et de Géralda, dame de Lavaur, si fameux par leur fin tragique. Niobé pyrénéemie. Blanca de Laurac, leur vieille mère infortunée, était destinée à voir, par la croisade et l'inquisition, Améric, son fils, pendu à un gibet; ses filles, Géralda, jetée vivante dans un puits; Mabilia, vierge cathare, morte probablement dans un bucher: Esclarmonda, dénouillée de ses châteaux : ses petits-fils dispersés dans les combats, dans les prisons, dans les déserts : ses manoirs détruits, sa ville démantelée et toute sa race exterminée par le

<sup>1.</sup> Dont. Procédures de la maison d'Anjort.

roi de France. Salaire lamentable de son héroïque dévouement à la foi cathare et à la patrie romane. Gérald et Esclarmonda d'Aniort, après de lon-

gues guerres, finirent par conclure une trêve avec Montfort. le meurtrier de leur maison. Le fanatique chef de la croisade, non content de leur soumission, cût encore voulu, pour la consolider, obtenir d'eux l'oblation d'un de leurs enfants à l'Éolise romaine. Gérald éluda constamment l'invitation de son terrible vainqueurqui ne put iamais dompter la douleur farouche de l'altière Esclarmonda, Il v eut toujours entre la fière matrone et l'assassin de sa race, le puits sanglant et les gibets funèbres de Lavaur. Mère féconde, elle avait donné, entre autres enfants, quatre fils à son époux; elle les éleva sous le toit dépeuplé de Laurac, sur les genoux de Blanca, leur aïeule, et de leur tante Mabilia, l'une veuve rerêtue et l'autre vierge couronnée, de l'Église du Paraclet. Comme une lionne blessée, elle les nourrit de son lait et de son sang, de sa foi cathare, des douleurs de sa race, des vengeances de sa patrie, des horreurs de la croisade, et des qu'ils furent d'age chevaleresque, elle les lança dans les combats. Nés avec le siècle, ils étaient adolescents, lors de la chute des Montfort et du relèvement du Midi, et sa délivrance et son triomphe furent les premiers exploits de leur imberbe héroïsme

Bernard-Othon i, le plus brillant des fils de Gérald, devint par la mort de son père, comme le

<sup>1.</sup> Bernad-ot, ou Bernadot.

chef de l'antique maison d'Impéria, et l'un des béros de l'Église du Paraclet. Blessé au front à l'attaque de Vertfeuil, contre les soldats de l'évêque de Toulouse, il fut rapporté mourant à Laurac. Il venait d'épouser Nova de Cab-Aret, fille probablement de ce Pierre Roger, le plus vaillant châtelain du Cabardez, et dé cette Brunissenda, si célèbre par sa beauté et les chants du troubadour Ramon de Miraval. Nova résolut d'ensevelir son veuvage, dans une de ces grottes où vivaient, selon la perfection cathare, Béatrix, sœur de son père et la mère du poëte. Aladais de Naïvoras. Mais Othon, dont elle attendait la mort, revint inopinément à la vie, et, guéri de sa blessure, ressaisit aussitôt ses armes. Il fut fait prisonnier dans un combat, mais échangé, bientôt après, contre Jehan de Brigier', chevalier français, capturé par ses frères à la bataille de Baziège, et longtemps détenu dans les tours d'Aniort.

Othon, léger et mobile, s'effraya de la croisade de Louis VIII. Mais il revini bientôt au parti national. Les fils d'Impéria, vivaient comme les princes laiques du catharisme, ans tenir compte du pape de Rome ni du roi de France. Othon fréquenteit Guilhabert de Castres, Bernard de la Motta et les sutres évêques. Cian ministres albigeois pròchatent publiquement dans son château d'Aniort. Les diancres Navarra, Cernian et la dame de Caraman résidaieut dans son manoir de Dorna. D'autres à Belsplans, d'autres à Lauran. Cétte diacocnesse

<sup>1.</sup> Jehan le Boutefeu.

gnostique étai l'épouse de Gérald de Gourdon, fils de Ramon de Carraman. Ramon, dans le dernier slècle, requi dans son château de Saint-Pélix, révupe Nicetas, venu de Constantinople. C'est sur lours terres qu'était né le estharisme occidental. Gérald fut l'un des plus vaillousts faidits qui ramenèrent d'Espagne le comte Ramon VI: au siège de Toulouse, of tit tué Montfort, il combutait à la barbacane du Pont-Neuf, théâtre de si grands exploits.

Le roi de France maintint la confiscation prononcée par Montfort de la terre de Caraman, pour frapper l'hérésie dans son premier herceau et dans son premier héros. Gérald, expulsé une seconde fois et pour toujours de son château paternel, se retira chez ses cousins d'Aniort. Après la guerre. il devint évêque, et sa femme diaconesse; elle prêchait à Dorna et lui préchait et bataillait dans les bois. C'est ainsi qu'Othon d'Aniort s'entourait de pretres et de chevaliers faidits. Un jour, c'était un dimanche. le peuple se réunit dans l'église de Laurac. Le prêtre romain se présenta pour monter en chaire. Arrière, arrière, prêtre de Lucibel, s'écria Othon, en l'écartant de son épée, et toi, dit-il au diacre cathare, ministre saint du Paraclet, parle et console-nous i l

Aussi lorsque après le traité de Paris, les fils d'Impéria furent cités devant le tribunal de l'Inquisition, refusèrent-ils de descendre de leurs rochers. Pour les v décider, Pierre-Amiel, archevêque de

1. Dool

Narhonne homme violent at scandaleny, se rendit à Roquefeuil, résidence d'Esclarmonde, mère de ces mandite d'Aniort. La fière matrone féodale, interrogée sur sa foi, dédaigna de s'expliquer, et comme le primat de Septimanie lui disait qu'elle n'était pas chrétienne, elle répondit, en les congédiant, insoumise et indignée, qu'elle était plus chrétienne que lui et que tous les prélats romains, Othon d'Aniort cenendant, sur l'assurance qu'on n'attenterait point à sa liberté, consentit à se rendre à Toulouse. Le légat n'osa point sévir contre ces redoutables chevaliers pyrénéens. Il se contenta de les laisser, à son départ, sons la surveillance du sénéchal du roi. André de Chauvet, Chauvet, Ala. tête des croisés, avait démantelé son bourg de Laurac, dévasté ses récoltes, ravagé ses bercails. Il fit enlever plusieurs de ses vassaux, et menacait continuellement les ministres cathares recueillis dans son manoir. Mais dans une de ses chasses aux hérétiques, le sénéchal fut enveloppé par les montagnards et massacré dans la forêt Centengire 1, »

1. Guil. de Puil., ch. xt.

. . .

MÉRCTION CONTRE NOME PT LA FRANCE. -- LUTTE DES CREVALIERS DE VERTIEURL ET DE L'ÉVÉQUE DE TOULOUIE. -- MORT DE L'ÉTÉQUE FOULQUEE ET SES FORÇAMBLES. -- ENFELCE DE PAGAM ET DES FAINTE DE LA VESSION.

Le mourtre du sénéchal André de Chauvet, dont on accuse les chevaliers d'Aniort fut comme le signal d'une réaction contre Rome et le roi de France. « Les enfants de Bélial, dit un vieux moine, sortirent des ablmes où ils se tenaient cachés, et s'élancèrent contre l'évêque de Toulouse! « Ces brigands n'étaient autres que les seigneurs légitimes de Vertfeuil, châtean situé à six lieues au levant de la grande cité romane. Dans le dernier siècle. leurs pères, ardents Albigeois, n'avaient répondu aux prédications de saint Bernard, et aux admonestations du légat pontifical, que par un bruvant et triomphant charivari. « Vertfenil, s'écria le furieux abbé de Clairvaux, Vertfeuil, que Dieu te dessèche! » La croisade, en effet, soixante ans plus tard, avait desséché non-seulement Vertfeuil, mais encore Toulouse et le Midi tout entier, qui n'a jamais reverdi, brûlé par l'ouragan du Nord, Simon de Montfort en avait dépossédé les châtelains. donné leurs terres à l'évêque Foulques, et confié la garde du domaine épiscopal à un chevalier fran-

1. Guil. de Puil., ch. xt.

çais, nommé Odon ou Othon de Liliers. « Il y avait « dans ce château, dit un vieux chroniqueur, cent maisons de chevallers, ayant armes, bannières et » palefrois, lesquels iurent assalliis do maitres » guerres, grêles et stérilités. Jai moi -même, dans » mon enfance, vu le noble homme Isara Nébulat, » acienmement principal seigneur de Vertfeuil, » vieillard centenaire, vivre très - pauvrement à "Toulouse, et ac contenter d'un seul roussin'. »

Après la mort de Simon de Montfort, le vieux lesar l'Embruné, car c'est le sens de Mébulat, qui ne se cententil pas apparemment de son maigre roussin, remonta sur son arcient cheval de guerre et conduisit son clan chevaleresque à l'attaque de son antique manoir de Vortfeuit, sur les murs duquel fut presque mortellement blessé le jeuno Othon d'Aniort. Mais le roi Louis VIII l'en expulsa quelque temps après et le roulit à l'évêque Foulques, partisan de la France; spoliation qui venait d'être confirmée par le traité de Paris.

Les chevaliers de Verfauil, réduits à vivre en faidits, sortaient, de temps à autre, de leurs cavernes et de leurs forêts: ils guerroyaient contre l'évêque, tuaient ses cleros, levsient ses dimes, enlevaient ses bestieux. Au milieu de cette paix qu'on dissit surseuleux, Foulques ne pouvait sortir de Toulouse qu'escorté de soudards étrangers, et sans entendre rugir autour de lui le vieux Nébulat agitant sa lance vengeresse, et tout semblable, sur son ocursier décharné, au fantôme du Tomps et au spectre de

<sup>1.</sup> Guil. de Puil., ch. 1.

la mort. L'évêque furieux s'on prit au comte de Toulouse. Un jour il lui dit insolemment: « Je sais que l'an passé j'ai, grace à Dieu et à vous, recueilli assez pissiblement mes dimes. Je ne doute pas que vous ne soyez secrètement l'auteur de ces troubles nouveaux. Mais ne croyez pas que je les supporte patiemment. Voici un an que je suis d'eretour dans la cilé. Le suis prût hu m'éoligner encore de ses murs. Pétais mieux dans mon cett que dans mon évéché ! »

Le comte de Toulouse s'entremit pacifiquement et force fut à l'évêque de composer, au moins pour quelque temps, avec les seigneurs de Vertfeuil. Foulques sortit, comme il le disait, de sa ville épiscopale, d'où il avait élé presque constamment hanni et celte fois ce fut pour toujours. Ce ne fut pas le comte qui l'exila, mais la réprobation universelle et le soulèvement de cour d'une cité qui l'abhorrait. C'était aussi, de sa part, lassitude d'un épiscopat orageux, mélancolie de moine et de Iroubadour. nausée du meurtre et du sang. Il demanda le repos à l'abbave de Grandscive, sa retraite habituelle. Le vieil amant d'Aladaïs de Rocamartina touchait encore, en mourant, sa harpe de ses maius trempées dans le sang d'un peuple; et de ses lèvres noires de calomnie et de fanatisme, célébrait encore la beauté non plus terrestre et périssable, mais immortelle et glorifiée dans la vierge, mère d'un Dieu. Il expira vers Noël 1231, etsingulière coïncidence, son dernier chant est un hymne sur la naissance du Christ: l'Étoite du matiu qui se lève sur Jérusolem. On dirait que

1. Guil, de Puil., ch. 12.

ce sanglant jongleur s'enfonçait dans les ténèbres de la mort en répétant à chaque strophe ce réfain : « La nuit s'en va, mais le jour vient! Il vient clair » et serein! Voici l'aurore, une aurore douce et divine! » Délière effravant, horrible démence d'un grand réprouvé qui descend en chantant vers l'abime et salue comme l'Orient d'es baut, la vague leuer du goulfre, l'éloir des foodres éternels!

Foulques, qui n'est qu'au douzième rang comme trophadour, est incontestablement au premier comme inquisiteur et comme bourreau. De tous les grands instigateurs de la croisade, il est le seul qui en ait vu le couronnement dans le parvis de Notre-Dame de Paris, et que la mort ait doucement conduiten triomphe, avec des palmes et des cantiques, devant le tribunal où un million de vietimes l'attendaient pour l'accuser auprès de Dieu. Trois mois après l'irrévocable jugement, on lui donna pour successeur, frère Ramon du Falgar, provincial des Dominicains, issu des seigneurs de Miramont, château situé non loin du confluent de la Leza et de l'Ariège, entre les deux fleuves. Ramon bérita de l'esprit et de la houlette sanglante de Foulques. Le moine continua le troubadour. Il ouvrit son épiseopat par le supplice d'une vingtaine d'Albigeois; hécatombe humaine dont son prédécesseur était bien digne et qui dut bien singulièrement réjouir son tombeau. Cinq ans auparayant, Humbert de Beaujeu, maréchal de l'armée française, assiégea et prit dans le Lauragais un château qui,

1. Guil. de Puil., ch. x11, Troubadours, Folq. de Mars.

de sa forêt de bouleaux, portait le nom de la Ressala Mais Pagan 1, seigneur de la Besseda, avec quelques hommes de nied et de cheval, s'était échanné Dopouillé de son manoir et de son bourg démantelé il vivait en faidit dans les autres et les forêts de la montagne Noire. Il ne s'effraya pas du suoplice de Gérald, il embrassa le sacerdoce albigeois et devint chevalier-sauvage du Paraclet. Pagan, diacre-guerrier, suivi de son compagnon prêtre-soldat comme lui, à la tête des proscrits de la Bessède, presque tous parfaits, préchant et guerroyant, parcourait à cheval les plaines du Lauragais. Le chevalier Pierre de Recaud le trouva un jour à l'endroit où la route coupe le petit Ers. au nord de Toulouse. Pierre était probablement le fils de Ramon de Recaud. gouverneur de Ramon VII. Il était le compatriote de Pagan : dans sa troupe était son frère Sans ; neut-Atre même ses deux sœurs Condors et Anglesia diaconesses. Nul doute que sous prétexte de voir son frère ou ses sœurs. Recaud ne vint en secret de la part du comte alarmé du sort qui menacait Pagan, S'éloignant un peu sur le bord du torrent, Pierre le conjura d'abandonner la foi cathare. Jamais, s'écria le généreux proscrit, je ne romprai le voeu que i'ai fait au Seigneur, et il continua sa route dans la forêt".

Le comte évidemment, instruit de quelque projet

Pagan dérive de Pagus. Il a le même sens que Pagès.
 On ne doit done pas le traduire par payen, comme l'a fait M Schmidt, mals bien plutôt par citoyen.

<sup>2.</sup> Manuscrit de l'Inq. de Toulouse : art Montmaur. Voy. Recaud, art. Mas Saintes Puelles.

sinistro, fit indirectement cette tentative nour sanver l'héroïque faidit. Et quelques jours après, chose triste à dire, il accompagnait Ramon du Falgar qui voulait inaugurerson avénement par une chasse aux cathares et terminerl'aventure de son prédécesseur Foulques, Foulques-avait ravi à Pagan son château : Falgar résolut de lui arracher le seul bien qui lui restait encore, la vie. L'évêque et le comte se rendent à Castelnaudari, remontent sur le soir vers la Bessède et la montagne Noire, et la nuit étant venue, ils envahissent les cavernes pleines de cathares endormis. Ils reviennent à Toulouse avec cette grande capture dans laquelle se trouvaient dix-neuf parfaits et leur chef Pagan. Les croyants furent réservés aux Murs et les cathares au bûcher, Pagan, chevalier des querres romanes, guida ses compagnons dans les flammes comme autrefois dans les combats. Ce qu'il avait soutenu par l'épée, il le confessa par le feu, il n'y avait de changé que le champ de hataille. Quand ces exécutions avaient lieu. les chevaliers albigeois. d'ordinaire, allaient chercher dans les forêts voisines un évêque ou un discre : ils l'introduisaient dans la ville. le monaient sur la place du supplice où, perdu dans la foule, l'homme de Dieu, d'un geste mystérieux, bénissait le patient, qui voyait dans le signe un gage de salut . Mais cette fois



<sup>4.</sup> Manuscrit de l'Inq. de Toulouse: art. Lantar. C'est ainsi que la reine Marie-Antoinette reçut l'absolution d'un prêtre aposté sur son pasage à une fanter de la rue Saint-Honoré. Voir aussi, dans les Mémoirre de Mas de Lafayette, le touchant récit du supplice de Mes la maréchale de Nonilles.

Pagan dut remplir lui-même cet effice funêbre, il put bênir ses compagnons dans le brasier: il leur versa le rafralchissement du Paraolet. Ainsi périt à Toulouse cet infortané chevalier, noble vicime de sa fidélité envors le comte qui lamenta-blement livrait ainsi les serviteurs de sa dynastie, les défenseurs de l'indépendance romane.

Foulques, quelque temps avant sa mort, avait transféré l'ordre des Dominicains du couvent de la rue Saint-Rome, au vaste monastère qu'il leur avait fait construire au Jardin de Garrigas, dans le capitoulat de la Daurade 1. Ramon du Falgar continuant son œuvre, fit élever auprès du cloître, une vaste églisc, où lui-même avait choisi son tombeau. Cette basilique, qui ne fut terminée qu'au bout d'un demi-siècle, existe encore avec sa tour octogone, iadis surmontée d'une flèche ajouë. L'édifice est en brique d'un rouge sombre, comme badigeonné du sang d'un peuple, ou imbibé de la vapeur des massacres de son siècle. La Révolution française, terrible réparatrice des crimes du passé, décapita cette tour, et convertit la nef monastique en écurie militaire, de sorte que depuis soixante ans les chevaux triturent impassiblement, de leur ongle d'airain, dans l'infection de leur fumier. les ossements des inquisiteurs qui firent fouler les peuples du Midi sous les pieds dévastateurs des coursiers du Nord, et sous les bonds des croisades bennissantes. L'historien frissonnant découvre parfois sur la terre des ébau-

 Probablement confisqué sur Bertrand de Garrigas, l'un des capitouls, retenu comme otage à Paris, et prisonnier du roi de France. ches de ces supplices éternels que le nocte révait. dans l'enfer '. Ce monastère dominicain devint comme le capitole de l'inquisition. De ses murs redoutés sortaient incessamment des moines farouches qui dans les diverses chaires de la ville énouvantée allaient signalant les citovens suspects : réclamant l'àme des vivants, revendiquant la cendre des morts, « Toulouse tout entière est infectée d'hérésie, s'écria un jour le frère Orlando ou Roland de Crémone! » Le peuple fit entendre des murmures, les consuls proférèrent des menaces. « Eh bien, continua le fougueux dominicain. c'est maintenant que nous allons agir, que les hérétiques et leurs défenseurs tremblent, » L'inquisiteur ordonna l'exbumation de Donat. chanoine de Saint-Saturnin, et d'un laique nommé Galban, issu d'une famille notable et probablement capitulaire. Ses ancêtres, ou lui-même, avaient mérité, par leur dévouement civique, de donner leur nom à la rue qu'ils habitaient dans la cité. Ses os furent exhumés, sa maison démolie, son nom effacé. Rétablissons-le donc dans l'histoire, et que la rue qui recut le nom vulgaire de la Faba, et plus tard le nom monastique de Véronica, reprenne son nom patriotique de Galban ! L'évêque fit le procès à ces cendres infortunées ; puis il les fit trainer dans la ville, et porter enfin sur le bûcher. Ces exécutions avaient lieu d'ordinaire au

Le poële Baour-Lormian a diploré en vers ces profanations. Cette égli-e vieut d'être rendue au culte par l'Empereur Napoléon III (1867).

Prat comtal, ou Pré du comte, esplanade déserte, voisine du Peyrou, à l'occident de la cité \*.

Tels sont les événements qui signalerent la fin de l'évéque l'ouleus, de les commenements de Ramon du Falgar. Le comte éperdu assistait à ces lugements, à ces exécutions, à ces assistait à ces lugements, à ces exécutions, à ces assistaits. Il se cessaient de l'accuser auprès du Saint-Siége, Grégoreix Eut il ari de prendre le parti du prince. Il répondit aux évêques : « Arrosez-le bénignement somme une jeune plante, et nourrissez-le du lait » de l'Église, comme un petit enfant ! » Ces douces, ces tendres paroles présagacient un redoublement de rigueur, et d'effroyables malheurs pour les peuples pyrénéons.

## ıv

SLITES DE L'INQUINITION. — PROSCRIPTIONE. — INSCRINCITIONS.

CARPENENTS DANS 183 DOIS.

Les exemples d'Isarn Nébulat, de Pagan de la Bassède, et des insurgés de la forêt Centenaire, nous peignent au vif l'état du Midi. Tous les Albigeois dépossédés par la croisade, proscrits ou effrayés par l'inquisition, crraient en armes et par

 Dom. Vals., Hist. du Lang., v. 21. Du Mège, Hist. de Toul., Bertrand de Born: Al Prat Comtal costal Peyro. La rue Galhan est aujourd'hui la rue des Tourneurs. bandes menaçantes dans les campagnes alors presque sans chemins et partout hérissées de buissons et de taillis. De sorte que cette mireuleuse paix de Paris n'était au fond que le trouble et le tumulte et le meurtre. Au meurtre judiciaire répondait le meurtre populaire : à la georre chevaleresne succédait la guérilla nativolique et sauvace.

Les évêques de Toulouse lancèrent les officiers de l'inquisition après les magnanimes citovens, les héroiques défenseurs de la métropole. Les Roaix, les Maurand, les Arnaud-Bernard, traqués dans la grande cité, se retirèrent dans leurs châteaux du Lauragais. Relancés dans leurs manoirs féodaux, ils devinrent chefs de bande et rendirent à l'inquisition guerre pour guerre. Ces chevaliers, qui ne conservaient de leurs biens qu'une lance et un cheval, virent accourir autour d'eux leurs vassaux. leurs servitours, qui n'emportaient de leurs cahanes que leurs arcs flexibles de cormier durci au feu, et leurs longues flèches sifflantes de frêne affilées et amorcées d'un bec de fer. Il se forma des attroupements dans les hois : des voix sinistres résonnèrent dans les lieux déserts. Des bennissements faronches sortaient de la bouche des cavernes. Il s'organisa une espèce de chevalerie proscrite, de milice errante et sauvage pour le redressement des torts de la conquête.

La même proscription fit fuir les Hunold de Lantar, les Gourdon de Caraman, les Belissen de Fanjaus. Ces barons, suivis de leurs vassaux, erraient de forêts en forêts. Le nom ibère de Baziége indique qu'une forêt immense formait la ceinture de

Toulouse dont les débris couvrent encore de vastes bois de chênes la plaine arrosée par l'Ers du Lauragais. Ces sombres garriques i recélaient, surtout vers la montagne Noire et les Pyrénées, des grottes profondes, tanières d'animaux antédiluviens, dont la stalagmite recouvrait les squelettes gigantesques. L'ours et le lion des cavernes recueillaient dans leurs sépulcres hospitaliers ces proscrits de Rome. C'est la qu'ils campaient d'ordinaire, ils ne sortaient oue sur le soir; mais souvent aussi ils tentaient en plein jour leurs hardies expéditions. Ils se tenaient à l'affût d'un sénéchal ou d'un chef cénobitique, rançonnaient les collecteurs des dimes des évêques, traquaient, comme des louns, les agents de l'inquisition, enlevaient aux archers le ministre cathare que l'on menait au bûcher, attaquaient les étrangers usurpateurs de leurs manoirs héréditaires, et quelquefois avaient la bonne fortune de délivrer les belles Romanes, jetées avec leurs héritages paternels, aux capitaines du Nord, par le roi de France. On devine la joie, l'émotion, le triomphe, quand ils ramenaient dans leurs grottes une fille, une sœur, arrachée à quelque Jean le Drac, Pierre le Sanglier, Robert Sans-Avoir, des vagabonds d'outre-Loire qui les tenaient captives et éplorées dans leurs donjons pyrénéens.

Les croisés et les moines dont leurs escalades nocturnes troublaient le sommeil dans leurs manoirs et leurs monastères crénelés, traitaient ces bannis avec un dédain mêlé d'effroi, de brigands, de

<sup>1.</sup> Du garric, chêne.

routiers, parce qu'ils rompaient cette paix de Paris indignement extorquée à un faible prince. Mais le villageois indigné voyait dans ces bandits de vrais mattres dénouillés de nobles seigneurs proscrits de justes vengeurs des saints persécutés. Le serf roman secondait secrètement leur instice vacabonde et leur chevalerie sanvage. On vit des choses tonchantes : le colon nourrir son ancien seigneur dépossédé, et son vieux prêtre voué à la mort. Il retranchait à sa bouche et à la faim de ses enfants le pain d'orge et de mais i, et se dérobant de sa cabane sur la brune, il le portait à ces pieux brigands des forêts qui lui rendaient le pain de l'esprit et le vin de l'àme. Là, sous les chênes, devant une grotte. il tronvait un évêque, des chevaliers, des archers, des chevaux, des chiens, un camp éclairé par la lune L'évêque ouvrait le Liers et lisait : « Au commencement était la Parole... Je ne vous laisserai point orphelins ... Yous recevrez le Consolateur, » Un sermon commencait dans la paix des bois ; un cantique s'élevait dans les silences de l'ombre et du désert; un son de harpe soupirait au haut d'un rocher. C'était un troubadour foar la poésie était une brigande comme la religion) qui chantait Carcassonne captive. Toulouse abattue et éplorée, la race romane gisante dans son sang et blessée à mort. Quand l'orient commencait à blanchir, le vieil évêque donnait sa bénédiction; le pâtre se retirait consolé, et souvent en rentrant au manoir

 Le maïs avait été apporté d'Orient comme l'indique son nom de blé de Turquie. de son tyran, il était, pour sa course et sa prière nocturne, pendu aux créneaux.

Ce catharisme du peuple se retrouve encore, de nos jours, dans les noms patronymiques qui s'établirent à cette époque et qui se sont perpétués comme un pieux et vivant blason. Ces vilains de la glèbe portent gravée dans la chair et le sang leur histoire héraldique. Plusieurs de ces familles rustiques recurent, à cause de leur foi, les noms de Cathari, Pathari, hommes de pureté et de douleur. D'autres, de leur fidélité, celui de Loza louance. D'autres, de leur pieux espoir, celui d'Espérandieu. D'autres, de leur croix d'ignominie, celui de Cronzet. D'autres, de leur dévouement patriotique. celui de Bobita, Bonvilain. L'un de ces Bobilas du Lauragais, probablement un colon libre, un pages allodial, devint chef de bande, Il s'illustra sans doute par son courage, et peut-être par son combat contre Chauvet, le sénéchal tué dans la forêt Séculaire. Ramon VII, dans un moment d'énergie et de gratitude, l'anoblit et fut son parrain chevaleresque. Le vaillant serf, qui devançait de si loin nos ages, recut l'accolade du comte, et le ceinturon militaire des barons du bocage, qui lui chaussèrent les éperons d'or, et lui présentèrent le palefroi hennissant et fier de norter sur son dos cet héroique précurseur de la démocratie de l'avenir . Nous verrons le chevalier Ramon de Bobila figurer au massacre des inquisiteurs d'Avignonet après lequel sans doute il dut se réfugier avec sa tribu sur les

<sup>1.</sup> Doat. Du Mège.

terres du comte de Foix où ses desceudants hubtent eucore, dans leur condition rustique, autour de la grotte du Mas-d'Azil. Le comté de Foix fut toujours l'asile des prosertis; le grand et pieux comte Roger-Bernard s'entoura constamment des chevaliers déshérités; et lui-même, l'Olivire des guerres romanes, dépouilé de Pamiers, de Miropois et de Chalabre, resta comme un prince des faidits des forèts pyrénéennes.

Tel était le faiditisme albigeols qui vague fugitif, insaisissable, pullulant dans tous les buissons. fourmillant dans tous les halliers, burlant dans toutes les cavernes, poussant le cri de guerre de rocher en rocher, s'étendait comme une mer orageuse, depuis les croupes de Rouerque jusqu'aux cimes des Pyrénées. Les conquérants français le partageaient du nord au sud par leurs forteresses échelonnées de hauteur en hauteur, des sources de l'Avevron aux sources de l'Ariège, Les sénéchaux de Toulouse et de Carcassonne le divisèrent de nouveau de l'est à l'ouest : ils jetèrent tout au travers du Lauragais et du Narbonnais une série de postes fortifiés : les restes en sont encore reconnaissables aux clochers deséglises dont le mur de brique massive est toujours flanqué d'un ou deux clochers latéraux : ce sont des tourelles d'observation oui faisaient nuit et jour le guet sur les contrées environnantes 1. Carcassonne, campement central de

 Voir, sur la ligae stratégique de Toulouse à Carcassonne, les clochers de Villefranche et de Castelnaudari; et, sur la ligae militaire du nord, l'énorme tour de l'église de Rabastens.



la conquête, fut le point d'intersection des deux grandes lignes stratégiques. L'insurrection, ainsi refoulée au nord et au sud par les sénéchaux, et coupée en troncons par les autres chefs croisés. dut, pour sauver ses débris sanglants, s'adosser aux montagnes, et chercher l'appui des bois et des hautes cimes. Il se forma donc géographiquement trois groupes de résitance, trois camps escarpés d'insurrection et de guerre patriotique : au nord, à Penne d'Albigeois; au centre, sur la montagne Noire, vers le pic de Nora : au sud, dans les Pyrénées. sur une des croupes du Thabor. Pendant qu'une quatrième troupe, attachée à la fortune errante du jeune vicomte de Carcassonne, traversait la grande chaîne vers les sources de l'Aude, et redescendant dans les vallées de la Sègre et de l'Ébre, se dispersait dans les bercails et lescités de la Cerdagne, de la Catalogne et de l'Aragon.

## 3

LES PARRIE DE PENNE ET DE L'ARTERON. — LÉGERES DE LA DAZE DE PERVE ET DE VIOLER FORMA DE BAUTH-ARTONN. — DOUG ATE TURBANE, DAME DE GOURGON. — LES CRIVALIERS GUITIES ET RENABD DE FENNE. — ILS REFUENTS DE SITEME LUGA CARTARA 2 DE OFFENNE. — LES DETENHANT LES CRIVAS DES INCREÓS DE QUERACI, DE L'ARTEROLES PER ROCOSCION.

Recherchons ces camps de proscrits : commençons par le plus septentrional, Penne d'Albigeois. D'après le traité de Paris, le comte Ramou devait remettre es château aux Templiera ou aux Hospitaliers. Mais Olivier et Bernard de Poune refusèrent de liver leur puissant manoir féodal. Ils bravèrent, dans leurs tours. Péglier ornaine et le roi de France. Ces deux vaillants chevaliers daient fils d'une héroine des cous d'amour et d'une sainte d'arraclet. La poétique et romanesque légende répanda sur cette sombre histoire un rayon de grâce méanda collique. Mais remontons jusqu'aux origines de Peune, et da sa race chevaleresque.

Son nom est ibara : il fut un eastellum romain avant d'être un manoir féodal. Sa Roche galloromaine domine fièrement un cirque de montagnes couleur de fer formé par une courbe de l'Avevron. Ses barons, vassaux favoris de la maison vicomtale de l'Albigeois, prenaient eux-mêmes le titre de vicomtes, étaient châtelains héréditaires du Castel-Vieil d'Albi 1. De là, leur fidélité aux comtes de Carcassonne, leur hostilité à l'évêque, et leur adhésion au catharisme. Lors de la première croisade, Geoffrès de Penne, fut l'un des compaguons de Ramon de Saint-Gélis, dans la Palestine. et sa valeur fut célébrée par les poëtes. Mais un siècle après, sa race guerrière et son donion féodal n'ont de chef connu qu'une jeune femme, veuve, à ce qu'il semble, avec deux petits enfants, et que la poésie contemporaine a posée sur un trône de grâce, de tendresse, et de sentimentalité mystique. Écoutons d'abord la naïve légende :

« Ramon Jordau, vicomte de Saint-Antonin, de

1. Du Mêge, additions.



l'évêché de Cahors, aimait une gentille dame, la vicomtesse de Penne d'Albigeois 1. Elle était gente. belle, pleine de mérite, fort estimée, et très honorée. Il était instruit, courtois, généreux, valeureux chevalier, avenant et excellent troubadour. Leur amour fut, sans mesure. Il arriva qu'un jour le vicomte revetit son armure, combattit dans une grande bataille, et fut blessé quasi mortellement. Le bruit de sa mort, répandu par ses ennemis, arriva même inson's Penne. La vicomtesse en eut tant de douleur que renoncant au monde elle entra dans Pardes des Hérétiques. Le chevalier, quéri de sa blessure, revint bientôt après à Saint-Antonin, Il annrit comme, nour l'amour de lui, sa dame était morte au monde. Pendant un an, il en nerdit joie et allégresse. Il pe connut plus que pleurs, appoisses. gémissements. Il renonca aux chants, aux armes. aux palefrois. Tout le pays fut attristé de son désesnoir. Mais sa douleur inconsolable ne nut ramener son amante de son désert. La vicomtesse ne revint pas à l'amour mortel, avant goûté la suavité de l'amour céleste ?

Telle est la première partie de cette idylle chevaleresque qui flotte comme une touffe de chèvrefeuille et de romarin sur les sombres falaises de l'Aveyron. Rendons-lui son cadre historique. Aladais de Penne est comme un reflet adouct mais plus idéal de sa parente et de sa marraine, la grande

Miguel de la Tour, biographie des Troubadours.

<sup>2.</sup> Troubadours : Ramon Jordan, vicomie de Saint-Antonia.

Aladais de Carcassonne. C'était le temps où les poétiques manoirs de l'Albigois étaient tréquentés par don Pedro II, roi d'Aragon, et ses deux cousins. Ramon-Roger, viconte de Carcassonne, et Roger-Bernard, fufant de Foix, génération moins féodale, geurée par le catharisme et marquée au front signe funèbre. Mais à ces princes, Aladais préféra Ramon, fils de Jordan, viconte de Saint-Anton un type de grâce poétique et chevaleresque. Leur poème sentimental comprend les neuf premières années du siècle. L'idylle alors plonge dans l'ou-rean de la croissade.

L'évêque du Puy ravage Saint-Antonin. Ramon-Jordan, Pelfort de Rabastens, Rattier de Caussade. les chevaliers du Quercy et de l'Albigeois s'enferment dans le manoir de Penne autour d'Aladais. douce reine des cours d'amour, devenue une héroine de guerre. Sa Roche imprenable est le bonlevard de l'Avevron : elle résiste quatre ans à tous les efforts des croisés : ses défenseurs partent pour combattre Montfort dans les plaines de Toulouse. La bataille de Muret a lieu, bataille funeste, où le vicomte Ramon Jordan, assure-t-on, est mort à côté du roi d'Aragon, Aladaïs, à ce coup, sent fléchir son cœur et chanceler son inexpugnable donjon. Elle abandonne ses tours, et veuve cette fois de cœur, va pleurer dans un désert 1. Mais dans le Midi ravagé un seul désert est à l'abri de la guerre : c'est Montségur. Elle emporte ses enfants, et suivie d'Escarona de Babastens et d'Obisca de Caussade.

<sup>1.</sup> Miguel de la Tour, Guil, de Tudella.

se retire auprès de leur sainte mère, la grande Esclarmonde de Foix, sur cette cime des Pyrénées,

L'histoire contredit et transforme profondément la seconde moitié de la légende romanesque. Le vicomte n'était point mort : quéri de sa blessure, il voulut revoir l'Avevron. Son amante n'était plus à Penne. Penne. Saint-Antonin sont au pouvoir des croisés, Baudoin, vicomte de Bruniquel, et après lui Gui de Montfortoccupent toute la vallée de l'Avevron. Ce n'est donc point à Saint-Antonin que se passa son désespoir. Le noble proscrit s'éloigne de son manoir natal, remonte le fleuve, se jette à gauche, dans les rochers du Quercy, et s'enfonce dans les bois du Cap-de-Nac, l'ancien Uxellodunum gaulois. C'est dans ce cirque escarné de forêts, retiré dans une caverne, qu'il pleure ses amours. Selon la légende il ne voyait point de barons !. Il menait la vie sauvage des faidits avec ses compagnons, au nombre desquels nouvaient être les deux frères de la Baccalaria, l'un ingénieur, l'autre troubadour, C'est là sans doute qu'il recut le message de dona Hélis de Turenne, vicomtesse de Casenac, Guilhem-Bernard de Casanac était de la maison de Gourdon et les ruines de son manoir féodal témoignent encore de la puissance de ce grand baron du Périgord. Les troubadours vantent sa valeur, sa largesse, son intelligence, son patriotisme, Il vint défendre Toulouse avec amour, dit l'un d'eux qui résume tous ses éloges dans ce mot : il avait une ame d'empereur ". Bernard

Miguel de la Tour.

<sup>2.</sup> Guil. de Tudella.

était cendre du vicomte de Turenne dont la vieille tour colossale domine encore son vaste horizon de forêts. Ce prince des barons du Limousin avaittrois filles célèbres par leur heauté et l'admiration des noctes. Na. Maenz (Mathilde) vicomtesse de Montignac, eut nour serrant l'illustre Bertran de Born, et leur runture d'un instant ébranla tout l'empire sentimental. Na Maria, vicomtesso de Ventadour. eut nour chantre Gaucelm, le faidit, qui déplora la mort de Richard-cour-de-Lion, Na Hélis, vicomtesse de Casenac, devait avoir pour poète Ramon-Jordan de Saint-Antonin, qu'un amour douloureux menait dans les déserts de Cap-de-Nac et de Rocamador. Elle apprend son tendre veuvage: un page arrive dans sa grotte. La vicomtesse, en qui était jeunesse, courtoisie, et beauté, appelait auprès d'elle le troubadour, le suppliait de vivre pour l'amour d'elle, et aioutait : « Je vous fais don de mon cœur, en dédommagement de la douleur que vous avez ressentie. » Le vicomte vint avec ses compagnons trouver Na Hélis, à Doms, Casenac, Castelnau, ses manoirs de la Dordogne, « Elle le prit nour son chevalier et recut son hommage; elle se donna à lui l'embrassant et le baisant, et lui donna l'anneau de son doiet pour caution et pour sûreté. » Ainsi parle le légendaire contemporain. Son imagination licencieuse a transformé en une scène de galanterie, une scène de guerre : et dénature la réception chevaleresque faite au noble vicomte, illustré par ses combats, ses chansons et ses amours. Pierre de Vaux Cernav '

<sup>1.</sup> Ch. Lxxx.

peint Guillaume-Bernard de Gourdon comme un baron cruel. et dona Hélis de Turenne comme une femme virile et guerrière. Ils donnaient un asile au noble proscrit, détournaient sa douleur amoureuse en l'associant à leurs guerres du Périgord, et acquéraient à la cause cathare une vaillante énée et une mélodieuse harne. Mais enfin cet Achab et cette Jesabel, comme les appelle un moine fanatique, furent contraints de ployer sous la fortune de Montfort. Ils durent se replier vers les Pyrénées où les Gourdon de Sarlat trouvèrent l'antre branche de leur maison, les Gourdon de Caraman, Montségur les recueillit probablement avec le noble vicomte, et réunit ses deux amantes, la mystique et la guerrière, l'Erminie de l'Avevron, et la Clorinde de la Dordogne.

Dona Alazais de Penne, maintenant humble diaconesse, avait avec elle ses deux fils Bernard et Olivier. Befants, ils grandirent parmi les chevriers de Gerdagne et d'Andorre, compagnons dans l'evil du chef de leur maison, l'orphellin des Trennabel, le jeune vicomte de Carcassonne. Ils revirrent avec les exités de Catalogne, et o'est avec es cortége d'enfants héroïques que le vieux comte rentra dans Toulouse. Au dermier sége de cette ville, le frane, le libéral, le valeureux Bernard de Penne défendait la Barbacane, Baussana, voisine du Bazade l'Après sept ans de combats, Bernard et Olivier reconquirent leur haut donjon, et refasèrent, à la paix de l'aris, de le rendre au roi de France. Il nous reste un por-

<sup>1.</sup> Guilh, de Tudella,

trait d'Olivier de Penne : c'est son sceau en circ jaune sur lacs de soie rouge. Le vaillant Albigeois est représenté à cheval l'épée haute, dans l'attitude du combat. Sur son écu triangulaire et sur la housse de son palefroi flotte une plume : l'écu de Bernard en a trois, dans un orle de besants d'or. Jeu de mots et d'images où se plaisait l'imagination subtile du moven age qui, donnant une étymologie romane au nom cantabre de Penne, traduit l'énorme Roche féodale par un pennache d'aigle. Mais symbole héroique exprimant le génie ailé de sa race, par la foi, la valeur, et l'amour, aussi bien que l'aire aérienne de son donion tel qu'un nid d'oiseau de proje. La montagne, dont un repli de l'Avevron enveloppe en murmurant la large base, n'est accessible à son sommet aigu que sur un point où s'ouvre. entre deux grosses tours. l'étroite noterne du prissant manoir féodal qui en dentelle le cône de granit de ses crénelures où flottent des lierres et les nuées. Il s'ouvre à l'orient, dominant les étables, les bergeries, les cabanes des colons, désordonnément jetés sur les déclivités anfractueuses de la montagne, regardant au sud, par-dessus les coteaux, le vert tanis des forêts de la Grésigne qui se déroule vers Montauban, et surplombant au nord le gouffre semi-circulaire où dans la profondeur expire le muzissement de son torrent sauvage. On montre encore une fenêtre aux larges banquettes latérales de pierre d'où la vicomtesse inclinée éniait rêveuse si le beau vicomte n'arrivait pas sur son palefroi bondissant le long des grèves de l'Aveyron '.

<sup>1.</sup> Hist. du Lang., t. vr. Du Mêge, notes, art. Penne.

Le faible Barnon VII ressentit sans doute dans son cour une secrète joie de trouver dans ses magnanimes vassaux. Pinsoumission qu'il n'osait opposer lui-même au roi de France. Les valeureux ... Bernard et Olivier, dans leur révolte patriotique. s'appuvaient à droite sur le vicomte Jordan de Saint-Autonin, A gauche sur Bertrand de Toulouse. vicomte de Bruniquel, et plus loin sur les consuls de Montauban et le comte de Foir III avaient derrière eux le puissant Pelfort de Rabastens. et les seigneurs de l'Albigeois; devant eux l'oniniâtre Rattier de Caussade, et les barons du Quercy. Ils recueillirent les chevaliers dénossédés, les debris des défenseurs de la Guépie, de Caliuzac, et de Saint-Marcel, les héros survivants de ces tragiques sièges sons la première croisade ; et Penne, du haut de son Rocher, bravait Cordone et Peyrusse occunés par les Français. Albi, Bodez et Cabors dont les évêques étaient vendus au roi de France. Mais au pied de ce camp chevaleresque, assis dans les nuces, rôdait dans la forêt immense un campement niébéien et rustique. Les comtes de Toulouse, toujours justiciers et miséricordieux, furent toujours cheris du panyre peuple. Les villageois, les serfs. s'armèreut pour la défense de Jeur prince opprimé. Leur dévouement fut tel que le nom de Ramonet est demenré insqu'à nos jours le synonyme de paysan dans l'Albigeois'. Et c'est alors que dans tout le Midi se forma l'innombrable et patriotique tribu des Bobilas. Un ost montagnard fourmillait

1. Carte géographique du Tarn, par Villemin.

donc vaguement, et grondait comme l'orage dans l'immense et sinistre forêt de la Grésigne. Le vicomte Jordan de Saint-Antonin fut le troubadour de ce camp de l'Albigeois septentrional, dont la prophétesse fut la vicomtesse Aladais de Penne.

Bernard et Olivier, avant reconquis leur manoir naternel, allèrent sans doute chercher leur mère à Montségur, Après dix ans d'exil, elle revit son poétique donion, son fleuve murmurant, sa gracieuse vallée de l'Aveyron. Elle v retrouva le charmant vicomte tant aimé, revenu comme elle de l'exil, de la guerre et presque de la mort. Le tendre poëte chantait, encore la dauce chase qui, dans les brumes de l'hiver, lui faisait voir flenrir les roses et entendre la méladie des piseaux. Mais le contr d'Aladaïa était blessé d'un autre amour : le Christ était son amant céleste, et sa poésie divine, le Paraclet. Elle dit adieu à ses fils, au noble vicomte, aux pompes chevaleresques. Le poëte qui voulait encore la retenir dans le monde la suivit probablement dans la solitude : les troubadours vieillis et blasés finis. saient tous par le cloître ; Jordan se retira pour v mourir dans un rocher . Les grottes de Bruniquel furent les cloîtres sauvages où la tendre Aladaïs s'établit en compagnie d'Obisca de Caussade, et d'Escarona de Rabastens. Les matrones albigeoises, venues volontaires d'époux encore vivants, dénouaient, d'un consentement mutuel, le lien conjugal, et mettaient quelques jours de vieillesse ascétique entre le monde et le ciel. La Noire-

1. Le vic. Ram. Jord. de Sajut-Antonin.

Caverne, qui porte encore le nom de la fameuse pénitente de Magdala, vit la tendre solitaire, entource de sa colonie de veuves et de vierges. groupées ou isolées dans les antres d'alentour. uniquement occupées de prière, de tissage, de couture, de médecine, d'hygiène pour les blessures du corps et du cœur, et fut toute parfumée de leurs douces vertus mystiques, Sabouche obscure s'ouvre an levant sur la rive droite de l'Aveyron, un sentier serpentant sur la berge abrupte les conduisait inson'au lit profond du fleuve '. Son gouffre et les arbustes de ses bords leur fournissaient leur aliment et leur breuvage. Les trente mois de repos qui s'écouleut entre l'expulsion des Montfort et l'invasion de Louis VIII sont l'age d'or de cette charmante et sombre Thébaïde, d'où le chœur des hymnes cathares, s'entre-répondant de grotte en protte, monte depuis le gouffre du Gave jusqu'aux cimes les plus aigues des donjons dans les nuées. flottant comme l'encens de leurs cantiques dans le ciel. Mais la croisade royale trouble ces grottes: les saints se taisent dans leurs rochers : ils sont gardés par les faidits des bois, et par les sept manoirs qui découpent et barrent l'étroit, tortueux et anfractueux corridor de l'Aveyron. Ces ossuaires antédiluviens dont le sol funèbre recelait à leur insu les débris fossiles de biches, de chevrettes. d'antilopes, leurs gracieux symboles, verront s'éteindre ces douces et nobles hermites du Paraclet. Ne seront-elles pas aussi les restes d'un monde dé-

<sup>1.</sup> M. le doct, F. Garrigou.

truit? Ne périront-elles pas submergées par un ouragan de haine, sous un délure de sang? Six siècles passeront, et une science aride, fouillant ces cryptes sépulcrales, retrouvera, sans les reconnaître. les ossements infortunés des saintes Cathares, mélés aux carcasses des bêtes sauvages oui les ontrongées : ceux du chien fidèle qui gardait leur grotte, du cog qui chantait le réveil de l'aube. des colombes, des perdrix compagnes de leur solitude, du poisson leur aliment habituel, les cendres de leur fover, des débris de vases, des ustensiles, des amulettes. Parmi ces dernières reliques, une surtout éclaire d'uu jour inattendu, par son ingénieux symbolisme, le mystère de ces nécropoles. C'est un poisson gravé sur un humérus d'oiseau déterré dans une des grottes de Bruniquel. Le poisson est l'emblème du christ cathare et son nom grec formait l'anagramme du Fils de Dieu. Sculptée sur l'aile d'une aigle, cette figure exprime évidemment l'alliance de l'église Johannite et de la maison féodale de Penne. Tout indique, dans cette amulette, un joyau mystique et funébre de la grande archidiaconesse de l'Aveyron'.

 Les paléonfologues réclament cette relique comme un dessin de l'Homne prantif qui, probablement, cultivait peu le symbolisme religieux. M. F. Garrigou, Bruniquel.

## VI

## LES FAIDITS DE XODE.

Mais les chevaliers du Carcassez septentrional. du Cabardez et du Minerbois : et, sur l'antre versant, ceux du Castrais et de l'Albigeois, erraient par troupes armées, dans les ravins, les forêts profondes, et sur les racines abruptes de la Montagne-Noire. Traqués dans les vallées, ils remontèrent des deny côtés, vers les escarpements, et leurs bandes roulèrent comme des nuaces autour du pic de Nore qui menace de ses tempêtes Saint-Amand et Cab Aret. Sur les rochers d'Hautnoul, de Nécrin. de Roonerland, dans ces ravins impraticables, où bouillonnent, sons des châtaigneraies séculaires. les sources de l'Arnette, au nord : et au sud, dans ces gorges arides où bondissent de gouffre en gouffre les eaux farouches de l'Orbiel, il s'établit un camp de faidits albigeois. Ce camp se dérobe sous l'ombrage des bois, et sous les brouillards de la montagne, auxquels s'ajoutent pour nous les nuages encore plus obscurs des temps. Mais tout en indique encore l'emplacement : ces forêts des Ramandens. dernier asile des défenseurs des comtes de Toulouse : ces terres de Dieu que les Cathares conservaient dans le voisinage du ciel : ce village des Martis dont le nom renferme ses souvenirs de guerre et de massacre ': la vallée de Clamours qui

<sup>1.</sup> Martyrs.

rappelle encore les cris d'alarme, de désolation ou de combat dont retentirent ses rochers : enfin des grottes nombreuses, profondes, et revêtues de leurs douloureux mystères. Au sud, les carrières de marbre de Pradellas étaient les alvéoles sauvages où, comme une abeille laborieuse, vivait avec ses compagnes une diaconesse célèbre du doux nom de Mélina. Au nord, au dessus de Mas-Amet (le hameau du Consolateur), au pied de la cascade de Ninouvre, on voit encore la grotte de Saurimonda, séparée, par un mince lobe de granit, de celle de sa compagne : et de l'autre côté du torrent, se trouvent les cavernes des Josious'. Ce sont des retraites albigeoises et sans doute Saurimonde. comme l'annonce encore son nom roman (ipsa aura mundi) fut la prophétesse du camp des faidits d'Hautpoul. Il faut que cette diaconesse ait frappé bien vivement l'imagination de ses contemporains, pour que son souvenir reste attaché à sa cellule de rocher depuis plus de six siècles.

C'est du château même d'Hautpoul que doit être sort i le chef inconnu de la Montagne-Noire. Il n'y a qu'un prosenti indompté qui ait pu se donner fièrement le titre de roi der monts d'Hauppoullois, et du haut de ces cimes inaccessibles, le jeter, par une bravade superbe, à la face du roi de France. Quoi qu'il en soit, son royaume sauvage s'étendait sur le versant septentrional du pie de Nore juste qu'un fleuve du Thoret entre Saint-Amand à qu'un fleuve du Thoret entre Saint-Amand à

Des Juifs. Les Israélites proscrits, qui s'y réfugiérent plus tant, ont effacé le souvenir des Albigeois.

l'est, et Labruguière à l'ouest, qui même en étau nne dépendance. Il comprenaît les bourgades de Négrin, de la Higue, de Roquerland, de Mazamet, jetées dans les ravins de ce chaos de rochers que dominent fantastiquement les poétiques tours d'Hautpoul!

Hautpoul signifie le haut pic, mais son rei crut devoir prendre un emblème vivant, amoureux et querrier. Par un béroïque ien de mots, il adonta pour symbole héraldique, six cogs noirs aux crêtes et aux barbillons rouges, perchés sur le rocher 2. C'est l'oiseau des Gaules, ennemi des Francs et des Romains, le clairon chevaleresque et rustique de la Inmière, dont la voix vibrante appelait l'aurore de l'indépendance du Midi. Pent-être ces six coqs représentaient ils la fédération des principaux chefs faidits de Nore : au nord, Castres, Lombers, Hautnoul: an sud. Saissac. Cab-Aret. Minerbe. Les chevaliers de l'Albigeois menaient à leur suite des archers d'Arifat, d'Agrefol, de Montredon et de Roouemaurc. Les barons de Cabardez entraînaient les seigneurs dépossédés du Carcassez septentrional. Les seigneurs de Carlinac (Caroli-pagus) dont les biens donnés par Simon et Amauri de Montfort à Pierre le Sanglier (lo singlar), avaient été, en grande partie, retrocédés par le fils de ce croisé à l'abbaye de Villelongue 3. Les seigneurs de Pech-Aric (Podium altum), et ceux de vingt autres chatellenies inféodées par le roi de France aux jeunes

i. Compayré.

<sup>2.</sup> Mahul, cart. de Carcas., armes de la maison d'Hautp.

<sup>3.</sup> Mahul, Villelongue.

Lambert et Simon de Turey transférés de Limous à Saissac '. Les seigneurs d'Aragon dont le monarque capétien avait confisqué les terres d'Aragon, Vontenac, Villardonnel, Bordas, Ressabitz, Sérievs. Fraisse-Cabardez. Louis 1X fit même rendre gorge à l'évêque de Carcassonne qui dans le tunulte de la conquête s'était par mégarde adjugé le lieu de Fraisse, et le bois de Pecb-Cabrier, attenant à la forêt de la Loubatière. La puissante maison d'Aragon fut dévorée par l'abbave de Montolieu 2. Les seigneurs de Caunes, une trentaine de chevaliers, depuis Arnauld de Caunes qui paraît en avoir été le chef. juson'à Roger de Conquist qui n'avait qu'une rente de neuf poules (novem gallinas) et dont les biens furent vendus par le lieutenant du roi Adam de Milly, pour soixante livres melgoriennes à l'abbave de Caunes 3.

Les seignours de Cabrespine (caput spina, tête de montagne), et de Roquesere (rocasers, roche farouche) rameaux des Belissen des Pyrcheses, Roquesere fut donné au croisé lieari Alaman ou Tallamand, par Bismon de Montfort, Le même cheft, par l'inspiration de Dicu, et pour la réasission de sespéché, livrera à l'abbaye carlovingienne de la Grasse, la tribu populeuse d'Escoles, composée des familles de Cros, Corde, Prades, Boscan, Flacian, Camusac, et Treussacel; tous les hommes, avec leurs s'emmes,

Mahul, Villelongue.

Mahul, Montoticu. Le château de Villardonnei, demeure du vénérable et docte M. Mahul, est une dépouille de la grande maison romane d'Aragon.

<sup>3.</sup> Mahul, Gannes.

leurs enfants, et leur descendance, ainsi que leur territoire située dans la région de Cabrespine . Tous ces montagnards libres, condamnés par le caprice fanatique du chef de la croisade au servage monastique et devenus biens de main-morte, s'armèrent sans doute d'arcs et de flèches, et montérent avec leur seigneur au camp des faidits de Nora, Mais la dame de Roquefère, dont le mari avait probablement péri en défendant son château, emporta son ieune fils orobelin auprès de ses parents, les Bélissen des Pyrénées. Le roi revendiqua les châteaux de Cabrespine et de Roquefère, et mit garnison dans leurs àpres donions aériens. Cabrespine. le plus important, dans un site désolé, commandait des gorges sauvages, et l'un des passages de la Montagne-Noire 2.

Le roi de France et se sonquérants de l'Albigeois enfermèrent le camp de Nore dans un cerele de forterasses. Louis IX qui revétait Carcassonne, place forte de la conquête, d'une seconde enciment en marchies pardes souternias à la cité dont la formalent les avant-postes et comme les benéneause sauvagen. Cétaient Cab-Aret (Mée de montagne) Que-l'Ignos (roche pelée), Courh-Espine (rotte recourbée), auxquels il sjouta, dans l'intervalle des deux premiers, la Tour-Régine ou royale. Ces quatre donjons, perchés sur des cônes de granit aux flance desquels énroulent leurs murs tortus en spirales dans les

<sup>1.</sup> Mahul, Cabrespine, Roquefere.

Mahul, Cabrespine, Roquefère.

nuées, pitons crénelés d'une chaîne rocailleuse. rongée à sa base par l'Orbiel, écorchée à la cime par les orages, formaient, comme l'exprime leur nom commun de Cab-Aret, la tête de la Montagne-Noire et barraient le pas de Montsarrat i sous le pic de Nore, lls étaient flanqués au levant par le doniou royal de Cabre-Espine, et au couchant par le château féodal de Saissac. Les fils de Lambert de Croissy, par la strade antique ou voie romaine enveloppaient les bois Ramondens, rejoignaient les deux Montfort de Castres et de Lombers. au nord de la Montagne-Noire. Les deux neveux du chef de la croisade complétaient la circonvallation en étendant vers le levant le château de Roquecourbe, et vers le sud-est la bastide Saint-Amand, rapprochée du pic de Nore, au pied duquel les arcbers des Montfort retrouvaient l'ost royal de Cabrespine et les capitaines français du Cabardez. Ce massif de montagnes enserré dans ce cercle

Ge massi do monagnes enserro dana co cercie de fer, verte tombrisgéau nord, comme une Arcadie sauvage, aride au sud et calciné comme un désert d'Arabie, était une oasis escarpée d'indépendance, d'humanité, de poésie. Nous avons signalé le rei faitifit de Nore dont le nom nous échappe; nous en connaissons la sibylle ascétique, la pauvre et solitaire Saurimonde. Recuellions aussi la mémoire de leur médecin : il s'appelait Guilbem Bernard d'Airos 4, il dait de Saissac, et Bourbard de Marfy avait donné ses biens à l'ab-

<sup>1.</sup> Mahul, Cabardez.

<sup>2.</sup> En Lauragais : Afrous.

bave de Villelongue . Son acolyte médical et diagonal se nommait Arnaud Bos 2. La médecine était un art cathare, comme la musique et la poésic ses sœurs, et toutes trois filles du Paraclet. On sait le génie poétique et musical du sol albigeois, sous le patronage de Cécile, l'harmonieus Egyptienne, dont l'autel avait remplacé dans Albi, l'autel de l'Aurore ou d'Apollon, et qui maintenant se transfigurait dans une plus pure lumière également venue de l'Orient alexandrin. Depuis la croisade, le cœur de l'Albigeois où refluait comme le sang le génie national, c'était le pic de Nore, Or, l'Hautpoullois, par une coincidence trop heureuse pour être fortuite avait encore pour patron particulier Saint-Amand ou Amadour. La légende avait fait un moine de Caunes (cavernes) de ce mystique martyr qui vivait, comme l'amant du cantique, dans les antres des léopards. C'est ce sentiment immortel du cœur humain glorifié jusque dans le ciel, et qui grandissant toujours dans son adoration, se transfigure dans l'éternelle irradiation du cœur même de Dieu. Profane, il avait ses poëtes, ses législateurs, ses tribunaux et s'appelait Amour : Sanctifié maintenant, il a son culte, ses prêtres, ses martyrs: on l'invoque sous le nom de Paraclet. Après avoir été un sentiment chevaleresque, il devient un cri de nationalité, le mot d'une consniration immense, un symbole d'indépendance et de martyre universel. Quand la hame souffle de Rome,

Mahul, Villelongue.
 Inq. de Toul., Hautpoul.

l'amour sera le verbe mystérieux de l'Europe chevaleresque et démocratique conspirant au moyen age contre le despotisme théocratique. Aussi bien n'est-il pas la forme céleste de la liberté ? Et maintenant il est proscrit des châteaux et des cités ; il erre dans les déserts, il est le martyr des cavernes ; les troubadours ne le chantent plus que sous l'ombrage des forêts. Bannis des poétiques cours de Castres, de Lombers, de Boissezon, de Saissac, de Cab Arct devenus des camps français, ces pauvres chantres sans abri se réfugient avec leurs seigneurs auprès du roi de l'Hantnoullois, Hautnoul fut l'harmonieuse métropole du camp des faidits de Nore. et c'est peut être en souvenir de ces derniers poetes proscrits que la ville de Saint-Amand a conservé sur son écusson la harpe romane, mais stygmatisée, comme les armoiries de toutes les autres villes albigeoises, du scean de plomb de la servitude, la fleur de lis capétienne . Cette harne n'est plus qu'un rêve : cette histoire

n'est pius qu'une ombre, un nuage: la turre en moutre partout des vestiges, mais garde sa morne atatiurnité. Dermièrement encore, nous gravissions les rampes en zigzage qui escaladent au desusa de Maxamet le versant septentional de la Montagae-Noire, et à mesure que nous nous Gébroins, se déployais sous nos yeux le royaume de ravius et de torrents du roi des faidits. A notre gauche, sur une erféte, de roe grissire, avec son bourg pendant sur un ablme, apparaissait comme un nit dévasté d'oiseaux de prois, son pôtique et sauvage donjon de des prois, son pôtique et sauvage donjon

t. Compayré.

d'Hantpoul Plus près de nous, les ruines de l'oratoire de Saint-Sauveur dominaient la corce ombrance de chênes, où, dans son canal de granit brun roulait comme un ruisseau de savon, la cascade de Ninouvre. Au dessous, comme l'écaille vide d'un animal disparu, s'ouvrait la grotte ascétique de la nanvre Saurimonde, et de l'autre côté du torreut, les cavernes de ses compagnes, les diaconesses du Paraclet, Au-dessus, en remontant vers sa source, le bourg de Roquerland (la terre des rochers), d'origine gothe avant d'être cathare. Plus baut encore, et sur le point culminant de la montagne, à droite, s'étendait la vaste forêt des Ramondens, à gauche, le hameau des Marturs, épars sur les terres de Dieu. Tout nous désignait donc le campement des faidits de Nore, mais tout était silence et mystère, Seulement, la terre était ronge d'asphodèles ; le vent agitait leur moisson funèbre ; on eat dit la floraison sanglante d'un champ de bataille et de massacre. De cette hauteur sunrême. nous découvrimes Carcassonne: comme une ombre novée dans un brouillard de soleil, et par delà les masses ébréchées de ses murailles et de ses tours. la crénelure gigantesque des cimes catalanes, les neiges du Canigou, du Bugarach et du Thabor d'où se détachait le spectre à peine perceptible des ruines de Montségur.

4. L'ami qui m'accompagnat n'est plus. Sa condre repose à Mazamet, son lieu natal. Sa famille était Albigeoise. Elle a produit a une s'elles un diorre cathare, et au xvis un ministre distingué de Castres. Jean Verdier, mon doux et flélle compagnon devait avoir ce souvenir dans un coin de ce martyroloce.

#### 77 T 1

LES PAIDITS DU THADON, — LES BITS DE MÉLISSEM : NOGER ET ARNAUD DE MINIEPOID, ISARN DU PANIAUS, LES BATAILMA ME MIREPOIS, DE VEN-TERAC, DE CASTELYERDUN.

Le refuge du Thabor eut pour noyau primitif la maison romane de Mirepois, dépossédée par Gui de Lévis, maréchal de la croisade, qui, non content de lui ravir ses domaines, lui déroba encore. en les défigurant, jusqu'à ses origines poétiques et fabuleuses. Elle prétendait avoir pour patriarche une matrone gothe du nom de Mélissende, ou peutêtre même une déesse ibère. Bélissema!, la reine des cieux, dont le chef croisé fit sa cousine la reine des anges. De là, ses nombreux rejetons furent appelés, selon l'usage des clans antiques, les fils de Bélisses ou de la Lune, Les Pierre-Roger de Mirenois étaient, le trong séculaire d'où se détachèrent successivement les rameaux masculins des Arnauld-Roger, des Batailha et des Isarn de Fanjaus. L'antique souche avait encore poussé des branches

4. Près de Mirepotte existo encore la forté de la Béléna. On a trouré près de Fousserel un untel de Belissema. (Du Mégo.) Ce nom de Belissena, celui d'Astartés, que se dimanche porte encore chez les Baiques, ceux du Lion, du Dragon, de la Vache out cornes rayonnentes, semblent findiquer, choz les Ibères, une origine phénicienne. Les bérieres serainent lis frères des lêrie, centant d'Abrebunn?

féminines dans les maisons de Foix, de Durban de Lordat, de Rabat, de Castelverdun, de Castillion et d'Arvigna, et le fief de Mirepois, indivis sous douze chefs, participait du domaine féodal et du clan ibère! Les Pierre-Roger, alnés de la race. portaient seuls le nom de Mirapéis, et seuls possédaient le gracieux manoir, au pied duquel s'allongeait le bourg, peuplé de leur tribu chevaleresque, et pressé entre la colline, et l'Ers. De leur donion, ils découvraient leur fief immense, qui, depuis les monastères de Bolbone et de Saiut-Antonin de Pamiers, remontait, sur les deux rives. vers la source du Gave oui l'arrose, et comprenaient les châteaux de Dun, de Limbersac, de Léran, de Cueille, de Camou, confinant aux grands fiefs anuis ou alliés de Faniaus, de Bélestar, de Lavelanet et de Chalabre. Mirenois, qui géographiquement appartenait, au moins pour la zone septentrionale, à la vicomté de Carcassonne, venait d'être rattaché tout entier au comté de Foix par l'entreprenant et glorieux comte Ramon-Roger, Pierre-Roger de Bélissen, son émule en amour, en poésie et en batailles. l'avait accompagé en Orient dans la eroisade de Richard Cœur-de-Lion 3. Il reeneillit dans ses murs le patriarche Gaucelm, fugitif de Toulouse, et réunit dans son château le synode, qui décida la construction de Montségur, Mirepois devint une métropole albigeoise. Pierre-Roger. dépossédé par Simon de Montfort, fut rétabli,

Hist. du Lang., 1. V, pr. 452.
 Hist. du Lang., 1. V, pr. 452.

après dix ans de guerres, dans son manoir patriarcal, par son ami le grand comte Roger de Foix, qui trouva la mort dans l'escalade de Mirenois. Son vassal lui survécut peu, car ramenant son frère Isara à Fanjaus, il fut blessé mortellement à l'attaque de ses murailles, d'où il expulsa les croisés. Pierre-Roger, ramené mourant à Mirepois, v expira dans la foi cathare, consolé par son frère. l'évêque Ramon, et par son fils alné, diacre, qui avait échangé, tout jeune encore, le baudrier chevaleresque contro le cordon sacerdotal 4. Par là, son second fils, Pierre-Roger, devint le chef de la race des Bélissen. Il était hardi, aventureux, téméraire. apre a la proie, ardent à la bataille, mais d'un tempérament peu mûri par l'idéal chevaleresque et religieux. Expulsé de Mirepois, quelques mois après, par le roi de France, le jeune proscrit errait en feidit des bois sur les montagnes du Thabor. d'où il descendait de temps en temps à la cour de Foix.

Arnauld-Roger, chef de la première branche des Belissen, quojue on réalité laïque, a été parfois considéré comme évêque, tant il excrepit les vertus de l'épiscopat sous la cotte de mailles du chevalier. Fornéira de Perelha, sa pieuse mire, l'avait, dès la mamolle, élevé comme un futur clampion de Figlise du Paraelte. Elle-même, dans la flour de l'âge et de la beauté, dans un sentiment exalité de piété mystique, avait quitté son mari, son château,



<sup>1.</sup> Doat. Ce cordon était le signe symbolique des Cathures revétus.

ses grandeurs chevaleresques, nour l'indigence et le veuvage volontaire de l'apostolat albigeois 1. Pendant près de vingt ans, elle prêcha d'abord à Mirenois, puis à Lavelanet, enfin à Montségur. Arnaud-Roger, qui avait marié Aladaïs, sa sœur, à Alzeu de Massabrac, avait épousé Cécilia fille de Braida du Pevrat et d'Isarn de Montserver, et les filles, les femmes, les mères de ces familles chevaleresques, formaient une sainte phalange de vierges et de matrones au service du Consolateur?

Les Batailha, seconde branche des Bélissen, formaient trois rameaux : les Batailha de Mirepois. les Batailha de Ventenac, les Batailha de Castelverdun, Comme les Pierre-Roger, leurs aînés, ils

## 1. Dont.

2. Voici, extre cent, un échantillon du travail de déduction anquel a dû se livrer l'historien. Parmi les diaconceses de Montségur. Il a trouvé Braida Peyrona. Braida est la prénom. Peyrona est le nom domestique. De plus. Peyrona est la contraction de Pevratona qui désigne la fillo ataée de la maison du Peyrat. Donc Peyrona est l'héritière du chatann du Poyrat sur l'Ers. Son père ni ses frères ne sont montionnés pulle part : ils ont du périr dans les batailles. Copendant sa race masculine a survécu; nous la retrouverons quatre-vingts ans plus tard à Tarascon, Braida, expulsée de son masolr du Peyrat, se retira à Perellie avec son époux Isarn de Moneervat. Probablement elle était parente de Ramon de Perellle, qui la recueillit encore à Montségur. Elle maria con file Isarn à Pélégrina de Saint-Andréo, et sa fille à Arnauld-Roger de Mirepois, Peyrona, réfugiée à Montségur, y fut marraine de Braïda de Belissen, en petitefille, et de Braïda de Pereille, sa petite-plèce: Un nom a suffi pour recomposer la mémoire perdue d'une des plus touchantes martyres du Thabor.

avaient partagé la destinée des comtes dans les combats et dans l'exil de Castelbon. L'un d'eux mourut dans ce champ d'asile de Catalogno. Le vieux chevalier expirant légua son choval de guerre à l'Égilse du Paraclet'. Le noble oursier cut le bonbeur que lui enviait son maître infortané, de revoir les pâturages de l'Ers, les poétiques tours de Mirepois et les glorieux champs de bataille de la patie roman triomphante.

Bernard-Isaru de Faniaus, chef de la troisième et dernière branche masculine de Bélissen, était frère de ce poétique et valeureux Pierre-Roger de Mirepois, mortellement blessé en reprenant Faniaus sur les Français (1222). Il avait épousé Auda de Prouille, héritière de la première maison de Faniaus, dont elle porta le nom et la terre dans celle de Mirepois, Rétablis par l'expulsion des Montfort, Isarn et Auda, revenus de l'exil, purent mourir dans leur antique manoir de Fanjaus, Mais lsarn, leur fils unique, fut dépouillé de nouveau et saus retour par le roi de France. Fanjaus, donné par Simon de Montfort à l'évêque de Tonlouse, fut rendu par le traité de Paris au comte Ramon VII, son suzerain, mais démantelé de ses murailles désarmé de son seigneur Isarn de Bélissen, et dénudé de son territoire inféodé au monastère de Prouille, Avec Isarn de Fanjaus furent expulsés et dénossédés ses cousins Isarn et Ramon de Prouille. et les chefs des maisons chevaleresques de Got, de Mir. de Festa, de Ferrand, de Fenouillet, de Pica-

1. Dont.

21

rel, qui se retirèrent sur les terres des comtes de Foix et devinrent faidits des forêts'.

Tels sont les grand rameaux masculins de l'antique maison ibéro-gothique de Bélissen-Mirenois. La plus illustre des branches féminines était celle de Durban, alliée à la race comtale de Foix. Le grand comte, Ramon-Roger, à peine àgé de cinquante ans quand la pieuse comtesse Philippa de Montcade se retira au château de Dun dans les austérités de la perfection cathare, eut d'une mère inconnue et d'une union morganatique deux enfants tardifs, Loup et Esclarmonde, nés probablement au château des Salenques, dans la ravissante vallée des Bordes, dont la partie occidentale leur fut donnée, par le comte leur père, en sief patrimonial. Le ruisseau de Brillès ou des Liserons divisait leur héritage : Esclarmonde eut au levant le domaine qu'elle porta dans la maison de So, et le hameau qui, de cette alliance, recut le nom de Reb-Alion ou rivage d'Alion 2.

Loup garda au couchant, les Salenques, son berceau, avec le hameau des Manes, et les métairies de Telh, de Faurous et de Balaguer. Loup épousa une lille de l'antique et valeureuse mason de Burban, dont on voit encore l'immense manoir en ruines sur d'apres rochers, au sud du Mas-d'Auti, de, par cette illustre alliance, patris dans la Krib

<sup>1.</sup> Du Mège, Prouille; Doat, Montségur.

Ripa Léonis vel Alionis. Les Ibères devalent avoir une tribu du Lion. De là les noms de Aleo (ad leonem) Malleo (Malus Leo) Montaléo (Mons-leonis), etc.

cathare des fils de Rélissen. Il unissait deux races de héros et de troubadours . Ce fils de la vieillesse de Ramon-Roger, élevé, selon les mœurs féodales, parmi ses enfants légitimes, et par sa propre énouse. la bonne comtesse Philippa, et par sa docte sœur, la brillante vicomtesse Esclarmonde. dans les tours de Foix et au castellar de Pamiers. retint dans son cœur le sang magnanime de ses areux et le lait doctrinal de ses pieuses marraines. deux mères de l'église du Paraclet. Il le montra bien, lorsqu'à l'âge de quinze ans il accompagna son père contre les bandes féroces de la croisade. Le puissant comte s'élancait aux batailles, vieux et vénérable, avec ses deux fils à ses côtés, ses émules chevaleresques : Roger-Bernard, son magnanime béritier, d'un âge déjà mûr, et Loup, son vaillant hatard, presque enfant encore, Loup combattit pendant vinct ans sur tous les champs de cuerre de la foi cathare et de la natrie romane. Sa valeur ne put les sauver; mais il leur resta fidèle dans leur infortune. Le noble guerrier se dérobait comme un enfant pour écouter avec les pâtres la parole des ministres proscrits dans les bois et les rochers. Et bientôt même il abjura, aux pieds de Guillabert de Castres, dans la vaste grotte d'Ornolac, au dessus de Foix 1.

Simon de Montfort, au commencement de la croisade, avait partagé, entre ses lieutenants, les immenses domaines des fils de Bélissen, situés sur les

Doat, Du Mège, traditions.
 Doat, Montségur.

en manni monnogun

deux rives de l'Ers. Il avait donné à Gui de Lévis. son maréchal, le château et les plaines de Mirepois avec le pays d'Olmès: Chalabre et le Chercorb à Jehan de Bruvères; Faniaus à l'évêque de Tonlouse; et au moine Dominique, Prouille, berceau de l'ordre dominicain. Ainsi la maison de Bélissen se trouva dépouillée de ses principales châtellenies. Le vieux et grand comte, Ramon-Roger, en 1222, arracha Mirepois aux Français, et. succomhant à de vieilles blessures rouvertes dans cette ascalade trouva le terme de sa carrière chevaleresone au nied de ces tours fidèles qu'il rendait à ses antiques possesseurs. Pourtant, avant d'expirer. il nut recevoir l'hommage des douze rameaux de Bélisson, au nombre desquels était son fils. Loun de Foix, réunis aux Castellar de Pamiers I. Puis il mourut dans ce triomphe inachevé de la patrie romane, et ses vassaux éplorés et victorieux accomnagnèrent l'ami de Richard-Cour-de-Lion dans son sépulcre de Bolbone.

Les seigneurs de Mirepois abattirent les fortificacions construites par Giu de Levis, et ne lais-sèrent subsister, sur le coteau, que la tour antique, le doquien primitif, symbole de l'indépendance et de la poétique féodalité romane. Mais, quelque temps après, le roi de France ressaisit Carcassonne, Pamiers, et reconstitus la conquête de Montfort, et la spoliation originelle fut immuablement et irrévocablement scellée par le traité de Paris (1929). Le maréchal de la croisade, remis en

<sup>1.</sup> Hut, du Lang , t. V, pr. 107.

possession de Mirepois, hérissa son monticule de hautes murailles, de vastes tours et de sinistres crénelures, dans l'enceinte dentelée desquelles le donion, à l'opposite de la porte ogivale ouverte à l'ouest, s'isolait du manoir féodal qu'il dominait et s'escarpait à l'orient. Il détruisit le bourg, au pied du château, trop dangereux pour le tyran catholique et féodal: il le reconstruisit dans la plaine sur la rive opposée de l'Ers. Gui de Levis, devenu le maréchal de la Fai l' on de l'Inquisition, reprit Dun, Léran, la Boca, Massabrac, Lavelanet, Bélestar, dont les seigneurs étaient alliés ou vassaux de Mirenois. Il ne s'arrêta que devant Montségur. dont le donion, inexpugnable sur sa cime, brava quinze ans encore, du sein des nuées, les colères du roi de France et de l'Église romaine 2.

Du haut des cimes de Thabor, le camp des faidits de Montségur, par-dessus les têtes des croisés et des nuquisiteurs, haletants dans les plaines de Carcassonne, saluait, à vingt-cinq lieues vers le nord, sur la Montagne-Noire, somblable à un nuage obscur, le camp des faidits de Nore.

 Ce n'est pourtant qu'au xv° siècle que les marquis de Mirepois ont pris ce titre dont ils exerçaient la fonction depuis la croisade.

2 Gui de Lévis mourut en 1230. Il voulut être frère de la patriotique ubbaye de Bolbonae. C'est la probablement qu'il choisit son tombeau. Ce farouche gardien des Marshes de Foir, non content de surveiller, vivant, les comtos dans leurs donjons, voulut, mort, surveiller encore ces princes dans leurs sépulcres.

#### VIII

#### LES PAIDITS D'ESPAGNE.

Cependant un troisième groupe de faidits, formé de proscrits de la Montagne-Noire, des Corbières, des Pyrénées, remontait lentement les rampes du Donazan et du Capsir pour se retirer en Espagne 1. Le prince de ces exilés était le jeune vicomte de Carcassonne, à qui les chefs croisés venaient d'arracher une seconde fois Limous et Chalabre, et qu'ils rejetaient derrière les grandes montagnes. Ceux qui l'accompagnaient étaient les officiers de sa cour. les plus hauts barons de l'Albigeois, de nobles dames célèbres dans les ballades, des troubadours avec leurs harpes muettes ou éplorées. Mais, arrivés aux ports des Pyrénées, au moment de passer la frontière catalane, beaucoup sentirent défaillir leur cour. Ils reculèrent devant l'exil et ne purent s'arracher au sol natal, aux foyers paternels. C'étaient, surtout, les montagnards plus enracinés à leurs rochers. Ils transigèrent avec le roi et n'y gagnerent que d'être dévorés un peu plus tard par l'inquisition. De ce nombre était, nous l'avons vu. Guilhem de Pierrepertuse, de la souche primitive de Fenouillèdes, vicomté pyrénéenne, que Ava, héritière de la branche alnée, avait portée

1. M. Ad. Garrigou : le Donazan et le Capsir.

dans la maison de Saissac, sur laqualle l'avait usurpée Saucho Nuicz, de la dynastie d'Aragon, qui devait la céder au roi de France l' Mais il restait à Guilhem, chef de la branche cadette, son château de Pui-Laurens de Sault (de Salul) ou du bocage, et surtout son merveilleux donjon de la Pierrepercés, où sa mère, comme une lionne, l'avait allaité dans une grotte, du fond de laquelle une étroite vis, circulant en spirale dans le granit, escaladait les vastos tours, qui, massivement assisses sur des rochers aériens, déchirent les nuages de leurs dents aigués et découpent l'azur du ciel <sup>1</sup>.

Tals furent encore les fils d'Impéria, les puissants chevaliers d'Aniort, dont les nombreux manoirs crénelés s'échelonnaient sur les aources de l'Aude, dans le Bocage pyrénéen (Satus), et qui, sans compter des terres éparses dans les plaines d'Alzone<sup>3</sup>, possédaient en outre le riche domaine maternel de Laurac, qui donnait son nom au Lauragais, dans la région de Toulouse.

Tels encore les seigneurs de So, dans le Donazan, qui, pour Querigut, prétendaient ne dépendre que de Dieu, et pour Prades et Montalion, bereau de leur race, consentaient, mais de mauvaise grâce, à relever din comte de Foiz. Ces aeigneurs pyréné as conservèrent quelque temps encore leurs châteaux, convoités par le roi pour la garde de la

<sup>1.</sup> Doat, Add. de Du Mège.

<sup>2.</sup> Mahul, cart. de Carcas.

Mahul, cart. de Carcas.

frontière espagnole. Mais la maison d'Elcongoust fut entièrement dépossédée. Son manoir, voisiu de Limous, grossit l'apanage de Pierre de Voisins. compagnon de Montfort, campé dans le Rasez; Villefort échut à Jehan de Bruvères, un autre chef croisé établi dans le Chercorb : et ses autres terres du Cabardez et du Minerhois se fondirent dans l'abbaye de Caunes, El-Congoust ou El-Conquist dérive évidemment de Concbis, nom latin de Caunes, cavernes. Les seigneurs de ce nom fondèrent l'abbaye des Grottes. Deux siècles plus tard. l'abbave avait la terre, le seigneur n'avait plus que le nom : le monastère avait absorbé le château : le moine avait dévoré le baron. Le Français Jeban de Bruvères déposséda de Chalabre les maisons du Villar, de Faniaus et de Balaguer, châtelaines antiques du Chercorb et vassales récentes des comtes de Foix. Les familles de Romégous, de Fenovillet, de Ferrand, de Festa, de Prouille, de Fanjaus furent expropriées par Montfort au profit de l'évêque de Toulouse. L'évêque se donna des : airs de désintéressement et de générosité en restituant Faniaus au comte de Toulouse: mais sous cette restitution apparente et de pure suzeraineté, la propriété effective et territoriale resta ou tomba débris par débris à Saint-Dominique et à son monastère de Prouille, Car c'est là qu'aboutissaient toujours ces torrents de la spoliation qui, glissant dans les mains des laïques, allaient de cascade en cascade s'agglomérer, pour n'en plus sortir, dans le

1. Doat, Prouille. Arch. de Prouitle à Carcassonne.

gouffre des abbayes, Ces abbayes jamais ne dissient sexez, ni jamais ne rellahinati rine, en cela encore semblables au sépulcre <sup>1</sup>. Aussi les moines furentlis les instigateurs les plus forcenés de la croisade, et les barons dépossédes, les plus implacables enuemis des monastères. Tous ces chevalters proscrits, qui ne p'brout se résoudre à suivre dans l'exil le viconte de Carcassonne, se réfugièrent sur les domaines du comte de Poix ets rénuirent aux faidits de la terre du Maréchal, campés sur les croupes du Thabor, vers les sources de l'Ers nyrénées.

Les seigneurs d'Anjort, de Quériont, de Pierrepertuse, hébergèrent une dernière fois dans leurs donious leur maître fugitif, et, par les ports de La Cerdagne, le jeune vicomte se retira dans la Catalogne. Puicerda fut la porte de sou exil. Urgel fut sa première halte sur ce soi étranger, mais sympathique et fraternel, Car les peuples des deux versants étaient du même sang, et leurs deux princes étaient fils de deux sœurs. Marie et Aonès de Montpellier. Ramon-Roger, de Carcassonne, descendant la vallée de la Sègre insou'à l'Ébre, alla chercher dans Saragosse l'hospitalité de son cousin don Jaieme, roi d'Aragoa 1. Ils étaient du même âge : le monarque avait vingt-quatre ans, le vicounte vingt-deux. Le même orage les avait enveloppés presque dans le berceau : tous les deux avaient perdu leur père dans la croisade.

L'infant avait été captif; le vicomte crrant, exilé.

<sup>1.</sup> Proverbes de Salomon.

<sup>2.</sup> Dont, Zurita, cronica de Aragon.

Mais le premier de sa prison était remonté sur le trône, et le second de son palais, un instant reconquis, retombait dans un exil sans espoir. Le jeune destin de Trencabel avait été bien plus furieusement bouleversé. Son enfance n'avait été qu'une aventure touchante non moins qu'béroique'. Il pendait encore à la mamelle quand sa mère l'emporta, tout éperdue, pour le dérober à la croisade qui investissait Carrassonne. Bientôt, délaissé par son indigne mère, réconciliée à Simon de Montfort meurtrier de son époux et spoliateur de son fils. le petit orobelin fut élevé dans les tours hospitalières de Foix. Mais, après la funeste bataille de Muret, chassé, par l'effroi, de cet inexpugnable donion, il erra de nouveau à la suite des comtes faidits dans les bercails d'Andorre et de Cerdaone. Revenu d'Espagne avec les exilés, il concourut, guerrier de douze ans. à la délivrance romane. dont il fut la grace enfantine et chevaleresque. Il vit la reprise de Toulouse, le trépas de Simon, l'expulsion d'Amaury, la retraite bonteuse de la croisade. Enfin le magnanime comte Roger-Bernard de Foix, son parent et son tuteur, complète la victoire du Midi et clôt ces guerres tragiques en ramenant son héroïque pupille, après quinze ans d'exil dans les tours veuves et dévastées de Carcassonne. Mais à peine a til dormi dans le palais de ses ancêtres ou'il en est expulsé, et cette fois pour toujours, par le roi de France, son parent, oublieux de leur commune descendance de Louis

<sup>1.</sup> Guil, de Tudella.

le Gros 1. Tel est le poème de son infortune adoclescente, et o'est avec le cortége de ses maleurs personnels, de l'amitié de leurs pères, martyrs l'un et l'autre de la sainte cause romane, et de l'antique alliance des ancêtres dont les poétiques amours et les fêtes chevaleresques parfumaient encore de leur gracieux souvenir le palais vicomtal de Carcassonne, que l'orphelin déshérité des Trencabel allait chercher l'Anspialitié des on ocusin don Jaicme, le jeune Conquistador de Catalogne et d'Aragon.

Ramon-Roger s'avançait, le long de l'Ebre, vers Saragosse, en prince albigeois, avec son bayle, son troubadour, ses chevaliers. Faisons connaître ses serviteurs de l'exil, ses courtisans du malheur. A leur tête marchaient les seigneurs de Cab-Aret, de Termès et de Minerbe, Ces barons, conseillers héréditaires et comme les pairs des vicomtes, se pressaient autour du rejeton des Trencabel, comme leurs donions, posés en trépied autour de Carcassonne, en étaient les trois contre-forts, inexpugnables sur leurs cônes de granit. Barons et châteaux partagèrent invariablement le sort de leur métropole féodale 2. Les fils de Nos, seigneurs de Cab-Aret, étaient unis même par le sang aux vicomtes, comme leurs manoirs étaient reliés par un souterrain à la grande cité dont ils étaient les vedettes sauvages. Pierre-Roger, le chef de leur clan clievaleresque, avait été le dernier à fléchir sous

<sup>1.</sup> Gest. Franc.

<sup>2.</sup> Guil. de Tudella. Chrenique romane.

sition rendre à jamais funèbre. Aussi le sage ministre fut-il proscrit; tous ses domaines furent confisqués. Son château de Saissac, avec son vaste territoire, bocager et pastoral, fut inféodé par Simou de Montfort à son cousin Bourdlard de Marly : puis par le roi de France, après la mort de Bourchard, à ses neveux les fils de Lambort de Croissy, transférés de Limous. Le traité de Paris ordonna la démolition des murailles de ces trois grandes châtellenies : Saissac sur le versant méridional, Hautpoul sur le revers septentrional, et Pui-Laurens sur la racine occidentale de la Montagne-Noire. Ce patriarche albigeois mourut probablement en Aragon, mais ses deux fils lui succédèrent dans sa foi et sa fidélité. Jourdain prit sa place auprès du vicomte à la cour et dans les camps du roi don Jaïcme, et Bertrand, humble diacre cathare, errait proscrit dans les forêts et autour des manoirs de ses aïeux possédés par les erojeés 1.

La maison non moins illustre de Castres, dont une fille, Ermengarde, le telle hilégeies, tant chantée par les troubadours, avait épousé le poétique et chevatereux Olivier de Saissae, trieve du grave régent de Carcassonne, dépossédé de sa grande cité et de son vaste domaine, arrosé par l'Agodt, s'éclipse toladment, dans l'ordre féodal, avec Bernard de Castres, son chef laïque errant dans l'exil, mais demeure à la tête de l'ordre religieux, dans la personne de son frère, le vénérable Guillabert, pa-

1. Hist. du L , t. V. add. Du Mège, Diacres albigeois.

triarche do catharisme pyrénéen. La famille de Bolsesero disparat également de Lombers; mais son obtateau, siége du premier colloque alhigeois, reste le centre d'une population cathare tellement resdoutable que le roi de France croira devoir, rente ana après, fortifier le ché croisé campé dans ce donjon par la fondation voisine d'une ville catoblique, Réalmont, qui reliera Castres et Albi. Castres, on le sait, avec tout le cours de l'Agodt, l'it donné à Philippe de Monfort, et Lombers à son jeune frère Gui, neveux l'un et l'autre du célèbre chef de la croissale.

Les fils de Guilhem, de Minerhe et de Ramon de Termès s'en allaient aussi, ieunes proscrits parmi ces vieillards, à la suite du vicomte. Comme leur maître, ils avaient, dès le berceau, échappé à l'assant de leurs donions et au massacre de leurs vassaux. Ils avaient grandi, errants parmi les chevriers des montagnes du Narbonnais et du Roussillon. Revenus d'Espagne avec les comtes exilés, ces deux adolescents reconquirent leurs manoirs paternels, mais pour les voir, quelques mois après et irrévocablement, retomber aux mains du roi de France, Les deux frères, Ramon et Olivier de Termès, et le jeune Guilhem de Minerbe, qui avait épousé leur sœur, na Blanca, retournèrent volontairement dans leur exil de Catalogne '. Guilhem se laissa ravir par la guerre et confisquer par la victoire ses nobles et tragiques tours. Mais Olivier, plus habile, et qui devait mettre son épéq au

1. Doat. Guil de Tudella. Chron. romane.

service du monarque capétien, traita pour son chièteu de Permes, gardien de ostet frontière du Roussillon. L'acquisition contrainte de Termes commença la longue spoliation de ce grand brond des Corbières dont l'immense domaine fut, lambeau par lambasu, démembré successivement dévoré par le rol de France, la maison de Voisins et l'abbave de la Grasso 4.

Ces barons pyrénéens étaient sans doute accompagnés de leurs femmes, de leurs filles, de leurs enfants, de leurs serviteurs, formant comme une tribu d'exilés. A la tête de ces matrones romanes devaient être la fameuse Loba de Pech-Nautier et sa belle sœur, non moins renommée, Brunissende de Cab-Aret. Ermengarde de Castres. la belle Albigegise. la blonde Aladaïs de Boissezon, et la dame de Minerbe, qui sans doute réalisait son doux surnom de Gemesquia (Gemma-esquiva), la perle basque, héroines de ballades, épouses de héros d'épopée et d'histoires chevaleresques. Autrefois elles étaient de brillantes châtelaines; elles ont jugé sous l'orme vicomtal, présidé aux tribunaux d'amour de Puivert. Elles ont vu à leurs pieds le roi d'Aragon, les comtes de Toulouse et de Foix. La croisade interrompit ces galanteries féodales, ces poétiques et sentimentales solennités \*. La tempête les enleva de leurs manoirs et les dispersa comme des colombes plaintives derrière les Pyrénées. Elles y recurent les princes blessés et

<sup>1.</sup> Mahul, cart. La Grasse,

<sup>2.</sup> Rainquard, Millot, Troubsdones.

survirent éplorées le char fundère du roi don Pedro jusqu'à son sépulare de Sixeua. Transformées par ces graudes leçons du malheur, ces reines fugitives des cours d'amour, revinrent de l'exil lumbles servantes du Paraelet. L'avenir leur réservait des épreuves qui devaient leur rendre encrep lus chères les tendres visites du Consolateur. Elles étaient à peine rentrées dans leurs manoirs qu'elles s'en voyaient expulsées de nouveau et pour toujours. Maintenant elles s'en vont, paurres, veilles, errantes, traîanta leurs infortunes à travers les hourge et les bereails d'Andorre, de Cerdagne et de Catalogne.

Ramon de Miraval, le tendre et chevaleresque troubadour, celui que Ramon VI, comte de Toulouse, appelait son Audiart, son compagnon, qui avait disputé au comte de Foix et même au roi d'Aragon le cœur de ses châtelaines, dont les chants avaient rendu leur beauté à jamais célèbre. les suivait dans l'exil comme un écho triste du bonheur passé, comme un soupir mélancolique des derniers beaux jours du Midi 1. Ramon, vassal de Cab-Aret, mais inféodé à leur cœur encore plus qu'à leurs donjons, avait suivi na Loba et na Brunissende dans leur premier exil de Castelbon. Revenu d'Espagne, après avoir chanté le triomphe de la patrie romane 1, le poëte s'en retournait avec elles dans l'asile de Catalogne. Il ne reverra plus son humble castel, perdu, comme son nom l'indique, dans le rocailleux et profond ravin de l'Or-

<sup>1.</sup> Miguel de la Tour. Biographie des Troub.

<sup>2.</sup> Toliem la terra à en Simon!

biel. Son maigre domaine, qui comprenait le hameau des Martis et les terres de Dieu, fut doub par le roi de France su chapitre de Carcassonne. Il touchait au camp de Nore, et le poéte et le poéte et le délà vieux, peu guerrier pout-live, et charte délà vieux, peu guerrier pout-live, et charte de délà vieux, peu guerrier pout-live, et charte de ses héroines dout il cousola l'infortune, et est de délit de l'extl une manque ni de grâce touchante ni de tendre héroisme !

Miraval emmenait sans doute avec lui son chanteur Bayonna. Dans les jours heureux, le politicidiait au pauvre jongleur : « Ju te vois pauvre et mat vêtu, mais je te tirerai de l'indigence en te domant un sirvente. Va le chanter dans le Carcassez: je ne f'en nommerai pas tous les preux barons; mais il ye ne a tant de si courtois. Renda-toi d'abord auprès de Pierre-Roger de Cab-Arct. Puis vircuver Olivier, qui te donnera des robes de fin drap de Carcassonne. Chante surtout des chansons à don Bertrand de Saissac, et, quoiqu'il n'aime guère à donner, il t'effiria pour l'amour de moi un cheval de belle encolure. 3. P. Effasi auont de ces barons n'eût pu maintenant nourrir la faim ni re-vêtir la muité du nauvre Bayonna.

C'est avec ce noble et triste cortége que le vicomte de Carcassonne vint une seconde fois demander l'hospitalité à l'Alcazar de Saragosse . Le roi don

- Miguel de la Tour. Ram. de Miraval.
- 2. Mahul, Ramon de Miraval.
- L'Alcazar et l'Aljaféria, deux des merveilles architecturales du roi maure Abu-Giafar. Émile Berin.

Jaicme accueillit, comme il le devait son jeune cousin et ces vieux chevaliers, compagnons de guerre et d'amour de son père et de sou aisul. Ils arrivèrent dans le temps on le jeune prince, ambitieux de renommée et impatient d'acquérir son titre historique de conquistador, préparait une expédition contre les Maures '. Politique encore plus que chevaleresque, et pour désencombrer ses États de ces exilés albigeois qui, pendant sa minorité, avaient été mêlés aux troubles de l'Aragon, il invita ces chevaliers à la conquête des Baléares, ils acceptèrent et le suivirent à Barcelone, où la flotte catalane appareillait pour cet archipel africain. Singulière destinée de ces barons pyrénéens que le roi de France expulse jusqu'à l'Ebre et que le roi d'Aragon entraîne vers les côtes d'Afrique! Nous les suivrons bientôt dans ces guerres musulmanes. Arrêtons-uous au tombeau de Ramon de Miraval. Ses compagnons avaient laissé le troubadour malade, à Lérida. Il mourut dans un couvent de religieuses de Citeaux. Les femmes furent fidèles jusqu'à la fin au tendre poète. Des mains de nonnes l'ensevelireut sous le payé de leur basilique. Elles explaient l'iniquité de leur farouche abbé Arnaud Amalric, L'Ordre qui l'avait dépouillé de son castel accordait à l'exilé, par une amère compensation, l'hospitalité du sépulcre 2. Et maintenant que nous lui avons reudu ce devoir funèbre, remontons vers les Pyrénées. Dirigeons uous vers les Apres Vallées ;

<sup>1.</sup> Zurila, Cron. de Aragon.

<sup>2.</sup> Miguel de la Tour, Millot, Rainouard.

faisons halte au pied du Canigou. Voici venir une autre faidite : celle-ci arrive dans son cercueil, sur son char funéraire. C'est le convoi lugubre et chevaleresque d'Ermessende, comtesse de Foix.

Ermessende n'avait pas choisi sa sépulture à Boulbonne, nécropole descomtes de Foix. Elle avait voulu reposer dans le sépulcre de ses ancêtres, au monastère de Costoga 1. dans le Vallesnir (Vallis aspera). Le char mortuaire, parti de Tarascon, longea les moutagnes de Thabor, se dirigeaut vers l'orient. escorté par les seigneurs de Lordat, de Rabat, de Castel-Verdun, officiers des comtes. Les barons de Lantar. Arnauld de Villamur et Amiel de Pailhers. seigneurs de Saint-Paoul de Jarrats, conduisirent le deuil vers Lavelanet. Les proscrits de Montségur virent défiler lentemeut dans la vallée d'Olmés la pompe funèbre. Prosternés sur la cime cathare, ces bannis accompagnèrent de leurs larmes et de leurs prières la grande faidite, la pieuse patronne du champ d'asile de Castelbon, la douce héroine de l'indépendance nationale. la martyre sainte frapnée au cœur et morte de la mort de la patrie romane. Leurs regards suivirent le muet et morne cortége jusqu'à ce qu'il eût disparu dans les tortueux défilés du Chercorb pour gagner, par les porces clacées du Bucarach, les vallées arides du Roussillon, Mais pourouoi la noble princesse s'enfuvait-elle si loiu pour son tombeau? Ne se croyaiteile pas en sureté à Boulbonne, auprès de son beau-perc, de sou époux et de son fils, parmi tant

<sup>1.</sup> Aujourd'hui Coustouge.

#### LES ALBIGEOIS ET L'INQUISITION

340

de vaillants comtes dont la mémoire combattait jusque dans le trépas? Se trouvait-elle trop voisine de ses ennemis, les abbés de Pamiers, les inquisiteurs de Toulouse, le roi de France? Princesse catalane, pensait-elle trouver un refuge plus fidèle sur les terres du roi d'Aragon, le jeune et fier conquistador? Espérait-elle enfin se mieux cacher et disparaître entièrement dans l'oubli d'un désert des Pyrénées? Si tel fut son espoir, elle s'abusait dans son désir d'éternel repos. Proscrite jusque dans le cercueil, elle n'obtint qu'un asile incertain dans une tombe suspecte, et ne fit qu'une balte inquiète dans un sépulcre constamment menacé. Les âpres vallées du Canigou et la sauvage solitude de Costoga ne parvinrent pas, nous le verrons plus tard, à protéger les cendres infortunées d'Ermessende, comtesse de Foix, vicomtesse de Castelbon, suzeraine d'Andorre 1.

 Hist. de Lang., t. V, pr. 149. Voir sur le Roussillon et le monastère de Coustouge, MM. Mérimée, N. Fervel et les dessins du baron Tailor.

### 1 V

# RAMON DE PERELHA

SEIGNEUR DE MONTSÉGUR



### LIVRE QUATRIÈME

## BAMON DE PERELHA

SEIGNBUR DE MONTSÉGUR

RAYOT VII S'ALLIE AU ROI D'ARAGON, AU BOI D'ANGUETTRIE, A L'EMPEREUR D'ALEMAGNE, S'ATTACHE LES GRANDS VASSAUX, ENT EREUR EUR LES BAHONS ET LES GRANDES GITZS FOMANES, ET ACCEPTE L'HONBLAGE DES PAGISTS DES FONÈTS, POUR BULLEUER ET FOSTEFIES LE PLATE MATIONAL,

Ramon VII, à demi dévoré par la France et par Rome, se tourus instinctivement vers les enuemis de Rome et de la Franco, son neveu le roi d'Aragon, son cousin le roi d'Angletorre et l'empecuru d'Allemagne, son sucrain sur les Alpes. Le jeune roi d'Aragon était donteux; l'Adolessent conquistador flottait dans es amitiés; il s'absorhait dans ses guerres arabes qu'il exécutait sous le patronage de Home. Hear III, fils de Jeau Sans-Torre, était un ami plus certain, un paront pius dévoué. L'infant de Toulouse, figitif de sa capitale devant Simon de Montfort, avait trouvé un asile à la cour d'Augleterre. Et c'est de cette lle que sous

la conduite de son écuyer fidèle, Arnaud Tonina, le jeune prince exilé vint à Rome réclamer son héritage au concile de Latran (1215). Innocent III avait excommunié Jean Sans-Terre, et donné ses États à Philippe-Auguste. Le roi de France avait perdu l'Angleterre, mais il retenait encore la Normandie et l'Aquitaine. De là, communauté d'intérêts eutre Henri III et Ramon VII. Malheureusement le monarque anglo-normand luttait alors contre la ligue de ses barons et de ses communes, à la tête desquels se trouvait, par un singulier hasard. Simon de Montfort, frère d'Amauri, et fils du conquérant de l'Albigeois. Ainsi cette race d'aventuriers de génie fondait à la fois la liberté anglaise et détruisait l'indépendance romane. Mais cette révolution insulaire reculait de dix ans le secours que le monarque anglais devait porter au comte de Toulouse et aux peuples aquitains. Toutefois Henri III passa la mer, vit Ramon VII à Bordeaux, et écrivit en sa favéur à l'empereur Frédéric II (sept. 1232).

Ge petit-fils de Barberousse, né eu Sicile, était un prince troubadour, un esprit cosmopolite et libre penseur, le premier en date des poètes italiens, le dernier des Minnesinger allemands. Ce César poète sert de trait d'union entre Hanri d'Ofberdingen, le chantre des Nibelungs, et le Grand Padra Aligbieri, le chantre de l'Enfert. It était le pupille émancipé du saint-siège, et conséquerament l'irréconciliable ennomi de la papauté aussi bien que de la maison de France, entachée à ses yeux du double crime

<sup>1.</sup> Math. Paris.

d'être la servante, rapace à Toulouse, du Vatican, et la rivale, victorieuse à Bouvines, de l'Allemagne. Il revensit d'Orient, où il avait montré, dans Jérusalem et jusque dans la mosquée d'Omar, un sultan philosophe de l'Occident! De sorte que le traité de Paris avait été conclu. et le comte de Toulouse odieusement spolié. par Blanche de Castille et Romain de Saint Ange, pendant que ses deux protecteurs naturels, le roi d'Aragon et l'empereur d'Allemagne, étaient occunés aux querres musulmanes. Toutes ses sympathies d'homme et de prince l'attiraient vers le comte Ramon, représentant comme lui de l'esprit nouveau, du génie poétique et chevaleresque, sans parler de l'autagonisme impérial contre la théogratie romaine. Peut-être aussi étaient-ils instinctivement unis par le pressentiment funèbre de la tragique destinée des deux maisons de Toulouse et de Souabe dévorées par la dynastie de France, au service des rancunes inexorables de Rome. La Provence usurpée par le pape devint un pepia de cette pomme de discorde qui divisait le Pontife et le César : Frédéric, roi de la Proyence Trans-Rhodane, fit gracieusement cession à Ramon VII du comtat Venaissia, et de la noble cité d'Avignon, cession qui devait être pour la ville mutitée une consolation de la perte de ses murailles, et pour le prince une compensation du

Makrizi, Biblioth des Croisades. 4° part. Petit, chauve, et myope, ce César de l'Occident, comme esclave, n'eut pas valu deux conts drachmes, disalent les Arabes.

démembrement de ses États par le roi de France<sup>1</sup>. Mais c'est dans les communes que le comte Ramon trouva les secours les plus effectifs et les sympathies les plus tendres. Il devint populaire par ses malheurs : on le regardait comme le martyr de la cause méridionale. Plus Rome et la France l'accablaient, se le reuvoyatent comme un jouet douloureux, forceaient cruellement le pauvre prince à verser le sang de ses sujets, plus son peuple, chose \* touchante, se serrait tendrement autour de lui, et l'entourait de dévouement et d'amour, Des villes et des provinces indépendantes se donnèrent au comte délaissé, comme par une espèce d'enthoùsiasme chevaleresque du malheur. Marseille la première se prononça; Marseille qui l'avaitaccueilli dans son port, et avait rouvert les portes de la patrie au jeune infant dépouillé par le concile de Latran, Marseille, après la mort de Barral, son dernier vicomte, s'érigeant en république en offre la seigneurie viagère à Ramon VII. Le comte a le courage de l'accepter, et se reud en Provence avec une escorte magnifique de ses barons, parmi lesquels nous remarquons le comte de Rhodez, le vicomte de Lautrec, Olivier de Termes, Jordan de Lantar, Ramon de Durfort, Ramon de Gaussade, Bernard de Villeneuve, Arnaud et Deodat de Barasco, la fleur de la chevalerie romane et cathare. Il fit dans Marseille une entrée triomphale, et descendit au Cimetière (èglise) de Notre Dame des Aiguilles 2, où le

<sup>1.</sup> Hist. du Lang., t, V, pr. 176, p. 670, 2. In cimeterio Beater Maria de Aconis.

peuple était convoqué par la voix des hérauts et le son des cloches, « Noble comte de Toulouse, lui dirent Pierre des Arzeliers et Hugo de Vérignon, sindves de la république, nous nous donnous à vous entre-vifs, simplement et solennellement; vous avez bien mérité de notre ville, par les nombreux services que vous lui avez rendus, les preuves gracieuses d'affection que vous lui avez données et les périls que vous avez fréquemment et libéralement encourus à cause d'elle : c'est pourquoi nous vous remettons la seigneurie de la Ville-Basse, vulgairement appelée vicomté de Marseille. - Nous Ramon, par la grace de Dieu, comte de Toulouse, nous acceptons, pour tout le temps de notre vie; nous promettons de défendre les habitants, les terres et les libertés de Marseille : nous le jurons sur les évangiles de Dieut. » De la part des Marseillais, c'était un acte de patriotisme et d'indépeudance, et en même temps une triple protestation. Et d'abord contre Ramou-Berenger, comte de Provence, leur suzerain, et l'égoïste neveu du vaillant et magnanime roi Pierre d'Aragon tué à Muret. Puis contre le jeune roi d'Aragon, don Jaieme qui s'occupait de conquêtes musulmanes, et abandonnait les provinces romanes à l'ambition française. Enfin contre la maison capétienne et Blanche de Castille qui cherchait à dévorer la Provence en même temps qu'elle engloutissait Toulouse. De la part de Ramon VII, ce fut un acte de courage évidemment inspiré par ses intrépides consuls et conseillers, les Pierre de Tou-

<sup>1.</sup> Hat. du Lang., t. V, pr. 164, p. 608.

louse, les Othon de Bazièges, les Hugo, Joan et Ramon d'Alfar. C'était une menace indirecte contre la France, et une déclaration de guerre contre Ramon-Berenger qui vint attaquer les Marseillais. Ramon VII accourat à leur secours, tint bravement la campagne, et la bannière de Toulouse, si humiliée naguère, flotta fièrement sous le ciel provencal. Cette guerre, vigoureusement soutenue, amena d'autres adhésions: Tarascon imita Marseille (1231) et Guilhem filsd'Augiervint, au nom du comte, traiterdans cette ville avec le consul Hugo Galtieret le conseiller Alfantat de Tarascon 1. C'était la victoire du parti populaire, du fonds ibérien de la nation. de l'élément vaince et trainé par l'aristocratie latine, dans une procession catholique, sous le symbole monstrueux de la Tar-asque<sup>4</sup>. Ce dragon ibère est saus doute l'image de la race avilie, et de la refigion abolie et hideusement ridiculisée, des fondateurs de Tarascon, Quoi qu'il en soit, la bannière de Toulouse ondula joveusement aux brises du Rhône, subitement relevée, en face de l'auriflor de France, arborée sinistrement, de l'autre côté du fleuve, sur le rocher de Beaucaire, Le don d'Avignon, fait par l'empereur Frédéric II, vint compléter trois aus après cette belle annexion des cités provencales.

- Hirt. du Lang., t. V, pr. 165, p. 669.
- Tar est la racine de plusieurs noms libres, Tar-tessus, Tar-asona, Tar-agona, Tar-bo, Tar-tas, et les nombreux Tar-asco, le dragon eusquo, asque ou basque. Tar, fleuve, et par exiension sorpent. Les libres devaient avoir une tribu du serpent comme de lion.

Ainsi se relevait, porté par son peuple, le comte de Toulouse, et se reformait la tête du parti national dont le comte de Foix demeurait le bras et l'épée. Ramon, pour s'attacher plus étroitement encore le héros pyrénéen, lui restitua Saverdun et lui céda tous ses droits sur les châteaux de Palhers, de Percille et d'Alzen, de Castelverdun, de Rabat et de Quier, pour lesquels, ainsi que pour la terre de Saint-Félix, il reçut l'hommage du comte de Foix. Le Midi, comme un serpent coupé par l'épée de la France, cherchait à renouer ses troncons. à rassembler ses membres épars, Ramon VII. en s'attachant Roger-Bernard, ralliait toute une tribu de princes de montagne, car les comtes de Foix, de Commenges, de Couscrans, de Palhars, de Carcassonne et même de Barcelone, ne formaient ou'un seul faisceau, de branches consanonines, avant toutes les mêmes armes, d'or à trois et quatre pals de queules. Un seul de ces princes romans, Améric, vicomte de Narbonne, d'origine espagnole, était distinct par la race comme nar la nolitique: il s'était montré flottant, indécis, suivant la fortune, entre le pays et l'étranger, le Midi et le Nord, Depuis un demi-siècle, Narbonne inclinait vers la France: Narbonne avait fléchi devant la croisade. Le vicomte Améric s'était rendu à la rencontre du légat Arnauld-Amalric, tout fumant du massacre de Béziers. Plus tard, il avait épousé une Française. Marguerite de Marly, consine de Montfort, qui le rattacha aux conquérants. Mais les

<sup>1.</sup> Des pals rouges sur un champ d'or,

brivandages de Montfort, les violences de l'archevêone Arnauld, les querelles de ces deux chefs de la spoliation, qui se disputaient le duché de Gothie, blessaient, fatiguaient, révoltaient le vicomte. Aussi vit-il avec plaisir le retour des exilés. et, entraîné par son pemple aussi bien que par son coeur vers le parti national, il se môla à ses combats et à ses victoires et concourut à la délivrance de Midi. Mais l'invasion du roi Louis VIII lui fit. regretter sa gloire patriotique, et le prince, tremblant, dut courber une seconde fois la tôte sons le joug français. A la mort de ce roi, il reprit son indépendance et ses armes, et s'unit aux derniers et infortunés combats de la patrie mourante. Sa soumission hâtive put à peine le sauver après la paix de Paris. Il ne dut la conservation de ses Etats qu'aux larmes de sa femme française et à la faveur de son beau-frère, le commissaire royal, Mathieu de Marly, Le cœur du vicomte inclinait pourtant vers le parti national qui résolut de s'attacher indissolublement le versatile et puissant prince. On enchalna le plus faible au plus fort, le plus mobile au plus constant et au plus fidèle, au magnanime comte de Foix, Roger-Bernard avait nerdu sa femme Ermessende de Castelbon, 11 demanda la main d'Ermengarde de Narbonne, C'était un mariage évidemment politique. L'infante avait à neine vinet aux : le héros en avait cinquante. A cet àce il ponvait vivre dans le veuvage que lui prescrivaient ses habitudes de chasteté et ses principes de morale cathare, Il céda visiblement aux exigences de la cause romane : chose singulière, cette uniou

se fit sous le patronage de la France. Le parti roman croyait par cette jeune fille s'attacher le vicomte, et le parti français enchaîner au contraire le comte pyrénéeu. Améric, du conseil des notables de la ville et du bourg, et de son beau-frère Mathieu de Marly, licutonant du roi, accorda l'infante au béros du Midi, qui, outre la belle fiancée. obtint encore dans le cas d'extinction de toute nostérité masculine, le droit de succéder à son beaupère dans la vicomté de Xarbonue, il est vrai ousit acheta ce droit en payant quinze mille sols melgoriens pour la dot de sa belle-sœur, Marguerite de Narbonne, épouse de Guilhem de Montcade, vicomte de Béarn. Les noces se célébrèrent au valais vicomital, où l'on vit, entre le commissaire de la reine Blanche et les chefs croisés, figurer Pierre Roger de Mirenois, Bernard de Durfort, Ramou de Saverdun, des chofs eathares et des faidits du Thabor. Montségur, quelques jours après, de sa eime désolée, vit. avec un sourire mélaneolique, passer dans la vallée de Lavelanet le cortéce nuntial de la fille des Lara, gracieux symbole des espérances de la natrie, s'acheminant, vers les tours de Tarascon par la même route que, deux ans auparavant, suivait en sens inverse le convoi funèbre de la comtesse Ermessende de Castelbon (10 fév. 1232)\*,

Ces mêmes tours de Tarascon, où était morte Ermessende, avaient encore vu, l'année prévédente (13 mars 1231), une double solennité nuptiale, qui termina le deuil des infants de Foix, car telle est la

Hist. du Lang., t. V., pr. 169, p. 673.

vie humaine, entremêlée de fêtes et de tombes. Depuis que les rois de France avaient franchi la Loire et s'avançaient à grands pas vers le Sud. les comtes de Foix, menacés par ces redoutables voisins, s'appuvaient sur l'Espagne et prenaient leurs femmes sur l'autre versant des Pyrénées, Roger-Bernard suivit en cela l'exemple de son père : la comtesse Philippa, sa mère, était d'Aragon, comme sa bisaicule Chimene'; Ermessende, sa femme, était de Castelbon : sa bru devait être aussi catalane. Le comte de Foix avait un fils et une fille : Roger et Esclarmonde, Ramon Folc, vicomte de Cardonna, avait également un fils et une fille : Ramon et Brunissende. Ces deux princes, dont les États étaient contigus, résolurent d'unir leurs enfants par un double mariage, avec une dot, égale pour les deux fiancées, de cinq mille marcs d'argent. Roger conduisit Brunissende de Cardonne à Tarascon, et Esclarmonde de Foix suivit le jeune Ramon, son époux; à Cardonne, vicomté pastorale, féconde en troupeaux et en mines de sel. Cardonne est le même nom que Cerdagne : c'est la Cerdagne catalane, et Folc la possédait, à ce qu'il semble, du chef de son épouse Terrogia, L'Andorre unissait Cardonne et Castelbon, et, par cette alliance, le comte de Foix enserrait l'évêque d'Urgel dans un fer à cheval d'où sortirent des guerres féodales qui dégénérèrent en querelles religieuses, et qui lui valurent, nous le verrons bientôt, l'excommunication(13 mars 4231)2.

Xiména, Eiséména.

<sup>2.</sup> Hist. du Lang., pr. 160, p. 673.

Le comte de Foix, senlant le roi de France au coent de ses États, multipliait ses alliances et cherchait ses appuis sur les haples cimes, ces forteresses cantabres. Il avait encore une sœur consanguine, probablement de la même mère que Lourde Foix, et sans doute du même âge et du même nom que sa fille Esclarmonde, car ces deux ieunes infantes étaient les filleules de leur illustre tante. l'archidiaconnesse des Albigeois. Le comte résolut de l'accorder à Bernard, chef de la maison d'Ation. Cetle maison possédait dans la Cerdagne les seigneuries de So, Quérigut, Stavar, Ebol, el, dans le comté de Foix : Prades, Mont-Alion et Alion, son berceau. Par là, cette famille pyréuéenne régnait sur ce plateau neigeux et glacé qu'on appelait le paus de Sault ou des forêts (de Saltu. Don Pedro II, roi d'Aragon, le héros infortuné de Muret, ne ponyant contrajudre à l'hommage Bernard I' d'Alion, qui s'inlilulait prince sourcrain du Donazan, confisqua toutes les terres que ce seigneur possédait dans la Cerdagne espagnole, et les donna à Ramon-Roger. le grand comte de Foix. Le magnanime Roger-Bernard résolul de se réconcilier cette maison poissante des Monlagnes, eu lui resliluant des domaines injustement retenus el eu accordaut sa sour en mariage à Bernard II d'Aliou. Mais la jeune infante recula de quatre ans encore cette union, saus doute par un mélange délicat de sentimentalité chevaleresque et de religiosité cathare, qui metlail sa gloire dans sa virginilé : c'était une préciosilé mystique de ce siècle 1. Ainsi le comte de Poix

1. Hist. du Lang., t.V. pr. 163, Moreri art, Dusson el Bonac,

assit son pouvoir sur les deux versants. Onériout et Cardonne, les sources de l'Aude et celles de la Sècre. Par son propre mariace et celui le sa sour, il occupait les deux extrémités des Corbières, ce rameau pyrénéen qui court de Ouérigut à Leucale, enfermant, entre la mer et les Pyrénées, la petite Espagne du Roussillon, Cette tendance révèle la politique des comtes de Foix : avant la fin du siècle, une autre Esclarmonde régnera dans Pernignan, un autre Roger-Beruard à Bayonne. Ils occuperont toute la grande chaine de la Méditerranée à l'Océan. Ils révent entre la Dordogue et l'Ébre, un litat dont le centré et le cœur inexpugnable seraient les Pyrénées. Ces vaillants princes croyaient que l'avenir était aux hantescimes. Ils raisonnaient en hommes de guerre et d'héroisme. Ils se trompaient dans leur fierté checaloresque. L'avenir n'était pas aux montagnes. mais aux plaines, non pas aux élévations, mais aux abaissements, aux aplatissements de l'âme, et du globe.

Le conte de Peix, qui venait de se rattacher tois puissants barras, était encore le chef de estte armée vague, flottante, fourmillante, innombrable, d'insurgée répandus dans toute les foréts du blid. Le comie de Toulouse, bien que plus timide, ne fut pue sans relations avec les troupes des faidits. Bernard de Penne, clar du camp de l'Averyon, as-ista comme ténoie à l'accord de Ramon VII avec l'abbd de Galilac, et l'un et 1 vautre acceptérent la signature de ce rebelle qui refusat de reconnaître de traité de Pauis, et qui, du haut de son rocher,

bravait le roi de France (oct. 4231) '. Sept ans auparayant, le même Bernard de Penne était l'un des signataires du contrat de mariage de Bertrand de Toulouse, frère du comte, avec Comtoressa. fille de Manfred de Rabastens, qui reçut en dot Puicelci Montelar et Bruniquel (1224). Les grottes de Bruniquel étaient, nous l'avons vu, les cellules sauvares de la dame de Penne, et Comtoressa, bellesour de Ramon VII, fut l'une des faidites du camp de la Grésione. On lui démolit les murailles de Puicelei : elle était mèce du fameux Pelfort de Rabastens, gendre d'Esclarmonde de Foix. Le sang et la foi la rattachaient également au parti national comme à son chef, l'héroïque prince pyrénéen. Le comte de Toulouse eut des rapports si étroits et si fréquents avec le roi et le camp de l'Hautpoullois que son nom est resté jusqu'à nos jours aux paysans de l'Albigeois et du Castrais, ainsi qu'aux forets de la Montagne Noire \*. Enfin Ramon VII envoya ses bayles recevoir l'hommage des taidits du Thabor. Pardo, Picarel, Astnar et Auger de Montolieu 3, qui venait de traiter avec les consuls de Tarascon, se rendirent à Montségur. Suivons les dans les Pyrénées.

Hist. du Lang, t. V, pr. 168.
 Geograph., du Tara.

Geograph., du Tar
 Monte-Olivo.

## .

LE PAYS D'OLNÉS. -- PANON DE PERSILHA. -- FONDATION DE MONTSÉGER. -- CARP DU TRABOR HOUS LA PRERIÈRE CROISADM. -- SIÈGE DE MONTSÉGER. -- MONTSÉGER INEXPRONABLE DANS LES NOSES.

De Toulouse, après deux jours de marche, au pas de leurs chevaux, ils arrivèrent dans le pays d'Olmès (Ulmorum). C'est un petit territoire bocager et pastoral, pittoresquement jeté sur les racines septentrionales des montagnes du Thabor qui forment la limite orientale du comté de Foix. L'Ers qui sort de l'Estang-Mal, et le Lectorier qui descend de l'Estang-Tort, l'entourent comme d'une écharpe de torrents et de cascades. Entre ces deux gaves, sur une crête chauve, qui domine des chaînes boisées, se dresse un château qui semble le donion aérien de toute cette région gracieuse et sauvage. Ce château, ancien castellum romain, et. plus anciennement encore, sanctuaire cantabre du soleil. c'est Montségur. Vers le nord, et comme à ses pieds, se trouvent Lavelanet, dans son vallon, et plus bas encore, formant la base du triangle, la Roca d'Olmès, sur son coteau rocailleux, et Pérelha sur nu monticule pierceux d'on dérive son nom primitif de Peyrèla, Pérelha, la Roca, Lavelanet, et sur sou apre cime Montségur, formaient du nord au sud, et sur une étendue de cinq à six lieues, le domaine feodal des fils de Comet ou Cometa, Les trois Couras

druidiques du Thabor (gurgites), l'Ers qui sourd de ces caves volcaniques pour disparaître en chemin dans d'autres gouffres, le Lectorier qui sur les flaucs obscurs du Montferrier va s'échevelant en guirlandes d'écume et en cascatelles, la fontaine intermittente de Belestar qui jaillit d'une sombre grotte. Fontestorbes, Fougars (Fouas) et plus hautencore le val de l'Enchantement, des souvenirs fatidiques, des vestiges du culte héliaque ou vulcanien, répandent sur ce territoire, d'ailleurs si pittoresque, un charme de religieux mystère et de grace funèbre . Les montagnes ont une teinte ferrugineuse; leurs roches plombées se revêtent de noirs sapins: l'horizon est dentelé de leurs longues flèches lugabres: la nature en deuil semble contristée de quelque catastrophe tragique, Montségur est posé sur sa cime comme un autel et comme un tombeau. Tantôt il apparaît d'en bas sur son roc morne et désolé; tantôt assis ravonnant, sur des puées qui flottent à sa base, comme un catafalque; tautôt sa masse comme fondue et rendue fluide par le plus ardent soleil semble étinceler et s'évaporer fantastiquement dans les hauteurs du ciel.

Tel était le poétique domaine féodal des fils de Cométa \*. Ramon de Pérelha, chef de cette maison pyréudenne, placé sur la limite des deux comtés, relevait de Carcassonne pour la Roca, et de Foix

L'Avelanct d'Abèlion, Abelan, Bèlenus, le Soleil. Fougars, de Focus, Fontestorhes, Fons turbatus.

Les noms astronomiques sont encore très-communs dans le midi : Sol, Solar, Lunner, Estel (Vesper), Estéla. Astre, Astrier, etc.

pour Montségur. Il était de l'àge du vicomte Ramon-Roger de Carcassonne, qui devait être le premier martyr des guerres cathares, et de son eousin Roger-Bernard, enfant de Foix qui devait en être le dernier héros. Elevé avec ces deux tounes princes, il avait vu. sur leur déclin. les tournois de Carcassonne et de Foix, les fêtes de Puivert, un des siéges des tribunaux d'amour du Midi, où les petites cours pyrénéennes, réunies dans ee lieu sauvage, entrecoupaient leurs jeux poétiques et chevaleresques par des chasses à l'ours dans la forêt de Belestar. Bientôt ces fêtes de galanterie héroique s'éteignirent dans les austérités du eatharisme, et les menaces de la croisade, Ramon de Pérelha, allié par sa mère aux Bélissen de Mirepois, par son ajoule aux Corneillan du Rasez, par ses autres parentés à toutes les grandes maisons albigeoises des Pyrénées, fut élevé par les Amis de Dieu, oui le distinguèrent, dans cette jeune et mystique génération. comme un Eliacio du Paraclet. Il avait environ vingt-cinq ans (1204) lorsque la célèbre Esclarmonde de Foix , sœur du grand comte Ramon-Roger, et veuve de Jordan de l'Ile, vicomte de Gimoez, se retira au Castellar de Pamiers. Cette princesse se convertit au catharisme dont nar sa naissance, sa fortune et son génie, elle devait être la panesse et la sibylle. Le Castellar, sa résidence habituelle, devint, comme un sanctuaire du Paraclet et Montségur, son apanage viager, une Thébaide qu'elle réservait aux Amis de Dieu, dans la tourmente. Sous les éclairs de plus en plus irrités qui jaillissaient du Vatican assombri, la princesse

jugea de l'imminence de la tempôte, et charges Ramon de Pérelha de reconstruire la forteresse du Thabor . Les conférences de Pamiers où Esclarmonde figura comme théologienne, exaspérèreut Rome et précipitèrent la croisade, Les seigneurs et les peuples du Midi redoublèrent d'efforts pour l'armement de la Roche patriotique. En ciuq ans, le castellum antique, construit par les géants ibères contre Rome impériale, fut relevé par des travaux non moins gigantesques contre Rome théogratique. Comme la trombe dévastatrice foudait sur le Midi, Ramon de Pérelha v mettait la dernière pierre, et de vingt lieues à la ronde les évêques épouvantés s'acheminèrent vers l'arche de l'Église et de la Patrie, qui flottait blanche, sereine et quadrangulaire, sur les nuées du Thabor et sous le dôme azuré du ciel. Lavelanet vit arriver, dans ses murs, le patriarche Gaucelm, ses suffragans et leurs coadjuteurs, Esclarmonde de Foix, ses diaconesses, ses hospices. ses écoles de Pamiers, les ouvroirs de Mirepois, de Fanjaus, de Limous, les échappés de Béziers et de Carcassonne; et protégée par les barons, la colonne plaintive des pélerins ondula lentement vers la Roche saiute.

Depuis le jour douloureux où Ramon de Pérelha avait solennellemeut conduit à Montségur le sacurdoce cathare fugitif, ce chevalier n'avait pas quitté les montagnes de Thabor. Pendant vungt ans, la lance à la main, debout sur cette cime, il avait nuit et jour fait la garde devant cette forteresse qui ren-

1. Doat, xxir.

ferme le tabernable vivant du Paraclet. Il est effectivement la sentinelle vigilante ou plutôt le concierge armé du grand saile pyréuéen. Aussi ne le voi-ou pas figurer avec ses compagnos dans les batailles du Midi, Son nom n'est point dans les batailles du Midi, Son nom n'est point dans les batailles du Midi, Son nom n'est point dans les batailles du Foix, and se productive de l'acceptation de

Quelques événements se dessinent pour tant dans ce lointain vazue et nébuleux. Retracons-les sommairement. Après la chute de Carcassonne. Ramon de Pérelha vit accourir auprès de lui les habitants fugitifs de ectte cité, des familles énerdnes du Rasez et du Lauragais, entre autres les chevaliers de Limous, de Fanjaus et de Mirepois. Les femmes, les enfants, les vieillards furent requeillis à Montségur. mais les hommes d'armes s'arrêtèrent à Lavelanet. Belestar, Montferrier, qui formaient avec Pérelha et la Roca, au pied de la montagne sainte, comme un demi-cercle de châteaux hérissés de tours, de halistes et d'archers. Ces châteaux, moins forts nar l'escarpement de leurs sites que par le courage de leurs défenseurs, se maintiurent pendant trois ans . contre les Fraucais. Mais en 1212. Gui de Montfort. frère du chef de la croisade. Enguerraud de Boyes. Robert, archevêque de Rogen, Bobert, évêque élu

de Laon, et Guillaume, archidiaere de Paris, vinreutt de Carassonne, et se jetèrent sur le pays d'Olmès Lavelanet, cette fois, fut emporté d'assaut; sa chute fit tomber les autres châteaux : leurs défenseurs les incendièrent et se replièrent sur Montségur, avec leur chef Ramon de Pérelha. Les croisés en dispersient les ruines funntes, et suivenpied à pied les chevaliers pyrénéens pour assiéger la citadèlle patriotique assies dans les mées.

Gui de Montfort, maître de Lavelanet, déploya son ost comme un filet, de Montferrier à Belestar, et ferma les gorges de l'Ers et du Lectorier, de sorte que la montagne de Montségur se trouva cernée à sa base, au nord, au levant et au couchant. Mais elle respirait par le sud, et pour défendre la forteresse albigeoise, remplie de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs vicillards, d'autres chevaliers accoururent soit par le vallon de la Fragosa (Fraou) qui descend de la Cerdagne, soit par les gouffres druidiques dont les ravins, avec le ruisseau de Pissa-Vacca. tombent, près de Lordat, dans la vallée de l'Ariége, Nous pouvous connaître ces guerriers ; ce sont sans donte les parents de Ramon de Pérelha. Le seigneur de Montségur, dans les plus grandes tribulations de la croisade, avait épousé dona Corba de Lantar. La guerre et la spoliation lui amenèrent sa fiancée : hymen mélancolique dont l'exil fut le lit nuptial et qui n'eut d'autres flambeaux au désert que les flammes et les clartés mystiques du Para-

Pierre de Vaux-Cernay, ch. LXIII, page 21. Par une erreur de copiste, Lavelanet dans sa chronique est appelé Ananolet.

clet. Corba signifie corneille, nom lugubre, mais d'un augure religieux et prophétique. Corba descendait de cette héroique et touchante Lampagie, fille d'Eudes, duc d'Aquitaine, mariée à Munuzza, un chef révolté des Maures de l'Ébre, et qui vaincue dans une bataille en Aragon, et prise auprès d'une cascade dans les Pyrénées, fut conduite, tenant la tête de son époux, auprès d'Abdérame, et envoyée, par cet émir vainqueur, comme un don inestimable de douleur et de beauté, dans les harems du calife de Damas. Jordan Hunold de Lantar, père de Corba, comptait parmi ses ancêtres les glorieux dues d'Aquitaine, et ce magnauime et infortuné Garffer, héros et martyr de la nationalité ibéro-romane au viii\* siècles. Ramon de Péreiha, en épousant Corba, retrempait son inimitié de la France dans une antique haine carlovingienne, Marquésa de Marcafaba, mère de Corba, était la sœur de Bernard de Marcafaba, beaufrère du comte de Foix, d'Arnauld de Villamur, seigneur de Saverdun, et d'Amiel de Palhers. Il ne leur restait de leurs nombreux domaines que le pauvre bourg de Saint-Paoul de Jarrats, ou des Fontarnes, voisin de Foix. Corba, par sa mère, était donc une fille des Pyrénées et son origine explique sa retraite à Montségur, avec ses parents expulsés du Lantarais et du Toulousain. La jeune faidite devint dame d'un camp de bannis et n'apportait à son époux qu'une dot funèbre mais glorieuse de martyres patriotiques. Elle lui donna un fils et quatre filles nés dans les déserts du Thabor. Le fils recut le

<sup>1.</sup> Rabanis, la Charte d'Alaou.

nom de Jordan, son ajeul maternel, et les filles eurent sans doute pour marraines, Philippa, comtesse de Foix Esclarmonda de Foix, vicomtesse de Gimoez. Fais de Dorfort, et Braïda de Montservat. constre illustres matrones de l'église du Paraclet. Nons concluons de ces circonstances domestiques que ces deux princesses de la maison de Foix. et ces deux chatelaines fugitives de leurs manoirs, et maintenant pauvres diaconesses du désert, avaient suivi les évêques et leurs hospices à Montségur; et que Jordan de Lantar, le vieux patriarche de l'indépendance romane; ses quatre fils, Jordan, Ramon, Gérald et Bernard, quatre héros d'épopée; ses trois beaux-frères, de Marcafaba, de Saverdun et de Palhers : les douze rameaux des fils de Bélissen de Mirepois; les chevaliers de Fanjaus, de Limous et du pays d'Olmès, formèrent comme un clan guerrier à la tête desquels Bamon de Pérelha défendit la forteresse du Paraclet

Gui de Monifort, remontant la rive droite du Lectorier, eut d'abord à grarti ne chalte de Serralonga; ses abres gorges, ses pentes rapides hériascée de vieux chiènes et de grands bouleaux étaient propices aux embuscades; il parvint cependânt jusqu'à la cime, c'est t-àdire, au pied de la Roche qui porté Montségur. Il crut saus doute qu'il n'avait qu'à dresser ses eugins pour escalador le donjon. Mais il se trouva tout à coup arrêté par un immense ravin naturel creusé au pied d'un roc à pie qui; semblable à une tranchée et à un bastion de géants, lui en défendirent l'abord. Le hameau de Morency, sur la croupe boisée de Servalongue tire vraisem-

blablement son nom du campement de Bourchard de Montmorency, beau frère de Simon de Montfort, qui se posta en vedette, du côté du levant, au niveau même du château, dont il surveillait tous les mouvements, mais qu'il ne menacait que de la voix et de la lance par-dessus le val profond et l'inabordable escarpement de l'Abès 1. Gui de Montfort essava de gravir le passage de Montségur au nord. tandis qu'Enguerrand de Boyes, tournant la montagne, tentait de forcer, au sud, le col de l'Ers. Guillaume, l'archidiacre, l'ingénieur de l'ost, dressa peut-être ses machines pour seconder leurs mouvements. Mais ils furent écrasés par le jet des calabres de Montségur; les chefs catholiques, quoi qu'en dise Pierre de Vaux-Cernay, se hatèrent de redescendre : le comte de Foix, qui venait de reprendre sur leurs derrières Mazéres et Saverdun, pouvait les envelopper sur les croupes du Thabor, et d'ailleurs, Simon de Montfort, les rappelait en toule hâle au siège laborieux de Penne d'Agenais<sup>2</sup>. Plus tard, après le désastre nocturne de Muret, après la reddition volontaire du donion de Foix. et la soumission effarée de tous les forts pyrénéens, Monifort vint en personne assaillir Moniségur. Le géant de la croisade s'efforca d'étreindre convulsivement la forteresse patriotique. Des hauleurs de Serralongue, il lanca contre la noble Roche ses meutes d'hommes et d'engins, ses chattes et ses chiennes et

<sup>1.</sup> Abyssus, L'abyme.

<sup>2.</sup> Pierre de Vaux-Cernay, ch. LxIII.

Des machines de jet s'appelaient la Gatta et la Gossa.

son lion dont le rugissement faisait crouler les plus fortes tours. Ramon de Pérelha, Berenger de Lavelanet, Alzeu de Massabrac, Pons Adhémar de Rodelha, Isarn de Fanjaus, Pierre-Roger et Arnauld-Roger de Mirenois, et la maison héroique de Lantar, défendirent l'Arche sainte de la patrie romane et de la foi cathare. Simon ne fut pas plus triomphant que Gui; le lion des Montfort redescendit une seconde fois vaincu des cimes du Thabor. Quand les évêques se rendirent à Rome pour presser le pape de reconnaître Montfort comme légitime seigneur du Midi entièrement conquis, Montségur protestait inexpugnable dans les nuées. Le comte de Foix l'affirme d'un mot rapide, mais incontesté, devant le concile de Latran. La forteresse albigeoise, dans la ruine générale, demeura donc inviolée, et resta jusqu'à la fin comme une oasis inaccessible, une île aérienne d'honneur et de liberté . Ainsi Montségur fut le pivot immuable de la réac-

1. La chronique romane. Dom Vaisselle affirme que Montfort prit Monségur. Il se fonde sur les paroles de l'eveque de Toulouse au concile de Latran, Foulgues, en effet, assure que Montségur a été rasé et ses habitants brûles. Mais le comte de Foix réplique aussitôt à l'évêque qu'il existe encore des hérétiques à Montségur (n'y avia de présen). Monifort ne brûla dong que les bergers et les cabanes du humeau de l'Ers. S'il eut pris le donion, il n'eut point rasé cetto citadelle iacomparable qui le rendait mattre de tout le pays d'Olmés et de la region des Forêts (Saltuum). Plus tard Simon n'eut nas le temps d'escalader Montségur. assailli bii-même par les deux Ramons, à la tête des faidits de Provence et de Catalogne qui lui arrachèrent coup sur coun Beaugaire et Toulouse, la victoire et la vie.

tion et de la résurrection romane. Cependant après la catastrophe de Muret, un autre camp de proscrits s'était formé derrière les Pyrénées. Le vieux comte Ramon-Roger avait perdu le comté de Foix, mais Roger-Bernard son fils conservait la vicomté de Castelbon, du chef de sa femme Ermessende, Ermessende se retira avec son époux dans son manoir natal autour duquel elle réunit les exilés sur les bords de la Noguéra Palharésa. C'est même alors. quand tout semblait perdu, que la vicomtesse, abjura le catholicisme, ainsi que son père le vicomte Arnauld, entre les mains de Guilhabert de Castres qui s'était rendu au milieu des faidits de Catalogue. Ainsi la délivrance du Midi eut pour héroines deux princesses de la maison de Foix, Esclarmonde et Ermessende, l'une et l'autre admirablement converties par Guilhabert de Castres, pour la fondation de ce double refuge pyrénéen. Montségur évidemment servit de modèle à Castelbon. Montségur était un asile sacerdotal, Castelbon un asile laique et guerrier. Castelbon fut plus nombreux, plus illustre par la conjuration des princes. C'est là qu'au retour de Rome, les comtes de Toulouse et de Foix se rencontrèrent avec les comtes de Commenges, de Conserans, de Palhars, et les barons exilés. C'est de là qu'ils partirent, à la suite de Ramon VI et peudant que Roger Bernard de Foix, à l'avant-garde, conduisait sur Toulouse le camp de Castelbon, le comte Ramon-Roger, son père, descendait à la tête du camp de Montségur. La victoire des princes fut celle des évêques qui l'avaient si merveilleusement préparée, et qui l'aebevêrent, en se môlant, malgré leur borreur du sano, aux dernières et décisives batailles. Ainsi vainces sans oux lorsque, n'étant plus catholiques. ils n'osaient pas se déclarer abbigcois. les princes furent vainqueurs par eux, lorsqu'ils se déclarèrent franchement les champions de l'Église du Paraclet. Le natriarche Guilhabert rentra dans Toulouse où Ramon de Pérelha ramena sans doute le sacerdose de Montségur. Toutefois nous nevoyons pas ce chevalier. à côté des comtes de Foix, ni dans les murs de Toulouse où périt Montfort, ni sur le champ de bataille de Baziége, ni au dernier siège de Castelnaudari. Il était probablement remonté à Montségur nour garder les vieillards, les femmes, les enfants, les berceaux et les tombes de la montagne sainte : eette mission pieuse couvenait à son héroisme en quelque sorte sacerdotal, Enfin, le comte Ramon-Roger, après douze ans d'exil, rétablit dans leurs fovers, les faidits victorieux. Mais à joie et amertume de la victoire! Le vicux comte de Foix périt en rétablissant dans Miropois les fils de Bélissen, et Pierre-Roger leur ehef succomba quelques jours après en ramenant son frère Isarn dans son manoir de Faniaus. Cette irouie du sort était une grâce mystérieuse du ciel. Ils mourrûent dans l'ivresse du triomphe et dans l'illusion de la renaissance de la patrie romane. Heureux ceux qui se conchèrent alors dans leurs sépulcres glorieux! Ils ne furent pas expuisés de nouveau des champs et des toits paternels, et rejetés nour toujours dans l'exil. le désert et la mort. Cette douleur suprême était réservée au seigneur de Montségur. Il était rentré dans ses châteaux de Pérelha, la Roca, Lavelanet, incendiés et à demi détruits par la guerre. Mais le roi de France vint bientôt ressaisir Pamiers, et rétablir Gui de Lévis dans les tours de Mirenois. Après avoir de nouveau dépossédé les Bélissen, le maréchal de la croisade essava sans donte aussi de reconquérir les terres du seigneur de Montségur, qui lui avaient été données par Montfort, Ramon de Pérellia dut combattre pour la conservation de ses fovers. Il rouvrit ses bourgs à tous les faidits : avec leur secours il parvint a s'y maintenir encore deux ou trois ans; il v offrit un asile assuré aux Amis de Dieu. Le pays d'Olmès vit encore fleurir eu liberté l'église du Paraclet. Mais enfin le traité de Paris les dépouilla pour toujours. Le maréchal, aidé des Français, s'empara de la Roca, de Lavelanet, des bourgs, de la plaine; mais il n'osa suivre le chef des faidits sur le Thabor.

## - 11

## SECONDS EX:GRATION BUILDES MONTAGNES BU THABOR.

C'esten 1229, vingt ans après la première lufgire, que s'effectua cette seconde émigration sur les montagues du Thabor. Ce second exil fut bien plus douloureux car il était sans sepoir, beancoup de larmes furent versèes en remoutant les pentes de Serralongue; sur la cime, elles redoublerent quand on se rotourna pour jete un derrier regard fointáin aux toits paternels; et le cœur se brisa quana il fallut prononcer ce suprême et éternel adieu. Puis on s'enfonca, à pas lents et en silence, dans les hautes gorges et les apres sinuosités de la montagne. Ramon de Pérellia, avec ses hommes d'armes, s'établit dans son donjon; immobile sur ce sommet crénelé, il reprit sa fonction de gardien du sancuaire du Paraclet. Mais ses compagnons descendirent an fond du vallon, sur les bords de l'Ers. Ils reconstruisirent leurs cabanes brûlées par Montjort: ils relevèrent leurs huttes effondrées par les pluies et les vents, et dont ils eurent à disputer les ruines aux bêtes sauvages. Ces grandes châtelaines de Fanisus et de Mirenois qui naguère encore habitaient de nobles demeures féodales, d'antiques manoirs chevaleresques, n'eurent désormais nour abri que des parcs de brebis, des étables à porcs, on elles vécurent avec leurs palefrois humiliés, mais qu'elles décoraient des lances et des épées oisives de leurs époux, et qu'elles parfumaient d'un mélange ineffable de grâce, de piété et d'infortune.

Les évêques qui n'avaient point encore quitté les vallées du Tarn, de l'Aude et de la Garonne, leur champ de combat et de martyre, n'oublièrent pas les exités de Montségur. Guilhabort de Castres, quelques jours après la ratification du fatal traité, vint fui-même inauguere de sa présence et de sa prole ce second cui du Francie. L'évêque de Toulouse olébra dans le château la Cête de Nocl : il con. sola un peuple de prosentis qu'in ed avaient plus rentrer dans leurs manoirs paternels. Il ne devait pas tarfer lui-même de ramemer le sacerdoce ca-

thare à Montségur. Effectivement, ce n'est que de la cime de ce refuge pyrénéen, que le chef généreux des faidits verra désormais, à deux lieues dans la plaine, ses châteaux de Pérelha, de Lavelanet et de la Roca usurpés par les croisés. De la plate-forme de son donjon, il peut entrevoir, comme un fantôme, vers le nord, novées dans le brouillard, les tours de Mirepois, séjour du maréchal de la croisade: et plus loin encore, comme une ombre à peine perceptible, la sombre masse du Castellar de Pamiers, résidence d'un sénéchal du roi de France. Ses compagnons n'avaient pas même ce triste bonheur : du fond de leur val sauvage, ils n'apercevaient que d'apres rochers, des crêtes aigues, de noirs sapins. Bien des fois sans doute, les châtelaines exilées du Peyrat, de Massabrac, de Bélestar, de Roquefissade, montèrent sur les cimes, qui semblent inaccessibles, au-dessus des forêts, Là, elles s'assevaient sur une roche, cherchaient dans la brume des vallons leurs manoirs d'où s'élevait la fumée de l'étranger, regardaient en silence, et pleuraient jusqu'au soir.

Montségur reçat dono une seconde fois et pour toujours les chovaliers dépossédés par la croisade. Le premier exil avait duré huit ans, mais il avait fini par la délivrance et la victoire; le second devaite en dure douze, et devaits et terminer par le bûcher, les tortures et les basses-fosses de Carassonne. Les Gonstetuers vinerent tour à tour visiter ces prosèrits et reprendre un moment haleins dans les bois et la paix du Thabor. Mais ils redescendaient heintôt dans les vallées et dans les

plaines désolées par l'inquisition. Ce tribunal, accusé de nonchalance par le pape, redoublait de rigueurs, comme il arrive aux tyrannies expirantes. Ces fureurs marquent la transition entre l'inquisition mourante des évêques et l'inquisition naissante des dominicains. Les Amis de Dieu, pendant trois ans encore, disputèrent pied à pied le terrain aux déluteurs, aux persécuteurs, aux bourreaux. Mais enfin le sombre esprit de Dominique, ou plutôt le sinistre, l'inexorable génie de Rome, l'emporta. A une croisade guerrière de vingtans, allait succéder une croisade judiciaire de deux siècles. Le sacerdoce albigeois dut songer à regagner l'asile sanvage des cimes du Thabor, Guilhabert de Castres poussa un cri de détresse : le gémissement du vieil évêque parvini rapidement à Montségur, Guilhabert demandait à Ramon de Pérelha de venir le chercher au Pas de las Portas, près de l'église de Saint-Quire, non loin de Gaillac Tolosan, sur la rive gauche de l'Ariége (août 1232).

A est appel douloureux, à est ordre saoré, Ramon de Pérelha part de Montségur, avant le jour sans douie pour se dérober aux espions de Gui de Lévis. Il est escorté par les chevaliers Bertran de Bardenaç, de Bernard del Congost et par Bonan, Marti, Cairol et quelques autres servants d'armes éprouvés. I bescedant la rampe orientale de Sarrelongue, il évite Lavelanet oesupé par les oroisés se dirige vers Pérelha qu'il tourne pour ne pas éveiller l'étranger campé dans sou manoir paternel,

<sup>1.</sup> Leurs nom, sont très défigures chez M. Schmidt.

marche au couchant par les vallons infréquentés de l'Herm, et va traverser l'Ariège à Saint-Jeandes-Verges où naguère le comte Roger-Bernard avait conclu la paix avec le roi de France. Il a quinze lieues à faire jusqu'au soir, mais les chevaux de l'Ariège ont bon jarret. Il oblique au nord vers Montagut, château construit sur un monticule en face du Pas-del-Roc, înre gorge par où la Léze. torrent né dans les combes de Sérou, s'échanne en bruissant des ravins boisés du Gabre, Montagut anpartient à Pierre de Durban et à son frère Ramon de Durban, beau père de Loup de Foix. C'est Pierre de Durban qui, voyant, pendant l'un des sièges de Toulouse, reculer les milices de la cité. poussa son cheval contre les hordes de Montfort. et releva le combat, à la porte de Montolieu, en agitant la bannière à trois pals de gueules, et en criant : Foix | Foix | Ce héros de l'épopée romane était poëte et capable de chanter ses exploits. comme il a célébré ses amours. Il dialoguait en vers aver Pierre de Gavarret et les deux troubadours Intièrent sonvent de la harne et de la lance dans les cours du Sabartez. Ramon de Durban était erquant; à sa mort, il fut consolé par le ministre Aguller : le vieux chevalier expira au château de Foix, entouré de Ramon de Pérelha, de Sicard de Durfort, et de Pons-Adhémar de Rodeilla. et de plusieurs autres seigneurs pyrénéens 3. Honora sa fille et son gendre Loup de Foix dou-

<sup>1.</sup> Guil, de Tu lella, vers 6010.

<sup>2.</sup> Dozt, xxx. Dép. de Ram, de Pérelha.

nèrent sans doute l'hospitalité au seigneur de Montásqur dans leur manoir de Montagu, do sur le matin, les chevaliers laissèrent souffler leurs chevaux. Il ne reste plus du vieux donjou que les racines des tours, et la trace de son fossé circulaire qui entoure, comme d'un collier, son mamelon conique of paissent les troupeaux.

De Montagut, Ramon de Pérelha prit vers le nord à travers le Podaguez. On appelait ainsi ce territoire montueux qui s'étend entre l'Arise et l'Ariége. C'est un amas confus et discordant de coteaux tourmentés, semblables à d'énormes vagues tumultueusement solidifiées pendant une tempête. Le sol argileux est tour à tour visqueux comme la poix, ou durci comme le plomb : l'hiver, c'est un océan de boue; l'été, de prairies et de moissons : au moven age, de landes et de forêts. De loin en loin sur les hauteurs apparaissent, entre les arbres, tels que des vaisseaux à l'ancre, les églises catholiques aux lourds clochers, les demeures féodales aux larges tours; et sur des mamelons dépouillés de bois, les moulins à vent aux longues ailes tournovantes. Tel est le pays que parconrait Ramon de Pérelha : un écuver du nom de Landric. dont le manoir se cachait dans les bois, le conduisait sur l'arête du coteau de Lermissa; il traversa, au-dessous de Saint-Martin d'Oidez, le ruisseau dont une lieue plus haut il avait vu l'humble origine à la fontaine de l'Espinas, recouverte encore aujourd'hui de trois aubépines séculaires, et gravit par de rudes et raboteux chemins les collines vers Durfort, métropole chevaleresque de l'Albigisme dans le Poda-

guez. Le château de Durfort, carré avec des tours roudes aux angles, s'élève massivement, à l'extrémité occidentale d'une colline qui s'aignise en éperon, à la jonetion de deux combes profondes, aux berges abruptes et herbeuses protégé au levant par une large tranchée sur laquelle s'abaissait un nontevis qui le reliait au hameau. Le châtelain de Durfort était seigneur d'Unzent, de Canté, de Rodeilla, et coseigneur de Saverdun. Il possédait encore Bonnac, Avezac, et les pêcheries de l'Ariége jusqu'aux portes de Pamiers. La vénérable Fais de Durfort, de la maison comtale, se convertit au catharisme, avec sa cousine Esclarmonde de Foix (1204). Peut-être vivait-elle encore à Montségur où elle s'était retirée depuis la croisade. Sicard de Durfort et Pons-Adhémar ses deux fils, non moins fervents, avaient mis, le premier son épée, le second sa lance et sa parole au service du Paraclet. Pons-Adhémar, chef de sa maison, avait dans son chateau, et dans ses guerres, les diacres Aguiller et Pevrota, et lui-même, orateur éloquent, se distinguait par une active et aventureuse propagande. Tous les châtelains des alentours, Jordan et Bernard de Marliac, Ramon de Justignac, Isarn de Saint Gabelle, venaient aux prédications de Durfort. Le sage Adhémar était le précepteur chevaleresque de son jeune parent Roger-Bernard de Foix. C'est dans ces murs que l'infant adolescent écontait les mystiques homélies des diacres albigeois; et c'est dans ces vallons sauvages qu'il préludait dans ses chasses contre les loups et les sangliers à ses prouesses héroiques contre les routiers, les ro-

mieux, et les hordes de la croix! Ramon de Pérelha, coseigneur de Durfort, vint, sur le soir. attendre, chez ses cousius du Podaguez, la nuit qui devait amener le sacerdoce albigeois. Nous avons visité ce manoir d'une grande race romane dont les rameaux ont convert toute la France Reconstruit au xyı\* siècle, il n'est plus aujourd'hui qu'un batiment rustique. Des canards nageaient dans son fosé bourbeux, et sur ses tours, encombrées de mais, des pigeons roucoulaient tristement dans des mourtrières en forme de croix grecque : c'était la croix de Toulouse. Ce symbole héroique décore la partie orientale qui conserve encore d'autres vestiges et du moven âge et de l'albigisme. Les arcs qui se croisent en arête vive à la voûte d'une salle qui sert anjourd'hui de cellier, reposent aux quatre angles. à mi-hantour du mur, sur des cariatides : deux têtes de chevaliers aux lones cheveux arrondis et renflés: et deux tôtes de nonnes dont les guimpes encadront étroitement la face éplorée : images de la chevalerie mondaine et du cénobitisme claustral, crucifiés dans le granit par le génie cathare, également ennemi du cloître et du monde?

Ramon de Pérelha, à l'ombre tombante, romonta à cheval, pour rencontrer, non loin de là, les pieux proscrits. De ées hauteurs où finit le comté de Foix, il descendit par une pente abrupte vers Gaillac où commence le Toulousain. Gaillac, surnommé Tolosan ou Toulza pour le distingure de Gaillac

<sup>1.</sup> Déposition du comte Roger-Bernard de Foix.

Durfort appartient aujourd'hui au pasteur Arabet, du Caria-le-Comte.

d'Albigeois, n'est qu'un groupe confus de maisons pressées au pied de l'église et du château construit sur le coteau sontentrional. Le ruisseau qui baigne son mur du côté du sud, coule plus loin sous l'abbave de Calers, mollement assise, comme son nom l'indique, dans son tiède vallon, clos de forêts '. Les seigneurs de Durfort avaient doté puis dépouillé cette abbave de l'ordre de Citeaux. Les moincs chassés par la guerre, rétablis par la paix de Paris, reconstruisaient, avec l'or du comte Ramon, lour monastère plus magnifique dans la misère et la ruine universelles. La révolution française, cette grande vengeresse, a détruit. après un calme de six cents ans, cette retraite cénobitique qui avait appelé la tempête sur le Midi. Son portail somptueux, au-dessus duquel on lit encore cette inscription latine : Des Virginique Deipara, ne conduit plus qu'à des granges et des étables. Aux portes du vallon, un mille plus loin, s'élèvent deux édifices : à droite sur un haut mamelon rocheux. l'église isolée de Saint-Ouire, aujourd'hui couronné de sou élégant clocher, comme d'une mitre; à gauche entouré d'arbres funéraires. le château de Berdaïs, sépulture des D'Ounous \*. Dans le Podagucz, le catholicisme a multiplié outre mesure les monuments de sa victoire : les croix les calvaires, et les cloches qui la chantent éternelle-

<sup>1.</sup> Calers, à Calore,

<sup>2.</sup> Les D'Ounous sont-lls les mêmes que les D'Honous du Lauragais, et les d'Honous que les Enfans de Nous des environs de Carcassonne?

ment. Le petit bourg de Gaillac est fer de ses disbuit (coches, dont les clameurs assourdissantes pourchasent incessamment dans les nuées, les doux esprits réveurs des Cathares, eunemis, on le sait, de ces bruyantes capsules de bronze, qu'îls appelaient élégamment les trompettes das prince de fair · Ramon de Pérelha apperqu'enfin, dans la brume du soir, le clocher aérien de Sain-Quirc, entouré de son cimetière planté de cyprès : c'est an pied de son monticule qu'est le Pas de las Ports, rendez-vous de Guilhabert de Castres.

## 1

LE PAS DE LAS PONTAS. — LES CHEVALIERS INAEX DE PAVALLE, BANCON SANCHE DE MANAT, PINNEE DE MAZERQULES. — LES CHATEAUX DE SAINT-TRARS, DE MANSAUBAC ET DE PALHERS.

Le Pas de las Portas a perdu son nom avee les poternes qui fermiseit Saint-Juire du côté du couchant. Le ruissean de Calers qui borde cette entrée du bourg, luis aubstitué une nouvelle appellation, de moité avec le sigue de la victoire romaine dont on a exorcisé ce sol hérétique. Il s'appelle aujourd'hui Le Grous de Baledal, la Croix du Potit

 Gaillac, à la Révolution, a du hériter des cloches de l'abbaye de Calers, ce qui explique l'existence, dans un si petit bourg, d'un si magnifique carillon.

Fossé. C'est, à la jonction de trois chemins, un carrefour triangulaire, d'environ vingt pas d'étendue, mais évidemment rétrégi, au centre duquel s'élève une croix rustique, sous un massif d'arbustes composé (igin 1853) d'un prunelier aux fruits verts. d'une aubépine défleurie, et d'un églantier en fleur. brodant de ses roses agrestes, ce dôme de verdure asile d'un rossignol. Invisible sous le feuillage, il soupirait langoureusement : on eut dit, selon une superstition pseudo-cathare, l'âme d'un troubadour. exilée pour ses folles chansons, dans la gorge de cet oiseau, et, pour avoir nié le divin mystère de la croix, expiant son erreur par de mélodieux sanglots, dans ce riant calvaire. Nous étions nousmême profondément ému à l'aspect de ce lieu désert, et au souvenir des grands proscrits du xin' siècle. C'est là que Ramon de Pérelha s'arrêta sur le soir : c'est là qu'à demi caché par l'ombre de la nuit et des bois, il attendit en silence, au milieu de ses écuyers descendus de leurs chevaux : tandis que l'un de ses compagnons peut-être, du haut du monticule du cimetière de Saint-Ouire, immobile, interrogeait dans le lointain, le cours de l'Ariége rapide, et les collines du Lauragais d'où venaient les prêtres albigeois.

Ils traversaient le fleuve, amoindri par la canicule, au-dessous d'un gross bourg muré dont le clocher effijé forme un gracieux paysage au confinent de l'Arrige et de l'Ers, nommé, de cette jonction des eaux, Tramesaigas (Inter ambas aques). C'est Cincte-Gabelle, assis au pied d'un monticule fortifié, comme l'exprisie encore son non romano-cantabre '. Son château, jadis hospitalier aux Amis de Dieu, puis sinistre par les souvenirs de Montfort, n'est plus aujourd'hui, qu'un calvaire surmonté d'un Christ gigantesque entouré de cyprès. L'escorte qui protégeait la marche nocturne du sacerdoce albigeois était conduite par trois chevaliers : Isarn de Faniaus, un fils de Bélissen, dépouillé de son domaine féodal par saint Dominique, Ramon Sanche de Rabat, issu du même tronc par les femmes, et converti au Consolateur après une blessure grave recue à la reprise du châtean d'Avesola sur les Français 2. Ce baron du haut Sabartez résidait souvent à Laurac dont il était seigneur conjointement avec ses cousins les chevaliers d'Aniort, issus comme lui par leur mère de la grande maison de Laurac-Montréal. Pierre de Mazerolles qui depuis la confiscation de son domaine de Mazairolas au profit du Maréchal, vivait en Lauragais, sur le domaine de sa femme. Ermengarde de Gajala-Selva : homme hardi, singulièrement hatailleur, implacable ennemi des moines et des monastères. Guilhabert de Castresvenait évidemment de Fanjans. son ancienne résidence épisconale. Isarn de Bélissen l'avait escorté sur Laurac, d'où Sanche de Rabat le conduisit à Gaia-la Selve où ils rallierent Pierre de Mazerolles. De Gaia les trois chevaliers avec leurs écuvers et leurs servants d'armes descendirent par Beloech et Calmont, longeant la rive

Gap. montague; Gabella, monticule; cincta, fortifiée.
 Avese, Avesol, Avesola, dans, le Chorcorb, entre Limous et Chalabre. Doat, déposition du comte Roger Bernard de Foix.

droite de l'Ers jusqu'à sa jonction avec l'Ariége i. C'est pour éviter la rencontre de Gui de Lévis et du sénéchal de Carcassonne qu'ils venaient, par un si long détour vers l'ouest, chercher les terres hosnitalières du comte de Foix. Ces barons faidits marchaient en ordre et en harnais de combat, protégeant. de leur lance et de leur amour, ces évêques courbés par l'âge et par les tribulations sur leurs haquenées pacifiques, dirigeant eux-même les montures indécises dans des chemins inconnus, leur tenant la bride ou l'étrier avec un respect filial et les escortant comme les Pères infortunés de la religion et de la patrie romane. Dès qu'ils arrivèrent, le vieux Guilhabert à leur tête, au Pas de las Portas, les chevaliers pyrénéens qui les attendaient, tombérent aux pieds de l'évêque de Toulouse. L'évêque leur donna sa hénédiction, selon l'usage, et leur apprit sans doute les cruautés de l'inquisition, dont le pape allait investir les Dominicains, pour que le redoutable tribunal dépendit uniquement de Rome, et recût exclusivement son impulsion du Vatican. Voilà pourquoi le patriarche albigeois, comme un berger fugitif dont la bête féroce dévaste les bercails, remontant une seconde fois, pour rassembler les débris de ses troupeaux, sur les montagues du Thahor.

Guilhabert était accompagné de Tento, Joan Cambidor, Bernard de la Motta, Vigoros de Bocona, Agulher, Marti, Polha, et d'une trentaine

 Ils suivaient le Chimin Norbonnais, c'est à dire la voie romaine qui le long de l'Ers, de l'Arrège, et de la Garonne conduisait de Narbonns à Toulouse. d'autres ministres de divers rangs. Ramon de Pérelha, après quelques instants de repos, prit la tête du cortége sacerdotal que lui remirent les seigneurs du Lauragais : mais soit déférence. soit crainte de quelques dangers, appréhension peut être d'une embuscade des moines de Calers. ou de Mancip de Gaillac, mal disposé pour les hérétiques, ces seigneurs, au lieu de se retirer, voulurent accompagner les évêques jusque sur les terres entièrement sûres du comte de Foix. Ils remontèrent, le long du bois, la rive droite du ruisseau de Calers, passèrent sous le mur de clôture du jardin du monastère, et tournèrent au sud de Gaillac. Arrivés là, au lieu de s'engager directement dans les collines d'où nacuère Ramon de Pérelha était. descendu, trajet probablement trop difficile à exécuter pendant la nuit, ils firent un détour vers l'onest, et suivirent le chemin montueux qui, entre deux haies de nerpruns rabougris, conduit encore de nos jours vers Saint-Ybars. Le souffle des Pyrénées, glacial même sous la canicule, joint à l'humidité des bois, saisit sur ces hautes crêtes le frêle Guilhabert débilité par l'àge et les austérités. Gelé sur son cheval, et frissonnant à l'air nocturne, le vieillard dut chercher un abri. Du plateau de Saint-Ybars, hérissé de tours, il descendit le versant occidental du coteau où sous le manoir féodal. le bourg est abruptement jeté. Citoyens de Toulouse, les seigneurs de Saint-Ybars furent vingt fois revêtus par le peuple de la robe rouge des consuls. Ces barons du Capitole curent à soutenir d'ardentes luttes civiques contre les évêques et les inquisiteurs. Ils étaient albigeois comme leurs vassaux. Toutelois Guilhabert ne vint pas s'abriter dans leurs murs; mais descendant jusqu'à la Lèxe, et traversant, audessous de Sainte-Suzanne, le torrent à demi desséché, le vieillard transi vint se réchauffer au chiàteau de Massabrac.

C'est uu châtelet gu'il faut distinguer d'un autre manoir de Massabrac, voisin de Lavelanet qui, donné aux moines par Montfort, recut le nom de Bénazit, et s'appelle aujourd'hui Benais. Ils annartenaient sans doute à deux branches d'une même race pyrénéenne, dévouées l'une et l'autre au catharisme. Le châtelain réveillé en sursaut au milieu de la nuit, requeillit nieusement le sacerdoce fugitif et les nobles faidits qui se réchaufférent et se reposèrent avec leurs chevaux dans son manoir fraternel. Ce manoir n'existe plus. la charrue a labouré le mamelon où s'élevait, au pied du coteau, son étroite et rustique encembe crénelée; il nous a été donné, après six cents ans, de voir, soulevée par le soc, la cendre noire du fover où se ranima Guilhabert de Castres. A l'aube Isaru de Faniaus, Ramon de Rabat et Pierre de Mazerolles prireut congé de l'évêque, et rentrèrent dans le Terrefort pour regagner, de lande en lande, le Lauragais.

Leseigneur de Massabrac se joint aux compagnous

 Doat, xxn, Interrogatoire de Ramon de Pérelha. Une tuilerie marque aujourd'hui le point où la route moderne coupe le vieux chemin suivi par Gullhabert. Le nom de Massabrac, qui semble arabe, est encore porté par un notaire.

de Ramon de Pérelha et le tortége continua leutement sa marche vers la moutagne dont l'arête rocaillenge échanere au sud-est l'horizon bruni de forêts. Il laisse à droite, sur la hauteur, le Castellar (le Carlat) des comtes de Foix et se dirige vers la gorge d'où la Lèze sort des rochers et des bois que domine, de sa berge abrupte, le gracieux donjou de Pal-hers. Ce manoir est, comme son nom l'indique, le Pal ou demeure fortifiée d'un chef ibérogothique , ancêtre des Villemur, dont le domaine comprend tout ce versant des collines et confine au territoire de Montagut, possession de Loup de Foix, Bernard-Amiel de Palhers était frère de Guilhem, seigneur de Marquefave, d'Arnaud de Villemur, seigneur de Saverdun, et de Marqueza de Lantar, belle-mère de Ramon de Pérelha. Il figure dans l'épopée nationale pour avoir combattu, à côté de Roger-Bernard de Foix, à la bataille de Baziéges et au dernier siège de Toulouse où il défendit la barbacane de las Crozas 2. Les évêques visitèrent sans doute en passant ce vaillant chefféodal, nu héros de la délivrance romane, un patron de l'église du Paraclet. Amiel vivait en baron pyrénéeu. en prince guerrier et pastoral, entouré de bercails et de haras. L'hiver, ses troupeaux de brebis, de génisses et de cavalles paissaient la bruyère et le

de Pamiers. Les Paure de Massabrac embrassèrent le protestantisme au xviº siècle. Mais ces Massabrac protestants descendent-ils des Massabrac Albigeois?

 Palum-heri, la maison du Mattre : la limite du tief au sommei des cotcaux, s'appelle encore le cap del Pal.
 Guil, de Tudella. penêt épineux dans les ravins profonds que domine son castel : l'été, ils remontaient vers les sources de l'Ariège, dont il vovait du haut de ses tours, les cimes neigeuses, sous un ciel de feu. Les Villemur avaient la passion des ours : les bergers, quand ils redescendaient en automne, devaient offrir à leurs maîtres des oursons sains et gaillards qu'ils élevaient comme des chiens dans les cours et les vestibules de leurs manoirs'. Insensiblement, et sous la discipline de l'inquisition, ils contractèrent les mœurs de ces féroces animaux. Au xviº siècle, Blaise de Villemur, émule de Blaise de Montluc, fut la panthère catholique du pays de Foix. Ges barons avaient transporté la chapelle du village au pied de leur donion pour que leurs vassaux vinssent v prier le Dieu de Montfort et de saint Dominique. Leur race s'éteignit dans celle de Maulezun, dont l'écusson décore de ses emblèmes héraldiques le portail de l'église et du château : le lion et le dragon, deux symboles du génie du mal, ont remplacé la colombe du Paraclet qui couva dans le manoir cathare les premières générations des Villemura. Mais l'Esprit a vaincu le lion et le dragon. etce nesont plus que les spectres de cuivre et de pierre d'un age barbare. Aujourd'hui, le pigeon roucoule dans les meurtrières des tours; le paon superbe erre autour des murailles avec son compagnon rustique, le coq des Gaules, dont la fierté plébéienne

M. Adolphe Garrigou.

Le châleau actuel est du xvi\* slècle, et son plus vieux souvenir c'est Henri IV.

ae s'incline pas d'un obeveu devant le obapevon d'émeruades et l'éventail étoils de saphirs de ce Maharajah débu de l'Inde. Le lévrier carcesant annonce Phospitalité du maorie baronnia à l'antiquaire démorate qu'attirent les grandes mémoires oubliées du chevaleresque Amiel et du vénérable Guillaquire déside de l'arce de l'arce de l'arce de l'arce de l'arce de l'arce salue avec respect l'élégant donjne délabré, qu'sisole mélanooliquement sur sa hauteur féodale, et qui semble, dans le deuil de son passé trajèus, es dérober derrière son boage granieux et functive se dérober derrière son boage granieux et functive

Le vieux châtelain de Palhers se joignit à son neveu le seigneur de Montségur : Ils s'engagêrent dans la gorge boisée de la Lèza dont ils remontérent la rive droite juaqu'à Montagut. Derant ce manoir, ils retrouvèrent la route parcourue la veille en sens inverse, et leur noble hote 
qu'il les attendait, le valeureux. Loup de Foix. 
C'est par honneur, car les chemins étaient sans 
danger désormais, que Loup et Amiel escortèrent 
les évêques alhigeois, jusqu'au passage de l'Artégue. 
A Saint-Jean-Gev-Verges, Ramon de Pérells troit 
d'autres amis, le seigneur de Malleo (Mauléon), 
ils d'Amiel de Palhers¹, et les chevaliers d'Arvigne 
et de Verguolas, qui ne devaient plus quitter les 
pieux voxagers iusqu'à Montségur.

Nous avons suivi pas à pas la marche du sacer-

Les Mauléon de l'Ariège seraiont donc une branche des Villemur? La femme d'Amiol devait-être, de son chef, dame de Maileo, près de Pamiers.

doce cathare, depuis le Lauragais, les paus des labours, à travers le Podaguez, le naus des monticules. de Sainte-Gabelle à Saint-Jean-des-Verges. jusqu'à l'Acarnaguez, le paus des montagnes, dont ils vont chercher, par les vallons solitaires de l'Herm, l'extrémité méridionale, sur la cime de Montségur. Nous avons marqué avec un amour filial, avec une religieuse fidélité, le chemin, le traiet, les hattes, les manoirs amis, les races hosnitalières, les gardes dévoués et courageux. Car ce voyage est une date solennelle de cette histoire; c'est une marche funèbre dont le terme est un tombeau. Ces pâles pèlerins vont tranquillement à la mort : ils montent au supplice; ils s'élèvent au martyre. Nul ne redescendra de Montségur que pour les bûchers de Toulouse ou les basses-fosses de Carcassoune : et ceux qui n'en redescendront pas, ne trouveront sur cette cime du Thabor qu'une lente agonie, un sépulcre ignoré, ou un holocauste éclatant et colossal. Voilà pourquoi l'historien se met nieusement à la suite de cette procession lucubre, et gravit en soupirant la voie douloureuse de ce calvaire pyrénéen. Ces hommes méritent ce religieux et funèbre hommage, lls sont non-seulement nos aïeux, mais des saints, des confesseurs, de grands citovens ; ces chevaliers, malgré leurs défauts, sont les défenseurs de la patrie ; ces prêtres. malgré leurs erreurs, sont les martyrs de l'Esprit. et leur vénérable patriarche, Guilhabert de Castres, est l'Oint du Paraclet.

v

GUILMANDET DE CASTAES, — ARRIVÉE A MONTOFGUR. — DEMAYOR DU CHA-TEAC A RANCE DE PUREAUX. — LE SACERDOCE CATHARE UNE SECONDE POR STABLI RUE LE TRABOR PTRUNCES.

Guilhabert, quatrième évêque cathare de Toulouse, chef de ce sacerdoce fugitif, était de l'antique maison des seigneurs de Castres dépossédés par le roi de France. Le monarque avait donné Castres. leur métropole, Roquecourbe, Burlats, leurs bourgs. leurs châteaux et leurs immenses domaines à Philippe de Montfort, fils de Gui, tué devant Varilles. dont ces proscrits apercevaient en passant les tours vengeresses sur la rive droite de l'Ariège. Cette vieille race albigeoise, amic des rois d'Aragon, dévouée aux vicomtes de Carcassonne, alliée à la maison vicomtale de Saissac et de Fenouillèdes 1, et maintenant dépouillée comme elle et faidite sur les cimes des Pyrénées, restait encore à la tête de l'ordre religioux. Pendant que Bernard de Castres, son chef. errait à la suite de l'orphelin de Carcassonne, dans les bercails de la frontière catalane, et que d'autres chevaliers de sa maison n'avaient d'autre abri que les forêts de la Montagne-Noire, l'église du Paraclet, dont ils étaient les gardiens farouches, avaient pour pacifiques et miséricordieux pasteurs, Guilhabert son grand évêque, Isarn son frère. diacre.

1. Biograph, du troubadour Ramon de Miraval.

et leurs sœurs Orbria et N., diaconesses, Le catharisme en quelque sorte portait leur nom, tant il avait ieté des racines profondes dans leur cour, dans leur cité et dans le sol albigeois : c'était comme un domaine religieux qui les consolait de la perte de leur domaine territorial : et Guilhabert était par son age, par son œuvre et par son autorité, le patriarche de la Consolation d'Aquitaine. Son anostolat, qui s'ouvre historiquement avec le siècle, s'était illustré par trois œuvres éclatantes : la conversion d'Esclarmonde et des princes de la maison de Foix, qui assurait à la cause des Pars ses plus héroïques défenseurs : la fondation de Montségur, dont le rocher fut l'écueil de la croisade et le pivot de la résistance et de la victoire romane : enfin. la formation du caron de Castelbon où sa bénédiction einnenta la conjuration des princes exilés à la tôte desquels il redescendit des Pyrénées par le port de Salao. rentra dans Toulouse à côté de Ramon VI, et tint jusqu'au bout la campagne avec les barons. se melant, pontife pacifique, au choc des lances et au tumulte des batailles. Ce grand vieillard soutenant par sa présence, enflammant par sa parole l'enthousiasme du patriotisme pyrénéen contribua puissamment au trépas de Simon, à la défaite d'Amauri , à l'expulsion des hordes du nord. Guilhabert fut le héros sacerdotal, et comme l'ange du Paraclet, dans cette miraculeuse délivrance du Midi qui de nouveau succomba, hélas. écrasé dans sa victoire par le roi de France. Et maintenant, après la plus magnanime lutte et la plus infortunée. l'évêque septuagénaire ramenait une

dernière fois le sacerdoce cathare à Montségur, sa forteresse, son sanctuaire et son sépulcre.

Ces grands proscrits marchèrent tout le jour au pas de leurs chevaux. De Saint-Jean-des-Verges où ils avaient repassé l'Ariége, laissant Varilles sur leur gauche, et à une lieue sur leur droite Foix. dont un repli de montagne dérobait le donion aux trois tours, ils continuèrent leur route toujours au levant. Par les vallées profondes et les sentiers infréquentés de Lherm, de Levchert et de Rocafissada, ils arrivèrent sur le soir à Nalzen, que le comte de Toulouse venait de donner au comte de Foix. Ils évitèrent Pérelha, Lavelanct et Montferrier. occupés par les hommes d'armes de Gui II de Levis. Entre ces deux derniers bourge, ils passèrent le gué tumultueux de Lectorier, où depuis, pour fermer cette issue, on construisit Villeneuve d'Olmés, maintenant noire et vieille de six cents ans. lls gravirent la rampe septentrionale de Serralongue, dont la bêche entame aujourd'hui la base, mais qui naguère encore n'était qu'une laude inculte, inviolée, et qu'ombrageaient au moven age de grands hêtres et de vieux bouleaux. La lune se leva pour Adairer sons les bois leur ascension vers Montségur. C'est par ces mômes chemins, que vingttrois ans auparavant, Ramon de Pérelha conduisait le sacerdoce alhigeois réuni à Lavelanet. Quelle différence entre cette première et cette seconde migration l Alors la patrie romane était vivante et tout entière encore avec ses princes, ses maisons chevaleresques, ses villes républicaines, ses libertés communales, ses cours d'amour, sa brillante civilisation, et ses poètes qui en étaient les organes mélodieux. Aujourd'hui, vingt ans de guerre et de massacres ont dévasté le Midi. La croisade, pareille à une trombe, l'a bouleversé. Un million d'hommes a péri : ses comtes ne sont plus : ses villes sont démantelées; ses bourgs réduits en cendres; ses châteaux occupés par des croisés; ses peuples sont détruits ou fugitifs à l'étranger ou errants dans les foréts; ses troubadours pleurent éperdus sur les ruines de la patrie, comme des oiseaux gémissent désolés sur des décombres accumulés par l'ouragan. La France, solidement assise sur le rocher de Carcassonne, tient sa forte lance sur le cœur de Toulouse abattue, épuisée de sang, blessée à mort. Le roi capétien déchalne contre elle deux monstres : la féodalité normande qui l'asservit, moribonde ; et l'inquisition romaine qui torture son agonie et qui dévorera son cadavre. Et l'Église du Consolateur. âme de cette nationalité romane, remonte une dernière fois sur Montségur son calvaire, pour expirer sur la oroix ou, comme son Christ idéal, s'évaporer dans la nuée.

Guilhabert de Castres, de la cime de Serralongue, aperque fain Montégur. La fortoresse alliqueois enparaissait au fond d'une gorge comme sur un écuel foudroyé <sup>1</sup>. On et du f., dans la vapeur, un gigantes que catafalque, dont la crénelure dentelait l'azur du ciel. Au-dessus de su plate-forme, la lune flottati mmbólie comme une lampe funéraire. L'astre noc-

Mos Nap. Peyrat, A travers le Moyen-Ags. Les roines de Montségur.

turne prétait à ses murailles, à l'Abès qui en est le fossé colossal, au val profond et triangulaire de Montségur, aux croupes plombées du Montferrier, au pic de Bidorte qui découpe vers le sud son cône aigu, à la forêt de Bélestar qui fuit vers l'orient en vagues de roche grisatre, hérissées des flèches lugubres des sapins, au cours de l'Ers qui descend des gouffres fatidiques, à tout ce navsage alpestre, baigné des brouillards du Gave ou des dernières neiges qui fument sur les cimes. un aspect vague, vaporeux, incorporel, et complétement en harmouie avec la cosmogonie cathare qui n'accordait au monde qu'une existence absolument fantastique. Et lorsque arrivée au pied de la montagne du château, la cavalcade s'allongea pour monter à la file la rampe raide, scabreuse. halctante, on eat dit, aux silhouettes mobiles des cavaliers et des palefrois, une procession de fantômes, gravissant en spirale vers le ciel. Les chevanx pyrénéens, doués de l'agilité des isards, s'arrêtèrent devant la barbacane septentrionale. Ramon de Pérelha mit pied à terre et fit descendre Guilhabert. Le vieil évêque fugitif dans la plaine se trouva, sur cette cime, le patriarche et le pontife d'un camp de proscrits, Il y rencontra Béranger de Lavelanet. Arnaud de Mairavilla près de Belpech, Ramon de Rocavilla, près de Laurac, le vieux Jordan de Lantar, beau-père de Ramon de Pérelha, Arnaud-Othon de Castelverdun, et plusieurs des douze rameaux de la maison de Bélissen ; enfin un grand nombre de chevaliers dépossédés du Razez, du Carcassez, de l'Albigeois et du Toulousain. Parmi ces derniers, on remarquait Pardo (le léopard), châtelain de Fanjaus, et ses compagnons, Astnar, fils d'Arnaud. Pierre-Roger Picarel et Auger de Montolieu, mandataires du comte de Toulouse. Ils venaient des mêmes cantons que les Amis de Dieu : ils avaient traversé la chaînede Malanevra et remonté l'Ers vers Bélestar, suivant directement la corde de l'arc profond et sinueux décrit par les évêques qu'ils avaient devancés à Montségur. Ces faidits des bois qui refusaient de se courber devant le roi de France et le pape de Rome, tombèrent à genoux devant le vieillard proscrit, qui personnifiait en lui l'indépendance religieuse et nationale du Midi, « Mon père, dirent-ils en se prosternant, bénissez nous! » -« Que le Seigneur vous bénisse, répondit le vieux pontife, et se relevant, ils se réunirent mêlés aux évêques et aux diacres, dans la salle capitulaire du chàteau.

Guilhabert ne s'était ouvert qu'à demi au Pas-dia-B-Portas. A Montségur il s'expliqua complètement devant les chevaliers. Nous n'avons pas son discours : mais nous en asvons le sujet. et les circonstances nous en donnent les développements. « La paix soit avec vous, frères et seigneurs, reprit le patriarche. Nous venons la chercher aussi sur les montagues d'Olmès. Nous fuyons devant le glaive et la mort, mais pour nous préparer au combat et reparattre sur le champ du martyre. Nous venons reconstituer sur cette eime notre hiérarchie à demi détruite. Bien plus, il convent de reporter sur la roche de Montségur le siége de l'Égiles du Parachet. Les circonstances l'écugent. Depuis le traité et. Les circonstances l'écugent. Depuis le traité

de Paris, expulsé de Toulouse, j'erre de ville en ville, de château en château, de caverne en caverne. Mais les villes sont démantelées, les châteaux assiégés, les cavernes fouillées. Nous n'avons presque plus d'asile sous le ciel. Nous sommes partout traqués par les archers des sénéchaux et les sicaires des évêques. Aussi que de martyrs ont péri sur les bûchers! L'inquisition redouble de fureur. Elle est trop lente encore au gré du pape. Grégoire IX (le bruit s'en est répandul va l'enlever aux évéques et la confier aux dominicains. L'horrible tribunal sera tout entier dans les mains de Rome. Comme vos épées ont, vaincu Montfort, notre parole a vaincu Dominique, Ses prêcheurs ne seront plus que des juges, leurs chaires que des tribunaux et des échafauds, leurs sermons que des arrêts de proscription, de spoliation et de mort. A la croisade des épées va succéder la croisade des tortures. C'est ici la patience des saints! Voici le dernier combat. l'agonie suprême on la suprême victoire de la nation romane. Dans cette lutte, il convient de serrer ses reins, de concentrer l'organisation ecclésiastique, de donner un siège fixe au sacerdoce cathare, de l'isoler en quelque sorte au-dessus des nuées et de la foudre, pour que son chef puisse diriger l'apostolat dans la tempête, distribuer les consolations sur le champ du martyre, et en recueillir les débris sanglants sur cette cime inaccessible. dans lo voisinage du ciel. C'est dans cette pensée. et dans la prévision de la croisade, que fut construit Montségur. Montségur fut pendant vingt ans de guerre l'arche du salut. L'arche qui portait l'Église

de Dien flotta, pendant vingt ans, sur le déluge de sang, et é est de cette cime que s'élança l'aigle Johannite qui saisit la croisude dans ses sorres, et la colombe de l'Esprit, qui portaut dans son bec le rameau d'olivier. Montségur sauvera une seconde fois l'indépendance romane et l'église du Parcelet. En conséquence, noble fin Ramon de Pérelha, je vous requiers, au nom du Christ, au nom des s'étques mes collègues els présents, au nom des évêques mes collègues els présents, au nom des saints, des confesseurs, et d'un peuple fugitif, de recevoir derechéf le sacréouce considerer dans les muralles de Montségur, afin que estte Roche soit à jamais prêuge, in freque est Roche soit à jamais le refuge, la fortreses, le tabernacle du Christ et de la patrie, ou, si telle est la volonté du Seigneur, note sépulere immortel !»

Ainsi parla sans donte Guilhabert de Castres. avec l'autorité de l'âge, du génie et du martyre, et les évêques et les diacres unirent leurs supplications aux accents paternellement impérieux du patriarche. Guilliabert ne demandait rien de nouveau, rien d'imprévu ; il ne réclamait que la confirmation définitive de ce qui existait depuis un quart de siècle; il n'invoquait que la sanction irrévocable de la destination primitive de Montségur. Et pourtant Ramon de Pérelha parut surpris : il hésita comme devant la ruine et la mort; il vit se dresser devant lui le fantôme de son martyre, et il se troubla; il frissonna en sentant passer sur sa peau l'ombre des oubliettes de Carcassonne, et la flamme des bûchers de Toulouse. Dans ce combat de la nature, il objecta sans doute, qu'il ne pouvait accorder Montségur, sans l'autorisation des comtes

de Foix et de Toulouse, ses suzerains. Mais Othon-Arnaud de Castel-Verdun, s'enéchal de Rogale.

Bernard, Parde et Auger de Montolieu, bayles de Barnon VII, set trouvèrent là comme les représentants des deux comtes. Il était évident que Guilhabet r'était iendeu d'avance avec les deux prinches de la comme de la com

Enfin, après des entretiens prolongés dans la unit, Ramon de Pérelha consentit : il céda au commandement paternel de ce grand vieillard; mais il fallut, pour vaincre le dievalier, l'approbation de ses suzerains, les prières des évques, les supplications de ce peuple de proscrits, au milieu duquel se réfugiait le sacerdoec cathare, et surtout la volonté d'Esclarmonde, la papesse de l'Albigisme, alors cotogénaire, et retrée dans quelque grote, ou peut-être morte, et recueillie dans son tombeau de pierre, mais toujours vivante par son héroïque souvenir, et dont la grande et solennelle figure régnait encore souversimement sur les cimes du Thabor.

Gette nuit fut pour Ramon de Pérelha, comme une nuit de Gethsemani. Il vainquit enfin la chair, surmonta la nature, domina son agonie anticipée; il accepta coursgeusement ce devoir suprême, et dans son ocur accomplit magnanimement ce sublime sacrifice. Du grand naufrage du Niidi, il n'avait sauré que Montségur. Il obargea sur ce débris de son vaisseau, les reliques de son pays et débris de son vaisseau, les reliques de son pays et

Dont, xxx, Interrogatoire de R. de Pérelha.

de sa foi. Il mit les restes de sa fortune, de sa famille et de sa vie, sous la protection de ces reliques qui attiraient la foudre, et victime résignée, il s'abandonna à l'ablme et aux tempêtes. Que lui importait maintenant de survivre à sa race et à son Dieu!

Les pieux pèlerins donnèrent à leurs hôtes la bénédiction du soir; puis, avides de repos, se retirèrent dans leurs cellules nocturnes, et de tout ce mouvement confus d'hommes et de chevan, n'entendit plus que le pas régulier de la vedetu qui, sur la plate-forme du donjon, gardait la Rotche sainte, où le soordoos cathare était reoueilli comme dans un lloi dérien.

# VΙ

LES CATAMES S'ÉTABLISSETY DA LA MOVILAGE, ET ROCTENTA EFER CAMBASE ET LANG ROCTERA. PARÉCATION DE GENLARANT EL CALCILLANTE SE CONSOL CONSÉCULATOR EN UTALION AU PARACIT. PARTE EVERE EL CAPETALES ET LES ÉTÉCULES. PROPULAGE DE RAMOS DE RÉMAIN AUT. CONTES DE TOTILONS ET ME POIT. PARÉMINISTE MUSIC SECULATION.

Le matin, assurés du refuge de Montségur, les évêques sortient sur le versant méridional de la montagne sainte. Ils retrouvèrent leurs cabanes abandonnées, leurs grottes depuis quinze aus désertes. Ils étabirent sous leurs toits de feuillage, dans leurs celtules de rocher, et dans la tranquilité de ces asiles sauvages abrités sous les chênes de la forêt. Cett là qu'ils avaient bravé les úreurs de la croi-

sade; c'est là qu'il espèrent encore vaincre les rages de l'inquisition; c'est de là, que la paix, la liberté, la consolation, objet de leurs prières, descendront de nouveau sur le Midi.

Cependant le bruit s'était répandu que Guilhabert de Castres était arrivé nendant la nuit, et ou'il avait. ramené une seconde fois et pour toujours les Amis de Dieu sur le Thabor. Une joie aussi vive qu'inespérée remplit le cœur des exilés de Montségur. On sait la tendre et religieuse vénération ou'ils rendaient aux ministres du Paraelet. Du vitlage, assis au bord de l'Ers, des grottes voisines, des forêts environnantes, les chevaliers, les solitaires, les diaconesses, les pâtres, vieillards débilités par l'âve, par l'austérité et le malheur, montérent en foule, les brusques zigzags de la rampe abrupte et vertigineuse du donjon. Guilhabert devait procher, et consacrer derechef, par un service solennel, la montagne de la Consolation. Il n'y avait point de temple à Montségur. Un temple est le symbole du monde. Le Paraelet, hostile au monde, ne peut avoir de sanctuaire matériel. Le cœur de l'homme est le seul tabernacle de l'Esprit. Les faidits avaient · pourtant un oratoire habituel, un vaste bereail rustique . mais il était en bas dans le hameau. L'assemblée cette fois se tint sur la Roche, dans le château même, car l'objet de la solemnté était la consécration d'un véritable pacte politique et religieux. Ramon de Pérelha, Corba sa femme. Jordan. son fils, Philippa, Esclarmonde, Alpaïs et Braida.

1. Dont ibid : Domus decutata ad faciendum sermonem.

ses filles: le vénérable Jordan de Lantar, son beanpère, sa femme Marquesia de Lantar, diaconesse, et leurs quatre fils, des saints et des héros: les hayles des comtes de Toulouse, et de Foix: la vieille vicomtesse Esclarmonde de Foix, fondatrice de Montségur, probablement encore vivante, et son acolyte. l'archidiaconesse Ermengarde du Telle : des chevaliers des maisons d'Arviena, d'Astuava, de Villemur, de Roqueville, de Maireville, de Belissen, de Babat, de Lordat, d'Alion, de Castelverdun, des servants d'armes, des serviteurs du châtelain, des bergers et des bûcherons, formèrent l'auditoire. La grande salle capitulaire servit d'église : elle s'églairait par les lucarnes de la voûte légèrement ogivale, par la noterne de l'Est, et par le nortail de la barbacane de l'ouest, long corridor créuelé, percé de profondes archères, et terminé par une tour en demi-lune, qui formait comme le portique guerrier de cet oratoire féodal. Les croyants, c'est-àdire les laïques, s'installèrent vers l'occident contre le donion dont les gardes assistèrent au culte, dans l'embrasure des meurtrières intérieures. Guilhabert de Castres, les évêques, les diacres, les parfaits prirent place, selon leur rang hiérarchique, du côté de l'orient. La balustrade supérieure de l'escalier dont l'étroite et tortuense vis descend au souterrain séparait une estrade élevée où dans l'angle oriental, se dressait un pupitre revêtu d'une tunique de lin pur, et sur ce pupitre l'Évangile, les Épîtres et l'Apocalypse de saint Jean, qui formaient la Bible du Paraclet.

Guilhabert ouvrit le culte en invoquant le Père,

le Fils et le Saint-Esprit, Puis, déroulant le volume divin, il lut un passage adapté sans doute à la solennité. Après cette lecture, il développa le texte sacré : la prédication albigeoise n'était point un discours oratoire à la manière des Grecs et des Latins: c'était une simple paraphrase de l'Écriture interprétée dans un sens toujours spirituel. L'évêque se tut, et les assistants se mélant au culte, comme dans l'église primitive, se levèrent, et s'inclinant trois fois profondément, murmurèrent à trois reprises: « Père, bénissez-nous! La troisième fois, ils ajoutèrent : Priez Dieu pour nous, pécheurs! Priez-le qu'il fasse de nous de hons chrétiens | Priez-le qu'il nous accorde une bonne fin! » Le vieux patriarche, les évêques, les diacres et les parfaits étendant la main sur la foule prosternée et silencieuse, répondirent à chaque appel : « Que le Seigneur vous bénisse! Et la dernière fois: Dieu veuille faire de vous de bons chrétiens, et vous accorder une bonne finle Puis toute l'assemblée récita à haute voix l'oraison dominicale en langue vulgaire, d'après le texte gree (Math. vi, 9), mais au lieu de notre pain quotidien. disant, dans le sens mystique et cathare, notre pain super-substantiel, l'aliment de l'âme, la parole qui sort de la bouche de Dieu. Après l'amen, le ministre reprit : « Adorons le Père, le Fils et le Saint-Esprit! - Que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec nous tous, répondit l'auditoire. Ensuite, l'un des auditeurs, Ramon de Pérelha peut être, continuant, confessa, selon l'usage, et hautement, les péchés du peuple. Et Guilhabert, les évêques, les diacres et les parfaits, élevant la voix : que le Seigneur veuille vous pardonner vos péchés! On remarquera que la confession était publique et collective, et que l'absolution était donnée, non pas au nom du prêtre, mais au nom de Dieu, contrairement aux usages de l'Église romaine!. Enfin le patriarche bénit une dernière fois l'assemblée. et donna le baiser de paix aux évêques qui le rendirent aux diacres et aux parfaits, et ceuxci à la multitude des crovants ; aux hommes seulement, et en l'appliquant en travers sur la banche, par un sentiment de chasteté. Pendant ce temps. l'archidiaconesse transmettait le baiser aux femmes qui l'échangeaient entre elles de la même manière, et ce signe de l'amour pur scellait et clôturait la cérémonie : la charité complétait l'adoration.

Tel était l'office ordinaire : le culte cathare, plus populaire que searediola, rappelle par son antique simplicité, l'église primitive, et tout au moins remote au 11 s'étée. Teujours est-il autérieur à l'adoption de la musique, qui n'y figure que par uue mélopée ou récitaion mélodique naturelle à la langue romane. Ches singuiliere, cette église orientale et grostique réjette la musique importée dans le christianisme par le gonsticisme oriental. L'église de l'Esprit repousse le plus incorporel et le plus aérien des arts<sup>2</sup>. Toutéeis elle ne bannit le bus aérien des arts<sup>2</sup>. Toutéeis elle ne bannit le

Je l'absous d'office de tous ses péchès, Absolution d'Absilard par Pierre le Vénérable, abbe de Cluny, epist 21.
 Voir, sur l'introduction de la musique dans l'eglise de Milan. Saint Augustin, Confessions, 1x, 7, x. 33.

chant que du temple; car, selon le précepte de saint Paul, les Abligois se réjouissaient dans leurs maisons par des hymnes, et régayaient même dans leurs travaux par des chansons et des ballades. Le cattare était instinctivement poête et musicien, et l'apparation de sa dobtrine est essentialiement liée au mouvement musical et poétique du Midi. Au surplus, dans cette solennité, quel concert d'orgues et de harpes et de galé le cantique formé par le dialogue du vieil évêque, avec les prières des diacres, et sanglots des femmes, les sourds muraures des guerriers et jusqu'au retentissement belliqueux des armures, vouant à l'Évanglie proserrit et à la patrie expirante cette cime de la terre voisine du niei?

Cette cérémonie ne fut, avons-nous dit, qu'une seconde consécration de Montségur au Paraclet. Guillabert prit sans doute pour texte un passage analogue à la solennité, peut-être celui-ci qui contenait tant de consolations et d'espérances, et tiré de l'Apocalypse, l'épopée prophétique des derniers temps : - Et moi Jean, je vis la sainte cité, la nouvelle Jérusalem qui descendait du ciel d'auprès de Dieu, ornée comme une épouse qui s'est parée pour son époux. Et j'entendis une grande voix qui venait du ciel et qui disait : Voici le tabernacie de Dieu avec les hommes, et il v habitera avec eux: ils seront son peuple, et Dieu sera lui-même leur Dieu. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus ; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni travail, car ce qui était auparavant sera passé. Et celui qui était assis sur le trône dit : Voici, je vais faire toutes choses nouvelles : Puis, il me dit : écris-le, car ces paroles sont véritables et certaines (Ap. xxi).

Ainsi, pour ce grand vieillard, tout pareil à celui de Pathmos, cette cime sauvage de Montségur était. la cité mystique ou plutôt la haute montague d'où l'œil ravi découvrait la Sion céleste, construite d'or et de cristal, dont la muraille était de jaspe, et les portes de perle. Montségur est l'image de cette cité de l'Esprit. Dieu en est le soleil, et le Christ en est la lune. Leur gloire l'éclaire ; il n'v a point de nuit; il n'y entrera rien de souillé, ni personne qui s'abandonne à l'abomination et au mensonge : mais ceux-là seuls qui sont écrits au Livre de l'Agneau. Dieu essuiera toute larme de leurs veux. La mort règne partout : la violence et le crime se disputent la terre. Les saints périssent chaque jour. Guillabert rappela les derniers martyrs, depuis ce magnanime Pagan de la Bessède jusqu'aux diaconesses du Lauragais, la noble Bérengère de Gavarret, et sa compagne, Aicelina de Hauterive, dont les bûchers s'allument déià. Il parla sans doute des exilés d'Aragon, de l'héroique orphelin de Carcassonne et de ses compagnons revenus de la conquête des Baléares et qui roulaient, comme un nuage orageux, derrière les Pyrénées. Il put montrer, comme une ligne obscure, à l'horizon de l'est, la Montagne-Noire, le camp des Ramondens, sur les terres de Dieu, et derrière ce sombre rideau, reculé vers le nord, le donjon de Penne, et le camp des faidits du Rouergue et du Quercy, Mais Montségur est la cime sainte, le siège du sacerdoce, le trône de l'Esprit. Les nations

tourneront leurs regards vers sa lumière, et les rois y apporteront ce qu'ils ont de plus précieux. Les rois y viendront, les rois d'Aragon et d'Angleterre, les comtes de Toulouse et de Foix, et le rai du pie de Nore, et les barons de Penne, et tous les princes de la race romane. Quelques-uns sont déjà venus, et les voilà tous rangés autour du Livre saint. Noble Ramon de Perella, promettez-vous de donner une seconde fois votre Roche de Montségur, pour être l'asile de l'Église du Paraclet? - Je le promets, répondit le fils de Cometa, étendant la main sur l'Évangile l - Et vous, reprit le Patriarche, enfants de Bélissen, barons du Sabartez, du Lauragais et de la Cerdagne, défenseurs et libérateurs de la terre romane. promettez-vous de défendre cette Roche de Montségur, dernier asile du l'Esprit-Saint et de la liberté sur la terre? - Nous le promettons, s'écrièrent les chevaliers déployant en cercle sur la Bible leurs mains gantelées et leurs épées frémissantes. - Le Seigneur recoit vos promesses! Et nous, ses ministres, évêques du Consolateur, nous vous assurons en son nom une bonne fin. la délivrance pour vos peuples, et nour vos âmes la vie éternelle. Et les diacres, les évêques, les yeux élevés au oiel, et les mains abaissées vers le Livre sacré, murmurérent d'une voix grave, affirmant l'éternité de l'Esprit : « Au commencement était la Parole : elle était en Dieu: et elle était Dieu. » Des acclamations éclatèrent, môlées au bruit d'airain des glaives et des haches d'armes, et les vents les roulèrent, comme le cri de guerre de la patrie renaissant du tombeau. sur les collines et les montagnes, dans les sapins de la forêt de Bélestar, et jusque vers les gouffres fatidiques du Thabor.

C'est ainsi que nous aimons à nous représenter cette cérémonie religieuse et patriotique qui formait un seul corps de ces évêques et de ces barons. Elle se termina par le rite féodal qui donnait à ce corns une tête. Ramon de Perelle fit serment entre les mains d'Othon-Arnaud de Castel-Verdun, sénéchal du comte de Foix. Cet hommage était suffisant : le comte Ramon VII venait de céder à Roger-Bernard ses droits particuliers sur Pereille et Montségur. Mais, par un excès de courtoisie et de fidélité chevaleresque, le seigneur de Montségur fit encore acte de vasselage entre les mains de Pardo et d'Auger de Montolive, bayles du comte de Toulouse. Par là, ce prince deviat le chef, qui réunissait en un seul faisceau les trois camps insurgés, celui du Thabor, celui de Penne et celui de la Montagne-Noire, Après ce double hommage lige, les bayles, à leur tour, tombèrent aux pieds de Guillabert de Castres, et sa bénédiction scella l'alliance du catharisme avec l'insurrection romane et le comte de Toulouse. Montségur était une seconde fois le sanctuaire et le capitole pyrénéen (,

Nous disions naguères: « Nous monterons sur la cime de Montségur. Nous dresserons le tribunal de l'histoire sur ce rocher désert. Nous réviserons ce procès tragique d'un peuple inconsolé. Nous dirons aux bourreaux : N'approchez pas 1 Mais vous, cieux

Montségur, comme beaucoup d'autres châteaux, était appelé le Capdueth, le capitole.

et terre, parlez! Ruines, sépulores, ossements, élevez la voix | Faites entendre votre gémissement . » - Montségur, la montague de la délivrance, la roche du sacrifice, sera donc la pierre du jugement. L'beure est solennelle et triste. Le Christ se voile; l'Évangile se dérobe sous un nuage; toutes les églises défaillent et sombrent lentement dans la nuit. On dirait une Josaphat des religions, une plaine des tombeaux, joncbée de dogmes vides et de symboles dessécbés (Ezéch, xxxvII). Certainement c'est une nuit divine où s'opérera une renaissance du monde, une transfiguration du Verbe éternel. Le monde cependant est saisi de ces angoisses que ressent le ver qui va subir sa transformation mystérieuse. Prions en attendant le jour lointain; et dans ce vague crépuscule du soir, évoquons, parmi les rêves consolateurs, la douce figure de la noble et sainte église du Paraclet. Elle n'est point morte; elle a fléchi sous sa croix; elle a dormi six cents ans dans son tombeau. Le sépulcre de feu où fut jetée cette fiancée du Christ s'est changé en une couche de lis et de parfum. L'Époux lui dit : Jeune fille, lève-toi ! La voilà debout dans son suaire virginal. Sulamite plaintive, elle vient de la Grèce et de l'Orient, du désert et du martyre. Elle s'avance, comme l'aurore, avec son cortége d'humbles pontifes, de pieux chevaliers, de troubadours mélodieux. Elle se nomme : Pureté et Consolation. Elle a l'ineffable jeunesse de l'amour,

Nap. Peyrat : Les Réformateurs de la France et de l'Italie au x<sub>11</sub>° siècle.

### LES ALBIGEOIS ET L'INQUISITION

et l'immortelle adolessence de l'Apôtre bien-aimé. Avec son Maltre, elle a reposé sur le cœur du Christ. Sur la cime de Montségur, la montagne du jugement, faisons dono comparaltre l'Église romaine de saint Pierre, l'Église hellônique de saint Paul, l'Église orientale de saint Jean, la vierge inspirée de Pathmos.

FIR DU TOME PREMIER

# DOCUMENTS HISTORIOUES

1

LA MORT DU LOUP OU DE SIMON DE MONTFORT

Montfort
Es mort!
Es mort!
Es mort!
Viva Tolosa
Giotat gloriosa
Et poderosa |
Tornan lo paratgs et l'onor!
Montfort
Es mort!
Es mort!
Es mort!

ĮΙ

GRI DE GUERRE

Comt Ramon, duc de Narbona, Marques de Provensa, Vostra valor es tan bona

#### DOCEMENTS CONTEMPORAINS

Que tot lo mond gensa. Car de la mar de Bayona Entro à Valensa Avra gent falsa et felona Lai et viltenensa. Mas vos tenetz tan vil lor, Que los Francès bevedor Plus que pardics à l'austor No vos fan temensa.

408

PIERRE CARDINAL.

111

ESPOIR DE SECOURS

Ric socors aurem En Deu n'ai flansa; Don gazagnarem; Sobre ceis de Fransa; D'ost que Deu non tem Pran Deu tost venjansa; Segur estem, senhor Et ferm de ric socors!

Tal cuja venir Ab falsa crozada Que n'aur'a fugir Sen fog d'albergada, Car ab ben ferir Venc hom leu mainada. Sogur estem, senhors Et ferm de ric accors!

TOMINDAS

#### . . . .

#### PRIÈRE POUR LE COMTE

Donc preg Jeshu-Christ que poder L'y dona, et quel garda, s'il play, Quels cierga no l'poscon dam tener Ab fala presics tots ples d'esgley,

A la Gleysa falh son saber Car vol los Frances metre lay Ou non an a drech per nul dever, Et giton cristias a glay.

GUILH. ANELER.

#### v

TENSON OU DIALOGGE POÉTIQUE ET CHEVALERESQUE ENTRE GUI DE CAVALLION ET BAMON VII. CONTE BE TOULOUSE

#### Gui

Senher coms, saber volria
Qual tearints per melhor
Si l'apostol vos rendia
Yostra terra per amor
O si per cevalaria
La conquerrois ad honor
Suffertan fred et calor?
Qu'en sat ben lo qual volria
S'era hom de tan gran valor
Quel mattrach torne en legor.

### Ramon.

Per Deu, Gui, mais amaria Conquerer prets et valor Que nutta autra manentia Qué m'iornes à desonor. Non o die contra etergia Ne men o die per paor; Qu'ou non vol castel nt tor Se eu no ta m' conquerria: Et met onrat valedor Saben qual gazzanh es lor.

#### VI

#### PRINTEMPS DE GUERRE

Anomais tan gen no vi ventr pascor Qu'el ve garnits de solas et de chan, Et ve garnits de guerra et de mazan, Et ve garnits d'sunay et de paor, Et ve garnits d'sunay et de paor, Et ve garnits d'una gran manentia. Que tal so pro cosselhar et dormit Ou'ara vay gent bras lovat accuillir.

Bst m'es quan vey qui broyer et pastor Van si maretts qu'el no sap vas o s'an; El bet quand vey queb ric baro mettran So don eran avar et guillador. Qu'ara dars tal que cen non avia, Etmontaru pagés qu'auuit solia; Que graa guerra, quant bom no i pot gaudir Pai mal esonto vas los sieva affranquir. Ab utilla gen no trob om ten d'amor Ni tan de fé, segon lo mieu semblau, Com al loa sieus, que ja no faillitan En utilla re, sol qu'om no falla lor. Mas a senhor quels sieus forsa et gualle No pol hom fé portur ne senhorla; Mas ab los sieus, qui los sap gen ballir Pot hom lo siou gardar et conquerir.

El mond non a thésora ni gran ricor Que si aunis, sapchats quieu prets un gnan, Quatian tost mor, mas non o saboh tan Avols com hos; et vida ses valor Prets mens que mort; et prets mais tota via Honor et prets qu'aunida moentia Car sel es foi que se fa exearnir El sel avis que se fa gen grazir.

Al pros comt de Tolosa mon senhor, Preg quel membre qui l' valg ni qui Ytem dan ; Et que valba a cois que valgut Yan, Et aina rie per lui bon servidor. Qu'el savia dits ; que cel qui be volris Esser amais, ames be ses bausia, Car qui bo vol baissar et frevolher Soe ennemis, bos amice dou causir.

BERNARD ARNAUD DE MONTGUC.

VII

DÉSIR DE LA PAIX

Foilha ni fior ni caud temps ni frodura No m'fa cantar ni m'merma mon talen Mais alor cant quant aug dir à la gen Que bens ly deu venir qul ben s'agura, Dieus I Tola hona aventura De patz de l'dues comte et Marquee Et patz de clergs at de Francea I

Patz silot s'es bona et forma et esqura; Patz d'amlatat qu'a tot estion gen, Patz qu'a faita près home lealmen Patz que pose om ben amar ses rancura. Bona patz mi plats quant dura Et patz forsada no m'plats ges D'avolz patz ven mais mals que bes.

En cort de rey deu hom trobar drechura Et en gleysa merce st causimen Et franc perdo de mortal faillimen, Segon lo dits de la canta escritura. Et rey deu gardar mesura Car qui no l'garda rey potita es Loc fora qua dam l'en vengues.

Roy den amar et onrar sa natura, Et al meiltor deu far meiltoramen, De mais d'onor et de mais d'onramen, Et deu gardar «à cort de desmeaura. Et rey sa de bon prelz eura Deu creire als valens, als cortee, Als plus onrats et miels appree.

BERNARD DE LA BARDA (BARTHA.)



### TABLE

LIVRE PREMIER
RAMON VII. COMTE DE TOULOUSE

	106
le carcuell de Simon son père et les débris de la er	oi-
sade	35
CHAP. 11. — Amaury de Montfort implore l'appui du roi	de
France qui se fait adjuger par le pape la conquête	de
l'Albigeols	45
CHAP, III. — Derniers beaux jours du Midl. — Florais tardiva et éphémére de son génie aur des rulnes. — Tr badours. — Mariages. Fêtes chevaleresques. — État	ou-

cardinal Romain de Saint-Ange, - Conclis de Bourges.

- CHAP. V.—Le rol et le légat descendent la vallée du Rhône et metient le siège devant Avignon, défendu au dedans par lee podestate de la cité, au dehors par le comte de Toulouse. 94
- Gian. VII. Après la mort du roi, le cardinal ramés l'armée en France. — Blauche de Castille, continua la guerre contre le Midl. — Les princes romans se liguent dans Toulouse. — Les chevaliers, les hourgeois et le peuple se sonlévent contre les Français. — Viciettudes de cette derailers lutte libératice. 426.
- Chae, VIII. Propositions do paix. L'abbé de Grandsalva nágocie avec Romon VII. — Le comie consulte orconsults et sea allits. — Le combie ser send auprès de la reine. — Médiation de Thibaud, comte de Champagos.— Prélimositres du traité. — Départ du comto Romon pour Paris. — 1444
- GEAP. IX. Le comte et les capitouls de Toulouse se rendent en France. — Assemblée de Meaux. — Rédaction frauduleuse et définitive du traité. — Retour à Paris. 465

TABLE

### LIVRE DEUXIÈME

ROGER-BERNARD II, COMTÉ DE FOIX
CHAPITRE PREMIER Absolution du comis Ramen VII
Confiscation de ses États Partage de ses dépouilles
entre le roi de France et l'Église romaine 191
Chap. II.— Commissuires du papa et du roi dans le Midi.—
Convocation des chevaliers et des citeyens à Avignon,
Narbonne, Carcassonne, Toulouse Lettre du comie
Ramon au comte de Foix qui refuse la paix 202
CHAP. III Conférence de Saint-Jean-des-Verges Dé-
bais entre le comte de Foix et les commissaires du roi et
du pape. — Le comte enfin signe la paix 243
CHAP. IV Le comte de Foix se rend en France Arri-
vée à la cour de la jeune Joans, Infants de Toulouse
Retour du comte Ramon VII Mort de Ermessende,
comtesse de Foix 219
CHAP. V Le cardinal de Saint-Ange arrive avec une
troupe de décrétistes et une armée de croisés. — Troubles
des écoles de Paris. — Dispersion des mattres. — Qua-
torze sulvent la légat à Toulouse Dégradation du
comte Ramon dans sa capitale
CHAP. VI Dénombrement des villes condamnées Li-
vraison des dix forteresses remises au roi. — Résistance
de quelques bourgs et de quelques châteaux Capture
du pape des Albigeois, - Mort d'Amaury de Mont-
fort

#### LIVRE TROISIÈME

# RAMON-ROOER II, VICOMTE DE CARCASSONNE

- CHAPITRE PREMER. Concile de Toulouse. Établissement de l'Inquisition épisopale et de l'université catholique. — Ma affeste de l'inquisition. — Programme de l'université. — Leur inauguration par le bècher du paye des Albigaois. — 259
- Carar. II. Guilhem del Soler. Défations et procédures de l'inquisition. Départ du légat pour Rome. Los seigneurs de Laurac et d'Anlort. Maurtre du sénéchal André de Chauvet. 273
- CHAP. IV. Suites de l'Inquisition. Proscriptions. Insurrections. — Campements dans les bols........ 200
- CHAF. V. Les faidits de Penne et de l'Aveyron. Légende de la dame de Penne et du vleomte Jordan de Saint-Antonin. — Dene Elis de Turenne, dame de Gourdon. — Les chevelliers Olivier et Bernard de Penne. — Ils refusent de l'iver leur château au roi de France. — Ils deviennent

ak .		

	TABLE					447		
les	chafa	des	Insurgés	du	Quercy,	de	l'Albigeois	et de
Ro	20rgue				• • • • • • • • •			206

- CHAP, VI Les faidits de Nore, La Montagne-Noire, - Le roi de l'Haupoullois, - La solitaire Saurimonde. - Le médecin Bernard d'Aires...... 308
- CHAP. VII. Les faidits du Thubor. Les fils de Bélissen. - Roger et Arnaud de Mirepois, Isarn de Fanjaus, les Bataliha de Mirepole, de Ventenac, de Castelver-
  - CHAP, VIII. Les faidits d'Espagne, Le vicomte de Carcassonne, -- Les seigneure de Cab-Aret, de Saissac, de Ménerbe. - Le troubadour Ramon de Miraval. -Tambeau d'Ermessinde, comtesse de l'oix........... 326

# LIVRE QUATRIÈME

# BAMON DE PERELHA, SEIGNEUR DE MONTSÉGUS

- CHAPITER PREMIER. Ramon VII a'ellie au roi d'Aragon, eu roi d'Angleterre, à l'empereur d'Allemagne, s'ettache les grands vassaux, unit entre eux les harons et les graudes cités romanes et accepte l'hommage des faidits des forête, pour relever et fortifier le parti national.... Sta
- CHAP. II. Le pays d'Olmès. Ramon de Perelha. -Fondation de Montségur. - Camp du Thabor sous la premièra croisade, - Siège de Montségur, - Montségur
- CHAP, III. → Seconde émigration sur les montagnes du

27

Ge	AP. IV	. <del>-</del> 1	e Pas d	ie las	Ports	s. —	Les	chav	alier	a Is	arn
			Ramon								
	rolles.	- L	s châte	ux d	e Bain	t-Yb	ars,	de M	isea)	brac	et
	le Pall	hers									877

- - Crar. VI. Les calhars » (Mablisont sur la montages et rouvest leurs cabanes et leurs grottes. Pédication de Guillabert de Castres et seconde canderation du Tuiber au Paraclet. Prois astre les chevalière et les évacs. Hommange de Ramon de Perello aux countes de Toulous et de Foir. Albédan des countes à l'Égiles de Candelleur. Albédan des countes à 175,000 de Candelleur. Albédan des countes à 175,000 de Candelleur.

# DOCUMENTS CONTEMPORAINS

I La mort du Loup ou de Simon de Montfort.	407
II Cri de guerre	407
III Espoir de secoura	408
IV Prière pour le comte,	400
V Tenson entre Gui de Cavailhon et Ramon VII	409
VI Printemps de guerre	410
VII Désir de la paix	411

Imprimerie L. Tolono at Co, a Saint-Germais



CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

### COLLECTION DES GRANOS HISTORIERS ÉTRANGERS CONTEMPORAIRS

G. Havenorr. , Histoire des Étata-Unis d'Amérique. Tend. de M. I. Gatti de Gamond, 9 vol in-8.	45	,
W. H. Parscorr Historre du rêgne de Philippe II. Trad. de G. Renson et P. Hhier. 5 val. in-8*	91	
<ul> <li>Histoire de Ferdinand et d'Isabelle, Trad. de G. Rec- son, 4 vol. in-8*</li> </ul>	20	
<ul> <li>— Bistoira de la comquête du Pérou. Trad. de II. Porel.</li> <li>3 vol. in-8</li> </ul>	15	ı
<ul> <li>Bistoire de la conquête du Mexique. Trad. de A. Pirhot, 5 vol. in-8° aver gravures.</li> </ul>	18	
<ul> <li>Escais et Milanges historiques et littérarts, 2 vol. in-8.</li> </ul>	10	
W. Iavasa Bistoire et Légende de la composte de Grenade. Trad- de Xavier Eyma. 2 vol. in-8.	£0	
<ul> <li>Yie ei Yeynges de Christophe Colomb. Trad. da G. Renson. 3 vol. in-8*.</li> </ul>	15	
<ul> <li>Vie de Mahormat. Traduction de Hunry Guorges.</li> <li>f vel. in-S*.</li> </ul>	5	
Tu. Moussex Histoire romaige. Trad. de de Garrie. 7 vol. in-8*.	35	
Petz (Sir Houzer) Mimores. Trad. de E. de Laveleye. 2 vol. in-8	10	:
<ol> <li>G. Hizonn Philosophic de l'Instoire de l'Instantif. Trail, de E. Tandri. 3 vol. in-8°.</li> </ol>	15	
H. I. Borne Histoire do la civiliration en Angleterre. Trad. do Baillet. 5 vol. in-8	25	
Max Descura Histoire de l'actiquité, 8 vol. in-8	40	,
	40	•
<ol> <li>Genviars</li></ol>	100	
<ol> <li>Gaorn</li></ol>		
10 vel, ic. 8: avec carlet el plane	95	
tuire, xon état actuel ou le self-gourrament. Trad. de Happert. 0 vol. in-8.	50	
<ol> <li>H. Krax. Distoire de Charles le Téméraire, due de Bourgegne. Trud. de Ch. Flor O'Squaer, 3 vol. in-8</li> </ol>	15	
C. MERTVAR Histoire des Romains soux l'empire, Trad, de Ren- ueberl, 9 val. in-8°	45	
G. W. Daaren	15	
Ilgavouro Dixor La Souvelle Amérique. Trad. de l'anchie, avec ape	-	
prilice et la hiographic d'Hepworth Dizen, par		
Philiralia Charles, professeur au Collége de Franca,		
1 vol. 10-8% ,	7	50
	•	

Impromerie L. Tolane et C., 5 Salat-Germaie.





